YCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

ÉE SOUS LA DIRECTION DU Dr TOULOUSE

LIOTHÈQUE
HROPOLOGIE

DIRECTEUR
Dr G. PAPILLAULT

Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe

PAR

M. S. ZABOROWSKI



OCTAVE DOIN, ÉDITEUR, PARIS


William Addison Child
W.K.
1912

RATION TEM

TEM

Octave DOIN, éditeur, 8, place de l'Odéon, Paris.

ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

Publiée sous la direction du Dr Toulouse

BIBLIOTHÈQUE D'ANTHROPOLOGIE

Directeur : **Dr G. Papillault**

Professeur à l'École d'Anthropologie,
Directeur adjoint du Laboratoire d'Anthropologie de l'École des Hautes-Études.

L'Anthropologie est une science neuve qui n'était point encore constituée, il y a un demi-siècle ; elle a su pourtant accumuler, en un si court espace de temps, des découvertes qui ont exercé une influence considérable sur la pensée philosophique de notre époque.

C'est la France qui a été l'initiatrice de cette nouvelle méthode de recherche, comme elle a été la première à en organiser l'enseignement d'une façon complète et systématique à l'Ecole d'Anthropologie de Paris ; c'est donc en France qu'il était logique de voir se constituer une Bibliothèque condensant en une cinquantaine de volumes toutes les connaissances éparses actuellement en une multitude de Revues, de Bulletins scientifiques et d'ouvrages spéciaux.

Les difficultés ne manquaient point dans cette entreprise. Les pionniers d'une science nouvelle s'élancent vers l'inconnu dans l'enthousiasme des premières découvertes, sans songer à coordonner leurs efforts, sans même se préoccuper des limites du domaine qu'ils ont à défricher ; il en résulte que des régions entières sont à peine explorées, tandis qu'ailleurs on a empiété sur des sciences voisines. Les auteurs de nos Manuels d'Anthropologie s'en sont à peine aperçus. La plupart sont des chercheurs éminents qui ont fait une œuvre personnelle résumant surtout leurs idées et leurs découvertes, et n'ont eu cure de faire une

véritable encyclopédie. Quant au Dictionnaire des Sciences anthropologiques, qui manifeste pour l'époque où il a parut un effort intéressant, il ne reflète que trop fidèlement, dans son plan général, la confusion des doctrines qui régnaient alors en Anthropologie et n'ont point encore disparu.

On est, en effet, très loin de s'entendre sur la définition et les limites de l'Anthropologie. Certains lui donnent une telle extension qu'elle risque de perdre son individualité. Toute science qui étudie l'homme ou enregistre ses actes rentrerait dans son domaine : Anatomistes, physiologistes, psychologues, historiens, archéologues, etc. feraient ainsi de l'Anthropologie sans s'en douter. D'autres, tout au contraire, rétrécissent son champ d'action au point de lui enlever toute portée philosophique et pratique, en la limitant à l'étude somatique des races humaines. Entre ces deux extrêmes se disposent un grand nombre d'opinions moyennes que je ne résumerai pas en cette courte notice. J'ai voulu simplement montrer, devant ces contradictions, combien il était nécessaire d'exposer en quelques mots la conception qui a présidé à l'organisation de cette bibliothèque.

Il faut dire tout d'abord que nous avons écarté avec soin les classifications générales des sciences qui ont été élaborées jusqu'ici. Toutes, à notre connaissance, présupposent que l'unité constitutive d'une science et sa place dans l'ordre de nos connaissances reposent sur la nature des phénomènes qu'elle étudie; et il faut avouer humblement que nous ignorons la nature intime de ces phénomènes, bien que les théories ne manquent point pour nous la révéler ; les meilleures, comme la théorie atomique, ne sont-elles pas seulement des constructions représentatives, des images offrant un support commode à notre pensée ? Nous ignorons si les sciences nous donneront jamais une connaissance adéquate de la nature ; nous ne savons même pas si nous pouvons soupçonner ce que serait une connaissance adéquate ; mais nous savons de toute certitude que les sciences accroissent notre puissance d'action en systématisant nos moyens de recherche et en coordonnant les relations profondément subjectives que nous appelons nos connaissances. Il semble donc légitime et nécessaire de se placer uniquement au point de vue subjectif et pratique pour chercher à s'éclairer sur la constitution réelle d'une science.

Or si nous observons comment se forment les unités

d'étude les plus évidentes et les plus tangibles, telles que les Laboratoires, nous constaterons facilement que leur individualité dépend uniquement de la technique qu'on y emploie. Si cette technique se diversifie trop, le Laboratoire se scinde tôt ou tard. Des unités d'étude comme la physique, la chimie, la physiologie, auxquelles un seul Labortaoire suffisait au début, ont subi des subdivisions qui sont maintenant aussi tranchées que l'étaient autrefois les divisions primitives, et ce n'est que par une habitude de langage que l'on désigne, par exemple, sous le même terme, des études aussi disparates que l'analyse purement mécanique des mouvements d'un animal, l'analyse chimique de ses sécrétions et les études sur ses ferments internes : l'unité d'étude nommée physiologie est appelée sûrement à se morceler tout comme l'a fait depuis longtemps la physique d'Aristote.

Chacune de ces subdivisions est donc nécessitée par le progrès même de nos connaissances et la complexité croissante de nos moyens d'investigation, c'est-à-dire de la technique scientifique. Tout individu qui veut s'assimiler une de ces sciences particulières et travailler à ses progrès doit subir un apprentissage qui implique non seulement un exercice mental particulier, mais souvent même un exercice musculaire assez difficile, exactement comme l'apprentissage d'un art esthétique ou industriel. Il doit connaître les instruments de recherche, se familiariser avec leur fonctionnement, acquérir les connaissances nécessaires pour les appliquer et comprendre les résultats que donnent ces modes spéciaux d'observation et d'expérience.

Les considérations précédentes nous conduisent, comme on le voit facilement, à deux conclusions qui méritent d'être bien détachées à cause de leur importance :

1° Il existe, pour les sciences comme pour les arts, une *Technologie* qui joint à l'étude de la technique proprement dite les connaissances nécessaires pour la mettre en œuvre d'une façon fructueuse.

2° Chacune des sciences particulières n'est rien autre chose qu'une *unité technologique* pouvant être concentrée le plus ordinairement dans un seul local, (laboratoire, musée, bureau d'information, etc.) et embrassée assez facilement par un individu après un apprentissage plus ou moins prolongé.

Si nous admettons cette dernière définition, nous sommes

obligés de reconnaître que l'Anthropologie emprunte des observations à des techniques très diverses, manque par conséquent d'unité réelle, et mérite le reproche, que ses détracteurs lui ont si souvent adressé, d'être un simple carrefour de sciences.

Il en serait ainsi, si toute unité scientifique équivalait forcément aux unités technologiques que nous venons d'examiner. Mais, dans la pratique, (et c'est toujours à ce point de vue que nous nous plaçons) nous voyons se former une autre distribution des connaissances et des recherches scientifiques qui vient se superposer aux premières, ou, pour mieux dire, constituer comme des pôles d'aimantation qui dirigent et orientent toutes ces unités technologiques et font coopérer leurs efforts. Ces centres attractifs sont de natures fort diverses. Nous les trouvons autour de nous dans une Faculté de médecine, une Ecole de pharmacie, un jardin zoologique d'acclimatation, et même tout simplement une usine importante ; nous les trouvons encore dans une école vétérinaire, qui se consacre à l'étude de quelques espèces animales domestiquées, et particulièrement utiles à l'homme ; l'étude même d'une seule espèce animale suffit, bien qu'à un moindre degré, pour constituer un centre de convergence analogue aux précédents.

Qu'on ne s'imagine point, par ce dernier exemple, que je tende à présenter l'Anthropologie comme « l'histoire naturelle de l'homme ». Cette définition célèbre se rapproche de celle que je critiquais plus haut, parce qu'elle donne une extension beaucoup trop considérable à l'Anthropologie. Celle-ci comprendrait non seulement l'étude de toutes les particularités normales et pathologiques du corps humain, mais elle devrait noter toutes les manifestations de son activité physique et mentale. Dès lors, un traité d'Algèbre ou de Trigonométrie deviendrait un chapitre obligé de l'Anthropologie, dans laquelle rentrerait aussi la Pathologie toute entière ! Ce serait le cas de dire que le ridicule nous guette.

Si nous abandonnons ces vues à priori, et si nous examinons les centres d'études que j'ai énumérés plus haut, nous nous apercevrons que tous ont été créés pour satisfaire des besoins importants de l'humanité civilisée dans sa lutte pour la vie : c'est peut-être au plus fondamental d'entre eux, celui de former des groupes vigoureux pour multiplier notre puissance d'action, que répond l'Anthropologie.

L'humanité se divise en effet, en une multitude de groupes, races, peuples, états, associations de toutes sortes, dont la prospérité, extrêmement variable, influe puissamment sur le bonheur des membres qui les constituent et dépend de causes nombreuses qu'une science doit nous révéler : Quelle est l'origine et l'évolution de ces groupes ? Quel est leur fonctionnement ? Quelle action exercent-ils sur la valeur de leurs membres et quelle impulsion en reçoivent-ils ? Pourquoi certains groupes prospèrent-ils, tandis que d'autres souffrent, végètent et meurent ? Quelle hygiène préventive doit-on leur appliquer, quelle thérapeutique peut les guérir ? Autant de problèmes redoutables dont la solution intéresse directement les besoins collectifs de l'homme, et dont l'étude systématique constitue le domaine propre de l'Anthropologie.

Celle-ci peut donc être définie maintenant d'une façon précise : *Elle est la science des groupes humains qui met en œuvre, pour parvenir à la connaissance exacte et complète de leur nature, de leur fonctionnement et de leurs besoins, un certain nombre d'unités technologiques ayant pour but l'étude des phénomènes humains collectifs.*

Le plan que nous avons suivi dans l'organisation de cette Bibliothèque est le fidèle reflet des considérations précédentes.

Une première partie comprend les ouvrages qui exposent la technologie des sciences anthropologiques. Celles-ci, ayant pour but l'étude de caractères collectifs, exigent une technique et des connaissances toutes spéciales qui les distinguent très nettement des autres sciences expérimentales. Leur nombre n'a rien d'absolu comme je l'ai démontré plus haut, et il s'accroîtra bien certainement avec les progrès de l'observation. Certaines, comme la sociologie et l'économie politique, ont pris un tel développement qu'une bibliothèque spéciale leur a été consacrée. Peu importe à l'Anthropologie, qui saura bien les adapter à ses fins spéciales dans l'étude des groupes humains. Nous avons, par contre, consacré plusieurs volumes à l'Anthropologie anatomo-physiologique ou somatique, et à l'étude comparée des mœurs et des coutumes que l'on appelle Ethnographie en France, en Belgique et en Angleterre, et Ethnologie en Allemagne et en Amérique ; mots impropres d'ailleurs puisqu'ils désignent l'étude des peuples, alors qu'il s'agit surtout des civilisations. J'emploierais plus

volontiers le terme d'*Ethologie* qui présente le double avantage d'être une traduction exacte et d'être en accord avec la terminologie des autres sciences naturelles.

Anthropologie anatomo-physiologique, anthropologie économique, anthropologie sociologique, anthropologie éthologique, étudient, classent et comparent chacune une catégorie spéciale de phénomènes collectifs qui constitue le facteur déterminant d'un groupement humain :

Les variations des caractères somatiques déterminent les groupes raciaux si différents, entre lesquels se partage l'humanité actuelle.

Les variations des caractères économiques ne déterminent pas des groupements moins nombreux. Outre les grandes divisions qu'on peut tracer entre les peuples suivant l'état économique qu'ils ont atteint, nous rencontrons toutes les associations industrielles et commerciales dont la genèse, la composition et la valeur générale comparée relève des études anthropologiques.

Les phénomènes sociaux proprement dits déterminent des groupes familiaux et politiques sur l'importance desquels il est inutile d'insister.

Enfin les phénomènes éthologiques sont des facteurs collectifs non moins puissants puisque nous leur devons des formations aussi importantes que les groupes linguistiques et les groupes religieux ; puisque c'est encore eux qui déterminent et délimitent dans le champ de l'humanité ces zones d'expansion spéciales à une variété de mœurs ou bien à une habitude artistique ou industrielle. On a pu quelque fois marquer leurs frontières, à une époque donnée, sur des cartes géographiques, comme, par exemple, l'habitude d'élever des dolmens, dont on a pu préciser la répartition avec une approximation suffisante. Ces zones représentent, par leurs rapports réciproques et leurs variations d'étendue, la marche de la civilisation générale ; elles tracent, dans les populations du globe, autant de groupes culturaux dont la composition et la valeur exigent de l'Anthropologie des enquêtes minutieuses.

L'étude de tous ces groupes constitue aux sciences anthropologiques un domaine nettement délimité ; mais il ne faudrait pas croire que l'étude d'un groupe donné revienne uniquement à la science spécialement affectée au phénomène collectif qui a été le facteur déterminant de ce groupe. C'est là une erreur très répandue et contre laquelle je ne saurais trop m'élever. Pour connaître une

race, je dois, il est vrai, m'adresser tout d'abord à l'Anthropologie somatique pour la définir et m'en révéler les caractères distinctifs. Mais elle ne saurait à elle seule me donner une connaissance complète et adéquate de cette race. Pour découvrir sa valeur et ses aptitudes, je dois observer tous les produits de son activité économique, sociale, linguistique, religieuse, artistique, etc., je dois m'aider par conséquent de toutes les autres sciences. Et, de même, s'il s'agit d'une classe sociale, d'un groupe de populations vivant sous une forme familiale donnée, etc. Je dois d'abord les définir et les observer avec la sociologie; mais puis-je approfondir la valeur de ces groupes si je néglige leurs aptitudes physiques et les effets que la sélection naturelle et sociale a pu exercer sur elles ; si je ne tiens point compte de leur natalité, de la force de leurs enfants ; si je néglige leur prospérité économique et leur état éthologique général ? Je ne pourrais plus avoir sur eux qu'une connaissance tronquée, dont je ne puis tirer aucune conclusion philosophique et pratique.

Nous devons donc préciser encore notre définition de l'Anthropologie : Elle est la science des groupes humains, et elle ne peut parvenir à la connaissance intégrale de leur composition, de leur fonctionnement et de leurs besoins que si elle met en œuvre *toutes* les unités technologiques qui ont pour objet l'étude des phénomènes humains collectifs.

C'est à l'examen de ces groupes que la seconde partie de la Bibliothèque est consacrée.

TABLE DES VOLUMES

Les volumes publiés sont marqués par un *

1. **Introduction générale à l'Étude de l'Anthropologie.** — Définition. — Méthodes. — Evolution historique. — Résultats philosophiques et pratiques.

PREMIÈRE PARTIE

Technologie des Sciences anthropologiques.

1. **La Tête humaine,** craniométrie, céphalométrie. étude comparée et génétique.
2. **Le Cerveau et ses fonctions,** étude comparée et génétique.
3. **Le Corps humain,** anthropométrie. étude comparée et génétique.
4. **Anthropologie des organes du geste.**
5. **Anthropologie esthétique.**
6. **Anthropogéographie**
7. **Traité de linguistique.**
8. **L'Écriture,** origines. formes typiques et évolution.
9. **La Musique,** ses rythmes et ses instruments. origines et évolution.
10. **La Poésie et le Chant,** origines et évolution.
11. **La Danse, la Mimique et la Représentation théâtrale,** origines et évolution.
12. **Le Vêtement et la Parure,** origine et évolution.
13. **Les Arts plastiques, Dessin, Peinture, et Statuaire,** origine préhistorique, évolution.
14. **L'Architecture,** origine et évolution.
15. **La Chasse, la Pêche et l'Agriculture,** instruments, formes primitives, évolution.
16. **L'Industrie de la Pierre,** classification suivant ses formes et ses périodes.

17. **L'Industrie des Métaux**, cuivre, bronze, fer, etc., origines, formes primitives, évolution.

18. **Le Folk-Lore**, nature des traditions populaires; les mœurs et coutumes, leurs persistances et leurs transformations.

DEUXIÈME PARTIE

Anthropologie des Groupes humains.

1. **Les Ancêtres zoologiques de l'homme.** (Étude comparée du groupe humain et des autres primates.

2. **Les Races humaines fossiles.**

3. **Les Pygmées et les Nègres des Iles.** (Negritos, Australiens, Papous, etc.).

4. **Les Nègres d'Afrique.**

5. **Les Amerindiens.**

6 a. **Les Races et les Peuples d'Asie. — Peuples sibériens et centre asiatique ou paléasiatique et Turco-Mongols.**

6 b. **Les Races et les Peuples d'Asie. — Peuples de l'Extrême-Orient, Japon, Chine, Indo-Chine**, etc.,

7. **Les Peuples de l'Inde.**

8. **Les Peuples anciens et modernes de l'Asie antérieure.**

9. **Les Blancs d'Afrique.**

10. **Les Peuples du Littoral méditerranéen de l'Europe.** (Origine des civilisations classiques).

11. **Les Peuples aryens de l'Asie et de l'Europe.**

12. **Les Slaves et peuples apparentés.**

13. **Les Peuples nordiques. — Germains, Anglo-Saxons, Danois, Scandinaves.**

14. **Les Races et Peuples de France.**

15. **Peuples guerriers et pacifiques**, leur organisation et leurs aptitudes.

16. **Les Formes gouvernementales et les Groupes humains correspondants.** étude anthropologique comparée de ces groupes.

17. **Les Types d'organisation économique et les Groupes humains correspondants**, étude anthropologique comparée de ces groupes.

18. **Les Castes et les Classes sociales chez les peuples sauvages et civilisés**, étude anthropologique comparée de ces groupements.

19. **Les Associations professionnelles chez les Peuples sauvages et civilisés**, origine et évolution; caractères distinctifs de leurs membres acquis dans la profession ou dus à la sélection sociale.

20. **Les Formes de la famille et les Groupes humains correspondants**, étude anthropologique comparée de ces groupes.

21. **Les Asociaux sexuels. (Célibataires, Prostituées, Invertis, etc.)**, étude anthropologique comparée.
22. **Les Criminels, les Délinquants et les Immoraux**, étude anthropologique comparée.
23. **Les Peuples et autres Groupes humains inféconds**, étude anthropologique de ces groupements démographiques.
24. **Les monstres**, étude anthropologique comparée et génétique.
25. **Les différents Mythes dans les croyances religieuses et les Groupes humains correspondants**, étude anthropologique comparée.
26. **Les différents Cultes religieux et Exercices rituels dans l'humanité et les Groupes humains correspondants**, étude anthropologique comparée.
27. **Les Associations religieuses chez les peuples sauvages et civilisés**, origine et évolution.
28. **La Mystique.**
*29. **Le Paganisme contemporain chez les Peuples christianisés.**
30. **Les Familles linguistiques et les Groupes ethniques corresdants.**

ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

du **Dr Toulouse**, Directeur de Laboratoire à l'École des Hautes-Études.

Secrétaire général : **H. Piéron**, Agrégé de l'Université.

BIBLIOTHÈQUE D'ANTHROPOLOGIE

Directeur : **Dr G. Papillault**

Professeur à l'École d'Anthropologie de Paris,
Directeur adjoint du Laboratoire d'Anthropologie à l'École des Hautes-Études.

LES PEUPLES ARYENS

D'ASIE ET D'EUROPE

LES

PEUPLES ARYENS

D'ASIE ET D'EUROPE

LEURS ORIGINES EN EUROPE

La Civilisation protoaryenne

PAR

M. S. ZABOROWSKI

Professeur à l'École d'Anthropologie,
Ancien Président de la Société d'Anthropologie de Paris.

PARIS
OCTAVE DOIN, ÉDITEUR
8, PLACE DE L'ODÉON, 8

—

1908


LIBRARY
DEC 13 1966

Je dédis ce livre, fruit d'un labeur très patient et très long qu'arrêtèrent bien des fois des hésitations anxieuses et d'insurmontables obscurités, à tous ceux qui m'ont précédé dans les mêmes recherches, obéissant au même dessein courageux, de débarrasser la science de traditions et de préjugés qui en paralysaient l'essor en faussant et en obscurcissant toutes les observations. Je nommerai en France Salomon Reinach, en Angleterre Isaac Tylor, en Autriche Penka, malgré son parti-pris, en Italie de Michelis, en Allemagne Otto Schrader, à l'érudition si complète et si sûre.... Je dois en outre donner un souvenir à Ujfalvy qui a tant de fois montré la vérité, bien qu'il ne l'ait pas toujours vue lui-même, et rappeler qu'en Italie, M. Giuffrida-Ruggieri fut le premier à signaler la révolution complète qu'entraînaient dans nos conceptions, les résultats de mes premiers mémoires.

Je tiens enfin à faire honneur de cette première publication d'ensemble résumant en partie mon enseignement à l'École d'Anthropologie, *à mes collègues, mes amis, ses directeurs M. Thulié, M. Daveluy, auxquels m'unissent des liens d'affectueuse reconnaissance.*

ZABOROWSKI.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

LES PEUPLES ARYENS
D'ASIE ET D'EUROPE

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE. — Découverte de la parenté et de la commune origine des langues de l'Europe, à part le basque et le finnois, et des langues de la Perse et des Hindous. A quoi se résume la question aryenne. Définition du terme de *Aryen*.

I. — Les langues que parlent aujourd'hui les peuples de l'Europe (à part les Finnois au N.-E. et les Basques dans une petite enclave du S.-O.) sont l'élément premier, le fondement de leur supériorité incontestable. Ils les répandent de nos jours dans l'univers entier. Elles dominent le monde avec la civilisation dont elles sont les dépositaires et les organes. Leur fortune incomparable est un phénomène grandiose de l'histoire de l'humanité.

Elles se classent en sept groupes : 1° Le grec ancien et moderne ; 2° le latin et ses dérivés ; 3° le lithuanien et ses collatéraux, le borusse mort, et le lette ; 4° le celtique ou gaulois ; 5° le slave ; 6° le germanique ; 7° l'albanais.

Certains de ces groupes comme le latin, le germain,

le slave, comprennent plusieurs langues séparées occupant de vastes territoires. La parenté des langues de chaque groupe s'explique parfaitement par des événements de l'histoire bien connus ou qu'il est facile de reconstituer. Il y a pour chaque groupe une langue mère commune comme point de départ. Leur formation est due soit à l'évolution de cette langue commune imposée par la conquête à des peuples différents, comme le latin, soit à des subdivisions consécutives à l'expansion d'un même peuple, par migration et conquête, ou à ces deux actions différentes simul ané-ment. Le grec ancien ne subsiste que dans le grec moderne. Le latin subsiste dans l'italien, le provençal, l'espagnol, le portugais, le français, le roumain, le romanche. Le celtique ou gaulois subsiste dans le kymroeg, le breton, l'irlandais, le manique. Le germanique subsiste dans le danois, l'islandais, le suédois, l'allemand, le hollandais, le frison, l'anglais. Il n'y a pas à douter et l'on ne doute pas que ceux-ci ont une souche commune, de même que les langues latines. Le russe, le bulgare, le serbe, le croate, le tchèque, le polonais, etc, toutes langues restées peu différentes les unes des autres, proviennent tout aussi indubitablement d'une seule langue parlée jadis par un peuple unique en un territoire restreint, ou par un ensemble de tribus enchevêtrées sur un même territoire.

Tous les peuples de langue latine reconnaissent dans les Romains des ancêtres communs, n'auraient-ils avec eux aucune parenté de sang. De même tous les peuples de langue germanique reconnaissent que, s'ils sont frères par la langue, c'est qu'ils ont hérité d'un peuple parlant une seule langue ancêtre de la leur, et que de

plus, ils ont tous dans les veines, un peu au moins du sang de ce peuple.

Nous savons aujourd'hui que la communauté de langue n'implique pas toujours la communauté de race ou de sang. Il n'en demeure pas moins certain qu'une langue particulière, assez vivace et assez riche pour se développer en dialectes et ensuite en langues distinctes dont la parenté étroite subsiste, toujours manifeste, à travers le temps et l'espace, qu'une telle langue-mère n'a pu prendre naissance et se constituer qu'au sein d'un peuple homogène occupant sans discontinuité un territoire plus ou moins étendu. A l'origine de chaque groupe de nos langues, il y a donc à la fois un peuple ancêtre et une patrie primitive.

Mais ces groupes eux-mêmes ne sont pas étrangers les uns aux autres. Et c'est là ce qui nous met en présence d'un problème compliqué qui est pour l'ethnologie, le plus passionnant. La parenté du grec et du latin a été reconnue il y a longtemps. Mais il existe en outre des liens de parenté entre ces deux groupes et tous les autres et entre ces derniers. Et les liens de parenté qui unissent les langues de groupes différents sont d'autant plus étroits et plus apparents, que les territoires de ces groupes sont moins distants ou qu'il y a eu originairement ou au cours des âges des contiguités entre eux plus nombreuses ou plus persistantes. Les langues d'un même groupe sont sœurs ; celles de groupes différents sont unies par des rapports de cousinage pour ainsi dire, qui ne permettent pas de douter que toutes les langues de l'Europe ont une origine commune. Leur parenté est si évidente et si proche qu'en raisonnant comme nous avons raisonné à la lumière de l'histoire,

pour les langues latines, nous sommes forcés d'admettre que par delà les langues mères des différents groupes, il y a eu une langue mère de ces langues mères de seconde formation, qui fut formée et parlée par un ensemble de peuplades de culture uniforme dans des territoires où ne se mêlait à elles aucun peuple qui leur fût étranger.

Bien plus encore. Déjà à la fin du XVIIIe siècle, W. Jones (1786) comparant la vieille langue sacrée, conservée dans l'Inde sans altération pendant des siècles, le sanscrit, avec le grec et le latin, écrivait : « Elle témoigne, tant dans les racines verbales que dans les formations grammaticales, de rapports si étroits avec ces deux langues, qu'on ne saurait admettre un simple accident, et si nets qu'aucun philologue ne peut les étudier toutes trois sans arriver à cette conviction qu'elles sortent d'une même source, peut-être aujourd'hui disparue. » Il étendit même ces rapprochements au celte et au gothique. Au commencement du XIXe siècle, Friedrich Schlegel (1808), reconnaissant cette même parenté, et abusé par la pureté archaïque du sanscrit, présentait celui-ci comme la mère des langues de l'Europe. La détermination complète et rigoureuse des liens étroits qui rattachent à une même origine le sanscrit, les vieilles langues de la Perse et celles de l'Europe, revient à l'illustre François Bopp (1791-1867). Il publia son premier mémoire sur la grammaire sanscrite en 1866. Nommé professeur de langues orientales à l'Université de Berlin en 1821, il donna à l'Académie de sciences de cette ville toute une série d'études ayant le même objet. Et enfin en 1833 il commença la publication de son génial ouvrage sur la *Grammaire comparée des langues indo-européennes* (sanscrit, zend,

arménien, grec, latin, lithuanien, vieux-slave, gothique et allemand), ouvrage traduit en notre langue par un disciple qui est devenu un maître de la linguistique contemporaine, Michel Bréal (Grammaire comparée... Paris 1867-1874. — 5 v. gr. 8°).

Le XIXe siècle qui a été témoin de tant de découvertes dans les sciences dont la portée est incalculable, n'en compte aucune qui ait exigé plus de labeur, une ingéniosité plus grande, et qui soit plus merveilleuse que celle de l'origine commune de langues parlées depuis des siècles de l'Inde jusqu'en Irlande, à travers d'immenses espaces, par des peuples aujourd'hui bien différents. Dans l'exaltation enthousiaste que provoqua la démonstration positive de leur parenté, on crut voir en elles les témoins, les étapes d'une épopée gigantesque que l'histoire n'aurait point soupçonnée. Leur formation fut conçue comme celle secondaire des langues latines par exemple, sous l'action assimilatrice d'une civilisation supérieure et d'un organisme politique puissant. Les réminiscences que renferment les livres sacrés de l'Inde, en particulier le plus ancien, le Rig-Veda, des migrations et des conquêtes du peuple parlant le sanscrit, qui, des pentes de l'Hindou-Kouch a occupé l'Inde, de l'Himalaya aux monts Vindhya, c'est-à-dire tout l'angle N.-O. appelé par la suite *Aryavarto*, terre des Aryas, ces réminiscences claires et nombreuses donnaient corps à cette conception. Le Rig-Veda lui-même oppose le nom que se donnait ce peuple, le nom d'*Aryas*, à l'ensemble des peuples refoulés et conquis, comme celui d'une race supérieure. Et ce même nom se retrouve dans les livres sacrés des Perses. Le plus ancien de ceux-ci, le *Vendidad*

parle même, en termes un peu contradictoires, mais qui ont cependant l'apparence d'une détermination géographique précise, de la patrie commune de ces *Aryas*, de l'*Airyanem Vaejo*, comme d'un paradis terrestre. Et le vieux perse n'étant lui-même qu'un sanscrit parlé avec un accent particulier, il n'y a pas à douter en effet que les ancêtres des Hindous, les chantres des Védas, et les ancêtres des vieux Perses, ont habité ensemble un même territoire, et que c'est d'une patrie commune qu'ils se sont répandus pour assujettir l'Inde et la plus grande partie de l'Asie antérieure. Comme personne ne doutait non plus de la grande ancienneté des langues sanscrite et perse et des livres sacrés eux-mêmes de l'Inde et de la Perse (un linguiste contemporain ne trouvait pas extravagant de parler naguère encore de 12.000 années), cette patrie commune des Aryas fut envisagée comme celle de tous les Aryens, des ancêtres de tous les peuples de langue aryenne, comme le territoire où se forma et se parla de longs siècles la langue mère commune de toutes les langues parentes répandues aujourd'hui du cœur de l'Inde à l'extrémité de l'Irlande. Il fut par suite généralement admis et couramment enseigné, cela même s'enseigne encore, que les peuples parlant les différentes langues d'où sont provenues toutes les langues de l'Europe, les ancêtres des Grecs, des Latins, des Celtes ou Gaulois, des Germains, des Slaves, des Lithuaniens, ont quitté tour à tour cette patrie commune située quelque part sur le haut Oxus, ou à l'ouest du Pamir, et se sont répandus, en contournant la mer Caspienne, sur l'Europe, en bandes conquérantes supérieurement douées et armées. Ainsi se trouvaient naturellement

expliqués, d'une façon simpliste, mais assez séduisante, les liens de parenté irrégulièrement resserrés qui unissent les langues de l'Europe entre elles et avec celles de l'Inde et de la Perse. Mais quelles preuves avait-on, en dehors même de ces liens de parenté qu'il s'agissait d'expliquer, de mouvements aussi considérables, d'une épopée aussi prodigieuse de tribus sorties d'un petit territoire perdu au centre de l'Asie, pour la conquête merveilleuse de l'univers entier ? On n'en avait pas. On est parti d'une hypothèse qui apparaissait comme une condition première forcée des relations de langue qu'il s'agissait d'expliquer. Et ce n'est qu'ensuite qu'on a cherché à la vérifier, à la démontrer par des observations concrètes. On est allé d'abord en Asie centrale même, avec la conviction qui paraît aujourd'hui un peu naïve, qu'on y retrouverait quelque reste perdu de cette race miraculeuse de qui tous les peuples aryens auraient hérité de leur langue. Toute la question aryenne se résume donc à ceci :

Où et par quel peuple ou quel ensemble de tribus occupant sans discontinuité un même territoire, ont été parlés les dialectes très proches ou la langue de laquelle descendent, comme d'une source commune, ces langues indo-européennes dont l'épanouissement merveilleux est pour l'humanité entière le premier et le plus grand titre de gloire.

Je dis la question *aryenne*. Je suis de ceux qui n'ont jamais répudié le nom d'Aryen qu'on retrouve en Europe comme en Asie, malgré tous les mirages qu'il a suscités, malgré le caractère dont on a revêtu celui des *Aryas*, d'où il vient. Cela, parce que ce dernier nom a une valeur historique incontestable, parce que les rapports

qui unissent nos langues à celles de l'Inde et de la Perse, sont une donnée de la science dont la certitude est absolue, et parce que l'unité originelle qui est à la base de leur parenté, n'est pas un fait d'ordre purement géographique.

On emploie comme termes équivalents ceux d'*Indo-Européens* et d'*Indo-Germains*. Le premier est purement géographique et comme tel ne dit pas ce qu'il voudrait dire. Il signifierait à la lettre que tous les peuples de l'Inde et tous ceux de l'Europe parlent des langues parentes, ce qui est faux, ou que tous ces peuples eux-mêmes forment une même famille au point de vue des caractères, comme de la langue, ce qui est également faux.

Le terme d'Indo-Germain qui triomphe en Allemagne, est encore plus critiquable. Il voulait dire peut-être, que les Indiens et Germains sont les deux termes extrêmes de l'échelonnement des peuples aryens, migrateurs et conquérants, que si les Indiens étaient les premiers, les Germains étaient les derniers qui fussent parvenus dans leurs résidences historiques. Mais rien de tout cela n'est prouvé, rien de tout cela n'est exact. et l'emploi de ce nom dans son sens littéral voudrait insinuer que les Hindous d'une part et en Asie, les Germains de l'autre et en Europe, sont les initiateurs ou propagateurs de nos langues, ou que, la patrie germanique, ainsi que le soutiennent des savants allemands, ou la patrie indienne fut celle de tous les premiers propagateurs de toutes les langues en question, ou encore qu'il faut voir dans les primitifs Germains et les primitifs Hindous les ancêtres communs des peuples aryens. Ce sont là autant de conceptions auda-

cieuses ou imprécises qui n'ont pas plus de fondement l'une que l'autre.

Je pourrai donc dire que j'ai employé le nom d'*aryen* à défaut d'autre n'impliquant aucune idée fausse. Le terme à employer doit signifier en effet que les peuples ayant parlé ou parlant le sanscrit et ses descendants, le perse et ses descendants, le grec, le latin, le lithuanien, le gaulois ou celte, le slave, le germain et leurs descendants, sont apparentés par la langue, et qu'en outre ils ont eu autrefois des ancêtres communs, s'ils n'en ont plus. Pour exprimer cette double idée, il n'existe réellement que le nom d'*aryen*.

On l'a employé il est vrai, d'abord, dans ce sens linguistique et ethnique exclusif et restreint que les Indo-Iraniens étaient les inventeurs et propagateurs de toutes les langues parentes parlées en Europe comme en Asie, étaient même sinon les ancêtres communs des peuples qui les parlent, du moins les plus anciens d'entre eux. Mais il est devenu manifeste, qu'une telle manière de voir par trop simpliste, est sans fondement, comme je l'ai montré dans mes cours.

J'emploie donc en réalité le nom d'*aryen* avec ce sens général et conventionnel, que les langues désignées par lui sont parentes et ont une souche commune et que les peuples qui les parlent ont eu des ancêtres communs.

Je dis que ce sens est conventionnel parce que *historiquement* le nom d'*aryen* appliqué à un peuple voudrait dire que ce peuple est dans un rapport de filiation linguistique et même ethnique particulière avec les Indo-Iraniens. Je condamne et repousse cette signification précise qui lui fut d'abord attribuée, je le répète.

Je ne dépouille pas pour cela le nom d'*aryen* de sa valeur *historique*, loin de là. Dans l'histoire même au contraire, je trouve une justification de son emploi. Il est d'abord pour moi bien établi que les Indo-Iraniens ont porté ensemble le nom d'*Aryas*. Ce n'est pas de cela toutefois que je tire avantage.

Dans mes cours, j'ai montré avec une abondance de faits considérable, comment s'était accomplie l'aryanisation de l'Asie. J'ai particulièrement insisté sur le rôle de Darius. Il est hors de doute qu'avant Darius les tribus de langue aryenne ne comptaient guère en Asie. Il est hors de doute que c'est lui qui, en écrasant les Mèdes d'abord, en poussant ses conquêtes jusqu'à l'Inde et jusqu'à l'Yaxartes, et surtout en les organisant méthodiquement, en faisant un tout de son immense empire qui couvrait toute l'Asie antérieure jusqu'à l'Arabie et l'Egypte, avec une énergie de volonté et une entente du gouvernement administratif inconnu jusque là ; il est hors de doute que c'est lui qui a implanté les langues aryennes à tout jamais et assuré leur prépondérance. Alors qu'on représentait jusque là l'aryanisation de l'Europe comme l'œuvre de hardis conquérants apportant une civilisation supérieure, j'ai montré que ce n'est qu'en Asie que l'aryanisation se présente comme le résultat d'une conquête méthodique et organisatrice. Le grand et puissant auteur de cette conquête organisatrice ce fut Darius (550-485). Il était le maître de l'Asie, avait la main sur l'Egypte et s'apprêtait à soumettre l'Europe elle-même, alors que la Grèce n'était pas née à la gloire et que Rome n'était qu'une bourgade infime. Sa haute personnalité, dont l'ambition et la sagesse nous étonnent également, et

qui inspirait aux Grecs si vains une admiration terrifiée, domine toute l'histoire conquérante qui a abouti à la colonisation du monde presque entier par les peuples de langue parente de celle de ces vieux Perses, artisans de sa gloire. Et quelque chose du prestige incomparable dont il avait entouré son nom survit encore, et malgré tout, après 2500 ans, dans ce titre de *roi des rois*, que portent encore dérisoirement les shahs de Perse.

Or qu'était Darius, comment se désignait-il lui et sa lignée ? Il le dit lui-même dans son étonnante inscription lapidaire de Behistoun qui a bravé les siècles, inscription interprêtée avec une rare sagacité par Oppert. Connue de toute l'Asie au temps d'Hérodote, puis mise en oubli pendant 2000 ans peut-être, son déchiffrement est venu de nos jours seulement confirmer une fois de plus la véracité du vieil historien. Darius s'y intitule « Perse, fils de Perse, *Aryen*, de *race aryenne*.» Et à deux reprises, dans le texte médique, il affirme sa religion comme Aryen. « Et Darius le roi dit : C'est pour ceci qu'Ormazd, le dieu des *Aryens* fut mon soutien, et les autres dieux : parce que je n'ai pas été méchant et je n'ai pas été menteur et je n'ai pas été criminel, ni moi ni ma famille. J'ai gouverné conformément à la loi (Abastha) et je n'ai commis de violence ni envers le juste, ni envers le vertueux. »

Ces fières paroles méritaient bien d'être conservées. Les Perses, en s'assimilant la civilisation des Mèdes, en avaient adopté les formules religieuses. Mais à l'origine de tous les peuples aryens nous trouvons bien la même religion que celle des vieux Perses, religion purement naturiste qu'Hérodote nous a fait connaître en termes positifs.

Ce n'est pas tout. Avec ces textes lapidaires dictés par lui-même, Darius nous a laissé son propre portrait. Il n'a rien d'asiatique. A première vue on peut dire de lui : c'est un européen. Grand, au profil droit, au visage oval allongé, à la barbe et aux cheveux abondants peu frisés, il est bien de cette race dolichocéphale aux téguments clairs qui fut absolument prédominante en Europe pendant longtemps. Nous sommes bien unis à lui par la langue, par une parenté intellectuelle et de sang. Il est bien de la lignée pure de ces ancêtres communs qu'eurent les peuples de nos langues. Et il est le premier de ces ancêtres dont les regards noblement ambitieux se soient portés au-delà de son peuple, au-delà de sa race, et ait embrassé dans un dessein d'action civilisatrice, une humanité entière. Nous pouvons donc nous dire *aryens* comme lui et avec le même accent.

CHAPITRE II

Sommaire : I. — Le Centre-Asie, en particulier le Pamir, comme berceau des grandes races de l'humanité et comme patrie originaire des Aryens. A peu près inhabitable autrefois, il est aujourd'hui presque désert, occupé seulement par de malheureux Karakirghizes

II. — Les peuplades aryennes des vallées prépamiriennes. Leurs dialectes : Moundjani, etc.

III. — Les peuplades aryennes de l'Hindou-Kouch : Leurs dialectes.

I. — La difficulté la plus grande que nous ayons à résoudre dans la question aryenne réside dans cette séparation tout d'abord complète et absolue en apparence, du moins aujourd'hui, des peuples de l'Asie et de l'Europe. La présence ancienne des Indo-Iraniens dans le centre même de l'Asie est certaine. Comment l'expliquer ? Quand on songe que de tout temps on a fait venir du plateau appelé le « nombril » ou le « toit du monde », tous les éléments des civilisations et les peuples mêmes, jusqu'aux Sumériens et Accadiens, auteurs supposés de la vieille civilisation mésopotamienne, jusqu'aux antiques Egyptiens, pour se dispenser d'explications embarrassantes, ou pour se conformer aux légendes religieuses les plus vieilles, on ne peut être surpris qu'il ait paru d'abord tout naturel et tout simple de faire venir également de ce Pamir ou d'une région voisine, tous les peuples aryens eux-mêmes.

Jusqu'à nos jours les auteurs les plus sérieux ont reproduit comme une sorte de postulatum ou comme une donnée qu'il était superflu de vérifier de trop près, tellement elle s'imposait, la fabuleuse histoire de l'origine centre-asiatique de nos ancêtres. C'est auprès du Pamir qu'on a cherché l'emplacement de leur patrie primitive. Et des voyageurs d'une juste notoriété sont allés étudier les populations des vallées prépamiriennes et de l'Hindou-Kouch, avec l'idée arrêtée d'y retrouver des descendants purs des proto-aryens. Il n'y avait, du reste, aucun autre moyen de mettre pratiquement à l'épreuve l'opinion devenue classique *sans preuves* sur nos origines. Détruire les idées fausses qu'on se faisait sur les conditions d'habitabilité de l'Asie centrale et sur les peuples qui l'occupent, était absolument indispensable pour faire ressortir l'inanité des préventions qui y ramenaient obstinément l'éclosion des premiers arts, la découverte des premiers métaux, la formation des premiers peuples et en faisait même le centre de rayonnement de toutes les grandes races de l'humanité.

Il y a peu d'années un ouvrage important résumait ce qui s'enseignait presque sans conteste,en ces termes jugés alors irréprochables : « A elle seule la race aryenne nous apprend l'histoire de l'espèce humaine tout entière. Sortie des régions du Bolor et de l'Hindou-Kouch, elle descend en Bokharie, parcourt la Perse et le Caboul, parvient enfin dans le Bassin de l'Indus. On la voit alors s'avancer lentement et conquérir la péninsule. Ainsi, d'étapes en étapes, elle est arrivée, d'un côté jusqu'à l'extrémité de la péninsule du Gange et à Ceylan, de l'autre, en Islande et au Groenland... » Un savant tel que Lenormand pouvait écrire sans soulever de protes-

tations : « Ce plateau du Pamir est éminemment propre à nourrir des populations primitives encore à l'état pastoral, puisqu'il leur offre tout ce qui est nécessaire à leur existence : habitation, nourriture et combustible, et cela à une hauteur au-dessus de la mer où l'on ne rencontre partout ailleurs que des neiges éternelles. » Letourneau lui-même disait en 1892 (*L'évolution religieuse*) à propos du peuple Siahpouche : « Vivant débris d'un très antique passé, il nous rappelle au point de vue mythique, comme à tous les autres, une phase primitive par laquelle a dû passer toute la *race aryenne*, un état religieux assez voisin de celui des Aryas védiques. »

Le Pamir était donc pour presque tout le monde, l'*Airyanem Vaejo* de l'Avesta, quelque chose comme le paradis terrestre de la *race* (?).

Or voilà comment s'exprime M. de Poncins par exemple, qui y a pénétré en 1879. Il venait de franchir à 4530 mètres la passe du Kizil-Hart, l'entrée du plateau : « Je ne sais pourquoi les mots du début de l'*Enfer* du Dante me reviennent à la mémoire : « Abandonnez toute espérance, vous qui entrez. » Quelque idée que l'on ait de la désolation, du désert et de l'aridité, la vue du Kizil-Hart dépasse toute attente... Nulle part il n'y a trace de vie. Les rivières coulent cependant dans cette plaine, mais n'arrosent que des terres dénudées, du sable et des pierres ; on croirait être le seul à avoir jamais vu cet immense pays maudit, mais les ossements blanchis qui jalonnent la direction à suivre sont là pour attester que d'autres ont déjà passé. C'est un ensemble gris, uniforme, monotone, sauvage, sur lequel plane le grand silence des hauts plateaux déserts. »

L'altitude moyenne des cols de l'Alaï qu'il faut d'abord

franchir pour atteindre le Kizyl-Hart, est de 4000 mètres. Les rochers y sont couverts de verglas, des flancs de ravins s'éboulent en avalanches, et les sentiers disparaissent sous plusieurs mètres de neige. Par suite de l'écoulement des eaux supérieures, ces neiges fondent d'abord contre le sol, en dessous. Les sentiers eux-mêmes deviennent alors très dangereux. Même dans les vallées de hauteur moyenne ou inférieure, habitables et habitées d'une manière permanente, comme celles du Zérafchane, la neige persiste au moins sept mois de l'année. Pendant sa traversée de l'Alaï et du Trans-Alaï, au printemps, en avril, Sven-Heddin a relevé des températures de — 34° à — 38° pendant la nuit. Et il n'y a d'ailleurs pas de dégel permanent sur le Pamir. (On dit aussi plus correctement les Pamirs, puisqu'il s'agit d'une succession de plateaux limités par des hauteurs inégales). Il n'y a même de dégel durable que sur les surfaces exposées au soleil. Les surfaces dégelées habituellement sont seulement celles que recouvre une couche noire de fiente de mouton. Perspective bien prosaïque ! Dans ce paradis terrestre du Pamir, c'est la fiente de mouton qui a la plus grande importance pour ses hôtes. La neige ne se maintient pas en effet sur les objets noirs. C'est donc presque exclusivement sur les couches de fiente de mouton, dont ils se servent d'ailleurs comme combustible, que les Kirghizes campent et dorment. Sur les pentes orientées au sud, la neige fond jusqu'à des hauteurs de 5900 mètres. C'est ce qui explique pourquoi le Pamir n'est plus recouvert de glaciers. Il y a des vallées abritées où la neige ne tombe plus en assez grande abondance pour recouvrir tout le sol de façon permanente, même en hiver. Dans ces vallées, il y a

toujours un peu d'herbe sèche pour les troupeaux. S'il ne neige pas, il n'y pleut pas non plus dans ces vallées d'ailleurs, et cela n'est certes pas bien favorable à la végétation.

Un peu partout en outre et surtout dans les vallées non abritées, les vents permanents sont si forts et si désagréables, les bourrasques de neige si fréquentes, qu'il est difficile d'y séjourner et souvent presque impossible, quelle que soit la saison. Le vent qui met en mouvement dans la Kachgarie des dunes puissantes, recouvre entièrement des vallées du Pamir d'une couche de sable fin.

L'inégalité de température entre le jour et la nuit est, sauf sur les tas de fiente, énorme. Elle est énorme même pendant un même jour, selon les heures et les vents et surtout entre les points restées à l'ombre et ceux que frappe le soleil. L'écart de température dans le courant d'une année, s'élève à 120°.

Capus qui avait observé fin mars 25° de froid pendant la nuit, releva le matin une température de + 13° au soleil, alors qu'à l'ombre il gelait encore à — 11°. Severtzow a enregistré 50° au soleil, ce qui me paraît d'ailleurs excessif, en même temps que — 10° à l'ombre. Ecart 60°. Un filet d'eau de neige fondue au contact d'un objet de couleur sombre, regèle à l'ombre de ce même objet.

Telles sont d'ailleurs la pureté et la sécheresse de l'air que pendant la nuit l'éclat de la lune est insupportable à ceux qui la fixent. Sven Heddin y a vu « des horizons sublimes dans leur blancheur idéale, et y a recueilli des impressions de terre irréelle. » Mais ce n'est pas avec cela qu'on nourrit des troupeaux.

Les froids rigoureux permanents durent du 1er novembre au 1er mai avec un minimum de — 50°. Les basses

températures ne sont pas constantes comme à Jakoutsk assurément. Mais on en observe presque tout le long de l'année. Il ne se passe presque pas de jour sans gelée, sauf peut-être pendant deux semaines en juillet. Il regèle à — 17° dès le commencement d'août.

Les Russes ont établi un poste au cœur de ces plateaux enchevêtrés, à 3.700 mètres d'altitude, sur le Mourghab qui les traverse de l'Est à l'Ouest complètement. C'est le *Pamirskij Post* (38° 8 latitude nord — 61° 36 longtitude Est). Tous ses matériaux ont dû être amenés d'Och à dos de cheval, à travers des cols de 3.500 à 4.500 mètres, dans l'Alaï et le Trans-Alaï. La température y descend à 44° au-dessous de zéro. Et il n'y a pas de combustible aux alentours. Pendant tout l'été, on y fait venir par caravanes de chameaux des racines de genévriers. Ce bois se paye 27 centimes ou 10 kopecks les 16 kilogs. Et il en faut 150 kilog. pour entretenir le poêle seulement pendant une journée. Pour que le *Pamirskij Post* ne soit pas comme retranché du reste du monde, l'administration russe à établi le long de la route y conduisant,dans les vallées prépamiriennes, des refuges dont certains sont gardés par des Kirghizes. Cependant les soldats qui l'occupaient n'avaient pas vu *âme qui vive* depuis cinq mois, lorsque Sven Heddin y est passé (1895-98).

Et il y a déjà bien des années un des premiers explorateurs contemporains du Pamir (Wood 1838), qui était parvenu à l'angle sud-est du Pamir, un peu au-delà des sources de l'Oxus, écrivait : « Les hommes habitants des cités populeuses, ont beau être dégoûtés du monde et parler des délices de la solitude, qu'ils viennent passer seulement 24 heures sur les bords du Sarikol et ce court

séjour fera plus pour les rendre contents de leur sort que mille arguments ».

On est toujours un peu stupéfait de lire sous la plume de certains de ceux mêmes qui décrivent ces solitudes glacées, que c'est là que « *commence l'histoire des races européennes* ».

Le véritable Pamir, la succession de plateaux que limitent de hautes chaines et de profondes vallées, forme une étendue de 7 millions d'hectares, à peu près trois fois la Belgique. Il est presque entièrement sous la dépendance de la Russie. Une zone neutre, celle du Wakhan, le sépare au sud de l'Hindou-Kouch et du domaine de l'Angleterre.

On y a reconnu 25 espèces de mammifères dont l'*Ovis poli*. Celui-ci constitue le principal et presque le seul attrait des chasseurs. Car en dehors de lui, on ne trouve à poursuivre que des lièvres et des marmottes. Mais il y a en outre 119 espèces d'oiseaux.

Des animaux domestiques, moutons, chameaux, chevaux, chiens, yacks, le yack seul, originaire du Tibet, est véritablement adapté à l'existence sur ces hauteurs glacées. Il redoute seul la chaleur et les basses altitudes qui le rendent poussif et engourdi. Les Kirghizes lui passent un morceau de bois à travers la cloison du nez, le battent comme un âne et le mènent comme un chameau. M. Capus décrit les chevaux comme de « pauvres biques efflanquées, qui ne flairent jamais de leur vie la musette d'orge ». Ce sont des bêtes résistantes cependant qui portent leur homme 150 verstes durant, sans prendre de nourriture. Dans l'Alaï, à peine lâchées autour des campements, elles entrent dans la neige profonde de 20 à 30 centimètres, et la fouillent à coups de

sabots des pieds de devant, pour mettre l'herbe à découvert. Pas plus au Pamir que dans la steppe, les Kirghizes ne font de provision pour leurs animaux. Ils ne restent d'ailleurs pas sur ces hauteurs pendant l'hiver, du moins pour la plupart. Et l'hiver dure si longtemps.

Les chiens eux-mêmes sont étiques malgré l'extrême résistance de ceux préposés à la garde des troupeaux. Les chameaux sont rares, souffreteux : leurs bosses sont flasques, leur laine est épaisse, dure. Le mouton, un peu stéatopype, est petit. Tous les habitants du Pamir sont, peut-on dire, de la race des Kirghizes noirs ou Kara-Kirghizes. Ils relevaient jusqu'ici pour la plupart du territoire chinois et appartenaient à quatre tribus différentes : *Teitts*, *Haduchas*, *Naïmanes* et *Kiptchaks*. Ils sont de type probablement turco-tartare, avec yeux moins bridés que les turco-mongols, mais très voisins de ceux-ci ; ce-ne sont pas des turco-tartares purs. Les yeux sont petits, gris sale ou tachetés de brun. Le nez est tantôt effacé et large, et tantôt droit, assez gros au bout et sans épatement. Les pommettes sont toujours saillantes, donnant de la largeur à leur figure plate. Leurs cheveux ne seraient pas noirs, d'après Capus, mais en apparence châtains tirant sur le roux. Leurs poils sont sur la face, durs, noirs et rares comme chez les Mongols. La bouche est large ; les oreilles grandes et rabattues par le bonnet de peau de mouton qu'ils portent, avec un lobule grand, souvent attaché. Leur taille est plutôt petite. Leur cage thoracique est ample, leur ossature grossière et solide, mais leurs muscles, médiocrement développés, sont secs et paresseux. Tous sont rabougris, desséchés, et parfois émaciés. Ils souffrent de l'affreux climat sous lequel ils vivent. Et leurs jeunes gens de

15 ou 16 ans ressemblent déjà à de petits vieux. Ils sont d'une rare laideur. Leurs femmes sont mal faites, cagneuses, et leur démarche raide est comme celle de gens ankylosés. Leurs dents sont mauvaises, carriées, déchaussées, car ils n'ont à boire que de l'eau de neige fondue, et grignotent des grains torréfiés qui usent leur incisives. Ils ont les yeux malades, la fumée de la fiente qu'ils brûlent dans leurs iourtes, étant très âcre. Ils ont d'ailleurs constamment à préserver leur vue de l'effet des reverbérations de la neige. Pour cela ils fixent sous leur bonnet, au-dessus de leurs yeux, des crins en volute, formant voilette. Ils se noircissent aussi de charbon le pourtour des yeux. Les lunettes fumées sont un luxe que bien peu connaissent. Ils dressent leurs tentes sur les amas de fiente qui s'échauffent au soleil. Et cet amas est entretenu tous les jours par le bétail, surtout les moutons qui s'agglomèrent pendant la nuit autour de la tente. Il est aussi souvent transformé en charnier par les bêtes crevées par suite d'épuisement, la nourriture étant très maigre, surtout dès qu'il fait froid, ou par suite d'épidémie. La tente, *oï*, est faite de feutre soutenu par une ossature de bois. Le bois vient toujours de très loin, de 40, de 60 lieues. Sous l'*oï*, tout le monde se tient pêle-mêle avec les nouveau-nés des troupeaux qu'on enveloppe de guenilles de feutre, pour les préserver du froid, et le *Tazi*, chien levrier employé pour la chasse. Le chien de garde est toujours dehors. Dans l'âtre, le fumier de mouton est maintenu en ignition avec une plante sèche saline, le *terskinne*. La fumée abondante qu'il dégage n'a d'issue que par le sommet du toit, au centre. Le mobilier consiste uniquement en écuelles de bois, un sac, une ou deux nattes, des loques sans

nom, un berceau. Le vêtement pour hommes et femmes est le *khalat*, longue lévite à manches comme nos robes de chambre, serrée aussi à la taille par une bande de cotonnade. C'est le costume de toute l'Asie centrale ou à peu près, des Persans, des Juifs, etc. Par 30 degrés de froid, le khalat ouaté leur suffit. La coiffure est pour les hommes, un bonnet de peau de mouton avec poils en dedans, et pour les femmes un turban volumineux de linges blancs sales. La chaussure est le mocassin de cuir, employé par les Tadjiks des montagnes qui en ont pris le nom, *Galtchas*, car il est indispensable pour marcher sur la neige, la glace. Un simple morceau de peau de chèvre, le poil en dedans, et fixé à la cheville, le remplace le plus souvent. Les femmes ont pourtant des bottes en cuir mou. Ils ne changent jamais leurs vêtements et ne les quittent que lorsqu'ils ne peuvent plus leur tenir sur le corps. Leurs objets de poche sont enfermés dans un nœud de la ceinture ou une déchirure du fond de leur bonnet. Chacun a son couteau dans une gaine de cuir et son briquet en fer mou.

Le lait de yack est leur grande ressource alimentaire. Ils en font un fromage très dur qu'on délaie dans l'eau ; on a dit qu'il pouvait servir de fer pour les chevaux. Le lait de chèvre, de brebis, exceptionnellement celui de jument, leur sert d'appoint. Ils vont chercher le blé qu'ils grignotent en grains, dans le Wakhan et le Chougnan sur l'Oxus. Ils ne mangent guère de viande de leurs animaux domestiques que lorsqu'ils crèvent, parce qu'il en crève sans doute beaucoup. Comme ils n'ont pas de riz, ils se bornent à faire bouillir la viande du mouton qu'ils assaisonnent avec de la poudre de sa *propre fiente desséchée*. Ils sont très voraces naturellement et, on le

voit, forcément peu difficiles. La chasse leur fournit un complément de nourriture dont il est difficile d'apprécier l'importance. Ils n'ont pour chasser que de mauvais fusils à mèche qui ne portent qu'à cent pas. Ils chassent donc à l'affût, couchés à terre pendant des heures. Ils se mettent souvent à deux pour cela, l'un servant de rabatteur. Pour dormir, ils se mettent aussi à deux. Ils se déshabillent, s'étendent sur les tas de fiente tête-bêche, enchevêtrés et s'enveloppent ensemble de leurs *khalats* ou de pelisses. Ils ne fument pas. Mais ils font griller une *salsolacée*, le *Tchekendé*, de manière à la réduire en cendre, et ils obtiennent ainsi une poudre âcre dont ils placent de temps en temps une forte pincée sous la langue. Cette façon est celle d'employer le tabac en poudre chez les indigènes du Turkestan.

Ils sont musulmans sunnites et ils se trouvent de loin en loin chez eux quelque individu du genre des moullahs, qui obtient leur respect. Et comme les musulmans, ils ont des cimetières le long des chemins. Leurs tombes sont de simples tumulus entourés de baguettes, ou des carrés ou des coupoles en pisé. Le berceau des enfants morts est placé sur leur tombes.

On a parlé de milliers de Kirghizes pamiriens dont certains auraient possédé des troupeaux d'une valeur de 100 000 franc . Il est à peine besoin de dire qu'ils n'élèvent de bétail que pour leur consommation. Pour qui en élèveraient-ils ? Et ils ont assez de peine à en avoir assez pour eux. Il n'y a pas de commerce possible sur le Pamir. Des voyageurs y ont rencontré un colporteur afghan, et la monnaie de Kachgar, lingot d'argent de 5 à 6 livres, y est connue. Mais les Kirghizes ne demandent au commerce qu'un peu d'étoffe et de grain : ils

ne demandent même encore pas de riz, sinon peut-être depuis peu. Et leur seul animal de débit courant est le mouton, d'un très faible prix. Une statistique officielle des habitants du Pamir russe a été dressée en 1893. Elle a donné en tout 1232 habitants. Sur ce nombre il y a 1059 kirghizes qui habitent dans 227 iourtes, et possèdent ensemble 20.000 moutons, 1703 yacks, 383 chameaux, 280 chevaux.

Il est possible que ces chiffres se soient accrus de quelques dizaines d'unités du fait de l'administration russe qui a pris des indigènes à son service. Mais quand la population du Pamir s'élèverait à 1500 ou 2000 individus, cela ne changerait guère la physionomie de ce pays. Elle peut aussi pendant les courtes chaleurs qui déterminent dans les vallées de ses contreforts, l'éclosion de myriades d'insectes, s'accroître de quelques centaines de pasteurs, obligés de faire remonter leurs troupeaux, parfois presque jusqu'à la limite des neiges. Elle reçoit aussi un contingent des malfaiteurs du voisinage, surtout de la Kachgarie. Mais cela n'est pas de trop pour la maintenir, car il est peu probable qu'elle soit en état de s'accroître par elle-même, sans ces émigrations de hasard. Elle a d'ailleurs tout entière cette origine équivoque. On ne va pas habiter le Pamir pour son agrément. Hommes et animaux y sont rabougris. Et par leur aspect dégénèré les Kirghizes pamiriens me rappellent un peu les Ostiaks qui eux aussi, sous un climat trop dur, sont souvent atteints de rachitisme, malgré l'abondance de leur alimentation en poissons. Mais les Ostiaks sont gens des plus honnêtes qu'il y ait et des plus pacifiques. Ils ont été refoulés sur l'Obi par la conquête. Les Kirghizes du Pamir y ont été chassés par la vindicte sociale.

Car la plupart, tous peut-être, descendent de brigands. « Quelle race abjecte, s'écrie M. Capus. Ils vivent de lait, de fromage et de chair de bêtes mortes, connaissant à peine le pain de nom. Pour accepter des conditions d'existence aussi précaires, il faut n'avoir jamais connu un état meilleur ou avoir été forcé de l'abandonner pour des raisons péremptoires. Le Pamir est souvent de la sorte un *refugium peccatorum* où vont se retirer pour vivre mal, mais à l'abri des vendetta et des représailles sociales, les *outlaw* des contrées environnantes, prisonniers échappés d'une civilisation plus avancée, pour aller respirer sur *le toit du monde*, l'air raréfié d'une liberté de fauve. »

Il faut lire les impressions des voyageurs devant ces malheureux. De Poncins rencontre un de leurs aouls à 4470 mètres de hauteur. Il y entre. Dans une iourte, il trouve « une horrible vieille, couverte d'oripeaux. Sa figure est de vieux bois, plate, sombre, immobile. L'air sévère, elle file de la laine de mouton qui est entortillée à son poignet gauche qu'elle lève en l'air. A côté d'elle est un enfant d'une saleté horrible et de couleur assez foncée. Aucune parole ne peut être échangée. Hommes et femmes ont l'air très abruti et le sont en effet. De Poncins qui est vigoureux, prend le parti de se jeter sur eux à coups de poings, pour en obtenir quelque chose.

Capus trouve des termes encore plus énergiques pour décrire leurs « aouls noirs et malpropres »... « Partout de la charogne et de la fiente et au milieu de ce dépotoir, vivant dans l'infection, les Kirghizes du Pamir, comme d'*immondes insectes.* »

Cette peinture du Pamir établie *de visu* par des observateurs exacts, ne rappelle que de très loin l'image d'un paradis.

Eh bien ! le Pamir n'a jamais été plus habitable qu'il ne l'est. Au contraire. A moins de s'interdire le raisonnement le plus simple et le plus sûr, on peut affirmer qu'il est resté inhabitable jusqu'à notre époque. Il n'a pas eu d'autres habitants avant les Kirghizes actuels qui n'y ont pénétré qu'individuellement et auraient été hors d'état d'en déposséder un peuple quelconque. Et les Kirghizes actuels, très sûrement, s'y sont établis postérieurement à notre ère plutôt qu'avant. Leur établissement date même peut-être de peu de siècles. A part les individus qui sont allés s'y perdre ou n'y ont fait qu'un court séjour, à toutes les époques, le Pamir est donc resté désert, pour ainsi dire jusqu'à maintenant. Il l'est d'ailleurs encore désert. Car ce ne sont pas les 1300 hommes qui occupent ses 7 millions d'hectares qui peuvent compter pour quelque chose dans la population du globe.

Jamais les ancêtres des peuples aryens ne l'ont occupé. Jamais ils n'y ont passé. Ils n'ont jamais eu aucun point de contact immédiat ou lointain avec lui. Ils ne l'ont jamais vu. Ils en ont absolument ignoré même l'existence. Il n'est pour rien dans leurs caractères physiques et mentaux, pour rien dans leur dispersion. Il n'est d'aucune utilité, il est sans aucun à propos de faire même seulement une allusion au Pamir pour expliquer n'importe quel événement de l'histoire des peuples de race ou de langue aryenne.

II. — Il y a des peuples de langue aryenne, dans les vallées les plus élevées à l'ouest et au sud du Pamir, contre son faîte même et jusque sur les bords de ses plateaux. Il y a aujourd'hui un contact géographique entre le Pamir et des peuples aryens. C'est évident.

Mais ce peuples n'ont rien à voir avec les ancêtres des Aryens. Je le dis tout de suite. Ils sont confinés là d'ailleurs depuis peu de temps. Et nous pouvons fixer jusqu'à l'époque de ce confinement. Ce n'est pas par leur type physique qu'on les a distingués d'abord, puisque d'ailleurs ce type a été décrit de manières très différentes et puisqu'il n'est pas en effet uniforme. On les a distingués par leur langue. Et c'est par leur langue que nous allons d'abord les classer.

Les plateaux du Pamir se trouvent exactement entre deux routes, ou plutôt deux chemins naturels plus ou moins praticables qui les limitent au nord et au sud, établissant des communications possibles entre la région du revers oriental du Pamir ou la Kachgarie et celle du revers occidental.

Ces chemins sont : 1° Au sud, celui de la Bactriane par la vallée de l'Oxus ou Amou Daria qui contourne le Badakchan, descend vers le Chougnan et le Wakhan et gagne, au sud-est du Pamir, le Sarikol en contiguïté avec la Kachgarie. Marco Polo a suivi ce chemin.

2° Au nord, celui de la Sogdiane, par la vallée du Zérafchâne qui atteint l'Alaï et conduit, à travers les passes de l'Alaï, la vallée du Sourkhab supérieur ou Kyzyl-Sou, à la vallée du Kyzyl-Sou Kachgarien qui descend jusqu'à Kachgar même. Ce serait l'ancien chemin de Bactres au pays de la soie, *Sera Métropolis* (1).

(1) Ssevertzof, dans un travail paru en 1890 dans le *Bullet. de la Soc. de Géogr.* (422) a discuté longuement les données anciennes sur ce chemin de la soie. Il le fait passer, non par le Zerafchane, mais par le Hissar, par la vallée du Sourkhab et du Karatéghine, vallée cultivée qui remonte vers l'Alaï par la plaine unie du Kyzyl-Sou et communique directement avec le Kyzyl-Zou Kachgarien par le col de Taou-Mouroune, à 3.400 m. d'altitude.

Il a pu se faire par ces voies des infiltrations régulières d'un côté à l'autre du Pamir, depuis des époques anciennes. Des considérations tirées de l'ethnologie de la Kachgarie et des caractères actuels des Kachgariens, je puis conclure qu'il s'est opéré en effet de ces infiltrations. Les mêmes raisons qui témoignent de leur existence prouvent d'ailleurs qu'elles se sont opérées de l'Ouest à l'Est. Nous n'avons pas de preuves de l'influence de la Kachgarie sur la région iranienne du Centre-Asie. Mais nous avons des preuves de l'influence de la région iranienne sur la Kachgarie. Je ne pourrai rentrer ici dans le détail de ces preuves sans exposer toute l'ethnologie des Kachgariens. Mais je puis rappeler qu'à Kachgar même il y a un mélange d'individus de toute origine. Il ne faut pas toutefois s'exagérer l'importance de cette ville. C'est un amas de huttes en terre, plutôt misérables. Ce n'est pas une métropole. Mais son existence prouve à elle seule l'existence d'une ancienne route commerciale passant par le nord jusqu'au delà des Pamirs.

J'affirme toutefois que cette route même n'a jamais été parcourue par de grandes migrations, encore moins par des armées en marche pour des conquêtes lointaines. Et je ne crois pas avoir besoin de le démontrer.

Je disais à l'instant que la pénétration des Kirghizes au Pamir s'est opérée par migrations individuelles, venues surtout de l'Est-Nord-Est. Si ces migrations étaient anciennes, elles auraient gagné les vallées du revers occidental tout au moins, où la vie est déjà bien meilleure. D'autre part si l'établissement des peuples aryens dans les hautes vallées était très ancien, antérieur de beaucoup à la pénétration des Kirghizes, pourquoi

n'auraient-ils pas passé du haut Zérafchane ou du Karatéghine aux pentes de l'Alaï et à la vallée du Kyzyl-Sou tout au moins ; pourquoi auraient-ils laissé les Kirghizes éparpillés s'avancer librement jusque chez eux ? Il y a eu en réalité au cœur du Centre-Asie deux mouvements allant à la rencontre l'un de l'autre, qui furent en quelque sorte presque simultanés. Les Aryens sont les vaincus de la plaine occidentale qui se sont réfugiés dans les hauteurs. Il suffit de jeter les yeux sur une carte de leur groupement pour s'en convaincre. Et leurs vainqueurs furent précisément ces turco-tartares auxquels se rattachent les Kirghizes. Les turco-tartares se sont avancés sur toute l'Asie antérieure par flots successifs. Ils ont pris les peuples iraniens par le Nord. Si les Pamirs n'avaient pas été infranchissables, ils les auraient pris aussi bien par le Nord-Est et l'Est. Mais on comprend fort bien qu'alors que les uns s'emparaient des plaines, les autres descendant plus lentement vers le sud par les hauteurs, se soient cependant avancés tant qu'ils n'ont pas rencontré d'obstacle. Voilà comment, voilà pourquoi les Aryens chassés de la plaine, en remontant dans les montagnes à l'Est, peu à peu, ont fini par se trouver presque nez à nez avec des congénères de leurs envahisseurs de l'ouest.

Nous avons des preuves multiples que les choses se sont passées de la sorte. Mais ces preuves sont encore peu connues. Voilà pourquoi on a pu voir dans ces misérables peuplades refoulées des vallées prépamiriennes, les ancêtres attardés de tous les peuples de langue aryenne.

On a voulu retrouver chez eux les débris de la langue-mère primitive d'où seraient descendues toutes les

langues indo-européennes, et le type physique même des Aryas, nos lointains ancêtres.

Aujourd'hui ce sont non des pasteurs, mais des agriculteurs. Cette circonstance sur laquelle j'aurai à revenir, suffirait à établir la relation qui les unit non à la montagne, mais à la plaine. En quittant la plaine ils ont rencontré pour leurs cultures des obstacles de plus en plus grands. Ils n'ont donc pu remonter les vallées que peu à peu et en se poussant l'un l'autre. Et ce sont ceux qui occupent les points les plus élevés ou tout au moins les plus éloignés de la plaine qui doivent être en général les plus anciennement émigrés. Il est certain par conséquent qu'en explorant les hauteurs les plus voisines du Pamir et les bords même de ces plateaux, nous avons des chances de retrouver des restes de peuples relativement anciens. Aucun d'eux n'a quitté la vallée qui a été sa route d'émigration graduellement escaladée et qui le rattache soit aux plaines de l'Ouest, soit à l'Inde. Et les positions qu'ils occupent encore, montrent bien d'où ils sont venus. Aucun d'eux n'est venu de l'Est, ni du Nord. Tous sont originaires soit de la région iranienne, soit de la région indienne.

Suivons les deux voies dont il vient d'être question et nous allons les retrouver tous. Partant de la Bactriane et quittant la plaine à gauche de l'Oxus, nous pénétrons dans le Badakchan. Le Badakchan est occupé par des Tadjiks, les mêmes que ceux de la plaine, dont j'aurai à parler longuement, mais des Tadjiks moins mêlés ou pas mêlés du tout à l'élément turco-tartare représenté aujourd'hui par les Ouzbeghs. Il y a d'ailleurs des Ousbeghs en nombre parmi eux, et ils sont en majorité musulmans sunnites, ce qui est un témoignage de l'in-

fluence de ceux-ci. Ils sont chiites en proportion inconnue, mais encore importante. Leur langue est le persan moderne, avec des différences dialectales, et leurs habitudes de politesse raffinée suffiraient à prouver qu'ils ont participé à la longue culture de la Perse. Ils sont à coup sûr plus de 150.000. Leur capitale est Faïzabad sur la Koktcha. Mais leur véritable centre est Roustak, plus à l'ouest, bien plus près de l'Oxus et de la route de pénétration. Les ressources de leur pays leur suffisent. Leurs animaux domestiques sont ceux-mêmes de la Bactriane. Et certains de leurs produits agricoles, melons, raisins sont connus et recherchés. Le bassin de la Koktcha est très riche en minerais de fer, de cuivre, en pierres précieuses, turquoises, lapis-lazzuli, exploitées depuis un temps inconnu, peut-être assez reculé.

Si l'on remonte ce bassin jusqu'à sa limite touchant le revers septentrional de l'Hindou-Kouch, on rencontre des populations qui ne sont plus en contact avec la Bactriane et en ont été séparées depuis plus ou moins longtemps. Ce sont d'abord les Moundjanis ou Minganis aux sources mêmes de la Koktcha. Il y a 8 ou 9 siècles, une partie de ces Moundjanis a franchi la passe de Kora et occupé la vallée du Loud-Kô, dans l'Hindou-Kouch, tout contre le Kafiristan. Ils portent maintenant le nom de Yidghah. Au nord des Moundjanis, échelonnés sur un affluent de la Koktcha,sont les villages des Sanglitchis. Et au Nord-Est des Sanglitchis, sur l'Oxus même, au coude qu'il fait en limitant à l'ouest le Pamir, se trouvent les Iskachimis. Leurs villages s'échelonnent surtout sur la rive gauche. Et ils rejoignent sans interruption vers le nord, en aval, les villages des Chougnanis, en grande partie sur la droite. Le Chougnan occupe l'angle

nord-est du Badakchan, au confluent du Mourghab. Au delà du confluent du Mourghab, s'étend le Rochan. Il n'y a pas lieu de distinguer ses villages, groupés au coude septentrional de l'Oxus, de ceux des Chougnanis. D'autre part en amont du coude méridional de l'Oxus du côté de l'est, les Ischachimis rejoignent les Wakhanis. Le Wakhan occupe toute la région des sources de l'Oxus, Il est séparé de la Kachgarie par le Sarikol dont les deux petites vallées sont un prolongement des siennes. Les villages y sont très rares et leurs habitants, les Sarikolis, semblent en contact avec les Kirghizes du Pamir. Ils sont séparés en réalité de ceux-ci par la langue,la religion, comme par les caractères. Ils occupent le bas de son extrémité sud-est et s'étendent sur sa pente orientale où leur capitale Tach-Kourgane compte deux cents maisons.

Toute la route ancienne de la Bactriane à la Kachgarie est donc occupée encore maintenant dans sa partie haute la moins accessible, par des aryens de langue. C'est la démonstration de ce que j'affirmais tout à l'heure, que par ces routes s'était opérée une lente pénétration de l'Ouest à l'Est, sans migrations et sans conquête en sens inverse. Tous ces petits peuples que je viens d'énumérer : Moundjanis, Sanglitchis,Ischachimis,Chougnanis-Rochanis, Wakhanis et Sarikolis, parlent des dialectes plus ou moins particuliers distincts du persan moderne. Et les peuplades échelonnées entre l'Oxus et le Zérafchane, Darwazis, Karathéginois, Galtchas, Yagnobis sont dans le même cas. Ils sont tous classés, distingués en raison de leurs dialectes. Des matériaux suffisants pour ce classement ont été réunis il y a déjà bon nombre d'années, notamment par un savant hindou, Munphul (1868), par Shaw, Biddulph (1889). Ici même, dans les *Bulletins*

de la société d'Anthropologie, M. Capus a publié des vocabulaires du Wakhi, du Tchitral, du Kafiristan, en 1889. Ceux qui, les premiers, ont voulu mettre en œuvre ces matériaux, se sont laissés dominer par les légendes relatives aux origines des Aryas. L'un d'eux a donné le Wakhi comme un reste de l'aryaque primitif, de la langue-mère commune. Mais une étude complète, très posée et mûrie a été faite sur tous les dialectes prépamiriens, par Tomaschek, déjà en 1880. Cette étude a été publiée dans les comptes-rendus de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences de Vienne. (*Die Pamir dialekte. Sitzungsberichte der Philosoph. histor. Klasse des Kaiserlich. Akad. der Wissenchaften*, in Wien 1880 t.96, p. 735). Et les résultats de cette étude sont aujourd'hui généralement acceptés.

Le Moundjani refoulé sur la haute Koktcha, loin de la grande route de pénétration de l'Oxus, paraît être le plus intéressant de ces dialectes prépamiriens. C'est lui qui se rapproche le plus de la langue de l'*Avesta* appelée habituellement du nom conventionnel de *Zend*. L'afhgan lui-même est d'ailleurs un descendant assez direct du *Zend*. Il n'y a rien donc d'étonnant à ce qu'un patoi arriéré de la montagne touchant l'Afghanistan même, ayant la même origine, ait mieux conservé les formes anciennes.

Le Sanglitchi qui confine au Moundjani, lui ressemble et il n'y a presque rien de particulier à en dire. L'Ischachimi est probablement intermédiaire au Chougnan et au Wakhani entre lesquels il est situé. Tomaschek ne peut dire duquel il se rapproche le plus. Sur le Wakhani, répondant à Schaw qui voyait en lui la langue que parlaient les Aryas dans l'*Airyanem Vaejo*, Tomaschek

s'exprime textuellement ainsi : « Qu'il diffère du persan actuel et forme un dialecte à part, c'est entendu ; qu'il possède des mots manquant à l'Iranien et qui se trouvent dans l'Indien (sanscrit), soit. On peut faire des constatations semblables dans les langues indo-européennes et même dans d'autres dialectes iraniens comme l'Ossèthe. L'ossèthe possède des mots qui manquent au bactrien et qui se retrouvent cependant dans l'indien. A part des racines présentant çà et là quelques particules, la construction grammaticale du Wakhani ne diffère en rien d'essentiel *des autres idiomes modernes de l'Iran*, pas même du nouveau persan. Si nous voulons assigner une place exacte au Wakhani, nous le placerons immédiatement après le vieux pehlevi. »

Le pehlvi, descendant direct du perse des Achéménides parlé déjà sous les Arsacides et attribué en conséquence aux Parthes, est resté en usage jusqu'à la conquête arabe. Les plus anciennes inscriptions en pehlvi datent seulement de 225 de notre ère. Ce rapprochement ne nous reporte donc pas bien loin en arrière.

Le dialecte parlé dans le Chougnan diffère peu de celui du Rochan. Et ce dialecte d'après Tomaschek, serait très étroitement parent du Sarikoli. Tomaschek voit dans les deux un reste de la *langue des Saces*. Ils ne peuvent pas s'éloigner en ce cas beaucoup du Wakhani ni au point de vue de la structure grammaticale, ni au point de vue du vocabulaire, ni au point de vue de l'âge. On verra tout à l'heure, à propos du Yagnobi, qu'il en est en effet ainsi. Que maintenant le Sarikoli et le Chougnani, si semblables, soient séparés par le Wakhani, il faut en conclure que celui-ci s'est insinué entre eux après coup. Le Wakhani renferme des mots persans et

turcs. Il aurait émigré du Badakchan. D'autre part, d'après Tomaschek lui-même, le Moundjani et le Yidghah de l'Indou-Kouch qui en est une branche, pourraient, au point de vue philologique comme au point de vue géographique, offrir des termes de passage entre le Chougnani et la langue actuelle des Afghans. Il a trouvé en même temps des analogies entre le Sarikoli et l'Afghan. Et il y a d'ailleurs chez les Afghans *un élément Sace.*

Tous ces dialectes appartiennent à la haute vallée de l'Oxus qui, après avoir limité au sud le plateau du Pamir, le limite également à l'ouest en faisant un coude pour se diriger au nord.

Au delà, à partir du point où il reçoit le Mourghab, il se dirige vers le nord-ouest et, après le pays des Rochanis, et un nouveau coude vers le sud, il coule enfin assez régulièrement vers l'ouest. Il forme la frontière de l'Afghanistan au nord, et sépare ce pays aryen de la Boukharie. Dans son parcours à direction occidentale, il reçoit d'importants affluents descendus du nord et des monts Hissar qui séparent leurs vallées de celle du Zerafchane. Les éléments ethniques nouveaux et non aryens ont là refoulé fort avant sur les hauteurs les éléments aryens de même caractère et de même origine que ceux ci-dessus. Bokhares, Ouzbègues dont la venue date de la grande invasion mongolique du XIIIe siècle, dominent et se mêlent aux Tadjiks, iraniens de langue et de race, dans toutes les vallées dont je viens de parler. On ne trouve de Tadjiks purs qu'aux extrêmes limites, dans les plus reculées de celles-ci, dans le Karatéghine, dans le Darwaz, au nord et à l'ouest des Rochanis. Or cependant les Darwazis dont la capitale est sur l'Oxus même, parlent le persan

actuel. Ils sont musulmans sunnites. Ils n'ont été séparés de la Perse, puis refoulés là où ils sont, qu'à la suite de la grande invasion mongolique, après le XIIIe siècle et par ceux là mêmes qui les poussent encore aujourd'hui en se mêlant à eux, les Ouzbègues. La vallée du Zérafchane, immédiatement au nord, fut un peu moins accessible aux envahisseurs nomades, car elle se resserre peu après Samarcande, à partir de Pendjekend, la capitale, et devient rapidement accidentée. Beaucoup de ses chemins sont même impraticables pendant une partie de l'année, bien que le climat soit assez tempéré (entre — 15 et + 32°), à cause de son orientation et de son encaissement. Les Bokhares s'en sont plusieurs fois rendus maîtres, mais ils ne s'y sont pas établis à demeure et les indigènes furent, à toutes les époques, abandonnés à eux-mêmes par intermittence. Ils ont pas mal d'arbres fruitiers, des noyers surtout, des cerisiers, pommiers, abricotiers, pêchers, jusqu'à des grenadiers et des figuiers, et ils se livrent à des petites cultures assez variées. Mais ces cultures en hauteur sont assez pénibles. Et leur pays, ne faisant pas envie aux envahisseurs, est resté pour eux un refuge précieux. Il n'y a pas pour ainsi dire d'éléments mongoliques parmi eux. Ce sont donc des Tadjiks plus purs que ceux de la plaine, et on leur donne le nom de Galtchas, pour les en distinguer, du nom de la chaussure qui leur est nécessaire dans leurs sentiers escarpés. Mais tous *parlent le persan* et se considèrent comme les congénères des Darwazis, Badakchanis, etc.

Le Karateghine, au nord du Darwaz et au sud-est du haut Zerafchane, est l'ultime pays aryen. Limité à l'est par le Pamir même, il est sur le haut Sourkhab

Zeraf-Chan
BOUKHARA
Samarkand
Pendjekent
GALTCHAS
Yagnob
Mts Hissar
Amou Daria
Karchi
Karatagh
Kara Koum
Turkmenes
Hissar
Kafirnagan
B O U K H A R
TURKESTAN
RUSSE
Oxus
Sourkhan
Sourkhab
Kabadian
Ak Serai
Ankoï
Balkh
Sangalak
Sarypoul
Houndouz
Aser Ali
Balkh
HINDOU
Tirbend-Turkestan
Kale-i-nao
Mourghab
Sefid-Koh
CABOU
A F G H A N I S T A N
Hilmend
G. Meyer del.

Pages 36 et 37.



Mts Altaï
Kachgar
urkestan
Kysyl-Sou
Karstegin
Plateau du
Pamir
Kysyl-Sou
DARWAZ
Kila Chou
Amou Daria
ROCHAN
Tach Kourgan
SARIKOL
Kila Wamar
Mourghab
Kila Bar Pandja
CHOUGNAN
BADAKCHAN
Kila Pandj
VAKHAN
aisabad
Kila Sist
oustak
Kila Chim
Col de Baroghil
Kara Koroum
Iskachimis
Sanglitchis
Yassim
HOUNZA
Moudjan
BALTISTAN
Mastoudj
Gilghit
djanis
Boutiches
UCH
Tchitral
TCHITRAL
Bodski
SIAPOUCHES
AFIRS
(Kafiristan)
tan
Tchitral
DARDOUS
Kagan
Chigar
Swat
Djelam
Mousaferabad
Kaboul
Kachmir
(Srinagar)
Indus
KACHMIRE

dont la vallée est séparée de celle du Kyzyl-sou Kachgarien par un col de 3.400 mètres. Sa hauteur moyenne est de 2.000 mètres. Mais pour y pénétrer, il faut franchir des passes de 3.600 à 4.000 mètres. Il est donc isolé complètement du reste du monde, du 15 septembre au 1er mai, pendant plus de 8 mois de l'année où la température y descend à — 35°. Et il n'est pas stérile. On y cultive le blé, l'orge, des arbres fruitiers, même de la vigne exceptionnellement. Un auteur russe lui attribue une population de 600.000 h. ce qui est une exagération probablement absurde, car il compte 21.000 kilomètres carrés. Ujfalvy lui reconnaît 220.000 habitants, ce qui est déjà énorme, pour ses 500 villages. La haute vallée du Zérafchane, avec ses 121 villages, n'a pas 40.000 habitants. Pas de pays pouvant se suffire à lui-même, plus fermé, plus à l'abri des invasions, où une antique race, de vieux idiomes auraient pu mieux se conserver. Or cependant les Keratéghinois parlent le persan. S'ils ont des mots archaïques, leurs voisins du Darwaz et du Zérafchane les comprennent et les regardent comme formant avec eux un peuple de même langue. Pas plus que les autres ils ne forment un élément particulier antérieur par la langue et la race, à la civilisation moderne de la Perse.

Dans la vallée du Zerafchane, sur le revers nord des monts Hissar, au nord-ouest du Karatéghine, existe un petit peuple que les autres indigènes eux-mêmes regardent comme formant une unité distincte. Je veux parler des Yagnobis. Ils n'ont guère plus de 27 villages, et leur nombre n'atteint pas 5.000. Capus estime même qu'il ne dépasse pas 2.100. Leur patois est parlé par 1.400 d'entre eux seulement. Ils occupent une petite

vallée haute, latérale au Zérafchane, la vallée du Yagnaou. Cette vallée est recouverte pendant 7 mois de l'année d'une neige si épaisse que les communications entre villages s'en trouvent interceptées pendant trois mois. Le blé et l'orge qu'on y cultive rapportent tout au plus six fois la semence. C'est autre chose que le rendement de 300 et 400 fois la semence, de l'ancienne Chaldée. Les récoltes y sont donc insuffisantes ; l'élève du bétail permet tout juste aux habitants de se maintenir. Chaque famille possède trois ou quatre vaches. Ils ne s'accroissent pas en nombre ; ce serait plutôt le contraire.

Les premiers mots recueillis de leur vocabulaire ont fait naître les mêmes espérances que celles fondées un instant sur le Wakhani. Le Yagnobi passa pour constituer un intermédiaire et un lien entre le groupe aryen-hindou et le groupe iranien-persan. (Avec certains de ces mots on crut même retrouver l'*Airyanem Vaejo.*) Si d'ailleurs le Centre-Asie avait été un centre de formation et de dispersion pour les Aryens primitifs et était devenu un refuge pour leurs débris, il devrait en effet être resté aussi un point de jonction entre les divers groupes qui en sont descendus. Ses langues en particulier ne devraient pas appartenir à un groupe spécial des langues indo-européennes, mais au moins à des formes ancestrales qui seraient des termes de rapprochement entre les groupes, ou à des formes génératrices de leurs différences dialectales.

Or nous avons vu pour le Wakhani, que s'il contient des mots absents du zend qui se trouvent dans l'indien, c'est un cas général, toutes les langues étant susceptibles de conserver des mots d'une provenance éloignée

et de perdre au contraire des mots d'une provenance très directe et très proche. Le Wakhani ne renferme pas une seule des particularités qui séparent l'indien de l'iranien. Il relève tout entier de l'iranien. Tomaschek n'a pas eu assez de matériaux pour étudier le Yagnobi. Kuhn a rassemblé des documents sur lui en 1881, dans un recueil de Tachkent, et M. de Ujfalvy en a publié de suffisants dans la *Revue de linguistique* pour 1882.

A première vue, Girard de Rialle avait cru reconnaître dans les déclinaisons, les prénoms, les conjugaisons, des ressemblances entre le Yagnobi et le Dardou. Le Dardou est un dialecte pracrit de l'Hindou-Kouh, mais d'ailleurs moderne. En même temps, au surplus, Girard de Rialle constatait dans son vocabulaire des mots Tadjiks, Galtchas, des éléments du Wakhani, du Sarikoli. Appelé à se prononcer, Friedrich Muller a écrit à Ujfalvy : « La langue des Yagnobis est une langue *purement iranienne.* Il faudrait comparer la conjugaison des verbes à celle des anciens dialectes perses (parsis, pehlvi) et au béloutchi. La déclinaison et les noms de nombres sont également iraniens. » On sent toute la portée d'une telle conclusion. Ujfalvy a donné les noms de nombres yagnobis et tadjiks, en supposant que des noms tadjiks s'étaient substitués dans la plupart des cas, à des noms yagnobis plus anciens. Les voici :

	Yagnobi	Tadjik
1	i	iak
2	dou	dou
3	seriaï	se
4	tfor	tchar

	Yagnobi	Tadjik
5	piandj	piand
6	ouxch-khsou	chach
7	aft	aft
8	acht	acht
9	naou	nou
10	dias	diah.

Ce sont les mêmes mots ou des mots dérivant de la même source. L'identité est complète pour tous sauf pour 1, 3, 4 et 6, dont la parenté est à peu près évidente.

Ujfalvy nous cite ensuite les mots yagnobis pour les adjectifs blanc (*safid* — tad. *sepitia*), rouge (*sourx*), noir (*sio*), long (*droz*), petit (*xourd*), froid (*senouk*).

Et il nous dit que tous les autres adjectifs employés par les Yagnobis sont persans.

Tomaschek a donné un vocabulaire des dialectes prépamiriens non persans au point de vue de leurs rapports et de leurs dérivations, pour en fixer l'étymologie.

Voici des exemples que j'en retire pour noms de nombres.

Le nom du nombre *un* est celui qui varie le plus dans les langues indo-européennes, en raison du principe de sa formation. Or le *un* yagnobi se retrouve dans le chougnan *yiw*, *yu*, *yi ;* dans le sarikol *iw*, *i*, dans le wakhani *iw*, *i*. Or ce nom dérive manifestement du vieux perse de Darius *aiwa*, parsis *iw*, *ê*. Dans le sanglitchi, *un* se dit *wak*. Ce nom à son tour dérive manifestement du pehlvi *ewak*. Le moundjani *yao* est semblable à l'afghan *yau*.

Le *deux* yagnobi ne se retrouve plus seulement dans le tadjick *dou*, mais dans tous les autres dialectes prépa-

miriens : chougnan, *dho,* sarikoli, *dhau,* sanglitchi *du,* moundjani *do,* saufle wakhani *bui* ou *boï.* Et ce nom dérive du zend, *dva, duya,* puisque nous le retrouvons dans l'afghan *dwa,* et dans l'ossèthe, *dua, duä.*

Il en est à peu près de même du *trois* yagnobi *seriaï,* en moundjani *šarai,* en sarikoli *haroi,* en chougnan *arraï,* en sanglitchi *traï,* en wakhani *trui,* tous mots qui sont des formes du zend *thri, thrayo,* afghan *dre.*

Le *quatre* yagnobi *tfor* est une forme de *tchwor,* wakhani *tsabur,* sarikoli *tsawur, tsawor, tsawar,* sanglitchi *safor,* moundjani *čafir,* tous mots qui sont des variétés de la prononciation du zend *čathware, čathwaro, čathawrhi,* afghan *tsalor.*

Le *cinq* yagnobi, *piandj,* vient du zend *pançan,* comme le moundjani *panc,* sanglitchi *panz,* wakhi *panz,* sarikoli *pinz,* chougnan *pinz,* afghan *pindzah,* persan *pang,* ossèthe *fong, fondz,* zaza-kurde *pang.*

Le *six* que Ujfalvy donnait comme particulier au yagnobi *Ouxch* et *Khsou* ou *Kisu,* nous le retrouvons dans le moundjani *aksah,* le chougnan *khans,* sanglitchi *khoar,* et zend *khswas.* Le perse est *sas,* d'où le wakhi *sal,* zaza *šeš.*

Le *neuf* yagnobi *nau* n'est pas non plus comme l'avait dit Ujfalvy une forme tadjick qui se serait substituée à un mot plus ancien. Nous le retrouvons dans le wakhi *nao,* dans le chougnan *nao,* dans le moundjani *nao,* afghan *noh,* sarikoli *new ;* et tous ces mots sont des petits frères du zend *navan,* perse *nuh,* ossèthe *nou, nu.*

Le *dix* yagnobi *das* est le même que le zend *daçan.* On le retrouve dans l'ossèthe *das,* le wakhi *dhas,* sanglitchi *das,* sarikoli *dkes,* chougnan, *dhis.* Le moundjani *dah* est identique au Perse *dah.*

En multipliant ces exemples je n'ajouterai pas grand chose à leur valeur démonstrative.

Je prends le mot *frère*, en wakhi *wrüt*, en chougnan *wrod*, en sanglitchi *wurd*, en rochan *warad*. Ce sont évidemment des formes du pehlvi *brat*, parsis *brad*, provenant du zend *brata*. Eh bien ! cette forme ancienne de *brata* s'est conservée plus purement dans les langues européennes, comme le polonais *brat*, l'allemand *bruder*, que dans les dialectes prépamiriens. Dans ces dialectes le *b* devant *r* se transforme en *w*. Dans le latin *frater*, d'où notre *frère*, se reconnait une loi semblable.

Le wakhi *dhast*, main, chougnan *dhœst*, sarikol *dhust*, sanglitchi *dast*, sont plus près du nouveau persan *dast* que du vieux persan *dasta*. Le moundjani est *last*, tout proche de l'afchan *las*.

Femme comme épouse se dit en afghan *génah*, et le rapport de ce mot avec le zend *ghena* est évident, (moundjani *zinga*). En chougnan *ghin*, sarikoli *ghin*, yagnobi *inegi*, a de même des rapports aussi évidents avec le zend *géni*, divinité féminine.

Le wakhi *pötr*, fils, moundjani *pür*, est le même mot que le zend *puthra*, vieux perse *putra ;* mais le chougnan *puts*, dérive plutôt du pelhvi *pus*, *pos*, sorti du perse *pusar*. Le soleil en zend se dit *mithra*. Le moundjani *mera* en est déjà assez loin, moins loin cependant que le parsis, *mihira*, le perse *mihr* et surtout que le sanglitchi *ormuz*, tout voisin du nouveau persan *ormuzd*. Au contraire, le soleil en chougnani *kher*, en sarikoli *khir* est plus près du nouveau persan *khor* que du zend *hvaro*.

De tous ces rapprochements et comparaisons résulte d'une façon lumineuse que ces dialectes prépamiriens sont apparentés étroitement. Les formes les plus anciennes

de leur vocabulaire se retrouvent dans le *zend*, dans le vieux *perse*, dans le *pehlvi*. La recherche étymologique des sources de ce vocabulaire semble nous ramener au zend plus souvent qu'au perse ancien et qu'au pelhvi. Et dans des cas qui se rencontrent dans tous ces dialectes en proportion variable, nous n'avons pas à remonter aussi haut. Des mots correspondant à des mots persans ayant la même origine, sont plus près de ces mots persans eux-mêmes que des formes anciennes dont les uns et les autres dérivent.

Après les conquêtes d'Alexandre, il s'est fondé un royaume gréco-baktrien qui eut une assez longue durée (de 230 av. à 130 après J-Ch.) et embrassa la Sogdiane, la Bactriane et l'Afghanistan (pour partie au moins). — Les rois gréco-bactriens ont frappé une quantité de monnaies et c'est uniquement grâce à ces monnaies découvertes récemment en grand nombre qu'on a pu reconstruire quelque peu leur histoire. Elles ont une double légende, l'une grecque, l'autre dite encore baktrienne qui n'est pas le zend, ni même la langue réellement parlée en Bactriane. C'est un dialecte populaire dérivé du sanscrit, qui est semblable au pracrit des inscriptions monumentales d'Asoka (277-223 av. J.-Ch.). Il était parlé dans le nord de l'Inde et en Afghanistan, au IIIe siècle avant J.-Ch. et plusieurs siècles après. Il n'a pas supplanté les patois de la Bactriane et de la Sogdiane.

Il aurait pu les influencer gravement. Si nous avions trouvé des traces du sanscrit en eux, c'est à lui que nous les rapporterions. Or nous n'en avons pour ainsi dire pas trouvées.

Les dialectes prépamiriens sont exclusivement iraniens

et nous ne pouvons même pas faire remonter leur origine à une époque aussi reculée que celle de la première apparition du pehlvi, sous les Arsacides et les Sassanides. Puisque non seulement ils ne renferment aucune forme qu'on puisse regarder comme antérieure au zend, mais encore contiennent des formes dérivées du pehlvi qui lui est de beaucoup postérieur, et même des formes très voisines du persan actuel.

Cette conclusion est d'une portée capitale, comme on le verra. Car l'ethnologie elle-même viendra lui apporter des sanctions remarquables.

Elle est tout de suite rehaussée d'ailleurs par la conclusion exactement correspondante qui ressort de l'étude des dialectes de l'Hindou-Kouch.

III. — Les dialectes de l'Hindou-Kouch sont : 1° le Tchitral, ou Arnya parlé tout à fait au cœur de l'Hindou-Kouch, dans le Tchitral et le Yassin au sud-est ; — 2° le Kalasha, situé au centre de l'Hindou-Kouch également, au sud-ouest du Tchitral, au nord-est du Kafir ; — 3° le Kafir au sud-ouest du Kalasha, en suivant toujours la chaîne ; — 4° le Kohistani, au nord-est de Kaboul, au sud du Tchitral ; — 5° le Dhiri, ou Tiraï, restes de l'ancien Gandhari, parlé dans le pays des Yazofsaï, un peu au sud-est du Tchitral ; — 6° enfin le Shinagi ou China ou Dardou, parlé depuis le Tchitral ou les territoires ci-dessus et l'Indus. Dans le Kafiristan existent en dehors du Siah-pouche, deux autres langues. Ce sont celles de peuplades particulières plus anciennement refoulées ou autrefois asservies par les Kafirs, les Waïs et les Présouns, ces derniers très misérables. On ne les connait ni l'une ni l'autre. J'ai donné les dialectes prépamiriens du bassin de l'Oxus et le yagnobi lui-même

comme des patois plus ou moins anciens de la Perse ou plus exactement de la Bactriane et de la Sogdiane. Les dialectes ci-dessus des hautes vallées de l'Hindou-Kouch sont de même indubitablement d'anciens patois se rattachant à l'Inde et à l'Afghanistan. S'ils étaient des restes de langues du centre de formation des Aryens, ils auraient au moins quelques caractères mixtes. Or ils sont aussi exactement hindous que les dialectes prépamiriens sont perses. Ils peuvent d'ailleurs provenir de patois collatéraux parlés en même temps que le sanscrit se développait comme langue littéraire de la caste brahmanique. Ces patois étaient les équivalents populaires du sanscrit. Mais le sanscrit lui-même ne remonte pas au-delà de l'époque d'Alexandre. Les pracrits en descendant ou dérivant de patois collatéraux, ne peuvent donc pas remonter au delà de l'époque d'Asoka. Les plus anciens monuments que nous en ayons sont en tout cas les monnaies gréco-bactriennes dont j'ai parlé et qui sont postérieures au commencement du IIe siècle avant notre ère (180 ou 190 est la date des plus anciennes). Elles sont contemporaines des inscriptions d'Asoka lui-même. Et il n'y a rien, comme monument indien d'âge certain, au delà d'Asoka.

Ce pracrit des monnaies gréco-bactrienes, était la langue non de la Bactriane mais des dépendances indiennes de ce royaume, du nord de l'Afghanistan en particulier, et d'ailleurs à peu près identique au pracrit des inscriptions d'Asoka (277-223). Si donc les dialectes actuels des hautes vallées de l'Hindou-Kouch sont anciens, ils sont tout au plus d'une origine contemporaine du pracrit des monnaies gréco-bactriennes. C'est tout au plus s'ils pourraient remonter au IIIe siècle avant

notre ère. Je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour cette fixation de date. L'ethnologie et l'histoire nous permettront de mettre bientôt des certitudes à la place de ces approximations de la linguistique. Tomaschek pense que le Tchitrali est un pracrit de première formation et ancien. Il se distingue en ceci que le *t* sanscrit y est remplacé par *r* : *pasir*, « il voit » pour le sanscrit *paçyati*. Il serait un reste de la langue parlée en Afghanistan et dans le Penjab.

C'est aussi celui qui occupe dans l'Hindou-Kouch la position la plus élevée, la plus reculée.

Tous les autres sont forcément plus récents.

Son âge correspondrait à peu près à celui du Wakhani à la même hauteur sur l'Oxus, de l'autre côté de l'Hindou-Kouch. Mais ni en lui, ni dans les autres dialectes de l'Hindou-Kouch, on n'a pu songer à chercher des débris de la langue-mère. Et ils ne se rapprochent pas plus de cette langue-mère hypothétique que les idiomes parlés dans les régions circonvoisines.

S'ils étaient plus anciens que les idiomes actuels de l'Inde, étant ainsi plus près de la souche commune des langues aryennes, ils différeraient moins entre eux. Deux langues aryennes de même âge se rapprochent d'autant plus, sont d'autant moins dissemblables, qu'elles sont moins éloignées de leur point de départ commun. Le perse de Darius et le sanscrit sont tellement semblables qu'on a pu dire avec raison qu'ils étaient deux prononciations d'une même langue. Cependant le perse de Darius ne date que de 600 ans avant notre ère.

Si les dialectes de l'Hindou-Kouch et des vallées prépamiriennes remontaient par leurs origines seulement à cette époque, ils devraient présenter entre eux de

frappantes ressemblances, rien qu'en raison de leur ancienneté.

Si le Wakhani était du pehlvi le plus archaïque il serait en même temps tout à fait, sous le rapport de l'âge et de la succession des formes, dans la même position que le Tchitralis, du pracrit le plus archaïque. Tous les deux descendraient directement l'un de l'ancien perse, l'autre du sanscrit et se toucheraient ainsi sans doute, pas autant, mais presque autant que ces deux langues. S'ils étaient très anciens réellement, il devrait y avoir entre eux autant de ressemblances que de différences. En est-il ainsi ?

Sur 27 noms de choses forcément nommées de tout temps chez tous les peuples, j'en trouve cinq seulement qui soient communs au Wakhani et au Tchitrali. Et sur ces cinq, il y en a deux qu'on ne peut guère faire entrer en ligne de compte tellement ils se ressemblent dans les langues même éloignées. Ces cinq noms, les voici :

	Wak.	*Tchitr.*
Père	tatt	tatt
Mère	Nan	Nan
Tête	Sar	Sor
Dent	Denduck	Doun
Etoile	Star	Stari

Sur les noms de nombre, deux sur dix sont identiques dans les deux dialectes : *troï*, trois, *pandj*, cinq ; deux autres se ressemblent : Wakhi, *hatt*, « huit » Tch. *ocht ;* W. *naou*, « neuf » tchitr. *nio*. Les autres diffèrent, certains diffèrent complètement, comme sept : w. *houb*, tchitr. *sott*. Nous sommes loin des similitudes si complètes relevées dans les dialectes prépamiriens.

Et il est même un peu surprenant que de telles différences existent entre deux patois, séparés seulement par une ligne de crêtes montagneuses qui n'empêchent nullement les contacts pendant la saison d'été et confinés au voisinage l'un de l'autre depuis longtemps, étant donné qu'ils sont à peu près de même âge et de la même source originaire. Il me semble que ces différences constituent une preuve bien forte en faveur de leur peu d'ancienneté. Elles sont péremptoires contre la supposition qu'ils se seraient formés là où les on parle. Elles obligent à placer leur centres de formation très loin l'un de l'autre.

Le Tchitrali n'a en effet avec le Wakhani que relativement peu de mots communs d'après le vocabulaire que nous possédons. Ainsi *feu* qui se dit *Rakhnigue* en Wakhani, se dit *Angar* en Tchitrali ; « *fille* » qui se dit *Dzoghit* en Wakh., se dit *Jour* en Tch.; « vache » qui se dit *Iarichna* en W. se dit *Lechou* en Tch. ; « chien » qui se dit *Satch* en W. se dit *Reïni* en Tch. ; « cheval », *Jach* en W. se dit *Istor* en Tch. ; « jambe » qui se dit *brine* en W. se dit *pounk* en Tch. ; « cheveux » qui se dit *Ripp* en W. se dit *pour* en Tch. ; « doigt » qui se dit *jangl* en W. se dit *tchamout* en Tch.

Ces exemples pourraient être multipliés.

Et le moins qu'on en puisse conclure, je le répète, c'est que loin d'avoir été constitués là où on les parle maintenant, ces dialectes ont eu un point de départ éloigné l'un de l'autre.

Le Tchitrali si distant du Wakhi son voisin du versant nord de l'Hindou-Kouch, a en effet au contraire des points de contact nombreux avec le Siahpouche, qui occupe à l'ouest les mêmes versants méridionaux. Les mots communs au Tchitrali et au Siahpouche sont en

proportion notable. Il n'y a qu'à prendre pour en juger les noms Tchitrali cités plus haut dont la dissonance avec les noms Wakhi correspondants est si frappante. Le feu *Angar* se dit Siach. *anga.;* la fille *Jour* se dit en Siahp. *Djoug.* Ces ressemblances complètes ne s'étendent pas à la série des neuf mots ci-dessus. Mais sur 27 mots du même genre, on peut relever des ressemblances équivalentes dans neuf cas, le tiers. Quant aux noms de nombre, ils sont les mêmes ou à peu près dans les deux dialectes, neuf fois sur dix, ils sont presque les mêmes pour tous les nombres, sauf pour *un*. On en jugera par le tableau ci-dessous qui fait bien ressortir que si le Tchit. n'est pas sans parenté avec le Wak., il se rapproche bien plus du Siahpouche.

	W.	Tch.	S.I.	S.II.
1	iou	i	ew	atch
2	boï	djou	du	dou
3	troï	troï	tere	trâ
4	tzebir, tsabur	tchor	chtvâ	'tcheta
5	pandj	pandj	podj	poundj
6	chad	tchoï	chou	chor
7	houb	sott	soutt	ssoutt
8	hatt	ocht	oucht	oucht
9	naou	nio	nou	nô
10	gdass ou dhas	djouch	douttz	douss

Les dialectes aryens des hautes vallées de l'Hindou-Kouch sont donc entre eux apparentés. Et ils forment un groupe très nettement distinct des dialectes aryens de même âge des vallées prépamiriennes.

Toute la portée d'un tel fait n'est en rien diminuée par les considérations tirées soit de la comparaison des caractères physiques, soit de celle des mœurs. Bien au contraire.

CHAPITRE III

Sommaire I. — Mœurs et coutumes des Aryens de l'Hindou-Kouch. II. Mœurs et coutumes des Aryens des vallées prépamiriennes

I. — Il résulte de l'étude comparée du groupe des dialectes aryens des vallées prépamiriennes, et du groupe des dialectes de l'Hindou-Kouch, que ces deux groupes ne se rejoignent pas, qu'ils sont aussi distants que peuvent l'être les langues iraniennes d'une part et les langues indiennes de l'autre, qu'ils ne forment pas une classe intermédiaire entre ces deux familles. L'un se rattache à la Perse exclusivement, l'autre se rattache à l'Inde exclusivement. Il résulte, avec une évidence égale, qu'il n'y a, ni dans l'un ni dans l'autre, des formes ancestrales qui soient antérieures aux formes des anciennes langues de la Perse d'une part, et de l'Inde de l'autre. Il n'y a même pas, pour ainsi dire, de formes conservées intégralement des plus anciennes de ces langues, soit du vieux Perse et du Zend d'une part, soit du sanscrit de l'autre. Ce qu'on a pu dire du plus archaïque dialecte prépamirien (le moundjani), c'est qu'il était vis-à-vis du Zend dans la même position que le vieux pehlvi vis-à-vis du vieux perse, ce qui nous reporte à peine au IIIe siècle avant notre ère ; et ce qu'on a pu dire du plus archaïque dialecte de l'Hindou-Kouch, le

Tchitralis, c'est qu'il se rattache aux plus anciens pracrits, qui eux non plus ne nous font pas nécessairement remonter plus haut. Ainsi même en s'en tenant aux seules considérations tirées de la langue, il est impossible d'attribuer aux dialectes prépamiriens une ancienneté qui ait un rapport quelconque, même lointain, avec l'âge des origines aryennes. Nous verrons bientôt que les données obtenues d'autre part par l'ethnologie et l'histoire, concordent bien avec ce résultat négatif de la linguistique, et ne concorderaient aucunement avec des conclusions opposées. Mais d'abord, occupons-nous de ces mœurs, de ces traces de religion préislamique qu'on a données comme primitives, toujours en raison de ces préventions auxquelles les observateurs ont obéi, et d'après lesquellles les peuples prépamiriens et ceux de l'Hindou-Kouch devaient à toute force représenter des restes des Aryas préhistoriques. J'ai déjà cité au passage Letourneau (p. 15) disant lui-même des Siahpouches que. « vivant débris d'un très antique passé, ils nous rappellent, au point de vue mythique comme à tous les autres, une phase primitive par laquelle a dû passer toute la *race aryenne*, un état religieux assez voisin de celui des Aryas védiques. »

Les Siahpouches, seuls rebelles jusqu'ici au prosélytisme musulman d'où leur surnom de Kafirs, *infidèles*, occupent les vallées des affluents de droite du Caboul, vallées très déclives, abruptes, profondes, à peu près inaccessibles à leurs ennemis. Ils ont été, pour ces motifs, désignés à l'attention, comme ayant sans doute conservé des traits des plus vieilles coutumes aryennes. Je semblerais donc éluder une difficulté, si je ne m'arrêtais pas à eux tout d'abord.

« Les rites funéraires des Kafirs ont un caractère tout à fait primitif : puisque ces *demi-sauvages* (!) ne connaissent encore ni l'inhumation, ni la crémation et abandonnent tout simplement leurs morts, soit sur le sol, soit dans les grottes. Pourtant ce n'est pas l'abandon tout à fait bestial... etc. » Voilà comment débute Letourneau dans le chapitre qu'il leur consacre. Il cite Capus. Or voici comment s'exprime Capus (*Bullet. soc. Anth.* 1890 p. 259) : « Les morts sont abandonnés sur le sol, parfois dans des grottes, *toujours dans des cercueils.* Ils ne sont ni brûlés, ni inhumés. *Le respect des morts est porté à un haut degré.* — Les cercueils auxquels on les confie, très profonds, reçoivent plusieurs cadavres de la même famille, couchés les uns sur les autres. Les cimetières se trouvent en dehors des villages. Après la mort, on lave le cadavre et on l'habille de vêtements d'apparat, quelquefois de rouge avec un turban orné d'autant de plumes que le défunt a tué d'ennemis. On l'expose devant la maison, en plaçant à côté des armes, une figurine en bois le représentant et la bière en bois de sapin. Toute la population accourt et s'approche du mort, en imitant, avec les lèvres, le bruit du baiser. Femmes, esclaves et parents dansent et pleurent autour du cadavre au son du tambourin et des fifres, tandis que les hommes du village font le simulacre d'un combat, brandissant leurs armes, tirant des coups de fusil, et exaltant les qualités et les hauts faits du mort. La coupe remplie de vin circule ; on sacrifie une vache, dont *le sang est répandu dans le feu.* Au bout de deux ou trois jours, le cadavre est porté en pompe autour du village, puis au cimetière, où on le place dans le sarcophage commun ou dans une bière séparée qu'on ferme avec

des clous et qu'on *recouvre de grosses pierres.* Un repas en commun, avec danses et musique, clôt la cérémonie. Les femmes sont enterrées avec leurs plus beaux atours et tous leurs bijoux. On ne *connaît pas d'exemple de la profanation d'un tombeau.* Le cadavre du Siahpouche, mort loin de son pays, est remplacé par un mannequin habillé. Il y en a qui placent les cercueils dans des grottes, véritables mausolées naturels. Chaque année, un jour est consacré à la mémoire des morts. Une fête commémorative réunit les habitants du village, et on offre des sacrifices aux mânes des absents, etc. » De plus, d'après Robertson, la maison du mort est purifiée avec de l'eau, et les prêtres n'y entrent qu'après que les images en bois de celui-ci y ont été placées.

L'usage de déposer les cercueils sur le sol et dans des fourrés, n'a rien de particulier aux Siahpouches et n'a rien non plus de spécialement aryen. Très répandu jadis en Indo-Chine, il l'était aussi à Madagascar.

Letourneau dit encore de la religion des Siahpouches : « La couleur védique de tout ce culte est d'autant plus grande que le feu y joue un grand rôle. » Or Capus dit : « Le Kafir croit à un nombre infini de génies, les uns bienfaisants, les autres malfaisants, et à un certain nombre de dieux dont le premier porte le nom d'*Imra* ou de *Dé* « dieu » ou « ciel ». Aucune cérémonie religieuse n'a lieu sans sacrifices d'animaux, vaches ou chèvres. La fête appelée *Guerdila* est célèbrée, chez les Kamdechs, le 22 mai. Tous les habitants s'assemblent sur l'*Imra patta* « place de Dieu », où se trouve dressée une pierre haute de trois pieds et large de deux. Les hommes seuls peuvent s'approcher de celle-ci. Ils se tiennent autour. Les prêtres jettent de l'eau sur elle, font des offrandes

de beurre, de fromage et de farine en récitant des formules de consécration. Ils sacrifient une chèvre et en répandent le sang sur la pierre, pendant que les assistants font, avec les lèvres, un bruit comme s'ils envoyaient des baisers à leur idole. Les offrandes, ainsi que le sang de l'animal sacrifié, sont jetés trois fois à travers la *flamme d'un feu sacré allumé aux pieds de l'image du* dieu. Une partie du sang est placée sur le feu ; la viande y est jetée et dévorée à demi cuite. Les os sont brûlés. On boit beaucoup de vin. « Chez les Bachgalis, le grand prêtre, une torche en main, asperge la chèvre et le feu sacré avec de l'eau dans laquelle on a mis du beurre. A chaque aspersion il prononce le mot *Soutch* auquel les assistants répondent par le mot *Khematch*. L'opération et le dialogue se prolongent jusqu'à ce que l'animal ne remue plus, ce qui signifie qu'il a été agréé par la divinité. Tout le monde crie alors à différentes reprises, *Soutch-Kematch*. Le beurre est versé, on tue la chèvre. Le grand prêtre prend un peu de sang et le jette dans la flamme ; puis détachant la tête de l'animal, la tient pendant quelques instants dans le feu, et la cérémonie est terminée. — Il y a un clergé. La dignité de prêtre est celle d'un sacrificateur en chef. Elle est héréditaire, très honorée, mais ne confère de la prééminence que sur le domaine religieux. La religion siahpouche, ajoute Capus, me semble complexe et résulter *d'un amalgame de croyances diverses* qui se sont fondues en un système religieux où on peut reconnaître *différentes origines*. Le brahmanisme a son panthéon peuplé de divinités, de héros, d'esprits bienfaisants et de démons qui semblent apparentés d'origine avec ceux des Siahpouches. Les noms de *Mani* et de *Imra* sont peut-être en rapport

avec ceux de *Manou* et d'*Indra* des Brahmanes. C'est un dieu de la guerre, lui-même création d'Imra et appelé *Guihst*, qui serait le plus populaire. On lui sacrifie des boucs. Il a des temples, et ses idoles sont aspergées de sang et de farine par les prêtres. La grande joie des Kafirs était d'aller en embuscade pour surprendre et piller les Afghans. A la mort de leurs guerriers, les cérémonies sont grandioses et des orateurs prononcent des oraisons dramatiques. Mais ils ne connaissent pas la prière (?)... »

«.... On rapporte que les Grecs d'Alexandre s'étonnèrent de retrouver dans le pays des Kafirs beaucoup de plantes de leur pays. Les espèces cultivées y sont les mêmes qu'au sud du Caucase et utilisées de la même manière. La première mention qui ait été faite des Kafirs (1527), nous les signale déjà comme de grands buveurs de vin. Ils en sont encore, comme les Caucasiens, et c'est sans doute là une des causes de leur antipathie pour le mahométisme que les Caucasiens avaient un instant adopté sans d'ailleurs en observer les lois. Ils conservent leur vin comme au Caucase, dans de grandes jarres en terre. Ils sont probablement les seuls en Asie centrale chez qui s'observent de tels usages. »
Une analyse attentive comme celle qui a été faite pour les Ossèthes soumis pendant des siècles à des dominations perturbatrices plus puissantes, nous ferait peut-être découvrir chez les Siahpouches un fond commun de mentalité et de coutumes.

La maison kafire consiste essentiellement en une pièce commune unique, au milieu de laquelle se trouve un foyer, dont la fumée s'échappe par un trou au toit. De chaque côté il y a des bancs, des chaises, une table,

des cadres de lit en bois, comme dans la maison ossèthe. Les Kafirs s'asseyent et mangent à l'européenne comme les Ossèthes, alors qu'encore aujourd'hui dans l'Inde, l'usage général est de s'accroupir sur le sol pour manger. Les membres des conseils des chefs de clans ou djast, ont seuls le droit, avec les grands prêtres, de s'asseoir devant leur maison sur une chaise ou un tabouret. Le Kafir est très attaché à son foyer, comme il l'est à ses morts. J'ai cru d'abord que le culte du feu chez les Kafirs, avec ses formes ritueliques et son sacerdoce fermé, était plus archaïque que chez les Ossèthes. Ceux-ci ont en effet subi la discipline des croyances chrétiennes et musulmanes, et je pensais qu'ils avaient été obligés par elle de renoncer aux manifestations extérieures et solennelles de leur culte primitif. Mais maintenant il n'est plus douteux pour moi que la caste de prêtres et le rituel qui existent chez les Kafirs, sont des éléments surajoutés, des produits d'une organisation politique développée, comme celle de l'époque des Sassanides. Robertson a vu un grand prêtre des Kamdechs, treizième de sa lignée, qui jouissait de privilèges plus que royaux. Il était interdit aux esclaves de s'approcher de ses maisons ou même de ses terres.

Les Ossèthes n'ont probablement jamais connu ces éléments politiques d'organisation religieuse, qui sont de création récente relativement. Et c'est donc chez eux au Caucase, qu'on trouve le culte du feu sous sa forme primitive et générale, tel qu'il a été pratiqué *chez tous les peuples aryens*, tel que nous le retrouvons encore chez des slaves des Balkans. Certaines fêtes orgiaques des Kafirs ont fait croire à l'existence de quelques traces d'une ancienne communauté de femmes. Et il est

curieux qu'on ait cru en retrouver de pareilles chez les Ossèthes. Mais ce sont là des appréciations erronées, dues à des idées générales probablement tout à fait fausses sur l'origine de la famille. Ce que nous retrouverons peut-être, ce sont des habitudes promiscuitaires, comme chez les Ossèthes, la cohabitation entre beau-père et bru, le lévirat, etc.

Le lévirat est une loi imposée dans l'Inde par le code de Manou même au frère du fiancé défunt. Il est pratiqué encore en Afghanistan. Chez les Afghans de Dir, une veuve qui refuserait d'épouser le frère de son mari défunt, serait vendue, car elle est considérée comme un bien de famille, payé par toute la famille. Et c'est encore chez les Ossèthes que nous retrouverons cette loi et ces coutumes dans leur intégrité et avec leur signification exacte.

Le mariage est resté chez les Kafirs, et c'est aussi le cas chez les Ossèthes, un simple achat. J'emploie ce mot conformément à l'usage, bien qu'il ne traduise pas exactement la réalité. Les parents, en stipulant un prix pour céder leur fille, stipulent une certaine garantie dont celle-ci est appelée à profiter. Ce prix est une sorte de cautionnement. Il n'y a d'achat au sens propre que chez les peuples où l'esclavage est la base de la société, comme chez les nègres. La femme n'est une vraie marchandise que là. On a trop abusé de termes avilissants pour décrire les mœurs des sociétés étrangères à notre civilisation. Le Siahpouche cèderait sa fille sans la consulter, c'est-à-dire sans être obligé de la consulter en principe, moyennant un certain nombre de têtes de bétail (8 à 16 vaches). Le mariage est accompli, lorsque le prétendu agréé est venu à la maison de la future

sacrifier une chèvre. Mais il n'a sa femme qu'après avoir livré les vaches convenues. Les chefs et les riches achètent jusqu'à six femmes. Nous ne savons si ces femmes sont au même rang et achetées dans des conditions d'égalité. Est-il certain que cette polygamie chez les uns et les autres est primitive et n'est pas une imitation de mœurs musulmanes ? Les Kafirs sont restés jusqu'à nos jours absolument rebelles aux mahométisme, Et c'est de là d'ailleurs que leur vient leur nom donné à tous les « infidèles ». Mais ils en subissent tout de même une influence à distance qui pénètre leurs mœurs d'une manière inaperçue. C'est ainsi qu'ils invoquent aujourd'hui volontiers dans leur lutte contre les mahométans, un saint musulman.

Ils passent pour prêter leurs femmes à leurs hôtes, assez volontiers. Peut-être ne convient-il pas de voir en cette conduite un signe de dépravation des mœurs. Nous le verrons à propos des Ossèthes qui en font autant et ont cependant des mœurs très sévères. Les Kafirs vendent leurs femmes quand ils veulent s'en séparer et c'est leur seul genre de divorce. Il y a chez eux une classe intermédiaire entre les esclaves et les hommes libres, qui se maintient forcément par suite de leur polygamie spéciale. C'est aux gens de cette classe qu'incombent les travaux manuels en dehors de ceux de la culture, à la charge des femmes et des esclaves. On les désigne sous un nom particulier : *bar* dont le sens nous est inconnu. Mais ils sont de tous points comparables aux *Kavdassards* Ossèthes.

Les femmes accouchent hors de la maison et même du village, dans un hangar spécial. Le nouveau-né est dénommé de la manière suivante : Une vieille femme,

en courant, énumère la série des noms portés dans la famille. Le nom prononcé au moment où l'enfant prend le sein, est celui qu'il portera toute sa vie.

Autres détails de mœurs à retenir. Pour passer chef de clans ou *djast* (les affaires de la tribu sont administrées par un conseil choisi entre ces chefs), il faut se soumettre à différentes cérémonies ou épreuves qui durent trois ans. La plus dure de ces épreuves consiste à offrir onze festins consécutifs à toute sa tribu et à traiter dix fois de suite ses futurs collègues les autres *djasts*. Le titre est acquis pour la vie et vous permet de vous revêtir de costumes de couleurs éclatantes pendant les danses religieuses. Mais on n'est jamais quitte et le devoir principal est d'offrir fréquemment des festins.

Lorsque les parents d'un mort ont fait dresser chez lui son effigie, ils doivent aussi offrir des festins en son honneur. Le nombre de ces festins est proportionné à la grandeur de la statue. Nous retrouvons ces festins chez les Ossèthes. Le Kafir qui a tué un homme de sa tribu est obligé de s'enfuir de son village. Sa maison est brûlée et ses biens pillés par tout son clan. Il ne pourra reparaître qu'après avoir payé à la famille de sa victime une rançon si élevée qu'elle est généralement au-dessus de ses moyens. C'est encore par ce qui se passe chez les Ossèthes que nous aurons l'explication de cette coutume. Même en cas de légitime défense, le meurtre appelle une vengeance. Les prisonniers de guerre sont parfois poignardés sur la tombe des guerriers qu'ils sont censés avoir tués. Le vêtement commun à tous est une peau de chèvre noire retenue à la taille par une ceinture en cuir à laquelle est toujours suspendu un poignard. Les hommes aisés portent toutefois volon-

tiers la chemise et le pantalon. Le vêtement des femmes est une tunique de laine brune échancrée qui, serrée à la taille, descend jusqu'aux genoux.

Le laitage tient une grande place dans l'alimentation des Kafirs, et la vache a chez eux une importance économique et sociale aussi grande que chez les Ossèthes. Là encore elle constitue *l'unité monétaire*. Femmes pour le mariage, indemnité et réparation d'outrages, tout se paye en *vaches*, en nombre déterminé. Le Kafir, dit-on, salue à l'européenne en donnant la main. En cela encore il peut être comparé à l'Ossèthe, qui a conservé à la poignée de main sa signification originaire. L'*Avesta* la donne comme une forme de contrat. Autre détail encore qui peut avoir son intérêt : les bracelets des femmes kafires sont le plus souvent ornés de têtes de serpent. Le serpent lui-même, objet de vénération, n'est jamais tué.

Tous les événements sont célébrés par des chants et des danses accompagnés de musique. Les Kafirs sont des danseurs passionnés. Leur danse, tout en restant assez sauvage et tumultueuse, comporte des mouvements d'ensemble, simulacre de luttes guerrières, et l'esquisse de figures qui visent à la grâce. M. Capus a pu noter un de leurs chants. Ce chant porte évidemment, dit-il, le cachet des mélodies pastorales et se rapprocherait des mélodies kirghizes. Il différerait des mélodies des autres peuples de l'Asie centrale.

Ces détails sur les mœurs des Siahpouches, quoique encore incomplets, me permettent de passer assez rapidement sur la description de celles des autres peuples aryens du Centre-Asie. Aucun n'a paru en effet mériter à cet égard autant d'attention que les Siahpouches, parce qu'aucun d'eux ne s'est montré rebelle

comme ceux-ci à l'influence de la civilisation musulmane, aucun d'eux n'a pu conserver aussi intégralement qu'eux les idées et les coutumes d'avant la conquête arabe. L'auteur qui les a le mieux étudiés, ayant habité un an parmi eux, et qui est aussi celui dont les publications sont les plus récentes (1894), Robertson, a conclu qu'ils sont des descendants des anciennes populations aryennes de l'Afghanistan. Mais ces soi-disant Aryens védiques représentent tout uniment l'état des mœurs d'habitants de l'Afghanistan jusqu'au XIe siècle. Ce serait en effet au XIe siècle seulement qu'ils se seraient réfugiés dans leurs vallées ; et l'Afghanistan a constamment subi l'influence de la civilisation iranienne. Elle faisait partie de la Perse des Achéménides. De là ces similitudes que je viens de rappeler avec les Ossèthes. Les Siahpouches auraient trouvé dans leurs vallées des fugitifs d'époques antérieures, qu'ils ont asservis ou en partie assimilés. Mais il n'y a dans leurs mœurs rien qu'on puisse identifier avec les mœurs des Aryas primitifs. C'est bien aussi ce que nous engage à admettre l'étude de leur dialecte. Il n'y a même rien de primitif parmi eux. Les observateurs disent d'eux que « leur caractère est plein d'intrigue et de subtilité. Ils forment des complots secrets avec la même astuce que les autres orientaux. » (Ujfalvy, 353).

Nous passons aux habitants du Tchitral, qui confinent au nord et au nord-est aux Siahpouches, et parlent un dialecte plus ancien, plus archaïque au moins, que celui de ces derniers.

Le Tchitral est un « boyau de vallée » de 150 kilomètres de long, avec quelques impasses. L'Angleterre s'en est rendue la maîtresse en 1895.

Il est assez facile d'y pénétrer, par le haut Indus, Yassin, et il est une route qui mène de l'Inde dans la Kachgarie par le col de Barochil. Il est donc assez probable, sinon certain qu'elle a été plus tôt et plus complètement habitée que les ténébreuses vallées du Kafiristan.

Mais la raison pour laquelle les Tchitralis ont occupé leur pays plus anciennement, est aussi cause qu'ils n'ont pas été aussi complètement et aussi longtemps à l'abri des influences extérieures et des mélanges. Ils sont envahis par des peuples plus ou moins congénères du sud, les Dardous ou Chins et pénétrés du côté de l'est par une peuplade mixte, les Yechkouns du Yassin, du Hounza, du Naghir dont la langue n'est pas aryenne. Des gens du Chougnan et du Badakchan sont venus s'établir parmi eux au commencement du XVIIe siècle, et on y trouve encore une colonie de Badakchis qui a conservé l'usage du Persan. Des Moundjanis, chassés à la suite d'une guerre avec le Badakchan, s'y sont installés dans le Loud-Khô supérieur et y parlent aussi leur langue. Plusieurs villages du côté du sud sont occupés par une tribu qui, d'après leurs voisins, professait le brahmanisme lorsqu'elle est venue les fonder. Son cas paraît n'être pas isolé. Les Tchitralis eux-mêmes, appelés encore Khos, du nom de leur principale vallée, sont convertis à l'islamisme ; ils sont chiites depuis assez longtemps pour avoir oublié quelle était leur religion antérieure. Mais les castes brahmaniques subsistent partout chez eux, en particulier dans le sud. Il y a d'abord des castes aristocratiques formées par les descendants d'anciennes familles régnantes. Il y a ensuite les trois grandes castes professionnelles des cultivateurs, des

commerçants, des industriels. Les cultivateurs sont les plus estimés. Enfin les artisans se divisent, surtout dans le sud, en castes secondaires, inférieures, celles des potiers, des charpentiers, des fabricants de vaisselle de bois. Les musiciens et les forgerons sont au plus bas de l'échelle. Traités avec mépris par tous comme les parias de l'Inde, ils ne peuvent s'unir qu'entre eux. D'après ces seuls renseignements, il est à prévoir que chez les indigènes du Tchitral, il n'y a rien à recueillir qui soit particulièrement original ou ancien. Il n'y a probablement rien chez eux en fait de mœurs qu'on ne puisse observer ailleurs, et surtout dans l'Inde contemporaine, amalgame énorme de tant de peuples à tous les degrés de la civilisation.

MM. Bonvalot et Capus qui y ont fait un séjour forcé en parlent avec humour, j'oserai dire avec désinvolture. En leur présence, ils ne se sont pas sentis du tout en présence de respectables ancêtres. « Curieux individus, dit Bonvalot, tête de Tzigane, barbe teinte, yeux noirs argandis par le *sourma*, cheveux longs, rassemblés dans un bonnet de pêcheur napolitain en bure grisâtre, un sabre au bout d'un baudrier, un fusil à mèche, un couteau à la ceinture, les pieds entourés de lanières de cuir. Un garçon de treize ans, *blond aux yeux bleus*, les cheveux coupés à la chien sur le front, et n'ayant pour tout vêtement qu'un manteau de laine blanche, servait d'interprète, en traduisant le Tchitralis en mauvais persan. Leurs principales occupations sont de peigner leurs longs cheveux, de s'arracher les poils du nez, de se teindre les bords des yeux, de se regarder dans de petites glaces rondes et de se pouiller les uns les autres. Ils sont de mœurs douces, polis... Le jeune chef est vêtu

de cotonnade blanche, et monté sur un cheval blanc. C'est un jeune homme de petite taille, *très brun, à la barbe noire. Il ressemble assez à un bokhare*, il a le regard flottant, de grosses lèvres par où les paroles sortent peu nettes. Il est chaussé de gros souliers de Pechaver... Ces gens ne vivent pas, ils végètent ; les hommes ne font rien, seules les femmes travaillent ; elles sont maigres, fluettes, osseuses, avec des traits réguliers, *très brunes*, vêtues de caleçons et de longs sacs de bure. Les riches seuls font usage de chemises de coton, un sac avec deux manches, fendu sur la poitrine. Ils aiment les fleurs, et s'en mettent dans les cheveux comme les Hindous. Ils prennent grand soin de leur tête, mais se lavent très peu. On ne découvre rien dans ces cervelles. Quelques petits besoins, ceux de l'animal, l'occupation de les satisfaire, et une fois qu'ils sont satisfaits, nulle préoccupation. Ils sont très gais, dès qu'ils n'ont pas faim. Dans les courtes conversations que nous avons eues avec le prince en langue persane, sur le feutre étendu près de ma tente, j'ai eu l'occasion de constater son ignorance. Il ne sait même pas lire couramment ni écrire. Son bagage littéraire se borne à la lecture du Coran qu'on lui fait de temps à autre et à une connaissance très vague du Chah-nameh de Firdousi... Le cimetière de Mastoudj est situé sur la rive droite du Khô, sur une terrasse en haut de la berge et au bas de la montagne à pic. On y enterre les morts tout nus, face tournée vers la Mecque. On enlève aux défunts leurs vêtements, *parce que dans ce pays de misère*, un caleçon de toile et un manteau de bure sont souvent le plus clair de la fortune laissée aux héritiers. Sur la tombe on pose des pierres empruntées à l'éboulis le plus proche. »

Le mahométisme est l'ennemi des castes fermées et sous son influence les races les plus distantes tendent à se confondre par des unions incessantes. La survivance de ces castes au Tchitral est d'autant plus significative. Dans le Dardistan, ces castes sont encore mieux délimitées, l'endogamie étant de règle pour chacune d'elles. La plus inférieure porte le même nom de Doums qui est aussi usité dans le Penjab, le Cachemire, l'Inde (Ujfalvy, p. 257. Drew). Et Ujfalvy suppose que ces Doums qu'on trouve partout, représentent les derniers vestiges d'une *race préaryenne*. Ce serait des congénères des indigènes des plateaux de l'Inde centrale, qui pourraient n'être pas antérieurs aux Dardous dans le pays. Il n'y a donc pour le moment aucune indication à retirer de leur présence. Plusieurs métiers leur sont réservés, en particulier celui de tisserand. L'islamisme leur permet de s'affranchir du mépris où on les tient. Mais il faut qu'ils deviennent mollahs. Au-dessus d'eux sont les Kremins qui exercent les métiers de meuniers, de messagers, de potiers, de charpentiers et correspondent aux Soudras de l'Inde. Les deux castes supérieures qui se livrent à l'agriculture et au commerce, sont plus politiques que professionnelles. Ce sont celles des maîtres du pays, les Chins d'abord et les Yechkouns ensuite. Les Chins sont les Dardous de race; et les auteurs sont d'accord pour la plupart pour les considérer comme de véritables Hindous, mais des Hindous dont la corpulence et la force physique se sont développées par la vie de la montagne. L'un de ceux qui les ont le plus longuement étudiés, Leitner, prétend qu'un pur Chin ressemble à l'Européen plutôt qu'à l'homme de la haute caste des bramines de l'Inde. Cette circonstance, comme les similitudes entre

Siah-Pouches et Ossèthes, s'explique aisément, comme on le verra, par l'influence de l'Afghanistan et de son passé sur ces populations aryennes de l'Hindou-Kouch.

Quant aux Yechkouns on les donne habituellement comme étant d'origine non aryenne. Ils viennent sûrement du N.-E. et de l'Est où on les retrouve en groupe compact dans le Hounza. Mais ils sont sûrement aussi mêlés de Chins. Ceux-ci passent pour les avoir repoussés à une époque historique (Ujfalvy, 270). Les Yechkouns parlent le Khadjouna ou Bourrich, un patois anaryen, peut-être d'origine Kachgarienne comme eux-mêmes. Les Chins, vrais maîtres du Dardistan, sont sunnites comme la plupart des musulmans du Cachemire. (Les sunnites ne boivent pas de vin). C'est un signe d'un certain mélange avec les Cachemiriens.

Les musulmans cachemiriens sont en partie d'origine arabe. Un certain nombre d'entre eux sont bouddhistes. Dans le Cachemire, les Bouddhistes sont tibétains. Les Dardous bouddhistes ne seraient pas des tibétains purs. Ils sont cependant d'un type qui n'est plus aryen, du moins complètement. Ils se seraient répandus de Ghilghit où un grand nombre de Cachemiriens sont venus en 1760 et dont les habitants étaient signalés comme de grands buveurs d'un mauvais vin. Ils portent leurs cheveux en tresses formant une queue sur les épaules. Leurs vêtements sont les mêmes que ceux des Ladakis, des Tibétains. Ils sont très malpropres et leurs femmes d'allures très libres. Ceux d'entre eux qu'on distingue habituellement sous le nom de Brokhpas sont des bouddhistes anciens. D'après des renseignements de source chinoise, le bouddhisme était répandu déjà dans le IVe siècle de notre ère dans l'Hindou-Kouch jusqu'au

Tchitral. Ce sont les Chins qui l'auraient fait reculer, en repoussant les Yechkouns et les Brokhpas, au profit de l'Hindouisme. Nous trouvons dans les mœurs de ces Brokhpas et de ces Yechkouns une preuve d'un autre genre de leurs relations avec le Tibet et la Kachgarie. Ils ont une vive répulsion pour la vache et le lait. Des Chins ou Dardous purs leur ont emprunté cette répulsion. Jamais par conséquent ils ne mangent ni ne font de beurre. Ils s'abstiennent même de se servir de la bouse de vache comme combustible. Ils ne sont pas védiques en cela et ne sont même pas Hindous. Les Brokhpas enfin ont des coutumes polyandriques. Il y a chez eux des femmes qui ont jusqu'à cinq maris. Ce sont là des mœurs tibétaines. Chez les vrais Dardous, c'est plutôt la polygamie qui est de règle. Au milieu d'un pareil mélange de tribus, de religions, de mœurs opposées qui s'entrecroisent, il est difficile de distinguer un seul groupe d'une homogénéité indiscutable.

Chez les vrais Dardous, chez les Chins, la polygamie est encore empreinte de l'influence afghane comme chez les Siahpouches. Les femmes sont, au moins en bien des endroits encore, considérées comme une propriété de famille qui revient de droit aux héritiers de l'époux. A la mort d'un homme, son frère peut (en Afghanistan et chez les Ossèthes, c'est une obligation) épouser toutes ses veuves, et aucune de celles-ci ne peut se remarier sans son consentement. Lorsque le frère du défunt est un enfant, les veuves doivent attendre que celui-ci soit en état d'exprimer sa volonté. Les enfants appellent du nom de « mères » toutes les sœurs de leur mère. Il n'y a de tantes pour eux qu'autant que leur père a des sœurs. Il n'y a pas de neveux ni de nièces. Cha-

cun appelle fils et filles, les enfants de ses frères et sœurs.

Il n'y a pas de règle bien fixe pour les mariages qui doivent toujours avoir lieu en janvier et février, époque où il n'y a pas de travail aux champs et où les maisons sont encore bien approvisionnées. Le principe général en est l'achat. Mais les futurs s'entendent souvent entre eux, sans l'intermédiaire des parents. Et comme on n'est pas riche, les parents de la fiancée consentent parfois eux-mêmes à ce que celle-ci se laisse enlever, pourvu que peu après l'époux vienne leur faire des excuses. Ce n'est pas seulement là un correctif, d'ailleurs commun, pour les coutumes d'achat. Cela donne à ces coutumes leur sens véritable, tel que je l'expliquais tout à l'heure.

Au Wakhan et au Sarikol, l'usage est que, le jour du mariage, on aille au-devant du futur époux et que sa fiancée le couvre de farine.

Une cérémonie analogue a été observée à Ghilghit. Les parents de la fiancée doivent faire une visite aux nouveaux époux quelques jours après le mariage. A leur entrée on les saupoudre de farine. La nouvelle épousée est également saupoudrée de farine à sa première visite chez ses parents. Dans le Tchitral, lorsque le futur entre avec son cortège dans la maison de sa future, tous les arrivants sont saupoudrés de farine. Les Parsis de Bombay, dans les cérémonies du mariage, jettent des grains de blé sur les nouveaux mariés. Ces usages ont évidemment le même sens symbolique. Il est possible qu'ils aient la même origine (Ujfalvy 303). D'un autre côté on conserve à Ghilghit, à Nagher même, le souvenir de l'époque où les veuves montaient sur le bûcher. Il paraîtrait que jusqu'en 1824, les Dardous brûlaient leurs morts. Les Brokhpas, les Dardous bouddhistes les brûleraient encore,

pour déposer les os calcinés dans des grottes fermées de pierres. Des urnes et des boîtes renfermant des ossements brûlés auraient été trouvés jusque dans le Tchitral (Biddulph).

Si par là les Dardous se rapprochaient des Hindous, ils se sépareraient absolument des Parsis et des adeptes du Mazdéïsme.

Même dans leur costume, il n'y a rien de spécial à signaler. Ils portent tantôt le vêtement de laine du Turkestan, tantôt les vêtements de coton de l'Inde. Leurs pieds sont entourés de lanières de cuir maintenues avec des ficelles. Ils ont des turbans faits d'un rouleau de laine. Les plus pauvres ont des bonnets à demeure semblables à ceux en usage dans le Turkestan. Ces bonnets ne les quittant pas depuis l'enfance, engendrent des maladies du cuir chevelu.

La seule chose vraiment claire qu'il nous reste à conclure de cet examen de mœurs qui varient d'une vallée à l'autre et où se mêlent des influences disparates et souvent contradictoires, c'est qu'il n'y a pas la moindre apparence que nous puissions retrouver chez ces peuplades refoulées dans l'Hindou-Kouch, des traces des mœurs véritables et pures des Aryens primitifs.

II. Les mœurs des indigènes de l'Hindou-Kouch nous sont maintenant connues et nous savons qu'en dehors des Siah-Pouches, anciens habitants de l'Afghanistan, ayant subi une influence iranienne, toutes ces mœurs sont imprégnées d'Hindouisme. Elles ont subi d'ailleurs l'action immédiate ou à distance de l'Afghanistan aussi, du Cachemire, du Tibet, du Bouddhisme depuis le IV[e] siècle, du mahométisme, depuis le XV[e] et XVIII[e]. Rien qui soit original en elles, rien qui soit primitif. Dans les vallées

prépamiriennes, s'ouvrant sur la Sogdiane, et la Bactriane les mœurs offrent beaucoup plus d'homogénéité. Et elles offrent en même temps beaucoup plus d'intérêt, à notre point de vue. Déjà dans le Badakchan, où tout est persan, bien qu'un dialecte particulier y était encore parlé au temps de Marco Polo, les indigènes ont conservé des habitudes dont le rapport avec l'ancien culte du feu est évident. Dans la Perse même, il est vrai, malgré le mahométisme officiel, de semblables habitudes ne sont pas entièrement disparues. Au Khorassan, par exemple, lorsque des députations vont au-devant d'un visiteur distingué, elles lui présentent, hiver comme été, un vase rempli de braise ardente. Ce vase est l'ancien *pyrée*, l'autel du feu. Les Badakchis ne soufflent jamais une bougie, l'haleine étant toujours impure. L'habitant du Wakhan de même considère comme de mauvais augure d'éteindre une lumière quelconque en soufflant dessus. Il agite sa main devant la flamme de la branche de pin qui lui sert de chandelle plutôt que de recourir à un procédé plus expéditif. Ce préjugé relève directement du rituel du culte mazdéen de la Perse jusqu'à la conquête arabe, culte que pratiquent encore les Parsis. Dans le Wakhan et le Sarikol, on a relevé des ruines de tours qui servaient aux morts, comme les *tours du silence* des Parsis. De même dans le Zerafchane, pendant que l'Uzbègue souffle sans vergogne sur le flambeau, le montagnard tadjick, le Galtcha, l'éteint en agitant la main ou en prenant la mèche entre ses doigts mouillés. Quand on lui demande la raison de cette manière de faire, il répond : « C'est la coutume », ou bien : « Cela me fait mal à la gorge. » Au moment où la chandelle est allumée, il salue la lumière en portant la main à la barbe, comme

lorsqu'il voit le croissant de la nouvelle lune briller dans le ciel. Quand un enfant vient de naître, on pose près de son chevet des chandelles qui brûlent pendant la nuit ; ensuite on met sous sa tête un couteau et un Coran. Pour obtenir la guérison d'un malade, on allume trois petits feux, autant que possible dans un carrefour. Le malade saute par-dessus chacun des feux, en fait le tour trois fois et s'assied. Une poule est alors piquée légèrement : on introduit de son sang dans l'oreille du patient ou on l'en frotte entre les sourcils. Une cérémonie analogue a été observée (Khanikoff) chez les Tadjiks de Bokhare. Les malades y font trois fois le tour d'un bûcher allumé, puis sautent par-dessus la flamme. S'ils sont trop faibles pour se livrer à cet exercice, on allume une torche dans leur chambre. Et pendant qu'ils tiennent les yeux fixés sur la flamme, on leur frappe légèrement dans le dos pour chasser le mauvais esprit en disant : « Va dans les déserts, va dans les lacs. »

Dans la plaine comme dans la montagne, les Tadjiks s'abstiennent de cracher dans le foyer. Ce détail a aussi une haute signification. On le comprendra lorsque nous étudierons les Ossèthes.

Il y a encore chez les peuplades de l'Hindou-Kouch, des traces banales d'un culte du feu, du genre de *nos feux de joie* encore si répandus. Mais elles ne correspondent pas à un ensemble de pratiques cultuelles, sauf chez les Siahpouches. Elles ont encore moins le caractère de rites d'une religion organisée comme les pratiques ci-dessus des Tadjiks. Ainsi dans le Yassin, le Nagher, etc. on célèbre la fête du *Taleni ;* le *taleni* est le faisceau de bois qui sert de torche. Avant le lever du soleil, on allume des feux de joie et les habitants se rassemblent sur la

place publique, des torches à la main. Le tambour bat jusqu'à ce que le jour paraisse, et on passe la journée à chanter, danser, jouer au *polo*, etc.

A côté des anciens rites persans encore reconnaissables dans les vallées prépamiriennes, il importe de signaler les habitudes culturales de leurs habitants. Jusqu'à l'époque contemporaine, ils présentaient sous ce rapport un contraste absolu avec leurs voisins de langue turco-tartare.

D'abord ils occupent tous des maisons, de pierres autant que possible. Ils ont un foyer qui reste le même pour les générations qui se succèdent. Dans le Karathégins où le froid descend à — 50°, les maisons de 3 m. 75 de haut, ont des murs de 1 m. 75 d'épaisseur. Le bois entre dans leur construction, mais elles sont principalement en briques et en terre battue. Elles sont protégées par un mur très épais qui les entoure. Et elles se groupent le long de ruelles étroites et tortueuses de 1 m. 50 de large qui conduisent à une place centrale. Les Karathéginois se livrent à l'élévage, leurs montagnes ne se prêtant pas à la culture, tout en offrant de superbes pacages où les Kirghizes amènent aussi leurs troupeaux. Cet élevage pourrait suffire à leurs besoins. Partout où ils le peuvent cependant, ils installent des cultures. Pour cela une de leurs vallées a été entièrement couverte par eux de canaux artificiels d'irrigation. Ils ont des champs sur des pentes si abruptes qu'on a peine à comprendre qu'ils puissent les labourer avec leurs bœufs. Ils en descendent les récoltes au moyen de traîneaux. C'est naturellement l'orge qui constitue leur culture principale. Ils cultivent aussi le sarrazin et les légumes qui n'ont pas peur des gelées de printemps, l'oignon, l'ail, ainsi que des plantes

tardives, comme le tabac. Ils ont certains fruits, les pommes, les noix, en assez grande quantité. Ils s'en vont cependant louer leurs bras dans la plaine du Turkestan où ils sont estimés pour leur vigueur et leur honnêteté.

Les pauvres Yagnobis, dans leur étroite vallée où la neige remplit les gorges jusqu'à la fin de juin, se nourrissent surtout de laitage. C'est à peine s'il leur arrive une ou deux fois par hasard dans leur vie de se régaler de *palao* ou de *pilaff*, le plat turc de toute l'Asie, composé de riz cuit dans de la graisse de mouton et mêlé de morceaux de viande. Ils préparent avec le lait de brebis une espèce de gâteau du genre de nos crèpes. C'est le *Kaïmak*, leur met ordinaire. C'est un mélange de beurre et de fromage qui s'agglomère en couches sur le lait tiède additionné de lait caillé et qu'on fait sécher. Ils emploient souvent le beurre pour leur éclairage, faute d'huile végétale, mais préfèrent naturellement les éclats résineux du genévrier. Ils conservent de la viande de mouton dans la panse même de l'animal, après l'avoir fait cuire et l'avoir enrobée de graisse. Mais ils ne peuvent se passer entièrement de pain. Ils en font avec de la farine d'orge, bien que l'orge ne leur rapporte que six fois la semence. Ils obtiennent aussi un peu de blé. Mais leur récolte de grains étant insuffisante, ils vont en chercher dans le Hissar. Ils ont des fèves, une espèce de haricots, du lin, de la luzerne. Leurs maisons sont toujours entourées de petits jardins bien tenus, où ils font pousser du chanvre pour la préparation du *nacha* ou *hachich*. Leurs produits agricoles leur coûtent plus de soins et de peines qu'ils ne valent. Le fer étant rare et cher, leurs instruments aratoires sont

des plus primitifs. Mais ils ont dans le sang l'attachement à la terre cultivée, bien qu'ils possèdent pas mal de bétail, 3 à 4 vaches chacun, des chèvres, des moutons, quelques poules. Les chiens sont bien traités par eux, comme par presque toutes ces anciennes populations, malgré le préjugé musulman. Il n'y a pas plus de deux ou trois chevaux par village. Leurs maisons sont petites et font souvent corps avec la roche à laquelle elles sont adossées. Le foyer est à la gauche de l'entrée. A droite se trouve la table de terre agglomérée avec des traverses. Les femmes préparent avec de la bouse de vache et de la paille hachée des gâteaux qu'on fait sécher pour le chauffage, coutume pas exclusivement indienne, qu'on observe depuis l'île de Bréhat en France, jusqu'au sud de l'Inde et jusque dans les plaines de la Mongolie. Elles fabriquent les vases dont elles ont besoin pour leur cuisine ; elles fabriquent aussi avec des poils de chèvre et de la laine de mouton un grossier tissu, la *matta*, qui leur sert comme objet d'échange. Ils s'entourent les jambes avec cette *matta*, et s'attachent aux pieds des semelles de cuir. Ils ont de larges pantalons et des chemises, par dessus lesquelles ils portent des robes à larges manches. C'est à peu près le *khalat* turc ou kaftan à larges manches. Leur turban est fait de deux ou trois tours d'une bande d'étoffe dont le bout retombe sur le côté gauche. Ils saluent en plaçant les deux mains sur la poitrine ou la main sur le front. Il n'y a rien d'archaïque, ni même d'original en tout cela où l'influence turco-mongole et musulmane est évidente.

Les habitants du Darwaz, qui ne sont pas aussi purs et aussi homogènes que les Karatéghinois, ont à peu près les mêmes coutumes. Ils labourent tout ce qu'ils peuvent

jusqu'à des altitudes de 3 000 mètres. A défaut de farine d'orge, ils font du pain avec le fruit du mûrier qui donne un pain douceâtre et gluant. Cet emploi du mûrier se retrouve dans le Kohistan afghan, entre Caboul et le Kafiristan et dans le Tchitral. Il existe aussi dans la vallée du Zérafchane, chez les Galtchas. Il est donc assez général. Les Darwazis font en outre de la farine avec une racine appelée *tatarok* qui a le goût du navet. Leur existence dans certaines vallées est des plus misérables, et ils sont affectés de goîtres. Cependant la chasse est partout assez fructueuse. Leurs villages se composent d'un petit nombre de maisons. Mais dans chaque maison il y a plusieurs familles, les jeunes gens qui se marient dès 16 ans, n'élevant pas de nouveaux toits. En fait d'ustensiles, on trouve toujours dans ces maisons une marmite en fer, quelques pots pour le lait et la cuisine, trois ou quatre tasses, des herbes médicinales, un peu de savon que chacun fabrique pour ses besoins, un morceau de cuir servant de planche à pâte. Chacun possède aussi son métier à tisser de forme antique, un sabre, un fusil à mèche, un sac en cuir pour les provisions de chasse, des souliers à neige en brindilles de bouleau.

Dans la vallée du Zérafchane, la vie est plus confortable. Cependant le Galtha n'y a généralement pas assez de terre labourable, lui non plus. Il remonte les pentes qu'il irrigue à l'aide d'aqueducs, et laboure les plus petits coins avec une charrue primitive *à soc de bois*. Il sème de l'orge, du blé, du millet, du lin, des fèves. Il a des abricots et des mûriers. Ses maisons en pierre et en bois de genévriers sont recouvertes de grosses pierres comme dans le Caucase. Autour de la chambre, à

l'intérieur, court un banc, le long des murs où des niches servent à serrer les pipes, les théières, le Coran. Quelquefois une table et des tabourets en bois de noyer donnent à ces chambres un aspect plus confortable.

Le Galtcha a à peu près la même alimentation que le Yagnobi. Il prépare comme lui le *Kaïmak*. Il boit un lait caillé pur, et fait une espèce de soupe avec des boulettes de farine cuites trempées dans du lait aigre. Dans la partie la plus élevée de la vallée, c'est avec une fève appelée *bokala* qu'on fait un pain ou une bouillie ; et ce ne sont que les plus aisés qui y mêlent un peu de blé. Il a recours aussi, je l'ai dit, au fruit du mûrier pour faire une pâte et même du pain. Avec des abricots séchés, bouillis dans l'eau, il fait une espèce de soupe qui lui sert pour son repas du matin. Le lait caillé est le plat de résistance du repas du tantôt Il s'éclaire avec des branches de sapin. Pendant les journées d'hiver, la famille entière, réunie autour du même feu, passe son temps à casser des noyaux d'abricots ; ou bien elle écoute les contes et récits du mollah, les enfants apprennent à lire et à écrire. Les vêtements des Galtchas sont du même genre que ceux des Yagnobis, mais généralement plus confortables. Ils ont des bas de laine, des bottes en cuir, deux *khalats* dont un en toile rayée, et l'autre en drap marron foncé. On voit même dans leur vallée des habits de soie qui viennent de Samarcande. Ils sont généralement monogames, quoique bons musulmans. Les enfants sont circoncis à deux ans. Les morts sont simplement enveloppés d'une natte et placés dans une fosse que l'on ferme de planches et qu'on recouvre de terre. Un festin est offert par la famille du défunt après l'enterrement.

Près des sources du Zérafchane, chez les Matchas, l'existence devient plus difficile et plus simple encore. L'isolement est plus grand. Cependant les Kirghizes y pénètrent.

Dans le Badakchan, nous l'avons vu, mœurs et langage sont persans et modernes, en dépit de quelques traditions particulières. Dans les autres états, au sud et à l'est, cette assimilation n'est point encore accomplie ou du moins achevée. Mais sous bien des rapports les indigènes de ces états ressemblent aux Badakchis. Le plus isolé et le plus éloigné des contacts étrangers est le Wakhan. Les Wakhanis, qui vont chasser sur le Pamir, élèvent le yack originaire du Thibet, de préférence à la vache ; ils se sont quelque peu mêlés aux Kirghizes pamiriens. Leurs maisons sont construites sur le même principe qu'au Badakchan, mais plus pauvres, disposées en vue d'être plus fermées et plus chaudes. Elles se distinguent par l'introduction du poêle imité des Russes, que naguère on ne trouvait pas ailleurs. En entrant, on traverse d'abord les écuries où se tiennent deux à trois chevaux et vaches. De là un corridor étroit conduit à une petite pièce souvent malpropre. Au milieu de cette pièce, centre de la demeure, se dresse le poèle en terre battue au-dessus duquel on a conservé l'ancienne ouverture du toît qui servait d'échappement à la fumée de l'ancien foyer, celui qui existe encore dans le Badakchan, comme chez les Ossèthes. Toutes les autres chambres de la maison, occupées par les différents membres de la famille, donnent sur cette pièce centrale en communiquant entre elles. Presque tous les objets les garnissant, sont de fabrication indigène. Et comme les produits d'échange font défaut, et que d'ailleurs le pays

est isolé de tout centre de communication, il n'y a pas d'argent, et les bijoux sont chose presque inconnue. Telle est la pauvreté générale que la maison du roi ou *Mir* ne diffère guère de celle de ses sujets. Elle est plus spacieuse ; mais on ne peut pas pénétrer dans la salle de réception sans traverser les écuries. Le blé ne vient pas partout dans le Wakhan, où la culture est poussée jusqu'à des altitudes de 3 200 mètres ; mais il y a des coins où les abricots et les melons mûrissent. On y récolte de l'orge, des fèves, des pois. Le peuplier lui-même n'y pousse pas partout, mais seulement dans les endroits abrités du vent. Les autres arbres tels que les saules, qu'on recontre près des rivières, restent petits et souffreteux. Les habitants de Kila-Pandj, centre du Wakhan, ont donné à leurs visiteurs l'impression d'une grande urbanité ; cette politesse est une forme de la vieille culture persane.

Nous ne savons presque rien du pays des Moundjanis, et de celui des Sanglitchis, au sud du Badakchan.

Iskachim, sur l'Oxus, au sud-est du Badakchan, et entre lui et le Wakhan, ne se compose que d'une quarantaine de maisons disséminées. L'Iskachimis possède des mines de rubis connues, et sa vallée est agréable et fertile. Cependant beaucoup de villages y ont été abandonnés et sont en ruines.

Le Chougnan, qui vient à la suite, en descendant le fleuve, s'étend sur une longueur de 60 lieues ; sa vallée large, est bien cultivée. Sa capitale, Bar Pandja, compterait 1 500 maisons, avec une forteresse occupée par une garnison de 400 hommes. Il est séparé du Rochan, en aval, par un défilé extrêmement étroit. La vallée du Rochan s'ouvrant, après ce défilé, sur une largeur de

cinq lieues, est aussi très bien cultivée. Fertilisée par les inondations du Mourghab, les fruits et les céréales y pousseraient en abondance. Sa capitale, Kila-Wamar, ne compte cependant que 100 maisons entourées de vergers. Ces pays, échelonnés le long de l'Oxus, à l'ouest du Pamir, sont en somme favorisés, comparativement aux pays situés plus haut, tels que le Wakhan, et à certains de ceux en pleine montagne comme le Darwaz. Le climat n'y est pas plus rigoureux que celui du Badakchan, et ils sont sur une grande route. Ils ont eu de tous temps des visiteurs et des hôtes. Et si une chose doive surprendre, c'est qu'ils n'aient pas encore adopté la langue de la Perse moderne, avec ses mœurs.

A l'extrémité orientale de cette route, de l'autre côté du Wakhan, se trouve le Sarikol. Il est moins peuplé que le Wakhan, et il a reçu des réfugiés de la Kachgarie. Sa capitale, Tach-Kourgan, est aux pieds du revers oriental du Pamir. Elle se compose de 200 maisons. Langue et mœurs aryennes introduites de l'ouest, se mêlent là assez intimement avec les éléments Kachgariens. Les Sarikolis, quoique de caractère aryen pour la plupart, font, comme leur territoire même, la transition entre le Wakhan et la Kachgarie.

Il n'y a pas dans le massif central une seule peuplade de langue aryenne qui soit nomade, ou qu'on puisse regarder comme y ayant mené la vie nomade. On a dit que ces peuplades s'étaient arrêtées à la limite des terres cultivables, se refusant à adopter cette vie. Elles ont fait bien plus que cela pour démontrer leur attachement inné à la culture du sol. Elles ont, par des efforts patients et quelquefois d'une tenacité extraordinaire, fait reculer et fait remonter beaucoup cette limite des

terres cultivables. Dans les hautes vallées prépamiriennes, combien de terrains retourneraient à l'état de pâtures plus avantageusement pour eux, sans leur obstination à labourer et à semer, même lorsque les récoltes ne les paient pas de leurs peines. Où ont-ils pris ces habitudes agricoles ? Ce n'est assurément pas dans les anfractuosités de ces montagnes sévères qui n'ont de largesse que pour le pasteur et le chasseur. Elles n'y ont pas mené la vie pastorale et elles n'y ont pas trouvé le blé.

Elles avaient donc, lorsqu'elles y sont venues, des habitudes agricoles bien enracinées. Il faut se souvenir de ces détails, lorsqu'à propos d'eux on parle des Aryas essentiellement et presque exclusivement pasteurs. Et dans leurs habitudes agricoles une particularité frappe du premier abord l'attention. Avant tout, elles cherchent à faire pousser du blé. A défaut de blé ou avec lui, elles sèment de l'orge. Très peu ont recours au sarrazin si commode sous les climats où la saison d'été est courte. Il leur faut du pain coûte que coûte. Et elles font du pain avec de la farine de fève, avec des racines broyées, avec le fruit du mûrier réduit en poudre. Dans les cérémonies du mariage, la farine et le pain jouent un rôle symbolique essentiel. Avec de telles coutumes, un attachement si puissant pour leurs pauvres foyers, avec toute leur manière de vivre, elles devraient forcément donner aux voyageurs quittant les plaines kirghizes, et les plateaux avec leurs aouls mobiles de tentes en feutre, l'impression de se retrouver en pays d'Europe. De leur côté ces populations se reconnaissent une certaine affinité avec les Européens, lorsqu'elles sont en contact avec eux en pays turco-mongol. Capus

raconte, qu'étant encore sur le Pamir, un marchand afghan vint au-devant de lui et le salua tout de suite de ces mots : *Salans aleïkoum brader* : « Que la paix soit avec vous, frère. » Ce marchand, dit-il, se « distinguait au milieu des Kirghizes sauvages et brutes par une dignité de maintien et une supériorité intellectuelle frappantes. » Devant de tels contrastes on sent vivement la différence entre le turco-tartare et l'aryen. Le premier c'est l'Asiatique, et du second, involontairement, on dit : c'est l'Européen.

Chez tous les montagnards du Zérafchane, duKaratéghine, du Darwaz, du Badakchan et du Wakhan, on a reconnu des traits de la mentalité et de la moralité de nos propres paysans d'Europe. Et certains d'entre eux ont été étroitement rapprochés même de nos montagnards, des Auvergnats, des Savoyards. Dans ces rapprochements, y a-t-il plus que des analogies superficielles, dépendant du genre de vie ? Y a-t-il de vieilles affinités, et comment de telles affinités peuvent-elles s'expliquer ? Ce sont là des questions que nous résoudrons par l'étude des caractères physiques éclairée des données de l'histoire.

CHAPITRE IV

Sommaire. — Caractères physiques des Aryens de l'Asie centrale.
I. — Prépamiriens.
II. — Habitants des hautes vallées de l'Hindou-Kouch.

I. — Il faut bien avouer d'abord que les notions recueillies par les voyageurs au hasard des circonstances sur les populations prépamiriennes et de l'Hindou-Kouch, se sont présentées longtemps dans un état de confusion inextricable. En choisissant parmi elles, on pouvait trouver quelques arguments pour toutes les thèses. Et naturellement, ce qu'on a voulu d'abord prouver par elles, c'est qu'il existait quelque part, dans les vallées reculées du Centre-Asie, des restes d'une race unique, de la race aryenne, du peuple-ancêtre. Suivant les opinions préférées on y a cherché soit des petits bruns brachycéphales, du genre de nos slaves-ligures, soit des blonds dolichocéphales du genre des anciens germains, soit des bruns dolichocéphales, comme nos méditerranéens. Et chacun dans cette recherche a pu obtenir quelque satisfaction. Mais alors la question qu'on s'était posée restait irrésolue. On se trouvait en présence de preuves pouvant également servir pour les thèses opposées. Il s'ensuivait qu'on n'avait de preuves pour rien ; car si tous les types existaient en Asie centrale, la raison de présenter l'un d'eux comme le bon,

comme le type exclusivement aryen à l'origine, s'évanouissait complètement.

En réalité, le problème qu'on avait cru résoudre par des investigations en Asie centrale, n'existait pas tel qu'il était posé. On ne se demandait pas, en effet : existe-t-il, en Asie centrale, un débris du peuple ancêtre aryen. On partait de là qu'il devait exister en Asie centrale un débris de ce peuple, un échantillon des Aryas primitifs. Et on se demandait seulement : quelle est la peuplade qui représente ces Aryas ? J'ai assisté à l'émotion qu'a causée à Paris l'envoi des premiers crânes recueillis dans l'Asie centrale, et c'est un souvenir que je dois rappeler.

Ces crânes étaient ceux de Galtchas et ils avaient été recueillis par M. de Ujfalvy. C'étaient des crânes brachycéphales du type de nos crânes appelés jadis, à tort, celtiques. Immédiatement, on en a conclu que les Aryas primitifs étaient des bruns brachycéphales et que l'introduction des langues aryennes en Europe était dûe aux petits bruns du type des Savoyards. On est allé plus loin. Et M. de Ujfalvy lui-même, jusque dans son récent ouvrage les *Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch* (1896), n'a cessé d'appeler les Galtchas des « Savoyards attardés du Pamir ». Je suis maintenant à même de dissiper ces confusions et d'expliquer leurs causes ; mais il n'y a pas longtemps. Ce n'est que bien après en effet ces premières identifications qui ont passé un instant pour résoudre le problème des origines aryennes, qu'on a fait remarquer, et j'ai été des premiers aussi à le faire, que s'il y avait des bruns brachycéphales dans le massif du Centre-Asie, il y avait aussi des blonds. Je me suis même attaché à montrer qu'il

y avait, chez toutes les peuplades de langue aryenne, des blonds ou des traces de blonds. Il était nécessaire de faire cette démonstration pour établir seulement que rien ne justifiait les préférences accordées aux bruns brachycéphales. Depuis qu'elle est faite, d'ailleurs, je me suis convaincu qu'elle n'avait pas toute la portée que je lui attribuais. Que ce soient des blonds ou des bruns aryens qui occupent maintenant le Centre-Asie, peu importe en effet. S'il est prouvé qu'en aucun cas les peuplades de cette région ne sont des restes des primitifs aryens, et qu'en aucun cas cette région elle-même ne peut être considérée comme la primitive patrie aryenne, on n'aurait pas résolu la question des origines, si on y trouvait exclusivement des blonds ou exclusivement des bruns, exclusivement des brachycéphales bruns ou des dolichocéphales à cheveux et à yeux foncés. Le fait de la présence exclusive de l'un de ces types en Asie centrale ne suffirait pas à lui seul à prouver que c'est celui-là qui représente une primitive race aryenne.

Mais supposons, si l'on veut, un moment, que ma démonstration antérieure sur l'impossibilité de placer la patrie aryenne en Asie soit non avenue, et examinons seulement si les conditions ethniques de l'Asie centrale sont compatibles avec l'existence en cette région du peuple ancêtre aryen. Je viens de dire qu'on y a trouvé des bruns et des blonds, des dolichocéphales et des brachycéphales. Tenons-nous en un instant à la conclusion qu'on en pourrait tirer que les Aryas primitifs n'ont pas constitué une race particulière et distincte. Est-ce que, par suite, toutes les difficultés sont aplanies ?

Cela étant donné, le peuple ancêtre serait le produit

d'une combinaison assez tardive, possible seulement alors que les mélanges de toute nature, les contacts fréquents entre les types les plus divers, étaient presque partout réalisables sinon réalisés. Supposons un instant qu'un pareil mélange aussi hétéroclite, aurait pu réellement créer la puissante unité linguistique qui survit dans le lien par lequel se rattachent encore l'une à l'autre toutes les langues aryennes. Il faudrait encore expliquer comment des éléments si distants, provenant à coup sûr de régions particulières éloignées, ont pu se trouver réunies dans quelques vallées d'accès difficile. Passons néanmoins sur cette explication. Alors voilà des échantillons de toutes les races blanches réunis en un seul point ? Ils se sont donné le mot pour venir là constituer le type fondamental de langues nouvelles (!) Passons encore sur le côté absurde d'une telle supposition. Mais auparavant ? Avant de s'être rejoints là, ils ont vécu ailleurs, parlé d'autres langues, connu des civilisations différentes, des éléments de culture nombreux et variès ? Et une fois ensemble, ils auraient mis en oubli tout leur long passé ? Est-ce possible ? La philologie comparée a restitué avec unc certitude ou au moins des probabilités suffisantes, la civilisation des primitifs aryens. C'est celle d'un peuple neuf, peu avancé, sortant à peine de l'âge de pierre, commençant à peine à faire de la culture. Ce tableau ne peut pas se concilier avec une hypothèse quelconque du genre de celles qui précèdent.

Je sais bien que, malgré tout et sans qu'un des éléments présents en Asie centrale soit plus particulièrement désigné par des faits d'un ordre quelconque pour être un débris probable des Aryas, on sera tenté de

soutenir qu'une race y est autochtone. Peu importerait que des débris de plusieurs soient venus s'y agglomérer ou s'y fondre, si une race y est autochtone, par cela même primitive. Admettons ce raisonnement. Mais c'est à l'ethnologie seule de dire s'il est fondé ou non. Et si l'ethnologie prouve qu'il n'y a pas de race pareille dans le Centre-Asie, que tous les peuples qui y sont établis depuis les temps les plus reculés se rattachent à des groupes connus de populations qui ont occupé des territoires étendus, en des temps plus reculés encore ? Ce sera, me semble-t-il, absolument décisif.

Si l'ethnologie démontre qu'on ne trouve dans le Centre-Asie ni les conditions de milieu, ni les éléments ethniques et sociaux exigés pour y localiser la patrie originaire et le peuple ancêtre, cela rend vaine toute considération contraire. Et les philologues qui conserveraient encore des illusions sur le rôle jusque là attribué à cette région, ne peuvent qu'y renoncer définitivement.

Voyons donc ce que l'ethnologie peut affirmer en suivant de près les faits d'observation.

Nous avons des portraits de Dardous. Ils sont qualifiés d'Hindous habituellement. Mais ils ont sûrement les téguments moins foncés. Ils ont aussi une ossature plus forte, ils sont mieux musclés : Toutes particularités en rapport avec leur habitat en montagne. Mais ils ont, en outre, des traits qui leur sont propres, tels que la forme de leur nez légèrement aquilin ou busqué, et qui indiquerait une origine plutôt afghane, peut-être une influence du sémitisme qui se retrouve d'ailleurs jusqu'au Cachemire, grâce à la pénétration des Arabes. Leur visage est oval allongé ; et je puis affirmer, bien qu'ils n'aient pas été mesurés, que leur crâne est

symétrique avec leur face, qu'ils sont dolichocéphales.

Nous pouvons leur comparer des portraits de femmes de Samarcande. Pris sans choix, leur groupe représente assez fidèlement la composition de la population indigène de cette ville. Or, parmi elles, il y a une juive ou arabe, au nez presque busqué, le bas du visage rétréci, les cheveux très noirs frisottants, les yeux en amande très bruns. A côté est une ouzbègue ou une Sarte métisse d'Ouzbègue et de Tadjick, aux yeux un peu obliques, aux traits assez grossiers, aux cheveux noirs et durs, au nez déprimé et droit. Presque toutes les autres sont des Tadjicks. Certaines ont des traits fins. Toutes sont brunes, à cheveux foncés légers, à nez concave, paraissant d'autant plus large qu'il a moins de hauteur. Leur crâne est comme leur face, très large ; elles sont très brachycéphales. Des physionomies pareilles se retrouvent chez les Bretons, les Savoyards, les Slaves. Ce type ethnique a joué le plus grand rôle, et sa présence en Europe et en Asie, depuis une époque reculée, est la source de toutes les confusions.

La peuplade prépamirienne qui nous est le mieux connue physiquement est celle des Galtchas ou Tadjicks des montagnes. Benoit de Goës, qui visita le Centre-Asie en 1603, fait cette observation qu'on leur a appliquée : « Gens est hujus regionis, capillitio barbaque flava instar Belgarum. » *Les Galtchas avaient la barbe et les cheveux blonds à la manière des Belges.* Mais Benoit de Goës place ses *Calcia* dans le Badakchan. Il est possible que son observation ait été juste, mais Mayendorf, parlant des Galtchas en 1826 (*Voyage en Boukharie*) disait que leurs traits différaient de ceux des Tadjicks de la plaine, que leur peau était plus foncée que chez

les habitants de Bokhara. « Ils ne parlent pas d'autre langue que le persan, ils sont déjà musulmans sunnites. Ils s'occupent d'agriculture, possèdent quelques bestiaux et quelques chevaux et habitent de misérables cabanes dans quelques vallées encaissées de montagnes. » Voilà tout ce qu'on savait d'eux au milieu du siècle. Radloff, en 1871, les donnait néanmoins déjà comme les anciens indigènes réfugiés sur les hauteurs à la suite d'invasions. Et il affirmait qu'ils différaient bien peu des Tadjicks de la plaine.

C'est bien un peu pour vérifier ces assertions et retrouver, sinon en eux, du moins en quelque autre peuplade prépamirienne, des restes des primitifs Aryas que M. de Ujfalvy a entrepris, de 1876 à 1878, son voyage d'exploration en Asie centrale.

Il a retrouvé à ces Galtchas une physionomie et des mœurs quasi-européennes. Ils étaient bruns ou châtains en majorité. Il a cru d'abord qu'il y avait chez eux une proportion d'yeux clairs plus élevée que chez les Tadjicks de la plaine, circonstance qu'on ne savait d'ailleurs pas comment interpréter. C'est le contraire qu'il a constaté depuis. Le résultat le plus grave de cette exploration fut la présentation d'un crâne Galtcha, provenant des environs de Tachkent, à la société d'Anthropologie. Voici comment M. Topinard s'exprimait au sujet de cette pièce dans la séance du 6 juin 1878 (p. 247) :

« Le crâne que voici est la reproduction parfaite du crâne savoyard. C'est plus que de la ressemblance, et l'inscription qu'y si trouve n'aurait pas été mise sur place auprès de Tachkent que je pourrais croire à une erreur. Je vous en fais juge. Je viens de prendre dans

nos collections l'un des crânes les plus typiques de Savoyard. C'est le même visage aplati dans une certaine mesure, presque carré, le même front avec les mêmes bosses frontales comme hauteur, saillie et écartement, les mêmes orbites hautes, les mêmes fosses canines profondes. Les deux *norma verticalis* sont semblables. De profil, les courbes de la voûte sont identiques. Sur les deux il y a une chute caractéristique de l'arrière du crâne, qui commence dès le milieu de la suture sagittale. Si l'on compare les mensurations de ce crâne avec la moyenne de la série des Savoyards, de Hovelacque, elles se superposent à une ou deux unités près. Si l'on opère la comparaison avec les types les plus accentués de la même série, la ressemblance devient complète. Il n'est pas possible de trouver en craniologie quelque chose de plus décisif... Les crânes savoyards les plus caractérisés atteignent et dépassent l'indice céphalique de 90. Notre Galtcha a 90,53, etc. Je ne trouve qu'un caractère contradictoire dans ce Galtcha, c'est qu'il est prognathe dans une certaine mesure : mais des Savoyards et des Auvergnats le sont aussi et au même degré. »

M. Topinard concluait : « L'Iranien des montagnes orientales du Turkestan a donc le type de notre Savoyard. Tous deux se sont maintenus dans leurs caractères craniens, grâce à leur isolement relatif dans des endroits moins accessibles. Or, comme les caractères physiques sont le premier élément du diagnostique de de la race, il y a lieu de les dire de la même race, et d'ajouter que le Savoyard est venu du Turkestan. »

Il n'y avait aucunement lieu d'ajouter cette dernière assertion. Mais puisque M. de Ujfalvy était allé en Asie

centrale pour retrouver le prototype de l'Européen de langue aryenne, le crâne rapporté par lui représentait ce prototype. Il aurait très bien pu rapporter un crâne de *blond dolichocéphale,* puisqu'il y en a, de son propre aveu. Dans ce cas la conclusion de M. Topinard aurait-elle été la même ? Aurait-il affirmé que les Germains sont venus du Centre-Asie ? J'en doute, certes. Ce qui le déterminait, c'est qu'il y a eu en effet, en Europe, une migration d'Asiatiques brachycéphales. Et voici comment, se reprenant, il formulait définitivement sa conviction :

« Je tiens pour démontré, jusqu'à nouvel ordre, que les brachycéphales du temps de la pierre polie qui, en se mêlant aux populations locales antérieures, ont donné naissance aux Bas-Bretons, Auvergnats, Savoyards, ou mieux à leurs ancêtres, sont venus de l'Asie centrale. »

Pour qu'une telle affirmation fût réellement démontrée, il aurait fallu d'abord prouver que ces brachycéphales sont des autochtones de l'Asie centrale ou y sont établis au moins depuis l'âge de pierre. Or personne n'a seulement tenté une démonstration pareille, et peut-être n'est-elle pas possible. Il aurait fallu ensuite retrouver au moins quelques étapes de leur voyage de l'Asie centrale à la Bretagne, par le nord de la Caspienne et de la mer Noire. Or de ces étapes on n'a pas trouvé trace. Depuis la publication de mes mémoires sur le passé de la Russie méridionale, l'affirmation que M. Topinard avait prise à son compte, est devenue insoutenable. Elle n'avait pas d'ailleurs été acceptée sans contestation. Les uns ont paru mettre en doute la valeur significative de la similitude des crânes. On l'a négligée,

passée sous silence généralement ; aucun linguiste ne l'a mentionnée. Mais d'autres sont allés jusqu'à émettre des doutes sur la provenance et les caractères du crâne Galtcha, et sur l'existence même de ces Galtchas.

Ces doutes sont mal fondés, je dois le dire. Le crâne, en question était unique, mais une pièce unique n'en est pas moins un fait qui existe et qu'on n'a pas le droit de considérer comme non avenu. A l'occasion de découvertes nouvelles, j'ai dû m'en expliquer dans un mémoire paru dans les *Bulletins de la société d'Anthropologie* pour 1899 (Galtchas, Savoyards, Sartes et Uzbègues. p. 699) : Je l'ai fait d'ailleurs en combattant l'assertion de M. Topinard dont il vient d'être question, mais d'accord, cette fois, ou à peu près d'accord, avec M. de Ujfalvy lui-même. Celui-ci, en effet, en poursuivant ses recherches, a contribué à détruire les opinions dont il s'était fait à l'origine, l'ardent champion.

Dans un petit coin bien reculé, sur l'Iskander-Daria (dont le nom rappelle les exploits d'Alexandre le Grand qui ont eu un retentissement durable, grâce au royaume gréco-bactrien — 250-130 av. J.-C.) affluent du Yagnaou, qui se déverse avec celui-ci par le Fan-Daria, dans le Zerafchane, près Varsaminor, s'ouvre un défilé, connu pour une caverne dite de *Macquechevate*, à laquelle on venait en pélerinage. Elle est située à 2.820 m. d'altitude et à une journée de marche du lac Iskander-Koul.

Cette caverne passait pour renfermer les restes d'un saint. Deux voyageurs russes, MM. Bobrinsky et Bogoiavlensky, s'y firent hisser à grand peine pour vérifier la légende. Et ils y trouvèrent en effet un squelette entier dans la position d'un homme assis ; et au-delà, dans une chambre plus souterraine, de nombreux restes

éparpillés, sur le sol ou dans les fentes des parois rocheuses. Six crânes ont été recueillis parmi ces restes.

Ils ont été soigneusement étudiés par M. Zograf, l'anthropologiste russe bien connu. Je ne reproduirai pas ici tous ses chiffres, ni les observations techniques dont je les ai fait suivre dans le mèmoire de la société d'anthropologie cité plus haut. Il est impossible de méconnaître les relations morphologiques qui ont permis de rapprocher les Galtchas et les Savoyards. Très brachycéphales les uns et les autres, ils le sont à peu près de la même manière. Ils ont la face très courte et, en conséquence le nez peu haut. Il y a cependant entre eux plus d'une dissemblance. Et d'abord les Galtchas ne sont pas petits comme les Savoyards, et ils portent la trace d'influences diverses. Un voyageur est même allé jusqu'à dire que dans la vallée du Zerafchane « le type et le caractère des habitants changent d'un village à l'autre », ce qui est d'ailleurs une exagération. Leurs propres ancêtres furent tous en effet des fugitifs refoulés de la plaine fertile vers les hauteurs. En les comparant aux Tadjiks de la plaine, il n'est donc pas très difficile de fixer leurs origines.

D'après les mesures prises sur le vivant par M. de Ujfalvy, les Tadjiks de la plaine sont un peu moins brachycéphales, et moins généralement brachy que ceux de la montagne. 29 Tadjiks de la plaine (*les Aryens*, p. 149) lui ont donné 5 indices de dolichocéphalie, contre 21 de brachycéphalie, et un indice moyen de 82,81. Alors que 56 Galtchas lui ont donné deux indices de dolichocéphalie contre 46 de brachycéphalie et un indice moyen de 86,50. Cette différence est sans doute en relation avec cette circonstance signalée aussi par M. de Ujfalvy que

la proportion des blonds est moindre parmi les Galtchas que parmi les Tadjiks de la plaine. Chez 29 Tadjiks de Samarkande, il a observé 20 % d'yeux bleus et 10 % d'yeux verts, 27 % de cheveux blonds et 51 % de cheveux châtains. Chez les Galtchas, la proportion des yeux bleus et gris est de 15 %, celle des cheveux blonds de 8 % et celle des cheveux châtains de 81 %. Les différences dans la couleur des téguments ne sont ni plus ni moins grandes que celles que présentent les indices céphaliques, dans les deux groupes comparés. Il est donc positif, comme on pouvait le prévoir, que c'est l'élément blond qui constituait ici et là l'élément dolichocéphale dont on observe les restes. Le seul Galtcha dolichocéphale figurant dans les premiers tableaux de Ujfalvy (1878) avait les cheveux blond doré, la barbe blond très pâle ou blanc de lin, les yeux bleu clair.

L'étude de nouvelles petites séries de crânes n'a fait que donner à ces constatations, plus de certitude et de précision. Des crânes récoltés dans un cimetière de Tachkent avaient un indice céphalique moyen de 82,42 entre les indices extrêmes de 79,12, à 86,36, peu distants. Cinq crânes d'un vieux cimetière de Samarkande ont donné pour indices céphaliques à M. Javorsky :

77,82. — 81,11. — 83,47. — 92,36. — 94,93, d'où la moyenne de 85,92. Il y a un sous-dolichocéphale parmi eux. Les crânes de Macquechevatte mesurés par M. Zograf sont tous brachycéphales et leur indice céphalique moyen est de 86,24. La gradation est frappante.

Sous le rapport des caractères essentiels de la face, les différences que présentent les mêmes séries sont analogues.

Des quatre crânes Galtchas sur lesquels les diamètres

du nez ont pu être pris, deux sont presque mésorhiniens et deux sont mésorhiniens tout à fait. Il n'y a pas de leptorhiniens francs, ni de platyrhiniens. Parmi les crânes Tadjiks de Javorsky, il y a au contraire des leptorhiniens décidés, comme le sont pour la plupart les purs blonds. Il y en a aussi parmi les crânes de Tachkent.

L'indice orbitaire présente des variations très étendues dans les trois groupes. Et il est difficile de fixer le sens de ces variations à l'aide de chiffres incomplets sur des séries aussi faibles. Je me borne pour le moment à remarquer que par hasard parmi les cinq crânes de Samarkande, il n'y a pas d'*orbites très élevées*. Or, les orbites relativement ou absolument basses sont encore une caractéristique des blonds.

Il n'est donc pas possible un instant de présenter les Galtchas, les Tadjiks des montagnes, comme une race particulière, s'étant formée dans la vallée où on les trouve et ayant envoyé jusques dans notre occident des bandes migratrices. En présence des documents positifs mis ici sous les yeux, cette idée d'en faire une race autochthone souche de peuples divers, ne peut pas venir à l'esprit et ne m'est pas venue à l'esprit.

Les Tadjiks sont un peuple composé d'éléments refoulés où se trouvent, en minorité importante, des blonds.

Ces blonds, sauf reviviscence atavistique de caractères plus anciens ou sporadiques, je puis dire ce qu'ils sont. Ce sont des Saces (1).

(1) Une lourde erreur a été commise au sujet des Saces. Reproduisant une assertion d'Alfred Maury, dont l'érudition très sûre jouissait d'une réputation meritée, j'ai répété moi-même autrefois que le Sace qui figure sur le rocher de Béhistoun, était du type Kirghize. Cette assertion est complètement fausse. Je l'ai prouvé pièces en mains et je puis dire ce qu'étaient ces Saces, ce qu'étaient les Scythes, à l'égard desquels nous avons aujourd'hui enfin des certitudes.

L'élément dominant de beaucoup dans les peuplades prépamiriennes est celui caractérisé par les crânes ci-dessus. Il est brachycéphale et brun. C'est le Tadjik proprement dit, l'ancien Tahia des auteurs chinois. Nous le trouvons moins mélangé dans les vallées que dans les plaines. Mais cela dépend des facilités d'accès des hautes vallées et de maintes aventures, aventures de guerre et autres. Ainsi dans le Darwaz montagneux où l'on peut pénétrer par l'Oxus, l'indigène est çà et là plus mêlé de blonds que le Galtcha.

Passons en revue les autres peuplades prépamiriennes au point de vue des caractères de race.

Les Yagnobis les plus purs ont paru à certains voyageurs se distinguer des Galtchas auxquels ils se mêlent. Ceux qui habitent la haute vallée ont été comparés aux *Tziganes* ou *Loullé* de la plaine. C'est là une de ces comparaisons désastreuses auxquelles on se laisse induire, sur de simples apparences, en la circonstance la couleur noire des cheveux chez les femmes. Ceux qui les font n'ont aucune idée des caractères physiques les plus essentiels des races.

Le Yagnaou ou Yagnobi n'a aucun rapport avec les gens connus sous le nom de Tziganes, pas plus pour ses apparences physiques que pour sa langue qui est iranienne. M. Capus a reconnu qu'il avait l'aplatissement postérieur de la tête des brachycéphales. Voici comment l'a décrit M. Bonvalot :

« Le Yagnaou est de taille moyenne ; la cage thoracique est vaste, les membres bien musclés. Il est difficile de l'égaler comme marcheur. Quoique contraint à une grande sobriété par suite des conditions économiques précaires de son existence, il peut, cependant, à l'occasion

faire preuve du contraire. Les cheveux sont bruns, rarement blonds (il y a donc encore des blonds parmi les Yagnaous), le corps est très poilu (comme chez les Persans). Les sourcils sont très fournis, la barbe épaisse, la poitrine couverte de poils. Le front est droit, les arcades sourcillières à peine prononcées ; le nez droit, *souvent obtus*, le menton *carré* ou oval. Les lèvres sont épaisses. Le cou fort, souvent court. La bouche est de grandeur moyenne, les dents petites, écartées et généralement usées horizontalement par l'usage du *grain torréfié* qui remplace souvent le pain. Comparée à la largeur du front, *celle de la face est beaucoup plus considérable sur la ligne des pommettes*. Beaucoup de Yagnaous ont le type « européen », quelques-uns tout à fait l'aspect de Tziganes » (? ?).

Cette description d'après le vivant correspond en somme exactement aux caractères des crânes Galtchas étudiés jusqu'ici. On remarquera ces cheveux bruns, ce nez obtus ou concave, cette face élargie aux pommettes et courte, ce menton carré : tout cela est Galctha, Tadjik, et si l'on veut, dans une mesure, savoyard. Ils descendent souvent dans la plaine vêtus misérablement, se donnent comme des pélerins allant à la Mecque, ramassent ainsi un petit pécule et cela fait, ils retournent dans leurs montagnes avec une charge de coton que leurs femmes filent.

Les habitants du Karatéghine sont plus grands et plus forts que les Yagnaous. Leur pays est d'ailleurs autrement fertile et leur nourriture plus abondante. On les donne comme ayant en général les cheveux noirs et épais, bien qu'il y ait parmi eux des cheveux roux et châtains. Leurs yeux sont aussi généralement noirs, bien qu'on rencontre des yeux gris et bleus. Le nez

serait grand et droit. Ils ne diffèrent pas sensiblement des Galtchas et autres Tadjiks, sauf par une proportion encore moindre de caractères de blonds. Je ne serais cependant pas étonné s'ils offraient des ressemblances plus intimes avec les Persans qu'avec les Tadjiks, à cause du teint plus foncé de leurs cheveux, et de leur nez haut et droit.

Au Darwaz, les princes indigènes se donnaient comme descendants d'Alexandre le Grand. La capitale, Kila Kumb, sur l'Oxus, qui possède un château fort, est encore occupé par les Bokhariotes. A part ce coin de vallée, le pays, tout en montagnes, est pauvre. Les céréales y viennent rarement à maturité. La pilosité de ses habitants a frappé les voyageurs ; et ils ont été frappés aussi de cette circonstance que les jeunes filles ont souvent des tresses blondes. Y a-t-il lieu pour cela de les distinguer des Karatéghinois ?

D'après Arendarinko (*Russische Revue*, 1889), cité par Ujfalvy, Darwazis et Karatéghinois ont la peau foncée ; les cheveux épais, lisses, roux ou châtains ; les yeux noirs ou châtains clairs ; les traits réguliers et expressifs ; le front large, droit, généralement peu élevé ; le nez droit. Ils sont d'une taille au-dessus de la moyenne ; leur complexion physique est vigoureuse ; leur cage thoracique bien développée ; leurs muscles puissants et leurs mollets beaux. L'ensemble est bien fait ; ils sont souvent maigres, mais toujours vigoureux. Beaucoup de leurs femmes sont vraiment belles. Quinze Darwazis ont donné à M. de Ujfalvy une taille de 1,68, un peu inférieure à celle des Karatéghinois (1 m. 70), et un indice céphalique moyen (82,93) également inférieure à celui des Karatéghinois (84,68). Il y aurait chez les

Darwazis une proportion de dolichos sensiblement plus élevée que chez les Galtchas et surtout que chez les Karatéghinois. Mais là encore, je le répète, nous trouvons une étroite relation entre la présence de ces dolichocéphales et celle de blonds, nettement signalée dans le Darwaz pour sa fréquence et tout à fait exceptionnelle dans le Karatéghine. Cependant les 15 Darwazis examinés par Ujfalvy, avaient tous les cheveux noirs ou châtains. La plupart avaient la barbe châtain, quelques-uns la barbe noire. La peau était presque glabre chez quelques-uns par suite de l'influence Ouzbègue sans doute ; elle était velue ou très velue chez tous les autres. Dix étaient leptorhiniens, 4 mésorhiniens et 1 platyrhinien. En général, conclut cet auteur, leur type se rapprochait sensiblement de celui des Tadjiks de Samarkande. Il n'y a pas de blonds dans cette série ! Mais nous avons vu qu'il y en a au Darwaz et plus peut-être que chez les Galtchas.

Au Badakchan, comme dans le Darwaz, comme dans tous les petits états prépamiriens, les princes régnants se donnaient comme des descendants d'Alexandre le Grand. Les Ouzbègues se sont substitués à ces princes et sont venus aussi s'installer en grand nombre au milieu des Badakchis.

Les Badakchis sont donc devenus en majorité musulmans sunnites, comme je l'ai dit, et musulmans fervents. Leurs caractères somatiques n'ont pas été l'objet de déterminations précises. On les classe comme les autres, parmi les Tadjiks. Mais leur culture plus avancée, la douceur de leurs mœurs, leurs habitudes de politesse et de sociabilité nous engageraient presque à les rapprocher des Persans.

Les Wakhanis ou Wakhis n'en diffèrent pas d'ailleurs. Et voici comment Wood (1872) s'exprime à leur sujet : « Des quinze Wakhis que j'ai mesurés, le plus grand avait 1 m. 70, le plus petit 1 m. 57. Les hommes sont plus hâlés, parce qu'ils s'exposent plus que les femmes aux intempéries de l'air : ils n'ont rien de particulier dans leurs lignes faciales, ni dans la couleur des yeux et des cheveux, mais ils ressemblent beaucoup aux Tadjiks. »

Capus, qui en a rencontré un groupe à la lisière du Pamir, nous en donne une idée plus précise et plus complète.

« Ces hommes, dit-il, ont le type aryen, prononcé, avec nez légèrement *aquilin*, yeux droits, sourcils arqués, barbe et cheveux fournis. La plupart sont bruns avec des yeux noirs, quelques-uns sont blonds avec des yeux gris et l'un d'eux est roussâtre. Ils ont en somme le type assez « européen ». Et si on changeait le *tchakman* en fil de laine grossier, le bonnet de fourrure entouré d'un morceau d'étoffe et les *ghaltchas* en cuir, chaussant des pieds enveloppés de *matta* (tissu yagnaou), contre un costume européen, ils pourraient passer les uns pour des méridionaux, les autres pour *des hommes du Nord et de l'Est*. L'un d'eux, jeune adolescent aux allures féminines, porte ses *cheveux blonds* en longues boucles s'échappant de dessous son bonnet de fourrure et semble être de la part de ses compagnons, l'objet d'attentions spéciales. »

La présence de blonds dans le Wakhan, sur le haut Oxus, au sud du Pamir est ici affirmée avec une précision de détails qui ne peut prêter à aucune ambiguité. Un autre voyageur Brugsh, affirme également que les yeux bleus n'y sont point rares. Et il se montre aussi agréablement surpris de la distinction des manières de ces

montagnards et des formules raffinées de leur politesse.

Les Sarikolis plus à l'Est, en contact avec les Kachgariens, et au confluent de routes diverses, sont mélangés. Les voyageurs qui en ont vu ont cependant été impressionnés par les caractères restés aryens de leur physionomie. Et de cette enquête résulte indubitablement que toutes ces peuplades prépamiriennes dont les vallées s'ouvrent à l'ouest, sont étroitement apparentées. Elles sont formées de deux éléments ethniques, l'un brun brachycéphale de taille plutôt moyenne et à face courte et large, l'autre blond aux yeux bleus, à figure ovale, à nez aquilin souvent, à tendance dolichocéphalique, mais ne se rencontrant plus qu'assez rarement dans l'intégrité première de ses caractères distinctifs. J'ai dit que ce dernier était d'origine sace, sauf les cas sporadiques. J'aurai à le démontrer bientôt. Mais nous avons déjà vu que Tomaschek qui ne s'est point occupé des caractères, a vu dans les dialectes du Chougnan et du Sarikol des restes du Sace.

Quant au premier type, c'est le Tadjik proprement dit. Il se présente partout comme l'indigène de la plaine, non de l'Asie centrale particulièrement, mais plutôt et autrefois de l'Asie antérieure.

Il apparaît aujourd'hui comme le *substratum* ancien de la population iranienne; il apparait aujourd'hui comme l'Iranien pur. Je montrerai que par ses origines, il a d'abord été tout autre chose. Mais nous savons historiquement comment il s'est aryanisé.

Par la langue, par les mœurs, il se rattache à l'Iran envisagé dans son passé comme dans son présent. L'ethnologie confirme pleinement ce rapprochement. Malgré la dissemblance qu'offre avec lui le Persan moderne,

l'Hadjemis à la face plus longue, au nez très haut, par suite d'une sémitisation partielle par les Assyriens et les Juifs, et d'une influence turkomane presque certaine, il a la même souche originaire, le même crâne à peu près. Il y a d'ailleurs encore en Perse des petits groupes anciens tels que les Aissores, les Kurdes, à peu près identiques aux Tadjiks.

Ce sont des descendants des Mèdes.

III. — Passons aux habitants des vallées de l'Hindou-Kouch, en commençant par les plus discutés d'entre eux, les Siahpouches. Nous sommes longtemps restés très indécis sur le type de la majorité d'entre eux. On les a décrits très différemment et il résulte à coup sûr de ces premières divergences, qu'ils ne présentent pas une uniformité de caractères bien appréciable. Ils ne constituent pas une race ; loin de là.

Leur taille moyenne serait de 1 m. 66 ou 1 m. 67. Robertson a vu un Kafir de 1 m. 86, et un autre, moins grand, d'une vigueur extraordinaire. Leur complexion serait saine, et résistante, sans aucun embonpoint. Mais les femmes seraient plutôt petites.

« Pour les traits du visage, dit Biddulph, ce sont de purs Aryens d'un type superbe, et j'ai été frappé de l'aspect agréable et des traits finement découpés d'un chef Siahpouche à tête grise... Les hommes sont bien faits, des gaillards musclés, mais d'une paresse incorrigible. Les tribus se distinguent entre elles par leur teint ; celles qui habitent les contrées élevées ont le teint très clair. » Robertson reconnaît aussi qu'ils ont un teint très différent, non suivant l'habitat, mais suivant la classe. Dans les familles les plus élevées, dit-il, les hommes ont souvent des figures vraiment remarquables. Dans un

autre milieu, ce seraient de vraies têtes d'homme d'Etat, de philosophes et de savants. Les Waï sont les plus blancs, les Présouns et les Katirs les plus foncés. Dans le village Katir de Pehover. les habitants sont presque noirs. Cette apparence particulière, ajoute Robertson, est due à la fumée du bois dont ils se servent comme combustible et à la grande répugnance qu'ils éprouvent à se laver. Le teint de la plupart est *identique à celui des habitants du Pendjab.* Dans les classes inférieures et parmi les esclaves où la couleur de la peau est beaucoup plus foncée, les traits sont beaucoup plus grossiers. Les roux et les albinos constituent moins de un pour cent sur le total. Leur nez est bien fait, *parfois aquilin.* Chez les esclaves ou dans la basse classe, il est aplati. Les cheveux, dans cette classe, tombant jusqu'aux sourcils, donnent à la figure un air repoussant. Cependant tous les Kafirs que Ujfalvy a vus étaient *dolichocéphales, leptoprosopes* et *leptorhiniens.* Cette circonstance et ce que dit Robertson, l'observat ur le plus autorisé, du teint de la généralité d'entre eux, permettent d'affirmer que pour le grande masse, ils ne diffèrent pas des Hindous du Penjab.

Il y a parmi eux un élément différent, autrefois représenté en Afghanistan où on en retrouve encore des traces; c'est un élément blond en majeure partie de même origine que les blonds reconnus chez les Tadjiks. Voici en effet ce qui dit M. Capus dont on ne peut négliger le témoignage : « Il semble exister dans le Kafiristan deux types distincts : l'un clair, l'autre brun, très brun. C'est du moins ce que j'ai pu constater sur une trentaine de Kafirs vus à Tchitral. *La plupart étaient bruns avec des yeux de même coloration.* La taille est moyenne ou au-dessus de la moyenne. Le système pileux est très développé : barbe,

sourcils fournis, très noirs, sur une arcade sourcilière droite. Le crâne est arrondi ou légèrement allongé : nez droit ou à bosse, *gros du bout;* bouche large, menton carré; peau et carnation brunes. J'en ai vu beaucoup qui frappaient par leur aspect « européen », au point qu'avec le costume européen, on n'hésitait point à les qualifier de Français du midi. » Ces observations se rapportent à un type assez voisin de notre méditerranéen. La présence d'un peu de sang grec parmi eux n'aurait d'ailleurs rien que de très naturel.

« Le type clair, ajoute M. Capus, a une carnation plus blanche, des cheveux plutôt châtains, la barbe tirant sur le blond, les yeux bleus verdâtres. Ils sont plus hauts de taille, moins musclés, quoique tous aient l'air très robustes, avec une charpente osseuse solide et un large développement de la cage thoracique. Le regard est droit, sauvage, hardi ; la prestance celle d'un indépendant. Leur démarche est libre, leur pas très rapide et voisin de la course. La figure est plutôt longue, le front droit ou légèrement fuyant. Souvent les fosses temporales sont profondes et les arcades zygomatiques saillantes, ce qui fait paraître le front et la calotte cranienne très dévéloppés en hauteur. Les femmes Kafires seraient grandes et souvent blondes. Elles jouissent d'une grande réputation de beauté chez tous leurs voisins, qui en alimentent leurs harems : les princes par voie de tribut à payer en femmes ; les riches par voie d'achat d'esclaves, l'esclavage florissant jusque dans le Badakchan, à Caboul, dans le Wakhan... Rawlinson raconte que la plus belle femme qu'il ait jamais vue était une esclave Kafire de Caboul. Cette beauté pouvait s'envelopper, comme d'un voile, d'une magnifique chevelure dorée lui tombant jusqu'aux genoux. »

M. Capus est incapable d'avoir produit de telles assertions à la légère. Il est clair qu'il parle là de beautés sinon blondes, du moins à téguments clairs ; mais elles sont peut-être rares. Robertson dit de son côté : « Les femmes kafires se distinguent par leur manque de beauté. On rencontre bien des petites filles jolies ; mais les rudes travaux des champs, les intempéries auxquelles elles sont constamment exposées, rendent leur teint rugueux et hâlé. De plus, généralement, elles sont d'une saleté répugnante. On est surpris de voir combien une figure lavée peut devenir un jour agréable. Mais observez-la et vous la verrez se rembrunir de jour en jour, et la saleté entassée la fera paraître noire comme de la suie. Ces pauvres femmes ont trop souvent une apparence déprimée causée par l'excès de travail qu'on leur impose. Elles vieillissent rapidement. » Ces apparences défavorables mises de côté, les appréciations de Robertson ne sont pas aussi inconciliables qu'elles le paraissent d'abord, avec les renseignements de M. Capus. Quoiqu'il en soit, les deux éléments qu'on a distingués dans le peuple Siah-Pouche, le brun et le châtain, sont tous les deux dolichocéphales. Nous ne retrouvons plus parmi eux le Tadjick, pas très foncé de téguments, souvent un peu massif, un peu court, qui fait le fond des peuplades prépamiriennes. Un heureux hasard a permis à M. Ujfalvy de mesurer un Kafir. Il ne l'a pas choisi. Or il lui a donné un indice d'extrême dolichocéphalie, de 65,5, son crâne étant très allongé (200 $^{m}/_{m}$). Il était très velu, sa barbe était très abondante, ses yeux étaient franchement bruns ; ses cheveux et sa barbe étaient noirs du ton le plus foncé, les cheveux frisaient ; la peau était assez claire avec des tons gris

brun : le nez était aquilin. Son visage étroit comme son crâne, son nez saillant presque busqué, feraient songer à quelque influence sémitique. C'est un Afghan Hindou.

Les Kafirs succomberont assurément avant qu'il soit longtemps devant la propagande musulmane. Le mahométanisme est mieux adapté qu'aucune autre religion à leurs mœurs actuelles.

J'ai donné déjà plus haut une description humouristique des Tchitralis par M. Bonvalot. Il signale parmi eux un jeune garçon blond. Ce blond parlait persan; de sorte qu'on serait tenté de voir en lui quelque émigré du Badakchan ou du Wakhan. A part ce seul individu, les caractères des Tchitralis sont décrits sommairement, mais sans ambiguïté, par ces quelques mots : taille moyenne, tête de Tzigane, barbe teinte, yeux noirs agrandis par le *sourma*, cheveux longs. Comme les Kafirs, ils se lavent très peu. Mais cette circonstance n'est pour rien dans la couleur de leurs yeux. Biddulph les regarde comme les premiers occupants du pays. Les femmes du Tchitral étaient autrefois une marchandise très recherchée sur les marchés d'esclaves de Caboul, de Pechawer et du Badakchan.

Il existe parmi les Tchitralis une classe, celle des Fakirs-Mouchkins, qu'on dit en rapport avec la tribu de Moundjanis, émigrée du nord dans la vallée de Loud-Khô. Biddulph exprime une véritable admiration pour ces Fakirs-Mouchkins. La figure ovale, les traits nobles, les cheveux fins et bouclés, les yeux largement fendus et d'un éclat remarquable, ils représentent pour lui, avec les pandits du Cachemire, le plus beau type physique de l'Himalaya et de l'Hindou-Kouch. Seule la couleur de leur peau les distingue des

plus beaux échantillons du type caucasique, dit-il. Il s'agit donc encore d'individus aux téguments foncés. Et s'ils sont tels que les décrit Biddulph, ils sont comme les pandits eux-mêmes, un produit d'une sélection sociale, qu'il n'y a pas lieu ethniquement de séparer des Hindous.

Au sujet des Dardous, nous trouvons chez les auteurs des différences d'appréciations du genre de celles ci-dessus.

Ne les séparant pas des Tchitralis, un voyageur anglais, Hayward, disait qu'on voyait chez eux des chevelures d'un brun clair, et d'un brun foncé, des yeux gris, bruns et *souvent bleus.* Il trouvait aux femmes « une physionomie anglaise, et prétendait que les cheveux noirs sont une exception parmi elles, les cheveux châtain clair prédominant. »

Alfred Maury a reproduit cette opinion un instant accréditée que les plus purs Hindous étaient blonds. On lit dans son célèbre ouvrage : *La Terre et l'Homme* p. 461 : « Les Brahmanes, ceux des Hindous qui sont restés le plus purs de toute alliance, surtout dans les cantons de l'Himalaya, ont la peau blanche et les cheveux clairs, blonds ou roux, comme les peuples européens. Mais à côté de ces descendants véritables des Aryas, vivent des populations visiblement mêlées. »

J'ai moi-même fait état jadis de l'affirmation de Maury pour démontrer qu'on n'avait pas le droit de donner les bruns brachycéphales du type des Tadjicks comme les représentants exclusifs des aryens. Mais j'ai depuis acquis la certitude que ces blonds, loin d'être des autochtones, ne sont peut-être pas, pour la plupart, immigrés anciennement. Car certainement ils sont, au

moins pour la plupart, d'origine sace, comme les blonds prépamiriens.

Leitner, qui a si longtemps résidé dans le Dardistan, peint ainsi les Dardous : « Leur taille est généralement élevée. Ils sont bien musclés, durs à la fatigue et leur constitution physique est bien adaptée à leurs montagnes. Leur teint est plus clair que celui des gens de la plaine. Les femmes du Yassin sont particulièrement belles et rappellent celles de l'Europe. Le pur Dardou ressemble plutôt à un Européen qu'à la haute caste des Brahmines de l'Inde. »

Leitner (1866-1893) leur attribue un teint plus clair que celui des gens de la plaine ; et il trouve en même temps que cette circonstance les rapproche plutôt des Européens que des Brahmines de l'Inde.

Un autre auteur, Drew (1875), n'est guère moins précis. « Ils sont, dit-il, larges d'épaule, d'une force moyenne, le corps bien proportionné. Ce sont d'excellents alpinistes et ceux qui sont exercés à porter des fardeaux s'en acquittent très bien. On ne peut pas dire que leur figure soit belle, mais elle a une bonne expression. *Leurs cheveux sont généralement noirs, mais aussi parfois châtains ; leur peau est claire, mais modérément.* Les parties hâlées sont cependant assez transparentes pour laisser voir un *fond vermeil. Leurs yeux sont bruns foncés ou bruns clairs.* Leur voix et leur manière d'accentuer sont rudes. »

Toutes ces particularités chez les Dardous s'expliquent par des circonstances historiquement connues. Des Turco-Tartares, les Yué-tchi, ont dominé en Asie centrale de 130 avant à 245 après J.-C. Ils avaient entraîné avec eux des Saces. Les Hindous ont connu ceux-ci

sous le nom de Sakas. Abandonnant les plaines de l'ouest devant la pression de Turco-Mongols, les Ephthalites, ces Saces ont fondé un royaume dans le Penjab et le Kaboulistan. Puis, pourchassés de nouveau, ils ont été rejetés en 475 par ces mêmes Ephthalites dans le Tchitral, le Dardistan, le Kachemire où ils ont dominé jusqu'au IXe siècle. Or c'étaient des blonds. Les traces de blonds reconnues dans ces régions se rapportent donc à ces dominateurs. Les blonds n'ont donc, sauf des cas sporadiques, rien à voir avec des Aryas primitifs du Centre-Asie.

Drew a donné les portraits de trois Dardous. Ujfalvy leur attribue un type sémitique accentué. Il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'il en soit ainsi : indépendamment des juifs communs en Perse, dans le Turkestan, au Caucase, il y a en Afghanistan une porportion notable d'individus de race sémitique. Mais ces Dardous ont plutôt le nez aquilin des Saces. Et du moment que les auteurs leur attribuent un teint clair et une physionomie européenne, on ne peut en faire des Sémites.

A l'est du Dardistan, au nord du Cachemire, nous entrons sur le domaine des langues tibétaines, en entrant dans le Baltistan. Mais dans le Baltistan aussi des débris des peuples saces se sont réfugiés. Voilà cependant comment Ujfalvy (320) décrit les Baltis : « Racine du nez déprimée ; sourcils épais arqués ; nez long, droit ou arqué, d'une belle forme ; lèvres épaisses, bouche moyenne ; menton oval ; pommettes à peine saillantes ; *chevelure bouclée très noire et très abondante ;* barbe bien fournie, ordinairement *noire et soyeuse ; corps velu ;* torse vigoureux ; mains et pieds petits. »

Nous devons à M. de Ujfalvy des mensurations de

20 Cachemiris, de 82 Baltis, de 44 Dardous. Or il n'y a pas un seul brachycéphale, ni parmi les Baltis, ni parmi les Dardous. et quant aux Cachemiris, il sont exclusivement très dolichocéphales. Leur crâne est à la fois étroit et allongé.

Examinant plus haut les populations prépamiriennes, nous avons reconnu, en particulier chez les Galtchas, qu'elles sont du même type ethnique que l'élément dominant dans la plaine, le Tadjik. Elles sont brachycéphales ou très brachycéphales. Les blonds, en proportion variable, mais notable presque partout, sont à peu près ou absolument les seuls dolichocéphales.

Dans l'Hindou-Kouch, au contraire, il n'y a pas de blonds complets, sauf chez les Siah-Pouches, ou il n'y en a que des traces, comme chez les Dardous. Et cependant, malgré la quasi-absence de cet élément dolichocéphale, toute la population ou à peu près est dolichocéphale. Toute cette population, franchement brune, le plus souvent à téguments foncés, se rattache à l'Hindou de la plaine, comme la population prépamirienne se rattache pour ainsi dire, en presque totalité, au Tadjik de la plaine. Le contraste est frappant ; il resterait frappant, quand bien même il ne serait pas aussi absolu que nous le montrent les chiffres actuellement en notre possession.

Au point de vue de la race, comme au point de vue de la langue, les populations aryennes adossées au massif central, forment deux groupes distincts, nettement séparés. Sous tous les rapports le premier se rattache à la Perse ; sous presque tous les rapports l'autre se rattache à l'Inde et à l'Afghanistan. Et je ne dois pas me lasser de répéter qu'il en serait tout autrement

si le Centre-Asie avait été à un moment quelconque un point de départ pour les Aryens. Les caractères et les conditions d'existence des prépamiriens ne s'expliquent que si on les envisage comme des tribus refoulées des plaines, en particulier des vallées de l'Yaxartes et de l'Oxus. Les caractères et les conditions d'existence des peuples de l'Hindou-Kouche ne s'expliquent que si on les envisage comme d'anciens habitants refoulés de l'Afghanistan et surtout du Penjab. Tout ce que nous savons des uns et des autres est inconciliable avec une hypothèse quelconque plaçant en Asie centrale l'aire de formation, soit d'un prototype des langues aryennes, soit même d'une seule des langues aryennes réputées les plus anciennes, à commencer par le sanscrit, soit enfin d'une race aryenne ou d'un peuple ancêtre quelconque.

Les données recueillies aboutissent même à des résultats plus négatifs encore qu'on aurait pu le croire. Elles déroutent en effet d'abord toute recherche relativement au type physique des introducteurs ou premiers propagateurs des langues aryennes en Asie. Je ne veux pas diminuer le rôle de l'Iranien moderne, du Tadjik brachycéphale. Il a été considérable, nous le voyons. Mais si c'était lui qui avait apporté à l'Inde la civilisation et la langue aryennes,nous l'y retrouverions ou nous en retrouverions des traces. Dans les mélanges entre brachy et dolicho, ce sont les dolicho qui perdent leur crâne. Or le crâne Tadjik n'a jamais été rencontré jusqu'à présent que parmi les Parsis, les persans émigrés depuis la conquête arabe. Tout ce qui est brachycéphale dans l'Inde est en même temps mongolique, en dehors des Parsis.

Le blond seul est l'élément commun chez les popula-

tions prépamiriennes, et chez des peuples de l'Hindou-Kouch. On pourrait en conclure que lui seul pouvait être regardé comme le véritable Arya védique. Mais, nous venons de le voir, ce blond en proportion notable chez les prépamiriens, ne se trouve plus guère que chez les Siah-Pouches émigrés de l'Afghanistan. Ses traces sont faibles chez tous les autres peuples de l'Hindou-Kouch, et elles se rapportent à la présence de Saces modernes.

Elles sont nulles absolument chez les peuples de l'Inde.

CHAPITRE V

Sommaire : I. — L'Inde. Les Védas.

II. — L'Iran. Le très vieux passé historique de la Mésopotamie. Dualité ethnique dans l'ancienne Chaldée. Les Sumériens, ancêtres des Anzanites, des Médes, et les immigrants néolithiques de l'Europe. Filiation historique des Anzanites, Suziens ou Elamites et des Médes.

I. — Le peuple qui a propagé dans l'Inde, imposé aux populations de l'immense péninsule, une langue et une religion aryennes, est venu de l'Ouest par l'Afghanistan. Il a d'abord occupé le Penjab qui, comme l'Afghanistan, a fait partie du domaine de la Perse des Achéménides. Et passant de là sous un climat et dans un milieu radicalement différents de son climat et de son milieu d'origine, jouant le rôle d'une association de demi-dieux à l'égard d'indigènes faibles, dispersés, sans culture ou du moins étrangers à toute organisation politique solide et stable, il a constitué rapidement un type à part où ce sont les éléments d'origine méridionale, incorporés à lui, empruntés aux indigènes ou introduits de l'extérieur par migrations ou conquêtes, qui l'ont emporté sur tous les autres. Il est aujourd'hui presque impossible de démêler chez les Hindous un élément qui rappelle exactement les peuples aryens ou anciennement aryanisés de la Perse et de l'Europe ou l'un de ces peuples. Leurs affinités

ethniques, au point de vue de la question qui nous occupe, sont même difficiles à déterminer.

Mais l'Inde a toujours retenu et même généralement absorbé ses envahisseurs de toute origine. Non seulement elle n'a pas fait de conquêtes contre eux, elle ne les a même jamais refoulés par leurs portes d'entrée de l'Est et de l'Ouest. Il s'est opéré par le Nord tout entier une descente et une pression incessantes sur elle. Elle n'a réagi que faiblement contre ce mouvement en envoyant du côté de l'Est vers l'Indo-Chine, et du côté de l'Ouest vers l'Asie centrale, des marchands et des colons, des missionnaires qui étaient des fugitifs plutôt que des conquérants. La vraie porte de sortie de ses émigrants, et elle en a envoyé au loin, depuis la Cochinchine et les îles de la Sonde, jusqu'à Madagascar, sont ses côtes méridionales, en particulier celle du Malabar. Les migrations indiennes dont on a parlé quelquefois, vers la Méditerranée et vers l'Europe, appartiennent au domaine de la fantaisie, à part celle des Tziganes qui est moderne. Que nous l'interrogions au point de vue de la langue ou au point de vue de la race, l'Inde n'a donc aucun rôle à jouer dans la question des origines aryennes.

On a trop et trop souvent parlé des *Vedas*, de la religion védique.

C'est bien à tort qu'on se figure encore aujourd'hui qu'il y a quelque chose à en tirer pour l'éclaircissement de cette question.

Les *Védas* sont des hymnes anonymes composés à des époques différentes et qui forment quatre recueils : *Rig*, *Yajour*, *Soma*, *Atharva*. Le *Rig-Veda* en est la « collection la plus ancienne, la plus *volumineuse* et la *plus authentique*. »

Longtemps ils ont passé pour des poêmes sortis spontanément des lèvres de pasteurs heureux, dans la contemplation des beautés de la nature. Et encore aujourd'hui dans la littérature courante, les termes de « chantres védiques sont employés presque dans le même sens que *pasteurs ancêtres des Aryens.* » Or les hymnes védiques n'ont jamais été des chants populaires. Ce sont des litanies à peu près dénuées de sens. Encore aujourd'hui, une forme usuelle de la dévotion dans l'Inde, consiste dans la répétition automatique de mots sans suite, de phrases vides de sens, les *manthras*. Les *Vedas* ne sont guère plus que des *manthras* et servaient au même usage. Composés par des prêtres, ce sont les éléments du rituel employé par eux dans le sacrifice. Le sanscritiste contemporain le mieux qualifié, M. P. Regnaud, resté fidèle à l'aryanisme d'autrefois, dit lui-même : « Les *dix mille vers* du *Rig-Veda* peuvent être considérés comme autant de variantes d'une *seule et même conception* pittoresque et stimulatrice : « Le feu sacré, en dépit de tous les obstacles, s'allume sur l'autel quand la libation nourricière lui est versée par les sacrificateurs. Offrons-la lui ! »

Il ajoute, il est vrai : « Le sacrifice, c'est-à-dire l'allumage et l'entretien du feu sacré au moyen d'éléments inflammables, apparaît d'après ces hymnes, comme l'unique cérémonie de la religion qui dans l'Inde ancienne a précédé le brahmanisme, et à laquelle on est convenu de donner le nom de *religion védique*. A côté de cela, le fait que le sacrifice tel qu'il vient d'être défini est un *rite* commun à toutes les branches de la *race indo-européenne*, conduit *à identifier* la religion de l'Inde védique à celle de la race entière, et à conclure que les hymnes dont le chant conditionnait particulièrement ce rite, remontent,

sinon sous leur forme actuelle, du moins quant à leur objet et aux idées qu'ils expriment, à l'époque même de la communauté ethnique des Indo-Européens, *au sein de la race encore indivise.* (?) « L'âge des hymnes dont la plupart des exégètes védiques d'Europe font ressortir la date dans l'Inde *à douze ou quinze cents ans avant J.-C.* est donc à certains égards beaucoup plus ancien. Probablement remis au point quant à la langue, à différentes époques, à partir du moment où ils sont devenus la chose de l'Inde, ces précieux documents n'en sont pas moins essentiellement indo-européens par le milieu où ils sont nés et l'inspiration qui les anime : et c'est ainsi qu'il est juste de dire que le *Rig-Veda* est la Bible de la race. » Ces paroles écrites en 1900, donnent une bonne idée de ces amplifications auxquelles se sont livrés les sanscritistes gagnés eux aussi par le délire du verbe. Mais leur inanité est bien visible. Le culte du feu avec un rituel compliqué œuvre d'une caste sacerdotale, ne se retrouve que dans l'ancienne Perse, dans l'Avesta.

Ce qui est vraiment aryen, c'est-à-dire commun à tous les peuples de langue aryenne dans le culte, est enfoui dans les Védas sous les invocations ou hymnes et les cérémonies destinées à relever l'importance non du sacrifice, mais du sacrificateur, du prêtre. Et M. Regnaud lui-même le reconnaît : « L'évocation divine disparue, il ne reste, dit-il, comme théorie et pratique du culte que le rite de l'oblation liquide enflammée (agnihotra). La raison de ce rite apparaît d'elle-même, si l'on se représente le sacrifice à l'origine, comme l'*entretien au sein de chaque famille d'une lampe destinée à assurer la perpétuité du feu domestique*, si difficile autrement à rallumer une fois éteint, et si continuellement indis-

pensable au point de vue des usages journaliers, et surtout dans les ténèbres nocturnes et durant la saison froide. »

Le culte du feu dans les *Vedas* et dans l'*Avesta*, n'est plus celui du feu du foyer. C'est le culte mystique du feu en général, du feu déifié comme une puissance surnaturelle. Ce culte est surchargé de récitations qui ont un but clairement éducatif et moral, mais dans l'*Avesta* seulement.

M. P. Regnaud nous accorde lui-même que les *Vedas* n'ont peut-être pas plus de 1200 ans. Douze cents ans avant notre ère, c'est la date de la guerre de Troie. A cette époque, la civilisation mycénienne qui avait déjà un assez long passé rayonnait sur une partie de l'Europe. Et tel était l'état de la civilisation et de la culture intellectuelle que dans une ville d'Asie mineure, à Chios, les poèmes homériques, fleuron magnifique de la littérature grecque, allaient s'épanouir, moins de deux cents ans après. Les Aryens étaient déjà pour la plupart, bien loin de leur patrie originaire, bien loin de la phase primitive de leur civilisation, bien loin de la « communauté ethnique des Indo-Européens », en supposant que cette communauté ait existé quelque part. Mais les Vedas remontent-ils même à 1200 ans avant notre ère ?

Je l'ai déjà dit, dans l'Inde, au delà de l'époque d'Açoka et de la propagande bouddhiste, nous n'avons plus aucun point de repère, et tous les événements forment un chaos flottant. Au delà du Ve siècle avant notre ère, historiquement, dans l'Inde, c'est la nuit noire. Deux faits sont certains : 1o Le culte, quant à l'objet et quant au rite fondamental est identique ou à peu près dans les *Vedas* et dans l'*Avesta*. — 2o La langue des

Vedas d'où les brahmanes ont tiré le sanscrit vers l'époque de la conquête d'Alexandre le Grand, est si étroitement parente de la langue de l'*Avesta* et du vieux Perse qu'il est impossible qu'il y ait entre leur âge respectif une très grande distance de temps. Or le vieux Perse, la langue de Darius du VIe siècle, a été parlée jusqu'au milieu du IVe siècle avant notre ère.

D'après ce raisonnement, il ne serait pas permis de faire remonter l'âge des Védas eux-même beaucoup au-delà du VIe siècle avant notre ère.

Mais après tout, que ce soit ainsi ou autrement, que les Védas appartiennent au VIe siècle ou au XIIe siècle, ils ne recèlent absolument aucun renseignement de valeur historique pour élucider la question des origines aryennes. Nous y trouvons quelques détails révélateurs des idées et des mœurs des Aryas proprement dits, c'est-à-dire des Indiens et des Iraniens. Nous n'avons que peu à en retirer sur l'état commun antérieur des ancêtres des Aryens en général. Ils peuvent seulement nous servir grandement pour les comparaisons indispensables, lorsque nous réunissons des renseignements de nature philologique se rapportant au passé des autres peuples Indo-Européens. Mais à part ces indications, les *Vedas* comme les Indiens eux-mêmes dans leurs caractères physiques, ne nous sont à peu près d'aucun secours pour résoudre le problème posé.

Mais il en est tout autrement de l'*Avesta*. On le conçoit. L'*Avesta* renferme des renseignements historiques. Et puisque d'ailleurs les Aryas dans l'Inde sont des émigrés peu anciens, puisqu'ils sont un rameau détaché du monde iranien, il est naturel de penser que c'est dans l'Iran que git le secret des origines aryennes

II. — Dans l'Iran, la situation est tout autre que dans l'Inde. Nous ne pouvons pas affirmer d'avance que les Aryens y sont des envahisseurs, de leur propre aveu, comme dans l'Inde. Mais cependant les relations avec l'Europe, s'y accusent manifestes, dans tous les ordres d'événements. Et combien les conditions dans lesquelles nous avons à opérer pour nos recherches sont différentes ! Dans l'Asie antérieure en effet, il y a une très ancienne et très longue histoire, avec des monuments et des documents écrits qui constituent autant de points de repère rigoureux pour la fixation des dates et la détermination des révolutions.

Nous pouvons y suivre depuis un lointain reculé, les progrès de la civilisation, les changements dans les mœurs et les conditions ethniques elles-mêmes au milieu desquelles et par suite desquelles se sont succédées les transformations politiques. Nous ne savons pas seulement quels étaient la langue, l'écriture, les industries, le tempérament des peuples qui ont créé les empires de l'Asie antérieure ; nous connaissons en outre, du moins *grosso modo*, leurs caractères physiques. Cette dernière circonstance a pour nous, une portée dominante. Sans elle, nous ne pourrions pas en effet résoudre la question des origines aryennes avec certitude. Sans ce que nous savons aujourd'hui des Chaldéens, des Sumériens ou Accadiens, des Anzanites ou Susiens, des Assyriens, des Mèdes, des anciens Perses, toute une zone obscure s'étendant entre les deux mondes Indo-iranien et Européen, il nous serait à peu près impossible de découvrir et d'exposer les rapports matériels, le lien ethnique qui les unissent.

Les Assyriologues ont depuis longtemps démontré que

même à l'aurore de l'histoire, il y avait déjà en présence, en Chaldée, deux éléments d'origine et de langue très différentes. Oppert en particulier, reconnaissait dès 1854 qu'antérieurement à l'arrivée des Sémites, venus de l'Arabie, la Basse-Chaldée était occupée par un peuple de langue *touranienne* (nous nous expliquerons ultérieurement sur ce mot), les Sumériens, et la Haute-Chaldée par un peuple congénère, les Accads. Ces peuples sont restés distincts de leurs dominateurs sémites jusqu'en pleine histoire, car les rois babyloniens et assyriens avaient les titres de rois de Sumer et d'Accad. Mais les Accads paraissent avoir été sémitisés de bonne heure, car dans la suite leur nom fut opposé, d'après Oppert, à celui des Sumériens, comme exprimant le sémitisme assyrien. C'est aux Sumériens qu'Oppert attribue la création de la civilisation chaldéenne. Il leur attribue aussi l'invention du système graphique connu sous le nom d'écriture cunéiforme. Ce système serait lui-même dérivé d'un système d'hiéroglyphes, reconnaissables encore parfois, malgré les déformations qu'entraîne l'usage du burin taillé en biseau sur la brique molle. Son origine remonterait par les hiéroglyphes en question, au septième millénaire avant notre ère. Je ne crois pas d'ailleurs que cette date soit sûre. Mais ne remonterait-il qu'aux sixième millénaire, que ce serait encore beaucoup. Au cinquième millénaire, l'écriture cunéiforme est peut-être déjà fixée et employée avec méthode (?). Au quatrième elle est appliquée à la langue des conquérants sémites venus du sud. De ce moment elle sert donc surtout à écrire la langue assyrienne. Tout est traduit avec son aide en assyrien ou transcrit dans les deux langues assyrienne et sumérienne. Et au cours du deuxième millénaire,

elle devient une écriture exclusivement assyrienne. L'autre langue avait perdu son importance politique, à ce moment. Elle n'avait pas disparu. Elle était encore représentée par l'anzanite et, jusqu'après le VIe siècle avant notre ère, par le médique. Et c'est encore le système graphique des cunéiformes qui nous a conservé celui-ci. Le sumérien n'était pas aryen bien entendu. Il n'y avait même pas de langue aryenne lorsqu'il était seul en usage en Chaldée. Il n'est pas flexionnel, il est agglutinatif et du même type à peu près que les langues altaïques. En raison de cette circonstance et en raison de ce que les signes idéographiques de son écriture ne se rapporteraient pas à la faune et à la flore méridionale, Oppert attribua d'abord aux Sumériens une origine septentrionale. C'était là une hypothèse inutile et qui, interprétée littéralement, est fausse ou prête à des ambiguïtés. C'est à cause de cette hypothèse qu'a été généralisé l'emploi du nom de *touraniens* appliqué aux *peuples préaryens non sémites* de l'Asie antérieure.

Le littoral du golfe Persique était occupé dès les temps quaternaires. Est-ce que ses habitants quaternaires différaient des Sumériens physiquement au point de ne pas pouvoir être regardés comme leurs ancêtres ? Nous n'en savons rien positivement. Et jusqu'à ce que nous ayons des restes de ces quaternaires, il vaut mieux ne pas formuler de suppositions à ce sujet. Mais quand on voit par exemple dans les couches inférieures du tell de Suse, des restes de l'homme quaternaire, on est disposé à croire jusqu'à preuve contraire, que les successeurs de cet homme quaternaire sont aussi ses descendants. Si les Sumériens descendent des populations quaternaires de la Mésopotamie ou des hauteurs circonvoisines, ce sont

des autochtones. Nous savons en tout cas qu'historiquement, il n'y a antérieurement à eux dans l'Asie occidentale, ni peuple qui ait laissé un nom, ni civilisation d'aucune sorte. Nous savons même, par la craniologie, qu'ils occupaient l'Asie antérieure au moins dès la fin du quaternaire, car nous retrouvons *en Europe des émigrants envoyés par eux* pendant notre âge de la pierre polie.

Les découvertes de M. de Sarzec à Tello, les fouilles toutes récentes de M. de Morgan à Suse, m'ont apporté des éclaircissements et des confirmations généralement frappantes. A Tello (quelques lieues au nord de Bassorah en Basse-Chaldée), M. de Sarzec a mis au jour des restes de palais chadéens, des statues de rois en diorite, des vases d'albâtre, des *inscriptions cunéiformes* (briques inscrites), des cylindres, des bijoux. Les inscriptions sont pour la plupart en *sumérien*. Elles se rapportent aux gouverneurs ou rois de Sirtella qui, ainsi que les rois d'Ur et d'autres cités, sont antérieurs à l'hégémonie créée à leur profit par les rois sémites d'Agadé. La date de l'entrée en scène de ces derniers, d'après une indication laissée par le roi Nabonid (500 avant J.-Ch.) a pu être fixée à 3800 ans avant notre ère. Les statues de rois de Sirtella découvertes par M. de Sarzec, remontent donc à près de 4000 ans avant notre ère. Or ces rois eux-mêmes qui parlaient le sumérien, avaient comme le prouve la statue du fameux *Goudea*, des caractères différents de ceux des Sémites. Ces caractères, nous les retrouvons chez des soldats du roi d'Agadé même Naramzin (3700 ans), (*Bullet. soc. d'Anth.* 1907 p. 118). chez les Hittites, chez les anciens Mèdes. Je les ai retrouvés au Caucase. Et ils se sont conservés jusqu'à nos jours chez les Tadjiks.

On a qualifié ce type de mongoloïde. Ce terme n'est pas impropre absolument, et je l'ai employé. Mais celui d'*Eurasiates* vaut mieux. Et puisque nous avons des descendants vivants de cette race, puisque j'ai eu en mains des crânes que j'ai pu à bon droit qualifier de *médiques*, je puis bien dire qu'elle se différencie très nettement des Turco-tartares, et des Turco-mongoles, par des traits de premier ordre. Les Sumériens sont autre chose que des Tartares et des Mongoles, je l'affirme, et nous sommes en mesure de le prouver. Ils ont des caractères qui rappellent ceux de ces derniers ; ils en ont aussi qui les en séparent. La face large, les pommettes assez saillantes, le nez souvent épaté et court, ils sont constamment bruns avec crâne brachycéphale. Affinés de bonne heure par la culture, les contacts, les mélanges, ils avaient peut-être à l'origine une peau jaunâtre, puisque ce teint s'observe encore isolément dans le groupe des populations de même race. Mais par leurs cheveux abondants et ondulés, leur pilosité fréquente, certaines particularités du nez, des orbites, du crâne même, ils ne sont pas mongoliques. Il est indispensable de les distinguer par le nom de *touraniens ou de médiques* ou d'*eurasiates*, des vrais mongoles. L'ensemble de leurs caractères et leur langue agglutinative les rattachent cependant à l'Asie. Ils descendent de peuples quaternaires de l'Asie ; aucun doute ne peut subsister à ce sujet.

Dans le tell de Suse, les preuves de la même dualité ethnique qu'en Chaldée, se sont retrouvées en abondance. Avec les silex taillés de la base, ont été rencontrés d'assez nombreux fragments d'une poterie fine ornée de dessins géométriques et quelquefois de figurations de plantes

et d'animaux, en peinture noirâtre. Cette poterie se retrouve dans presque toute l'Asie antérieure, jusqu'en Egypte, jusqu'à Chypre. M. de Morgan l'a fait remonter jusqu'au *huitième millénaire* (*Rev. Ec.* d'A. 1907, p. 411.) Sa présence à de si grandes distances prouve que les primitifs fondateurs de Suse avaient des relations qui s'étendaient jusqu'à la Méditerranée, dès une époque extrêmement reculée. Lorsque nous retrouvons, jusqu'aux confins de l'Europe occidentale, des crânes de la race de ces Chaldéens et Susiens, appartenant à l'époque néolithique, nous n'avons plus à être surpris. La parenté ethnique des Savoyards et des Tadjiks est à elle seule une preuve matérielle de ces relations. Et avec elles, nous avons un moyen d'expliquer, de suivre les traces de ces migrations lointaines qui ont été pour l'Europe des colonisations civilisatrices. Une autre preuve de déplacements et d'échanges dans l'Asie antérieure du peuple civilisé d'alors, à des époques correspondant à celles de notre néolithique, consiste dans la présence à Suse, à une profondeur de 15 à 20 mètres, avec les poteries en question, de pièces d'une obsidienne qui provient de l'Alaghæze et du lac Goktchaï, au nord de l'Ararat.

Au-dessus de cette assise d'outils de pierre, entre 10 et 15 mètres de profondeur, on a recueilli des tablettes d'argile crue couvertes de signes d'apparence scripturale. Ces signes hiéroglyphiques sont encore très loin de l'écriture cunéiforme. Ils n'expriment d'ailleurs sans doute que des états numériques, des comptes, car leurs formes varient peu. Ils datent, pense-t-on, de plus de 4000 ans avant notre ère. Ils sont l'œuvre des indigènes présémitiques, et leur existence constituerait

au besoin une preuve contre l'hypothèse gratuite, reproduite encore par M. Maspéro dans son grand ouvrage (p. 350), que ces indigènes auraient apporté l'écriture cunéiforme de quelqu'autre pays septentrional, leur soit-disant patrie d'origine. M. de Morgan toutefois, n'a pas trouvé d'inscriptions de leur langue en caractères cunéiformes, d'un âge aussi reculé. Le plus ancien monument écrit qu'il ait découvert est un bloc de dacite, roche volcanique transportée du haut Euphrate, sur lequel le roi babylonien Manichtou-sou a fait graver 12000 signes. Mais ce roi, qui est du XXXIXe siècle avant notre ère, est déjà un sémite ; il emploie l'écriture cunéiforme, mais pour faire connaître en langue sémitique une sorte de législation coutumière. Son obélisque, si merveilleusement gravé, a-t-il été érigé par lui-même ou transporté à Suse après coup ? Nous ne savons. Mais peu après lui les rois d'Agadé, connus pour leurs conquêtes, Sargon 1er, de 3800, et Naramsin, son fils, de 3750, qui eut des relations avec l'Egypte et Chypre d'après les textes qu'il a laissés, étendirent certainement leur pouvoir sur Suse. M. de Morgan y a trouvé des briques inscrites remontant à Naramsin et prouvant que ce prince y a élevé des constructions. M. de Morgan y a trouvé aussi une grande stèle triomphale érigée par le même conquérant ; mais elle fut apportée de la Chaldée après coup par un roi élamite ou susien, vers 1100 avant J.-C. Cette stèle commémore précisément les victoires de Naramsin sur les Elamites. Il y est représenté poursuivant les Louboubis dans des montagnes boisées ; ses ennemis jonchent le sol ou implorent sa miséricorde. Tous les textes, dès lors, sont exclusivement en langue sémitique.

Mais, ces conquérants sémites avaient des alliés, soldats de Naramsin même, qui ne l'étaient point, pas plus que le peuple conquis. Ce peuple se donnait le nom d'*anzanite*, ou habitants d'*Anzan* et de *Suse*. Ses maîtres étrangers l'appelaient *élamite*, habitants du pays d'Elam. Les rois de la Babylonie semblent d'ailleurs avoir confié le soin de son gouvernement à des gouverneurs ou *patesi* qui eux-mêmes n'étaient pas sémites : c'étaient sans doute des indigènes ayant par eux-mêmes une autorité religieuse. En tout cas, entre *trois mille et deux mille ans* avant notre ère, se place toute une série de gouverneurs de Suse dont M. de Morgan a retrouvé les noms et les briques inscrites. Or ces noms ne sont pas *sémitiques*. Ils relèvent de la même famille de langue que le sumérien. La domination de ces gouverneurs fut plutôt favorable à une réaction contre le sémitisme. Ils ne tardèrent pas à s'affranchir et dirigèrent même bientôt des entreprises contre Babylone. Eusèbe (260-340), l'érudit consciencieux qui a disposé de ressources bibliographiques détruites depuis son époque, a eu certainement en mains des documents qui lui ont permis d'affirmer dans sa célèbre chronique, que les *Mèdes* se sont emparés de Babylone en 2506. Il est important de voir ce nom des *Mèdes* entrer dans l'histoire à une époque aussi reculée. Et à cette occasion, longtemps avant les découvertes de Suse, Oppert a pu dire avec une sûreté de jugement admirable : « Ces Mèdes peuvent avoir été des Susiens ou des Elamites qui parlaient un langage voisin de celui des Mèdes. » La parenté de ces peuples semble donc reconnue par l'histoire, comme elle l'est par la linguistique et l'ethnologie.

L'histoire, éclairée d'une chronologie certaine, com-

mence avec la prise de possession de Babylone par une dynastie Elamite, qui, de 2506 à 2202, compte onze rois. Parmi ces rois se trouve un administrateur et législateur de la plus haute valeur, Hammourabi (de 2394 à 2339, d'après la chronologie d'Oppert). M. de Morgan a découvert à Suse, et c'est une de ses découvertes les plus heureuses, un bloc de diorite qui porte gravé le code entier de Hammourabi. « C'est le droit privé, formulé en sentences claires, brèves, qui, fixant les coutumes antérieures, demeura la base de la législation, jusqu'à la ruine de ces vieux empires. Tout y est prévu, la condition des juges, des officiers publics, l'affermage des terres, l'aménagement des champs en jardins, la navigation, la location d'hommes, d'animaux, d'instruments de culture, le tarif des salaires, l'achat des esclaves, la condition des esclaves, le privilège du commerce, les lois du mariage, des successions, etc.,etc. »

M. de Morgan semble admettre que l'hégémonie acquise par Hammourabi l'a été au profit du sémitisme. Son code est en effet en langue sémitique ; mais il ne l'a pas rédigé pour Suse seulement, et rien ne prouve que c'est lui qui l'a installé sous cette forme à Suse, et qu'il n'a pas été après coup charrié « comme un butin de Babylone en Elam, par un conquérant élamite », suivant les expressions de M. de Morgan. Ce que nous savons d'Hammourabi, et son code lui-même, prouvent d'ailleurs, suivant une très juste observation de M. de Morgan, à propos des *patésis* de Suse, qu'il n'a pas le caractère des Sémites. Ceux-ci se présentent eux-mêmes avec orgueil comme des guerriers déprédateurs.

Toutes les œuvres de la paix sont dues à l'autre élément ethnique : Sumériens, Anzanites, Mèdes, cultiva-

teurs soigneux, artisans habiles, religieux et souvent passifs au cours des révolutions politiques. Ces différences de caractères entre les deux groupes de populations ont été signalées il y a longtemps. Elles se sont d'ailleurs perpétuées à travers les âges de manière à se présenter encore parfois dans un contraste significatif.

Qu'Hammourabi ait été ou non un sémitisant, toujours est-il que son règne a abouti à Suse à la ruine du sémitisme. Car immédiatement après lui apparaît un groupe de rois qui, dans leurs inscriptions, n'emploient plus que la langue anzanite. Les deux plus grands de ces rois sont un certain *Khoumbanoummena* et son fils *Ountach-Gal* qui ont laissé des temples grandioses, « si on en juge par la facture des briques et le bon goût des écritures. » D'après M. de Morgan, vers 1800 avant J.-C., « la nationalité élamite est, avec l'élément anzanite prédominant, restaurée, pleinement affranchie, reconstituée en monarchie puissante avec Suse pour capitale. »

Vers 1680, une dynastie nouvelle surgit, celle des *Kassites*, qui s'empare de Babylone. Son pays d'origine était voisin de l'Elam, d'après de Morgan, et, d'après Oppert ,elle était Elamite. Mais le centre de sa puissance étant Babylone, tant qu'elle règne, l'anzanite est remplacé à Suse dans les inscriptions par le babylonien. Cette période dura plus de cinq siècles ; mais la nationalité anzanite n'en fut pas entamée, car, à partir de 1117, l'Elam, recouvrant son indépendance, des rois purement anzanites réagissent vigoureusement contre le sémitisme. L'un d'eux, *Choutrouk Nakh Khounté*, dit lui-même dans un de ses textes, qu'il a conquis des centaines de villes, soumis des pays éloignés, emmené des rois en captivité. Et le fait est que c'est lui qui a rapporté

comme trophées à Suse la plupart des monuments chaldéens trouvés dans les ruines de cette ville. Sous les successeurs de ce héros, Suse atteignit un haut degré de prospérité. Il avait pour longtemps assuré la paix à son pays et sous cette paix, les arts se sont développés. « Les Anzanites, habiles sculpteurs, sont passés maîtres dans l'art du fondeur en métaux, dans celui de l'émailleur. La littérature anzanite est aussi à son apogée. Les grands textes abondent et sur les matériaux des temples ce ne sont plus les formules séches et brèves de l'antiquité, mais des morceaux éloquents où se reflètent le bonheur et la force d'une nation. Les statues des dieux et des rois sont en matières précieuses. Les stèles, les sculptures de tout genre encombrent les temples. Sur les murailles, des bas-reliefs en briques émaillées, des frises, des plaques polychrômes de revêtements, donnent aux constructions un caractère de grand luxe ignoré jusqu'alors. » (Morgan)

De tels monuments sont comme l'illustration de la grande et ancienne valeur économique, de la puissance industrielle de cette population touranienne qu'on peut appeler *sumérienne* et *anzanite*, que je préfèrerais appeler *médique* pour éviter toute méprise. Malgré ses goûts laborieux, son activité, elle fut cependant peu à peu pénétrée par le sémitisme, du jour où la puissance assyrienne, se dressant comme l'héritière de la civilisation chaldéenne, s'imposa brutalement à l'Asie. On reconnaît cette pénétration à Suse par l'abandon partiel de l'anzanite, jusque dans les relations privées, par l'introduction de quelques traits de mœurs cruels.

Mention est faite de l'Elam dans les documents assyriens à partir de 822 avant J.-C. Les Elamites, qui

avaient été si souvent en lutte avec les Babyloniens conquis au sémitisme, furent, dès leur premier contact avec les Assyriens, en lutte avec ceux-ci. Et cette lutte engagée, ils eurent plus d'une fois les mêmes intérêts à soutenir que les Babyloniens et devinrent ainsi souvent leurs alliés. Cette alliance ne leur profita pas d'ailleurs. Les guerres fréquentes, devenant plus acharnées, furent fatales à Suse. M. de Morgan a publié le récit qu'a laissé lui-même Assour ban Abal (667-626), le Sardanapal des Grecs, de sa dernière campagne, la 6me ou 8me, contre l'Elam. Il mériterait d'être reproduit en entier : c'est un tableau très fidèle de ce qu'on peut appeler par euphémisme la civilisation assyrienne.

« J'ai pris la grande ville de Chouchan (Suse), le siège de leurs grandes divinités, le sanctuaire des oracles... Je suis entré dans ses palais et m'y suis reposé avec orgueil ; j'ai ouvert leurs trésors ; j'ai pris l'argent, l'or, leurs richesses, tous ces biens que le premier roi d'Elam et les rois qui l'avaient suivi avaient réunis, et sur lesquels aucun ennemi n'avait encore mis la main ; je m'en suis emparé comme d'un butin... Lingots d'argent et d'or, trésors et richesses *du pays des Soumirs et des Akkads* et du pays de Kar-Douniach, tout ce que le premier roi d'Elam et ceux qui l'ont suivi avaient réuni dans le pays d'Elam... de bronze, de pierres brillantes, splendides et précieuses, trésors de la royauté, que les premiers rois d'Akkad et Chamachchoukine lui-même avait, en témoignage d'alliance, donnés au pays d'Elam : riches vêtements du trésor royal, armes de guerre pour servir dans les combats et appropriés à ses mains, ameublements de son palais, tout ce qu'il renfermait et qui avait servi pour s'asseoir et se reposer, pour

manger et pour boire, pour verser, pour oindre ; pesants chariots de guerre enrichis d'ornements de bronze et de peinture, chevaux, bêtes de charge dont les harnais étaient d'or et d'argent, j'ai tout emporté *au pays d'Assour*. J'ai détruit la tour de la ville de Chouchan dont la base était en marbre, j'ai renversé son faîte qui était revêtu d'airain brillant.... J'ai envoyé, j'ai emporté au pays d'Assour tous les dieux et toutes les déesses, avec leurs richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, trente-deux statues de rois en argent, en or, en bronze et en marbre... J'ai brisé les taureaux et les lions ailés qui veillent à la porte des temples ; j'ai renversé les taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Elam et qui jusque-là n'avaient pas été touchés, je les ai retournés... Leurs forêts, dans lesquelles personne n'avait encore pénétré, dont les limites n'avaient pas été franchies, mes guerriers les envahirent, admirant leurs retraites, et les livrèrent aux flammes. Les mausolées de leurs rois, les anciens et les nouveaux qui n'avaient pas craint Assour et Istar mes seigneurs, et qui étaient opposés aux rois mes pères, je les ai renversés, je les ai détruits, je les ai brûlés au soleil. J'ai emmené leurs ossements au pays d'Assour, j'ai laissé leurs mânes sans refuge. Je les privai d'aliments et de libations. Pendant une marche d'un mois et vingt-cinq jours, j'ai ravagé les provinces du pays d'Elam. J'ai répandu sur elles la destruction, la servitude et la famine. Les filles des rois, les épouses des rois, les familles des premiers et des derniers rois d'Elam, les préfets des provinces et les gouverneurs des villes... tous les pionniers et les ouvriers, gens, hommes, femmes, les grands et les petits, les chevaux, les mulets, les ânes,

les bœufs, les moutons, j'ai tout emmené au pays d'Assour. »

On ne saurait plus nettement accuser que par ce document historique l'antagonisme millénaire entre les deux races sémitique et tourannienne, et mieux prouver la communauté d'origine, de sang et de langue des Sumériens, Accadiens, Elamites, Susiens, Mèdes.

Où sont les Aryens pendant ces événements formidables qui secouent toute l'Asie antérieure ? On ne les a pas vus, ils n'ont joué aucun rôle. Et c'est là un fait très considérable que personne n'a le droit d'omettre. Mais c'est justement après cet écrasement de Suse, et grâce à lui, que les pauvres tribus des anciens Perses acquirent brusquement une certaine importance politique en Susiane même.

Les Mèdes, d'après la tradition conservée par Eusèbe, auraient guerroyé contre Babylone dès 2500. Et Oppert suppose que ces Mèdes étaient des Susiens. Les rapports de langue entre eux sont tels, en tout cas, qu'après les études du père Scheil sur l'anzanite, la langue médique d'Oppert, celle qui occupe le second rang dans l'inscription de Darius, a été considérée comme en descendant. Le père Scheil la qualifie de *néo-anzanite.* Il ne s'ensuit pas qu'il faille en conclure qu'elle n'a pas été parlée en Mèdie. Loin de là. Eh bien ! chose particulièrement convaincante pour qui sait que la langue n'est pas un critérium de la race, elle se montre en la circonstance comme un lien réel et permanent entre les peuples que nous avons déjà rapprochés, d'après les indications de l'histoire et leurs caractères somatiques.

De même que nous trouvons à l'origine de l'empire chaldéen des rois sumériens, nous trouvons à l'origine

de l'empire assyrien, d'après les listes conservées par Bérose, des rois Mèdes. Ces rois Mèdes, au nombre de huit, auraient régné de 2517 à 2283. La tradition conservée par Eusèbe de la prise de Babylone par des Mèdes correspond donc à une réalité. Il est non seulement admissible, il est probable que les Mèdes, congénères des Sumériens et des Anzanites, autochtones comme eux de l'Asie antérieure, occupaient d'abord en continuité avec eux, les territoires au nord de la Chaldée et de l'Elam. La sémitisation de la Chaldée les sépara, et la lutte engagée par les Mèdes tourna d'abord contre eux. Les rois mèdes furent remplacés par des gouverneurs ou *patési* nommés par la Chaldée jusqu'en 2059. Puis des rois chaldéens se rendirent maîtres du pays qui devait être l'Assyrie, jusqu'en 1601, pendant 458 ans. Leur règne entraîna sa sémitisation. Celle-ci toutefois n'a sans doute été achevée que par la dynastie dite *arabe*, qui lui a succédé. Cette dynastie se compose de neuf rois. Après ces neuf rois arabes (1601-1356), surgit en effet la grande Sémiramis : l'Assyrie est créée. Elle s'est créée par le refoulement graduel vers le nord de la population indigène primitive ; comme s'était créée la Chaldée par le refoulement, moins actif, il est vrai, et moins complet, des indigènes anzanites vers l'Est.

La lutte poursuivie pendant des millénaires avec des vicissitudes très opposées, entre les Chaldéens sémitisés et les Anzanites, nous la retrouvons identiquement au nord, entre l'Assyrie et la Médie.

Cette lutte n'eut pas du reste la même issue. Et, très curieux retour des choses d'ici-bas, peu après que Assurban-abal eut pris Suse et saccagé l'Elam, comme il l'a raconté, vingt ans seulement après sa mort (626), le

roi mède Cyaxare, agissant de concert avec le roi de Babylone, Nabopolassar, prit Ninive. Et Ninive fut effacée de la surface de la terre (606), d'après un mot de Strabon. Il n'en fut plus question. Le peuple qui n'avait vécu que de la guerre périt par elle, sous l'exécration des populations qu'il avait dépossédées et écrasées, sous la vengeance des héritiers de Suse détruite par lui.

Cette destruction de l'Assyrie, qui mit un instant les Mèdes au premier rang, fut également favorable à la progression de ces nouveaux venus d'alors, les Aryens. Elle a rendu possible un autre événement très considérable, la pénétration de l'influence grecque en Asie. L'Assyrie debout, l'étonnante épopée d'Alexandre le Grand eût été impossible. Les Mèdes n'ont pas fait seulement que préparer la scène pour les Aryens. Ils ont été leurs éducateurs ; et par une fortune que l'histoire que je viens de rapporter et la géographie expliquent, avant d'être les éducateurs des Aryens de l'Asie, ils ont été les civilisateurs de ceux de l'Europe. Voilà le fait capital sur lequel j'ai le premier attiré l'attention (1902). Il met fin à toutes les confusions, en nous livrant le secret de la dualité ethnique que nous rencontrons à l'origine même de l'aryanisme.

CHAPITRE VI

Sommaire : I. — Ce qu'étaient les Mèdes. Différences profondes entre Mèdes et Perses sous le rapport de la langue et des mœurs, et antagonisme permanent entre eux.

II. — Les caractères physiques des Mèdes. Identité ethnique des Mèdes avec les anciens Sumériens d'une part et les Tadjiks actuels de l'autre. Continuité chronologique et territoriale de cette race à laquelle se rattachent les anciens Hétéens, les Proto-arméniens, les Grecs bruns d'autrefois, les Ligures, les Slaves du sud. Savoyards, Auvergnats bruns. Les Kurdes. Les Caucasiens brachycéphales. Transformation céphalique au Caucase et dans la Russie méridionale par la pénétration des Mèdes. Les deux types de l'ancienne Grèce. Alexandre-le-Grand et les vieux Perses.

I. — En Mésopotamie, nous avons des monuments remontant à plus de 4000 ans avant notre ère. Des inscriptions, des noms de rois, des guerres, des alliances, des défaites, des victoires y occupent presque sans interruption, avec des dates souvent très sûres, un énorme espace de temps. Et jamais, en aucun cas, au milieu de bouleversements, fondations et ruines d'empire qui ont remué toute l'Asie occidentale, on n'a rencontré sur les monuments, dans tous ces conflits, à travers toute cette agitation de peuples s'entrechoquant, un fait, un nom qui puisse être rapporté à l'existence d'un peuple aryen en Asie, jusqu'à l'époque assez récente de l'apparition des Perses.

A Suse, des restes ont été recueillis qui ont permis de

jalonner l'histoire de documents certains, depuis son origine même, depuis les transformations de l'homme de l'âge de pierre, en un cultivateur et en un artisan habile bientôt en possession de l'écriture et formant une imposante cité. Et là non plus, pas un seul indice n'a été retrouvé du voisinage ou du contact immédiat ou lointain d'un peuple de langue aryenne, jusqu'au moment où, par suite de la ruine du pays par les Assyriens d'Assur-ban-abal (626), les Perses surgissent de l'ombre pour s'y montrer en maîtres. En Assyrie de même. Les rois guerroient de tous côtés et portent leurs armes jusqu'en Egypte. Et ils n'ont cependant jamais affaire à aucun peuple aryen, jusqu'au moment où ils nomment les Perses, en même temps que les Mèdes. Jusque vers la fin du IXe siècle, les inscriptions cunéiformes ne mentionnent dans toutes les régions de l'Asie aucune peuplade de nom aryen, aucun nom aryen. Cependant la puissance assyrienne s'étendait jusqu'aux montagnes de l'Arménie en 1234, et Téglatphalasar I (1230-1208), guerroya jusque vers le Caucase. Il n'y a pas un seul nom aryen, géographique ou ethnique dans toute l'Asie mineure, jusqu'au moment où des Aryens de l'Europe y pénétrèrent. Dans une note récente (*Journal asiatique*, 1898, t. XI, p. 320) M. J. Halévy présente sous un certain aspect ce fait considérable : « Il n'y eut, dit-il, aucun contact sérieux entre les Aryas et les Sémites de la Mésopotamie antérieurement à la domination des Achéménides. La race belliqueuse des Amardes ou Mardes qui occupait depuis les époques préhistoriques toute la chaîne du Zagros, à partir de la Susiane (?) jusqu'aux bords de la mer Caspienne, formait la barrière de séparation qui n'a été franchie qu'au moment où la branche des Achéménides

remplaça l'ancienne dynastie susienne extirpée par Assurbanipal vers la fin du VIIe siècle. » Il n'est pas seulement probable, il est certain que si les Perses avaient été les voisins proches, sinon immédiats de la Susiane dès les temps préhistoriques, il y aurait bien eu quelque contact entre eux et Suse, au cours des 4000 ans d'existence historique de celle-ci. En réalité lorsque mention est faite d'eux pour la première fois, ils sont encore loin du nord de la Susiane. Nous allons le voir. Et lorsque M. Halévy avance que les Mardes dont il ne sait rien, occupaient le Zagros, depuis la Susiane jusqu'à la Caspienne, dans des temps préhistoriques et formaient une barrière contre les Aryas, il n'émet qu'une hypothèse doublement gratuite, mais d'ailleurs bien nécessaire pour les partisans de l'origine asiatique de tous les Aryens. Il n'y a jamais eu de traces de migrations aryennes, d'Asie en Europe par l'Asie Mineure, ni dans aucun document historique, ni dans les noms géographiques. Aucune contestation à ce sujet n'a été élevée : les aryens de la côte d'Asie et ceux de l'Arménie même y sont venus d'Europe. Et je dois rappeler que cependant il y a eu, à l'âge de la pierre polie et à l'époque du bronze, de *considérables migrations d'asiatiques* en Europe par cette même région. Si je démontre après cela, et c'est déjà fait, qu'il n'y a pas eu de migrations aryennes à travers le Caucase, d'Asie en Europe, et si je prouve enfin, et c'est également prouvé, qu'aucune invasion d'asiatiques n'a eu lieu par le nord de la Caspienne vers le littoral de la mer Noire, sauf les mouvements en retour de nomades et des déplacements peu anciens, il en résulte de toute nécessité qu'aucune migration aryenne ne s'est accomplie d'Asie en Europe qui ré-

ponde aux conditions posées naguère par la linguistique.

La première mention des Parsouas est attribuée à un Salmanazar et datée de 835 approximativement. Il s'agit évidemment de Salmanazar III (de 905-870 d'après Oppert) qui a laissé un long récit de ses exploits. Il se porta sur la Médie à l'est et sur l'Arménie au nord. Son inscription place les Parsouas dans les montagnes entre le Zab et la Diyala, c'est-à-dire au sud du lac Ourmiah, contre l'Azerbeidjan actuel, au nord de la Médie. Voilà une donnée précise qu'il ne faudrait pas oublier. Son successeur Samas-Bin (870-857) consacra aussi tous ses efforts à l'assujettissement de la Médie (Bin-Nirar, 857-828). Il se porta jusqu'en Palestine, mais continua les mêmes campagnes au Nord et à l'Est, ainsi que Salmanasar IV (828-818). Ils réussirent d'ailleurs médiocrement les uns et les autres, puisque vers 800, les Mèdes unis avec les Babyloniens, saccagèrent Ninive (Assur-Nirar. 800-792). L'illustre Sargon II (722-704) qui assujettit une grande partie de l'Asie mineure, serait parvenu à soumettre aussi la Médie. Du moins une inscription de 713, énumère des princes Mèdes lui payant tribut. Assarhaddon (680-667) ou Assur-a-Kiddin, a sûrement éprouvé le besoin de rétablir ou de consolider cette domination. Sous ce roi est mentionnée une invasion de Cimmériens qui aurait eu lieu en 679, par le littoral occidental de la Caspienne. Les Assyriens en les poursuivant, auraient occupé jusqu'aux montagnes au sud de la Caspienne. Ils prirent deux de leurs chefs. Et c'est dans ces luttes contre les Cimmériens qu'ils se trouvèrent en contact avec de purs aryens. Ces deux chefs, Tchitrafarna, Viferna, étaient en effet de purs aryens. Des Cimmériens avaient sur la mer Noire un

Etat se livrant à des guerres de brigandages en Asie à une époque bien antérieure au VII[e] siècle. Et au VII[e] siècle nous les voyons se jeter non seulement sur la Médie par la Caspienne, mais sur la Phrygie (676) et la Lydie.

Hérodote dit (I. 95) : « Il y avait cinq cent vingt ans que les Assyriens étaient les maîtres de la haute Asie, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se révolter. En combattant pour la liberté contre les Assyriens, les Mèdes s'aguerrirent et parvinrent à secouer le joug et à se rendre indépendants. Les autres nations les imitèrent. » Le premier roi d'Assyrie qui ait solidement établi son empire, du Zab inférieur aux montagnes de l'Arménie est sans doute *Assur-risisi* (1240-1234). Son fils Téglatphalazar poussa des incursions victorieuses jusqu'en Cappadoce et jusqu'au Caucase. Les Hittites avaient été défaits déjà par un de ses prédécesseurs. Le dire d'Hérodote autorise à affirmer que l'hégémonie assyrienne dans la haute Asie date réellement du règne de Téglatphalasar (1234-1207), puisque la révolte des Mèdes qui devait aboutir à la prise de Ninive, s'est affirmée par l'élévation de Déjocès romme roi de Médie en 710. Le nom de Déjocès figurerait déjà dans les inscriptions de Sargon II, d'après Oppert. Il serait la forme aryenne du médique *Daya-Ukku* « législateur », toujours d'après Oppert.

Hérodote dit encore (I, 101) : « Déjocès rassembla tous les Mèdes en un seul corps et ne régna que sur eux. Cette nation comprend plusieurs peuples : les Buses, les Parétacéniens, les Struchates, les Arizantes, les Budiens, les Mages : telles sont les tribus des Mèdes. »

Les Arizantes, d'après Oppert, étaient des Aryens, le sanscrit « aryangantu » ayant le sens de *race des*

Aryas. Il fait remarquer aussi que « Magu » a le sens de « grands », en Perse, et que « struchates » est une traduction perse des noms touraniens pour « agriculteurs ».

Au moment où l'histoire positive nous renseigne sur les Mèdes, ceux-ci sont donc déjà pénétrés d'éléments aryens. Et il est bien remarquable, quoiqu'on ne l'ait pas assez remarqué, que la première mention qui soit faite d'eux dans les inscriptions assyriennes (870 ou 835) est accompagnée de celle des Parsouas, présentés avec eux, mais comme un peuple secondaire. Déjocès apparaît un siècle et demi à peine après cette première mention faite des uns et des autres. Il y avait donc un siècle et demi qu'ils existaient déjà comme nations distinctes, mais côte à côte.

« Déjocès mourut après un règne de cinquante-trois ans, dit Hérodote (I, 102). Son fils Phraorte lui succéda. Le royaume de Médie ne suffit pas à son ambition. Il attaqua d'abord les Perses, et ce fut le premier peuple qu'il assujettit. Avec ces deux nations, l'une et l'autre très puissantes, il subjugua ensuite l'Asie, et marcha de conquête en conquête jusqu'à son expédition contre les Assyriens et contre la partie de cette même nation qui habitait Ninive. »

A partir de Phraorte, de 657 av. J.-C., Mèdes et Perses furent donc plus unis que jamais, les derniers étant d'ailleurs assujettis aux premiers. Au moment où Hérodote écrivait (484-407) quatre cents ans après la première mention faite des Mèdes et des Perses dans les inscriptions assyriennes, il y avait plus de 400 ans que Mèdes et Perses vivaient côte à côte. Deux peuples, politiquement unis pendant 400 ans, se fondent forcément, l'un assimilant l'autre. Les Perses servaient de soldats

aux Mèdes. Ils ont avec eux poussé leurs conquêtes jusqu'au littoral méditerranéen. Et il n'est pas de démonstration historiquement plus authentique de leur mélange que la naissance de Cyrus. Cyrus, le « mulet » de l'oracle de Delphes, consulté par Crésus, et qui devait établir la domination des Perses, était le fils d'une Mède et d'un Perse.

Formaient-ils originairement de simples groupes politiques distincts, deux nations à peu près semblables comme on le dit couramment sans preuves, tantôt unies, tantôt divisées, seulement en raison des ambitions, des amitiés ou des haines de chefs guerriers ? Ou bien ont-ils été constamment en lutte ouverte ou sourde, jusqu'à ce que les uns aient définitivement subordonné les autres, en raison de ce qu'ils étaient originairement séparés par de profondes différences dans la race, dans la langue, dans les mœurs ?

M. Oppert s'est prononcé le premier et rigoureusement pour cette dernière alternative (Le peuple et la langue des Mèdes, 1879). Il a fourni en sa faveur des observations, des arguments dont plus d'un m'a paru irréfutable. Cependant, dans une notice ethnologique que j'ai eu à rédiger sur la Perse (*Grande Encyclopédie*), j'ai dû dire que d'après lui, le fond de la population mède était aryen, et que les dominateurs seuls étaient touraniens. On a cru que j'avais mal traduit sa pensée. Et le fait est qu'on peut trouver dans son même ouvrage sur les Mèdes, de quoi soutenir deux opinions très différentes. Je vais le montrer et donner en même temps la raison de ce flottement entre ces thèses contraires. Il dit textuellement (p.6) : « La caste qui domina en Médie longtemps avant la chute de l'empire des Sémites était sûrement d'origine

indo-germanique. Nous pourrions dire plus : C'était la même nation qui peuplait la Perse, et qui l'habite encore aujourd'hui. Mais tout comme de nos jours, une grande partie de la population appartenait alors à une autre *race allophyle* qui s'était maintenue en Médie, surtout dans la partie septentrionale, et c'est la langue de ces tribus qui a été conservée sur les rocs de Behistoun et de Persépolis. » Oppert n'avait aucune donnée ethnologique quelconque pour soutenir cette opinion. Il voulait seulement expliquer la coexistence en Médie de deux langues étrangères l'une à l'autre. En un autre passage, il affirme que l'aristocratie de la Médie était formée des *Arizantes*, chose dont il ne donne non plus aucune preuve au surplus, et il nous explique qu'elle prenait le nom d'*Arizantes, hommes de race aryenne*, pour se distinguer du reste de la nation, de race touranienne. D'où indubitablement la conséquence que, d'après Oppert, la masse des Mèdes n'était pas aryenne, mais touranienne. Malheureusement, ne pouvant se détacher de la tradition sur nos origines asiatiques, il a prétendu que cette masse touranienne avait été précédée par une masse aryenne, ce qui est évidemment difficile non seulement à admettre, mais à comprendre. Il s'est appuyé sur un passage d'Hérodote qu'il qualifie de « précieuse donnée ». Livre VII, paragr. 62, parlant des Mèdes de l'armée de Xerxès, Hérodote dit : « Ils avaient à leur tête Tigrane de la maison des Achéménides. Tout le monde les appelait anciennement Aryens. Mais, Médée de Colchos ayant passé d'Athènes dans leur pays, ils changèrent aussi de nom suivant les Mèdes eux-mêmes. »

Hérodote ne rapporte cette légende à la suite d'une autre du même genre sur les Perses, qu'incidemment. Elle

n'est qu'une explication fabuleuse de l'origine du nom des Mèdes qu'on a pu faire venir, comme celui-ci de tant d'autres peuples, du nom d'un héros. Mais Hérodote lui-même n'y fait pas même allusion dans les chapitres consacrés aux Mèdes. Elle est contredite par tous les faits et cette circonstance en particulier que le nom de Mède figure dans des documents authentiques fort anciens et qu'au contraire celui d'Aryen n'y figure jamais. D'autre part au surplus le nom des Mèdes n'a jamais eu aucun rapport avec celui de Médée. Oppert lui -même l'a démontré d'avance, en démontrant qu'il n'a aucune étymologie aryenne, et qu'il vient du sumérien, *Mada* « pays ». Mais il retient seulement ce membre de phrase explicatif de la légende : « Tout le monde les appelait anciennement aryens. » « Nous serions très enclins, dit-il (p. 9), à accepter cette donnée d'Hérodote que les Aryens ont précédé les Mèdes. En tout cas, les Iraniens habitaient le pays depuis des temps très reculés .» Et pourquoi est-il enclin à accepter cette donnée, *altérée* de celle d'Hérodote, que les Aryens ont précédé les Mèdes ? Parce qu'il reconnaissait alors avec tout le monde à l'*Avesta*, le caractère d'un monument littéraire d'un âge très reculé. Il le dit également lui-même : « Dans « ce livre antique », l'*Airyanem Vaejo*, le « berceau aryen » est rappelé ; le nom de la Médie n'y est pas *encore*, et pourtant les noms géographiques de l'Avesta se sont conservés jusqu'à nos jours. »

Les noms géographiques de l'Avesta se sont en effet conservés jusqu'à nos jours. Et ce n'est pas là *a priori* une preuve de sa haute antiquité. Au contraire. Pourquoi donc le nom de la Médie, indubitablement ancien, qui figure sur des monuments authentiques à l'exclusion de

celui d'Aryens, n'y serait-il pas encore ? Son absence s'explique maintenant pour nous par son ancienneté même. Nous dirons qu'il ne s'y trouve *plus*, la Médie ayant disparu politiquement au moment de sa rédaction. Mais tel ne pouvait pas être le point de vue d'Oppert, il y a 28 ans. Et l'opinion qui s'imposait alors de la présence primordiale des Aryens dans l'Asie centrale, l'engageait dans ces contradictions que nous sommes obligés de relever aujourd'hui.

Après nous avoir affirmé catégoriquement que l'aristocratie médique était sûrement d'origine indo-germanique, il s'efforçait de prouver que les rois Mèdes de l'histoire étaient des touraniens vengeant leur race, qu'Ecbatane (Hagmatana est un nom aryen) avait été élevée en plein pays aryen, et que le triomphe final des Perses, n'était qu'un *retour*, une restauration de l'hégémonie aryenne.

Mais cette hypothèse d'une ancienne domination aryenne, antérieure à la constitution de l'empire Mède, ne repose, je le répète, absolument sur rien. Il n'y aurait pas l'apparence d'un fait pour le suggérer, sans l'idée erronée qu'on se faisait de l'ancienneté de l'*Avesta*. Elle est inconciliable avec les données sur les Mèdes fournies par Oppert lui-même. Bien plus elle est inconciliable avec l'histoire positive, celle d'Hérodote en particulier.

Oppert a sans doute raison lorsqu'il soutient que les premiers rois Mèdes sont des touraniens. Mais ces rois se redressaient contre l'Assyrie et il n'y a pas la moindre apparence qu'ils aient eu à lutter contre une caste aryenne maîtresse du pays. Ils n'avaient même pas à compter avec les Perses, pauvres pasteurs qu'ils soumirent

dès qu'ils le voulurent, sans la moindre difficulté. Voici celui des arguments d'Oppert en faveur de l'origine touranienne des rois Mèdes, qui est le plus clair et le plus frappant. Tous ces rois ont, dans Hérodote, des noms aryens. Mais ces noms ne sont pas les mêmes dans les fragments de Ctésias, médecin de Xerxès, conservés par Diodore de Sicile. Pourquoi les mêmes rois ont-ils été appelés différemment par Hérodote dont la véracité a été tant de fois prouvée et par Ctésias, un Perse, bien placé pour avoir sur son pays des renseignements de première main ?

Ainsi le Cyaxare d'Hérodote est appelé *Astibaras* par Ctésias. Pourquoi ? Le nom perse d'où est venu Cyaxare est *Urakhsatara*. Le même nom en médique, dans la langue du second texte de l'inscription de Béhistoun, « *Vakistarra* », a le sens de « porteur de lance ». Eh bien ! le nom conservé par Ctésias, a aussi le sens de « porteur de lance ». Ctésias a donc donné comme nom de Cyaxare, la traduction en perse, du nom médique. L'autre nom perse, *Urakhsatara*, est une simple aryanisation, une transcription en langage perse du même nom médique. Ce dernier est donc le vrai nom, le seul original. Et Oppert conclut justement : « Les rois de la dynastie médique (ce sont en réalité les premiers rois mèdes connus et les plus anciens) portent des noms touraniens de leur race. Ces noms ont reçu par eux une forme aryenne qui ne correspond pas à leur signification. Le sens est rendu en Perse par la forme de Ctésias... La domination des Perses ramena (il faut lire *amena*) le règne des tribus aryennes et ainsi tous les noms des Mèdes qui figurent sous Darius et plus tard, portent le cachet irrécusable de leur origine *non* touranienne. Nous pouvons alléguer

en faveur de l'*aryanisation usuelle* des noms touraniens, de curieux exemples tirés du texte perse de Behistoun. Il ne s'agit pas de Mèdes, mais d'une race apparentée, celle des Susiens. Un homme originaire de ce peuple, se révolte; il se nomme *Assina*, à ce qu'attestent les textes médique et babylonien. L'original perse en fait *Athrina* « sacré au feu ».

L'aryanisation est en rapport immédiat et direct avec la présence des Perses et, par eux, elle semble déjà fort avancée dès le temps de Darius. Voilà une première chose incontestable et incontestée, sauf qu'on n'a pas voulu en voir la signification. Il n'y a pas trace historique d'une aryanisation antérieure à la constitution du royaume médique. Voilà une seconde chose qui, si elle est contestée, l'est du moins sans preuve. M. Oppert ne cite lui-même de faits qu'en faveur de l'antériorité des Mèdes, dans la Médie et la Perse actuelle. Le nom même de la Médie, est un mot sumérien, *Mada*, qui a le sens de pays. Il n'a aucune étymologie aryenne. « C'est, dit Oppert, un mot touranien devenu nom géographique. Les Aryens l'ont ensuite accepté comme celui de leur pays natal. » S'exprimer ainsi c'est bien. Comment d'ailleurs les Mèdes ne seraient-ils pas antérieurs dans la Médie même, s'ils sont apparentés aux Sumériens, autochtones de la Chaldée et aux Susiens qui n'ont jamais eu à lutter que contre des Sémites pour défendre leur langue et leur race ? Le nom de *Madaï* se trouve dans la Genèse (X, 2), parmi les enfants de Japhet. Ce nom était donc répandu au loin au moment où ce texte a été rédigé. On ne l'a pas contesté. Ce texte, il est vrai, datant sans doute d'environ 825 avant notre ère, ne nous reporte même pas à l'époque de l'inscription assyrienne plus

haut rapportée où sont cités Mèdes et Perses. Mais il ne contient pas le nom des Perses, et comme il a été rédigé sans doute d'après les bruits ou notions les plus répandus, il en résulte que le nom des Mèdes était encore seul connu au loin, ce qui est bien un sérieux indice d'antériorité en faveur de ceux-ci.

Quelle était enfin la langue des Mèdes ? C'est celle du second texte de l'inscription de Béhistoun, d'après Oppert. Oppert donne pour la considérer comme celle parlée en Médie par les Mèdes, des raisons qui me paraissent irréfutables. Elle forme avec l'antique sumérien et surtout avec le Susien ou anzanite un même groupe. Oppert avait reconnu sa parenté avec l'anzanite et le père Scheil en faisait un néo-anzanite. Ce groupe ne peut entrer dans aucun des cadres modernes. De toutes les souches principales, dit Oppert, c'est celle du turc qui semble offrir le plus de rapports avec le médique, sans qu'on doive exclure de fréquentes analogies avec le groupe ougrien et finnois proprement dit. » Il ne s'agit pas là de parenté, mais d'analogies dans la structure grammaticale, comme il y en a par exemple aussi entre le basque et ces mêmes groupes de dialectes agglutinants, y compris ceux d'Amérique, sans qu'on en doive conclure au plus lointain ni au plus fugitif contact. L'inscription de Béhistoun en triple texte, est en plein pays Mède. Elle est gravée dans un angle rentrant de la montagne, à une hauteur de plus de 50 mètres au-dessus de sa base. Et l'escarpement du rocher au-dessous, en rend aujourd'hui l'accès presque impossible. On la voit difficilement du chemin. Mais autrefois, un escalier détruit, dit-on, par Tamerlan, y conduisait. Et sur son rocher d'une élévation totale de 500 m., elle formait un monument imposant,

puisqu'elle encadre en quelque sorte un immense *bas-relief* représentant Darius et ses prisonniers royaux. En la faisant placer dans un retrait, à une certaine hauteur, Darius voulait la mettre à l'abri de toute dégradation. Et son calcul a été bon, puisqu'après 2500 ans, elle est encore presque intacte. Mais elle était faite pour être vue. Elle est à proximité de la grande route, d'une très grande route, entre Kermanchah et Hamadan, bâtie sur Ecbatane. Cette route était celle qu'on devait suivre pour aller de la Babylonie, de Ninive, à Ecbatane, l'ancienne capitale de la Médie, en Médie, en Perse. Elle était donc faite pour être lue. Et c'est pour qu'elle fût lue par tout le monde, par tous les habitants de la région en particulier, que Darius l'a fait graver en trois langues, le Perse d'abord, le Mède ensuite, puis l'Assyrien. Il est d'avance certain que ces trois langues devaient être parlées dans la région.

Ce monument publié par Flandin et Coste (*La Perse ancienne* t. I. pl. XVIII. — fol. Paris. — 1843-1854), a été copié pour la première fois dans son texte par sir Henry Rawlinson (1837-1848) qui a dû, pour accomplir ce travail énorme, se faire suspendre à bras d'homme du haut de la montagne. Ujfalvy a eu l'idée excellente de donner une reproduction exacte des figures des personnages dans son mémoire : L'Iran : *iconographie et anthropologie irano-indiennes* I br. gr. 8° Paris 1900. Le texte perse, de 400 lignes, est en bas, au-dessous du bas-relief, en cinq colonnes, le plus à portée de la vue. La traduction médique, à gauche, en trois colonnes, est d'ailleurs au même niveau. La version assyrienne est sur plus de cent lignes énormes, aujourd'hui en partie détériorées, à gauche, au-dessus du bas-relief et du texte

médique. La tête de chacun des prisonniers de Darius est surmontée d'une note donnant son nom et relatant son méfait. D'après la disposition même des trois versions, il est évident que c'est la version médique et la version perse qui devaient être le plus lues : c'est le médique et le perse qui étaient le plus répandus dans le pays. Il n'est pas supposable que Darius aurait employé un dialecte d'un pays éloigné et qui n'aurait pas été intelligible en Médie où il érigeait son monument. Or, comme en Médie, en dehors de débris des anciens dominateurs assyriens, il y avait en présence deux nationalités, dont le perse, la langue qui n'est pas le perse est forcément celle parlée par les Mèdes.

M. Oppert a saisi plusieurs preuves indirectes que cette langue qu'il a appelée *médique* est bien celle dans laquelle Darius entendait en effet s'adresser particulièrement aux Mèdes. Ainsi, quatre villes dont tout le monde connaissait la situation, sont simplement nommés : Babylone, Passargades, Ecbatane, Arbèle. De Rhages en Médie, il est dit dans les deux textes *perse* et *assyrien* qu'elle est en Médie, parce que les lecteurs du perse et de l'Assyrien ne connaissaient pas cette ville. Dans le texte *médique*, il est simplement nommé. Pourquoi ? Evidemment parce que ce texte s'adressait aux habitants de la Médie, qui eux devaient bien connaître cette ville de leur pays.

A la fin de la version médique, Darius dit qu'il a fait d'autres inscriptions en *aryen*. Il n'a pas dit cela en perse, les Perses pouvant par eux-mêmes prendre connaissance de ces autres inscriptions. Il le disait donc pour les Mèdes exclusivement. Ceux-ci, en contact avec les Aryens, ne parlaient donc pas aryen.

Darius s'intitule, « Perse, fils de Perse, Aryen, de race

aryenne ». Il n'insiste pas sur cette dernière qualité dans la version assyrienne. Les Babyloniens et Ninivites ne connaissaient pas les Aryens. C'est du moins un indice qu'ils ne les connaissaient pas, qu'ils n'avaient encore jamais été en contact avec eux, et que par conséquent ils étaient des nouveaux-venus sur la scène. Au contraire, dans la version médique, cette qualification est soulignée, et son nom perse est conservé. Cette version s'adressait donc à des gens qui, sans être aryens, étaient en contact avec eux, et familiarisés avec leurs mœurs. Or c'était bien justement le cas des Mèdes. Oppert dit encore : « Dans le texte de Béhistoun, Darius atteste solennellement qu'il a toujours eu la *protection d'Ormazd et des autres dieux qui existent.* La traduction médique seule ajoute, les deux fois que cette assurance est répétée, les mots significatifs : « *d'Ormazd, dieu des Aryens* ». Et ce qu'il y a de plus frappant dans cette formule, c'est l'emploi du génitif pluriel perse *Ariyanom*, au lieu du médique *Harriyapinna.* « Le monarque affirme donc sa religion en qualité d'Arya, ce qu'il omet dans les texes perses et assyriens. Par là il constate l'opposition entre l'Aryen et le Mède, entre l'Arya et le rejeton de Tour ».

Il y a d'expresses réserves à faire sur l'emploi de ce terme de *rejeton de Tour.* Mais nous savons positivement par l'histoire qu'il a d'abord existé un antagonisme entre les Perses et les Mèdes, que la nationalité perse a surgi de la Médie et qu'après de longues luttes, elle l'a absorbée. Que nous retrouvions un reflet de cet antagonisme dans les deux versions perse et mède de Béhistoun, cela ne peut donc surprendre, mais ajoute quelque chose aux preuves que les deux nationalités parlaient deux langues différentes et du même coup que la langue

anaryenne était bien le *médique*. Oppert s'efforce en outre d'établir que ce médique, quoique étroitement parent du Susien, n'était cependant pas l'idiome parlé en Susiane. Mais la distance entre Hamadan ou Ecbatane et Suse, égale à peu près celle de Paris à Dunkerque. Elle n'est pas très grande, et les différences dialectales entre les deux pays pouvaient de même n'être pas très grandes non plus, comme on s'en est assuré.

La parenté établie du susien et du médique a une signification propre qui est en soi d'une grande utilité pour nous. Elle est en effet un indice de la parenté même des deux peuples anzanite et médique, et étant donnée l'énorme ancienneté du premier, elle nous garantit une fois de plus l'antériorité des Mèdes, dans le pays auquel ils ont donné leur nom, sur tout autre peuple. Cette parenté au surplus dont la communauté de langue est un indice, elle nous est déjà confirmée pleinement par l'histoire. L'histoire nous montre en effet dans les Mèdes, comme dans les Susiens, les héritiers riches et industrieux de la vieille civilisation chaldéenne, alors que les Perses apparaissent d'abord comme des intrus plus méprisés que redoutés.

D'après le texte déjà cité d'Hérodote, les Mèdes restèrent assujettis aux Assyriens pendant 520 ans. En luttant contre ce joug, ils finirent par s'aguerrir. Il n'est pas question des Perses dans ce mouvement.

Et le fondateur de la royauté médique, Déjocès, n'a nullement l'allure d'un guerrier ou d'un conquérant. Bien au contraire. C'est par des œuvres de justice, des œuvres de paix, qu'il appelle l'attention sur lui. « L'idéal des Mèdes était de cultiver leurs campagnes sans crainte d'en être chassés par la violence et l'injustice. » C'était un

sage à qui on demandait des sentences arbitrales. « Les procès lui étaient envoyés par écrit, il les jugeait, les renvoyait avec sa décision. » Nous retrouvons ainsi chez lui le caractère qu'on a reconnu aux gouverneurs et rois anzanites, à Suse, et à toute cette population de cultivateurs et d'ouvriers de la vieille Chaldée. Déjocès n'a rien non plus cependant d'un philosophe pauvre ou d'un patriarche nomade voué à une vie simple. Il se fit tout de suite bâtir un palais. Et il construisit ensuite sa capitale Ecbatane. « Il y avait en tout sept enceintes, dit Hérodote, et dans la dernière le palais et le trésor du roi. » Le palais avait sept stades de tour, d'après Polybe. La charpente en était de cèdre ou de cyprès. Les poutres, les plafonds, les colonnes des portiques et les péristyles étaient revêtus de lames d'or et d'argent. Et l'on sait positivement que dans cette capitale, admirablement située, puisque son emplacement est encore occupé de nos jours, et fortifié, d'énormes, d'incroyables richesses furent entassées. Plus d'un siècle après qu'elle avait été pillée par Alexandre et Séleucus, Antiochus III put en emporter 26 millions d'argent.

La puissance des Mèdes fut un instant considérable. Ils étendirent leur domination en Cappadoce et jusque dans la Lydie (Hérod. I, 72, 74), et leur nom seul inspirait de la terreur aux Grecs (Hér. VI, 112). Leur civilisation matérielle était fort au-dessus de celle des autres peuples à qui ils faisaient envie et servaient d'ailleurs aussi de modèles. Ils écrasaient d'abord les Perses de leur luxe, comme de leur mépris.

Astyage, inquiété par un songe, ne voulut pas donner pour époux à sa fille Mandane, un Mède digne de lui par sa naissance ; mais, dit Hérodote (I, 107), il lui fit

épouser un Perse, nommé Cambyse, qu'il connaissait pour un homme d'une grande maison, parce qu'il le regardait *comme bien inférieur à un Mède de médiocre condition.* » Cyrus devait naître de ce mariage. L'oracle de Delphes consulté par Crésus avait répondu : « Quand un mulet sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien efféminé... » Crésus ne comprit pas qu'il s'agissait de Cyrus, rejeton de parents de deux races différentes. Son père, lui expliqua l'oracle après coup, il était d'une origine moins illustre que sa mère : celle-ci était Mède et fille d'Astyage, roi des Mèdes ; l'autre Perse et sujet de la Médie : et « *quoique inférieur en tout*, il avait cependant épousé sa souveraine. » (Hérod. I, 91, 55). L'emploi seul de cette expression de *mulet*, indépendamment de l'antipathie physique accusée entre les deux peuples, est l'indice évident d'une différence de race entre eux.

Crésus, au moment où il marchait contre Cyrus, reçut ces conseils du Lydien Sandanis : « O roi, tu te disposes à faire la guerre à des peuples qui ne sont *vêtus que de peaux*, qui se nourrissent non de ce qu'ils voudraient avoir, mais de ce qu'ils ont, parce que leur *pays est stérile :* à des peuples qui faute de vin, ne s'abreuvent que d'eau, qui ne connaissent ni les figues, ni rien de bon. Vainqueur, qu'enlèveras-tu à des gens qui n'ont rien ? Vaincu, considère que de biens tu vas perdre ! S'ils goûtent une fois les douceurs de notre pays, ils ne voudront plus y renoncer. Nul moyen pour nous de les chasser. » Sandanis ne persuada pas Crésus, ajoute Hérodote (I, 71). Il disait pourtant vrai. « Les Perses, avant la conquête de la Lydie, ne connaissaient ni le luxe ni les commodités de la vie. »

C'est aux Mèdes toutefois que ces rudes pasteurs vêtus

de peaux, devenus les maîtres de ceux dont ils avaient été les *esclaves* (H. I, 129), empruntèrent leurs vêtements. Et l'expression qu'emploie Hérodote en la circonstance est bien curieuse. « Les Perses adoptent facilement les usages *étrangers*, dit-il (I, 135). Ils ont pris en effet l'habillement des Mèdes, trouvant qu'il est plus beau que le leur. »

Cyrus lui-même acceptait que Crésus qu'il venait de capturer, lui dise en parlant de ses soldats : « Les Perses naturellement insolents, sont pauvres. Si tu souffres qu'ils pillent cette ville et qu'ils retiennent le butin, il est probable que celui qui en aura fait le plus grand n'en sera que plus disposé à la révolte. » Il flattait Cyrus en le traitant de roi des Mèdes.

Les Perses, au moment même où Cyrus les groupe et se met à leur tête pour s'emparer du trône de Médie, n'étaient pas seulement bien plus pauvres, ils avaient d'autres mœurs. Il y avait des laboureurs parmi eux. Mais la plupart, semble-t-il, étaient encore nomades. « Les Daens, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens, sont nomades et ne s'occupent que de leurs troupeaux, » dit Hérodote (I, 125). Ce détail est d'une importance considérable. Les Mèdes, cultivateurs ou citadins vivant dans des « bourgades », étaient étrangers à la vie nomade. Autre détail bon à retenir : Les Perses portaient, comme les Gaulois, les cheveux longs, fort longs (VI, 19). Ils prisaient pardessus tout les vertus guerrières, regardant comme un mérite d'avoir beaucoup d'enfants (I, 136). Ils portaient de longs hauts-de-chausses qui leur couvraient les jambes (VII, 61), se distinguant ainsi des peuples de l'antiquité qui avaient les jambes nues, pour ressembler aux Gaulois et aux Scythes. S'ils n'ont point emprunté

aux Mèdes (inventeurs du pantalon) l'usage des longs hauts-de-chausses, ils leur ont emprunté d'autres pièces de vêtement : des tuniques de diverses couleurs et garnies de manches. Je ne crois pas qu'ils leur aient emprunté la tiare « bonnet de feutre bien foulé », mais des cuirasses de fer, travaillées en écaille de poisson, qui sont restées en usage au Caucase chez les Khevsours. Ce qui est médique chez eux, est élément de civilisation supérieure. Et à part ces emprunts signalés par l'histoire elle-même, il y a évidemment, sous tous les rapports, des différences assez tranchées entre eux.

Pour l'établir au surplus, avec une certitude entière, nous pourrions nous passer de l'histoire, à plus forte raison de données linguistiques qui n'ont pas fixé définitivement les convictions de tous les linguistes.

II. — Lorsque, pour la première fois, un texte assyrien (milieu du IXe siècle avant notre ère) nomme les Perses, ceux-ci, pasteurs montagnards dont la vie devait être semblable à celle des Kurdes nomades, habitaient les hauteurs, non à l'est de la Médie, en dépit des suppositions sur la présence ancienne des Aryens, à l'Orient des pays de civilisation mésopotamienne, mais à l'ouest N.-O. contre l'Azerbeidjan et sur le cours supérieur des affluents du Tigre qui prennent leur source au sud du lac Ourmiah. Lorsque Dejocès, plus d'un siècle après, réunit tous les principicules Mèdes sous son autorité (710), les Perses ne devaient pas être encore bien loin de leur patrie première. Phraorte (657), son successeur, les soumit sans difficulté. C'est donc sous la dépendance des Mèdes, mais combattant cependant avec eux en auxiliaires et en alliés que les Perses se présentent d'abord à l'histoire.

La Médie était dès lors pénétrée d'Aryens. Si cependant une tribu mède, les « Arizantes » se qualifiaient d'hommes de race aryenne, c'est que la masse de la nation n'était pas encore aryenne. Les Perses restèrent absolument soumis aux Mèdes jusqu'à Cyrus (550) pendant plus de deux siècles, et Nabonid, le roi de Babylone (556), contemporain de Cyrus qui devait être battu par lui (539), qualifie encore celui-ci dans ses inscriptions de *vassal* ou de *serviteur d'Astyage*. Ils n'ont pas été assimilés, l'antagonisme entre eux n'ayant pas cessé jusqu'au moment où ils ont écrasé leurs anciens maîtres. Pasteurs et nomades en majorité, encore au temps de Cyrus, ils étaient restés pauvres, et l'antiquité les a signalés justement comme vêtus de peaux, de même que des Caucasiens actuels, des Kurdes, au moment où ils entrent sur la scène. Ils avaient peu à peu descendu le Zagros, et occupaient toutes les hauteurs jusqu'à Suse. Des Susiens s'étaient sûrement réfugiés parmi eux (c'était leur habitude de gagner les montagnes pendant les tourmentes), après le passage destructeur d'Assur-ban-abal. Les Assyriens partis, ils se trouvèrent ainsi à peu près les maîtres de la Susiane, le pays entier, loin des villes, ayant toujours été à la discrétion des nomades. Mais ce n'est que plus de deux siècles après qu'ils avaient été signalés par les Assyriens au sud du lac Ourmiah, que nous les trouvons au nord de la Susiane (630 environ). Ce n'est que trois siècles après cette première mention que surgit Cyrus et que nous avons des renseignements certains sur leur présence.

Au temps d'Hérodote, il y avait déjà 450 ans qu'ils avaient été signalés au nord-ouest de la Médie, et 250 ans au moins qu'ils étaient liés politiquement aux Mèdes.

dont ils avaient d'abord été les sujets. Ils étaient pénétrés par la civilisation médique ; mais multipliant bien davantage que les Mèdes, une de leurs lois étant d'avoir beaucoup d'enfants, et ayant pour les actions d'éclat et les vertus guerrières, un penchant héréditaire, ils avaient acquis déjà, au temps de Darius, une prépotence politique qui devait être définitive et entraîner l'aryanisation complète de la Médie.

Ainsi s'explique la difficulté qu'on éprouve à retrouver dès cette époque reculée les éléments non aryens de la Médie, bien que personne n'ait contesté leur existence et que, par les mages qui furent un instant les maîtres du pouvoir avant l'avènement de Darius, ils aient encore fait sentir aux Perses leur influence antagoniste. Mais aux indications tirées de la langue, des noms propres, etc., pour séparer nettement à l'origine les deux éléments, s'ajoutent encore celles plus catégoriques qui ressortent de la considération des caractères physiques.

J'ai plus haut signalé les caractères reconnus au vieux roi sumérien, Goudéa, aux soldats de Naram-sin, etc.

Nous avons, de l'époque même où ils vivaient, des figures où les caractères sémitiques sont même exagérés. Le type assyrien était d'ailleurs trop connu, trop répandu, trop semblable partout à lui-même, pour qu'il ait pu être altéré du tout au tout par le sculpteur même le moins habile. Nous le retrouvons toujours pareil dans les nombreux bas-reliefs. Or, sur la statue de Goudea, les traits les plus frappants, ceux du nez surtout, sont précisément les plus opposés à ceux du type sémitique, assyrien. Goudea semble avoir la figure écrasée et carrée, les pommettes assez massives, le nez concave, en partie déprimée, de nos races brunes brachycéphales. Il n'a rien,

en tout cas, de la saillie en avant de la partie médiane du visage allongé, des sémites dolichocéphales. Nous avons le droit de le rapprocher de nos Tadjiks, par exemple, les plus purs. Et comme il est sumérien, d'une langue bien différente de celle de l'assyrien et autres dialectes de même origine, il représente évidemment pour nous ce fond primitif de population agricole et industrieuse sur laquelle les Sémites sont venus implanter leur domination.

Eh bien ! ce même type sumérien, nous le retrouvons, ennobli, embelli peut-être, chez le roi Mède dont Darius a fait graver le portrait sur le rocher de Béhistoun. On n'a jamais pensé que ces profils de rois et de révoltés avaient été tracés au hasard. Certes leur ressemblance n'est pas garantie. Mais il s'agit seulement pour nous de reconnaître chez eux des différences ethniques accusées. Or s'il est un profil dont les caractères ethniques sont bien accusés, c'est justement celui du roi des Mèdes. Il s'agit là d'hommes de nationalités très différentes, mais chez lesquels les types aryen et sémite se mêlent ou sont difficiles à séparer. *Martiya*, usurpateur de la Susiane, au nez busqué si fort, est un assyrien bien reconnaissable. A côté de lui, on peut encore classer *Araka*, roi de Babylone. Chez d'autres le type blond à nez aquilin et droit, est assez reconnaissable. Le *Sace* a toute l'apparence d'un blond au nez droit, à la moustache très relevée, à la chevelure et à la barbe abondantes. Aucun détail, si petit qu'il soit, de sa physionomie, n'autorise à le rapprocher des Kirghizes, et l'assimilation qu'on en a faite avec les Kirghizes, est une erreur dont l'absurdité m'a déconcerté lorsque je l'ai vu. Il porte le long bonnet que décrit aussi Hérodote.

sauf que sa pointe se courbe en arrière (VII, 64). « Les Saces, qui sont Scythes, avaient des bonnets foulés et terminés en pointe droite, des hauts-de-chausse, des arcs à la mode de leur pays, des poignards, des haches appelées Sagaris. »

A part ce Sace, du crâne duquel nous ne pouvons rien dire, à cause de son bonnet, tous ces individus, à une ou deux exceptions près, ont le front bas assez fuyant et le crâne fort allongé, d'un diamètre antéro-postérieur élevé. Ce détail a d'abord passé inaperçu. Mais pour nous il a en soi une grande importance, puisque nous savons que blonds et sémites sont dolichocéphales. Ce qui rend ce caractère particulièrement significatif, c'est que justement il ne se retrouve pas sur toutes les têtes. Il a donc été indiqué d'après des observations positives. Et l'exception, la tête où il ne se retrouve pas, c'est justement celle du Mède. Il est seulement atténué sur une autre tête, celle du roi de Sagartie. Ce Mède qui a le nez large et concave, la face carrée, est donc brachycéphale, avec une voûte cranienne plus élevée. Il est admirable que nous puissions reconnaître ainsi sur ce profil, non pas un trait isolé, mais l'ensemble des traits d'une race, distincte des blonds et des Sémites, de la vieille race autochtone. Si nous retrouvons ces mêmes traits chez Goudéa, nous les retrouvons plus nettement encore chez nos Tadjiks purs de la Sogdiane. Le profil de ce roi Mède est exactement celui de femmes de Samarcanda représentant le plus vieil élément indigène.

Une telle coïncidence si complète, et si exactement correspondante avec tous les renseignements tirés de la linguistique et de l'histoire, n'a rien à voir avec le

hasard. Nous ne pouvons pas être victimes d'une apparence, d'une illusion, d'une erreur. Nos Tadjiks actuels sont bien des descendants des Mèdes; les Mèdes étaient bien des descendants des Sumériens. Nous avons d'ailleurs pour l'affirmer des éléments de preuves plus catégoriques encore que des portraits.

A l'aide de comparaisons craniologiques d'une rigueur incontestable, et qui n'ont d'ailleurs jamais été l'objet de contestations sérieuses, nous avons prouvé que les Tadjiks purs étaient de la même famille que nos slaves du midi, Ligures, Savoyards, Bas-Bretons, Auvergnats bruns. Si une telle parenté est certaine, c'est qu'il y a eu contact immédiat entre les ancêtres des uns et des autres, c'est que les ancêtres des uns et des autres ont formé jadis une seule unité ethnique. Tadjiks, Savoyards, Ligures et brachycéphales énéolithiques de la Méditerrannée (*Rev. Ec. A.* 1908), descendent des mêmes parents. Ils ont eu la même origine ; ils sont sortis de la même aire géographique, de la même patrie. Cette patrie, nous en sommes sûrs, c'est l'Asie antérieure, presque toute l'Asie antérieure, de l'Oxus à la Méditerranée. Nous avons montré l'incessante poussée qu'ont exercée les Sémites venus par l'Arabie, sur une population indigène, dont la très vieille civilisation se montre, par les fouilles de Suse, enracinée et répandue dans l'Asie antérieure, dès les âges de pierre d'une très longue durée. Cette vieille population s'est conservée plus ou moins pure sur les confins des empires sémitiques. Elle a toujours montré vis à vis de ceux-ci une certaine antipathie de mœurs et de caractère. L'histoire de l'Elam, sous ce rapport, est trop identique à celle de la Médie, pour que nous ayons le droit d'en douter. Et nous savons bien que des

divergences physiques correspondaient à cette antipathie morale. Les Sémites assyriens ont fini par être les victimes de cette antipathie de race. Les Mèdes les ont détruits politiquement, mais sans les faire disparaître du sang de la population, où ils ont laissé partout des descendants disséminés.

Et ce que nous savons déjà des caractères physiques des Mèdes nous est confirmé par ce que nous savons des Hittites, des anciens Cappadociens, par ce que nous avons découvert au Caucase, par ce que nous observons en Asie mineure, en Grèce même.

Le roi assyrien Téglatphalasar (XIIe ou XIIIe avant notre ère) a raconté dans une inscription de 800 lignes qui est un des plus anciens monuments écrits de l'Assyrie, qu'il a subjugé l'Asie mineure, et surtout la Cappadoce. Les Cappadociens et Hittites, au sud, jouissaient d'une civilisation industrielle avancée. Ils ne parlaient pas une langue sémitique, et leur type n'était pas sémitique. Leur langue devait être exactement de la même famille que le sumérien et le médique, puisque les auteurs (Couder, Peiser) qui s'en sont occupé, ont pu dire d'elle ce qu'Oppert a dit du Médique comparé au Turc. En Cilicie, en Arménie, le long de la Caspienne, les langues parlées primitivement se rattachent à ce même groupe, d'après leurs vestiges. Au XIVe siècle avant notre ère, une guerre entre les Hittites et Ramsès II fut suivi d'un traité « gravé en babylonien sur une tablette de métal » qui est le plus ancien instrument diplomatique conservé. Les Egyptiens appelaient les Hittites, *Khati* ou *Khetas*. Et d'après leurs monuments ils étaient de deux types ; l'un dans le sud, était sémitique ; l'autre dans le nord, « offre la plus grande ressemblance, dit Chantre (*Mission*

en Cappadoce, 1898, p. 209), avec les Proto-Arméniens de Tello, en Chaldée. » Il s'agit là du type de Goudéa, des Sumériens. Il est inadmissible d'ailleurs qu'aux noms de Sumérien, de Mède, les plus anciens noms ethniques de l'histoire, ceux des premiers peuples civilisés de l'Asie, soit substitué un autre nom arbitrairement choisi. Ce type a été qualifié de Turco-Mongol. Nous avons vu qu'il diffère par des caractères essentiels du Turco-Mongol. C'est celui des Tadjiks actuels. Et M. Chantre le distingue fort bien tout en le qualifiant d'*arménoïde* (pourquoi ?) au lieu de *médique*. Suivant lui les Hettéens étaient petits ou de taille moyenne ; ils avaient la tête ronde et surélevée, le nez droit, relevé du bout (concave donc), sans dépression cependant à la racine, la face en avant, les pommettes parfois proéminentes, les cheveux frisés. C'est bien la même race médique avec quelques variations dans les caractères de la face peut-être et nous la retrouvons dans l'ancienne Grèce, en Sicile, tout comme dans le centre de l'Europe.

Entre l'ancienne Cappadoce et ce qui fut le centre de la Médie, s'étend aujourd'hui le Kurdistan. Il est presque commandé de chercher parmi les Kurdes des descendants des anciens Mèdes. Et c'est en effet comme tels que les présentent les historiens arméniens. Ce sont à coup sûr, ai-je eu occasion de dire (*Bullet. de la soc. d'Anthr.* 1899, p. 608), les indigènes les plus purs de l'ancienne Médie. Ils occupent en effet une partie montagneuse de l'ancienne Médie, entre la Mésopotamie au sud, l'Arménie au nord, la Cappadoce à l'ouest, depuis un temps immémorial. Ils y ont toujours joui d'une indépendance relative. La plupart d'entre eux sont des cultivateurs paisibles de mœurs comparables

à celles des Mèdes. A ces cultivateurs se superpose une sorte d'aristocratie guerrière de pasteurs à moitié nomades. Ces Kurdes guerriers sont à leur tour comparables aux anciens Perses. Cette aristocratie m'a paru être caucasienne par les mœurs. Les yeux bleus et gris domineraient chez elle. J'ai admis que sur tous les Kurdes s'était exercée une certaine action des Turcs ; et qu'ils comprenaient en outre des descendants d'Assyriens, en même temps que des blonds de même origine que les anciens Perses et les blonds du Caucase (*Bullet.* 1901, p. 652).

Cela reconnu, l'absence parmi eux de tout élément médique resterait inexplicable. Les portraits de Kurdes publiés se rapportent au type persan Hadjemis. Ce sont ceux d'individus à figure assez allongée pour la plupart et à nez étroit et haut. « Les indices céphaliques pris par E. Chantre sur un bon nombre d'entre eux (moyenne de 131 mesures, 81,3) et ceux en petit nombre (7) pris par un médecin russe de Tiflis (Pantoukhov) (moyenne 77,6) les classent de même tout près des Persans Hadjemis, où se sont mêlés les sangs assyrien et mède, tadjik et turcoman. Ils ont donc été formés des mêmes éléments que ces derniers, puisqu'au point de vue des origines, des vicissitudes, des contacts, des mélanges, ils ne peuvent pas en être séparés. Mais les Kurdes renferment aussi des éléments indemnes de mélanges récents, plus archaïques. M. Pantoukhov les a divisés en deux groupes. Le premier de ces groupes, le plus nombreux (70 %) serait précisément celui où domine le type voisin du Persan Hadjemis : les individus sont plutôt grands, leurs yeux sont noirs ou bruns, leurs cheveux noirs. La proportion des iris clairs serait parmi

eux de 8 %. Dans un second groupe, représentant 30 % de la masse, les individus moins grands et mieux proportionnés, n'ont pas en général les téguments aussi foncés. Leurs cheveux sont bruns, leurs yeux sont bruns avec des nuances souvent peu foncées, et leur nez est large, gros, irrégulier. C'est dans ce groupe, disais-je tout d'abord (*Bullet.* 1901, p. 653), que je serais tenté de voir des descendants des Mèdes que n'auraient pas transformés les sémites d'abord, les turco-tartares ou turcomans ensuite. Il était comparable aux Tadjiks actuels.

D'une localité de la Transcaucasie, dépendant du gouvernement d'Elisabetpol (au sud-est de Tiflis, sur la Koura), de Djwantchir, j'ai eu un crâne féminin qui, s'il présente des caractères mongoliques indéniables, s'éloigne pourtant des Turco-tartares de la région par quelques traits, tels que son peu de hauteur, la largeur de son nez ; je l'ai qualifié de Kurde. Il y a au Caucase des enclaves de Kurdes. Et ils y sont plus anciens de beaucoup que les Tartares Azerbeijanes dont l'arrivée remonte au XIe siècle. Ces Tartares avaient originairement le crâne globuleux et haut, le nez très étroit. (Les Turcomans que j'ai vus ont le nez très mince, très haut et peu saillant). Mais ils sont aujourd'hui très mêlés de Persans. Et d'après des mesures sur le vivant prises par Pantoukhov, ils se rapprocheraient maintenant de ceux-ci, avec un indice de 77-80, de mésaticéphalie et de dolicéphalie. Le crâne de Djwantchir est très brachycéphale (ind. 90), très court (diam. ant. post. 162), très bas (diam. basil. bregm. 116), à front étroit (front. min. 95), à nez large (ind. nas. 50,98).

Il existe encore en Caucase un petit groupe, celui des Aissores, qui a émigré en 1827, des environs du lac

Ourmiah, c'est-à-dire du cœur même de l'ancienne Médie. Il passe pour un débris d'anciennes populations. On le qualifie de Chaldéen. Il est de religion nestorienne. Et cette religion qui, bien des siècles avant l'introduction du mahométisme, au cours du Ve siècle, a été propagée à travers l'Asie antérieure et le Centre-Asie, jusqu'en Chine, l'a maintenu dans l'isolement, un isolement qui, depuis le mahométisme, fut presque absolu. Ses représentants dont les portraits ont été publiés m'ont paru, tout comme les Kurdes, assez voisins des Persans Hadjemis. M. Chantre en a mesuré quelques-uns à Tiflis (*Bullet. de la soc. d'Anthr.* de Lyon, 1891). Or tous ces Aïssores sont très brachycéphales, ce qui n'est pas le cas des Persans et n'est plus celui des Tartares Azerbeijanes, du moins d'après les quelques mensurations recueillies. Et l'un d'eux n'a que 42 millimètres de hauteur de nez, avec une grande largeur, de 40 : d'où un indice nasal étonnant de 95,24. Malgré l'imprécision relative de certaines mesures sur le vivant, on ne peut qu'être frappé de ce trait de la face d'Aïssores qui, dans son exagération, doit être singulier. Il éloigne beaucoup ces Aïsssores des Persans pour les rapprocher des Tadjiks. Je n'ai rencontré un trait pareil, à ce degré d'exagération, que sur un crâne ancien du Caucase, que j'ai qualifié de médique, le crâne de Karaboudakh rapporté du Daghestan par M. de Baye (*Bullet.* 1899, p. 601). D'où viendraient ces caractères spéciaux d'une ancienne population de la Médie, si ce n'est des Mèdes eux-mêmes ?

Les plus anciens crânes du Caucase qui nous soient connus sont ceux des nécropoles célèbres de Samthavro et de Koban. Ces nécropoles sont habituellement qualifiées de protohistoriques. Tous les crânes à peu

près de ces nécropoles et de toutes les nécropoles anciennes du Caucase appartiennent à un même type ethnique. Ils sont dolichocéphales. Et je m'étendrai plus tard sur la question de leurs origines. Or les descendants de ces dolichocéphales se sont presque partout transformés. Ils sont devenus brachycéphales ou des brachycéphales se sont substitués à eux. Quels sont les agents de cette transformation ? Je viens de dire que les Turco-Tartares sont des émigrés récents au Caucase. Nous connaissons à peu près la date d'arrivée comme l'origine de toutes les peuplades turco-tartares du Caucase. La turquisation du Turkestan lui-même n'est pas antérieure à notre ère. Nous ne pouvons donc pas les faire intervenir comme élément modificateur des anciens Caucasiens. Cet élément modificateur avait d'ailleurs, je l'ai dit, des caractères différents des leurs, n'aurions-nous pour nous en assurer que des crânes secs.

Dans les nécropoles protohistoriques elles-mêmes, d'ailleurs, dans celle de Samthavro, non loin de Tiflis, et dans celle de Koban, en Osséthie, l'influence plus ou moins immédiate d'un élément brachycéphale se fait déjà sentir. Ces cimetières ont été classés dans la première époque du fer. On les a fait remonter à 1200 ou 1500 ans avant notre ète. Si cet âge est exagéré, comme je le crois, il est du moins impossible de les faire descendre au-dessous de 700 ou 600 ans avant notre ère. Or déjà dans l'ancien cimetière de Koban, deux crânes touchent à la brachycéphalie (indice 79, 46 et 79,57). A Samthavro, trois indices dépassent 77. Sur des crânes de Koban, M. Chantre a observé des faces très singulières, à nez très court et large. Ces faces, si différentes de celles des Turco-tartares, sont précisément celles

observées chez les Aïssores, celles que nous avons vues chez les petites femmes Tadjiks de Samarcande. Si nous réunissons les crânes anciens non déformés de Samthavro au nombre de 10 à ceux de Koban au nombre de 6, nous obtenons une série qui offre les particularités distinctives suivantes : ils sont en moyenne dolichocéphales. Mais leurs indices céphaliques varient de 65,34 à 79,57, de plus de 14 unités, ce qui fait présumer quelque mélange. Sous le rapport de l'indice orbitaire, les variations sont plus étendues encore, puisqu'elles sont de 78,55 à 105,55, de la microsémie la plus nette à la mégasémie exagérée. Il en est de même de l'indice nasal qui passe de 38,39 à 58,82, dans le seul groupe de 10 crânes de Samthavro. C'est un écart de 20 unités et plus. Les individus, composant le peuple qui enterrait ses morts dans ces cimetières, devaient donc, à l'état vivant, présenter entre eux des dissemblances frappantes. On n'a pas trouvé, à l'état de pureté dans ces cimetières, l'un des éléments en présence dans la population ou en contact intermittent. Mais on l'a trouvé ailleurs. Et je lui ai donné le nom de type de *Karaboudakh*, de celui du crâne ancien provenant d'une localité du Daghestan (partie nord-orientale du Caucase), dont je parlais à l'instant. J'ai pu en effet complètement étudier ce crâne (*Bullet.* 1899, p. 601). Son âge n'a pu être déterminé avec certitude, mais il est ancien indubitablement et comparable, sous ce rapport, aux crânes de Koban. Or il se distingue justement par cette face courte et ronde, avec nez très bref et large, observé chez une femme de Koban, par exemple, mais associée cette fois à un crâne très court, petit, d'un indice céphalique de 81,06. Ce crâne de Karaboudakh à indice nasal de 59,9

reproduit évidemment les caractères féminins des Aïssores, et probablement aussi des purs Tadjiks de Samarcande. J'ai recherché si, dans les collections recueillies jusqu'ici au Caucase, je ne retrouverais pas des pièces similaires, et j'en ai retrouvé. J'ai groupé les mesures de crânes provenant de localités différentes, notamment de vieux cimetières de Tchmy en Osséthie, qui sont presque tous anciens, comme le crâne de Karaboudakh. Et j'ai constaté qu'ils présentaient des dissemblances absolues. Parmi eux se reconnaissent à l'état pur précisément les deux éléments qui, dans les cimetières de Koban et de Samthavro, ne peuvent pas être séparés distinctement. Seulement l'un de ces éléments n'est représenté que par des femmes. Si on sépare les deux sexes on remarque en effet que le groupe des hommes (9 mesurés) a un indice céphalique moyen de 74,8. A une exception près, tous les hommes sont dolichocéphales (*Bullet.* 1899, p. 605). Le groupe des femmes, au contraire (5 mesurés), a un indice moyen de 82,3, et il n'y a pas parmi elles un seul crâne dolichocéphale. Or certains de ces crânes féminins sont identiques au crâne de Karaboudakh. Il est d'abord bien bizarre de voir ainsi presque toutes les femmes appartenir à une race alors que les hommes appartiennent à une autre race. Cette circonstance, qui est la preuve et la conséquence d'habitudes exogamiques, résulte de la coutume des Caucasiens, conservée jusqu'à nos jours en quelques endroits, d'aller voler au loin des femmes. Cette pratique du vol des femmes si ancienne et si usuelle chez les Caucasiens, est restée familière aux Turcomans voisins de la Perse, aux Kirghizes voisins des Kalmouks. Elle a laissé une trace profonde dans les mœurs et le droit

coutumier des Ossèthes, en particulier, où elle fut la source de la transformation si complète de leurs caractères.

Ainsi, à une époque assez ancienne, de quelques siècles au moins antérieure à notre ère, chez certains peuples au moins du Caucase, il n'y avait pas d'hommes qui fussent brachycéphales, et il n'y avait presque pas de femmes, sauf les déformées qui appartenaient à une aristocratie indigène, qui fussent dolichocéphales. Cette situation ne pouvait durer longtemps, sans aucun doute, ni même se généraliser, l'exogamie n'étant pas absolue. Les femmes n'ont pas pu conserver des caractères ethniques qui demeurassent étrangers à leurs enfants mâles. Aussi dans les séries de crânes moins anciens comme ceux des Kourganes de Gargafse en Osséthie, si la dolichocéphalie ne persiste que parmi les hommes, hommes et femmes sont déjà en presque totalité brachycéphales.

J'ai qualifié le crâne de Karaboudakh de *médique*. Je puis, je crois, qualifier ainsi tous les crânes du même type. Car c'est du côté de la riche Médie que les anciens Caucasiens allaient surtout voler leurs femmes. Nous en avons des preuves historiques dans les invasions multipliées des Cimmériens et des Scythes. Nous avons de plus des preuves historiques d'un refoulement de Mèdes au Caucase.

Les Proto-Arméniens ne sont pas autre chose que ces Caucasiens médiques ou que des Mèdes refoulés ainsi sous la poussée des Assyriens qui devaient par la suite se mêler à eux.

Sur la Géorgie nous avons des renseignements historiques qui peuvent remonter jusqu'au VIIe siècle avant notre ère. Peut-être la raison en est-elle que c'est à cette

date que se rapporte la pénétration au Caucase de la civilisation médique. Il y a en tout cas une coïncidence positive entre la constitution d'un peuple historique dans la vallée de la Koura et l'arrivée de colonies médiques. Lorsque Cyrus le Perse s'est emparé du pouvoir en assujettissant les Mèdes, des migrations de ces derniers se sont produites de divers côtés et c'est encore là un indice de l'antipathie de race qui existait entre Mèdes et Perses. Les conquêtes de Cyrus ont, de plus, déterminé, du côté du Turkestan, un refoulement considérable de nomades qui pourrait bien être en rapport avec l'invasion scythique en Europe dont la tradition a été conservée.

D'après la chronique géorgienne qu'a fait connaître Dubois de Monpéreux et que cite Chantre, vingt-huit familles ou tribus touraniennes sont venues s'établir en Géorgie, à Mtzkhet, à l'époque du règne de Cyrus. Que l'histoire ait conservé le souvenir d'une pareille migration, cela prouve suffisamment que, consécutivement à l'établissement de l'hégémonie des Perses, il y a eu un refoulement des Mèdes vers le Caucase, comme vers le Turkestan et le Centre-Asie.

Ce phénomène d'altération de la race autochtone dolichocéphale, par un élément brachycéphale, phénomène relativement tardif au Caucase, j'ai montré qu'il s'était produit également dans la Russie méridionale (*Bullet. soc. d'Anthrop.* 1895, p. 139, p. 310. — 1896, p. 86). J'ai montré que, aussitôt que s'établit des relations d'échange entre la Russie méridionale et le littoral asiatique de la Méditerranée, relations qui commencent avec l'introduction des poteries peintes, du même genre que celles de Suse, des traces de mélange apparaissent

chez les indigènes. Le plus ancien crâne brachycéphale recueilli, jusqu'à présent, dans les tombeaux de la Russie méridionale, était accompagné de poteries peintes. Il appartient à une époque où le métal n'était pas encore employé dans la région. Sitôt que le métal s'y montre, l'élément ethnique nouveau s'y établit. Dans un cimetière à tombes à dalles de pierre, où on n'a trouvé presque aucun objet sauf une boucle d'oreille en bronze, un squelette qui avait eu au cou une étoffe noire de brocart, se signalait ainsi au milieu des autres pauvres habitants, comme un étranger, un de ces commerçants importateurs du métal peut-être. Or il se distinguait aussi des autres par ses caractères crâniens, sa tête ronde. Avec ces faits et d'autres sur lesquels j'aurai à revenir, j'ai prouvé que les premières colonies civilisatrices de la Russie méridionales venaient du littoral asiatique de la Méditerranée et que ces premiers marchands ou colons appartenaient au moins pour partie à une race très différente de celle des indigènes, à une race à crâne court. J'ai été fondé du même coup à rapprocher cette race de celle des Mèdes. Pouvaient-ils être Grecs ? Il y avait dans la Grèce ancienne deux éléments ethniques différents et peut-être trois. Les Hellènes y trouvèrent les Pélasges parlant une langue non aryenne, une langue barbare, dit Hérodote. Ils les assimilèrent en leur faisant perdre leur langue (Hérodote, I, 56, 57. — VI, 137). Il est bien probable que les Grecs actuels des îles, plus brachycéphales que ceux du continent descendant des slaves immigrés au moyen âge, se rattachent encore à cet élément primitif anaryen. Quoiqu'il en soit, il suffit de voir le portrait de Socrate à côté de celui d'Alexandre le Grand pour que, étant donnée

l'habileté artistique des Grecs, apparaisse avec évidence entre eux une notable différence de race. Le front de Socrate est droit, son nez est court et légèrement camus, sa tête est ronde et haute. — Le front d'Alexandre est oblique, par suite d'un fort bourrelet des arcades sourcilières, son nez est fort, aquilin, très saillant, et sa tête peu haute se développe plutôt en longueur. Manifestement ce qui éloigne Socrate d'Alexandre le rapproche de nos Sumériens et Mèdes. Que l'on compare son profil avec celui du roi Mède gravé sur le rocher de Béhistoun, et l'on se convaincra qu'il est bien de souche médique. Sa mentalité n'est d'ailleurs en rien hellénique ou sémitique. Toute sa philosophie est au contraire empreinte de la sagesse patiente des vieux législateurs de la Chaldée, de la Susiane, de la Médie. A côté de lui, Alexandre le Grand, dans son physique superbe, l'audace de son esprit aventureux, son instinct dominateur et chevaleresque, personnifie un monde tout autre. Cet homme, dont les colères faisaient frissonner toute une armée, savait tour à tour montrer une fureur guerrière entraînante et développer des grâces capables de fasciner non seulement les femmes, mais jusqu'à ses plus grossiers soldats. Ses yeux, d'après des témoignages précis, n'étaient pas de la même couleur, et il n'était pas grand ; ce n'était donc probablement pas un blond pur. Mais il a le profil grec et une ressemblance générale avec le type des anciens Perses. Aussi les Perses vaincus, il s'unit à la famille de leurs rois, et ses soldats eux-mêmes, à son exemple et sur ses conseils, s'unirent à des femmes perses. Entre les Grecs de son armée et ces anciens adversaires de la Grèce, il n'y eut jamais l'ombre d'une antipathie de race.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE : I. — Migrations de brachycéphales en Europe aux époques néolithiques et du bronze : leur origine asiatique et médique. L'*Avesta* défend de *brûler* ou d'enterrer les morts. Incessantes incursions de Cimmériens et de Scythes dans la Médie, aryanisée par eux.

II. — L'*Avesta*.

III. — La religion des Mages. Le culte du feu.

IV. — L'*Airyanem Vaejo*.

I. — Les documents ethnologiques passés en revue dans le chapitre qui précède, n'existeraient-ils pas, l'histoire serait-elle muette sur les peuples anciens de l'Asie antérieure, nous n'en serions pas moins contraints d'admettre d'après ce que nous savons du passé préhistorique de l'Europe, que cette partie du monde a été autrefois occupée par une race brune brachycéphale, au nez concave dont on ne trouve plus guère aujourd'hui que des restes. Lorsque nous découvrons que le roi Mède de Darius fait la transition entre le vieux sumérien Goudea et le Tadjik actuel, ce n'est pas pour nous une difficulté, c'est plutôt un trait de lumière, un éclaircissement. Lorsque nous constatons cette parenté étroite, tout d'abord si singulière, entre les Galthas du Zerafchane et nos Savoyards, loin d'éprouver de l'embarras, nous nous flattons d'avoir enfin le secret, l'explication nécessaire et décisive d'événements ethnologiques considérables, depuis longtemps établis.

Vers le commencement de notre époque géologique actuelle, en effet, des émigrants d'une race qui y était jusqu'alors inconnue, ont pénétré en Europe. J'ai dit que nous avions en Europe des crânes du type de Goudea bien plus anciens que Goudea lui-même. Voyez, par exemple, le crâne brachycéphale des sépultures des amas coquilliers de Mugen, à l'embouchure du Tage. Il serait du commencement du néolithique (?) ; il peut donc remonter à 8 ou 10.000 ans. Ses pommettes saillantes et relevées en dehors et en haut donnent à sa face un aspect mongolique. Son diamètre bizygomatique (146) des plus grands, réduit son indice facial ou de hauteur, à 59, 58. Cet individu avait la figure large assez massive du haut, et courte comme son crâne (ind. céph. 82,58). Il est bien supposable qu'il est venu d'Asie mineure sur la côte occidentale du Portugal, par la Méditerranée. Mais la grande masse des brachycéphales de même type a pénétré en Europe par son centre, par la presqu'île des Balkans, c'est-à-dire par cette partie de notre continent contiguë à l'Asie mineure.

Lorsque leurs flots grossissent, une civilisation nouvelle se répand. Il n'y a sans doute pas, entre ces deux événements, qu'une simple coïncidence.

Les archéologues, G. de Mortillet en tête, ont soutenu longtemps que les éléments de culture néolithique venaient de l'Asie occidentale. Il y a des distinctions à faire entre ces divers éléments, et nous les ferons bientôt. Mais il n'est par exemple pas douteux que le blé des palafittes suisses de l'âge de pierre, a été introduit de l'Asie par les constructeurs mêmes de ces villages. Ces émigrants brachycéphales de l'âge de pierre se distinguaient des indigènes par des mœurs bien moins barbares,

les soins donnés aux morts, des pratiques religieuses. C'étaient en grande partie des agriculteurs paisibles vivant dans des villages bien organisés, bâtis souvent sur pilotis ou fortifiés.

Il est évident qu'ils ne pouvaient pas venir d'un pays privé de toute civilisation ou peu habitable comme la Sibérie, le Turkestan. Ils sont venus de pays en possession des éléments de civilisation qu'ils ont apportés eux-mêmes en Europe.

Ils sont partis de l'Asie antérieure alors que l'usage du métal n'y était pas répandu, à une époque qu'on pourrait donc presque dater et qui est nécessairement antérieure au quatrième, ou cinquième millénaire avant notre ère.

De nouvelles migrations se sont produites à travers le centre de l'Europe, au commencement et dans le courant de l'âge du bronze. Ce métal dans le centre de l'Europe, a même été introduit, colporté, par ces émigrants. Ceux-ci venaient donc aussi de régions au moins très voisines des vieux centres de civilisation de l'Asie antérieure. Et ils ont dû forcément abandonner ces régions avant la constitution de l'empire Assyrien. Puisque les Assyriens se servaient couramment du fer pour leurs armes. Nous plaçons cette introduction du bronze aux environs du XXe siècle avant notre ère. Or justement, la constitution du grand empire d'Assyrie date du XIVe siècle. Chose plus décisive encore, nous connaissons fort bien les caractères physiques de ces nouveaux immigrants. Or, ce sont ceux de nos Savoyards, et autres ligures, slaves danubiens, des Mèdes, des Tadjiks. L'histoire elle-même a pu conserver un souvenir de leurs migrations. Car encore au temps d'Hérodote, les Vénètes restés sur les bords de l'Adriatique et dont certaines mœurs rappe-

laient elles des Babyloniens (I, 196) se souvenaient de leur *patrie asiatique.* Or ils se donnaient comme une colonie de Mèdes (V, 9). Une autre colonie de Mèdes se serait établie sur le Tanaïs, d'après Diodore de Sicile. Et Hérodote nous dit que les peuples du Danube, les Sigynnes, avaient des vêtements semblables à ceux des Mèdes (V. 9).

L'habitude d'incinérer les cadavres se répand en Europe avec eux, et elle est générale et persistante là seulement où ils se maintiennent en groupes compacts, distincts. C'est donc à eux que son introduction est due. Et on aurait peut-être, en suivant les restes de leurs tombeaux, retrouvé leur point de départ, sans les préjugés existants sur les origines aryennes, et le Centre-Asie. Nous venons de dire qu'ils ont dû quitter l'Asie avant la constitution de l'empire assyrien. Les Assyriens qui enterraient leurs morts, ont établi leur domination au milieu de peuples qui les incinéraient. Ensuite la religion des mages, comme en témoigne l'*Avesta*, a absolument interdit de brûler les cadavres par respect pour le feu passé au rang de dieu. Ce sont là des causes sérieuses de cette migration de peuples attachés au rite de l'incinération. Des langues aryennes étaient parlées dans la plus grande partie de l'Europe à leur arrivée. Ils parlaient eux-mêmes en Asie pour la plupart, des dialectes non aryens. Aucune trace de leur passage n'a été relevée par la Russie méridionale, où la pierre était encore seule en usage jusqu'à environ 1500 ou 1200 ans avant notre ère, où l'incinération des cadavres ne fut jamais pratiquée généralement. Et le long de leur route, dans l'Asie antérieure, on n'a relevé aucun nom géographique, aucun nom de peuple qui fut aryen. C'est donc en Europe même qu'ils se sont aryanisés.

Ils n'auraient pu êtrede langue aryenne que si l'aryanisation de la Médie avait été accomplie avant leur migration. Or nous savons que la Médie n'était encore qu'à demi pénétrée d'Aryens lorsque la puissance des Perses s'élève au-dessus d'elle. Jusque-là et sauf des cas sporadiques, il n'y avait eu dans l'Asie antérieure, en présence, que deux grandes races : ce brachycéphale brun-autochtone poussé vers le Caucase au nord, à l'ouest vers l'Europe, à l'est vers le Centre-Asie, et le sémite conquérant dont l'empire assyrien a été le grand œuvre.

Or au moment où les Perses apparaissent, un autre type physique a surgi, se mêlant au deux précédents. Et ce type nous le connaissons bien, quand ce ne serait que par le portrait que Darius a fait graver de lui-même sur le rocher de Béhistoun. Si avec l'aryanisme se montre en Asie un type physique nouveau, ce sont les peuples de ce type qui l'ont introduit. Cette conclusion s'impose.

Il n'y a dans le Centre-Asie aucun peuple aryen qui ait des titres linguistiques ou autres, à être considéré comme ayant précédé ces Perses. Je répète, en insistant, il n'y a en Asie aucune région d'où l'on puisse faire venir les anciens Perses, il n'y a en Asie aucun peuple d'où l'on puisse faire descendre ces mêmes Perses. J'aurais perdu mon temps si une telle conclusion ne ressortait pas avec évidence de l'analyse des dialectes aryens parlés en Asie centrale et des caractères physiques des peuples qui les parlent. L'endroit même où nous les voyons lorsqu'un document historique les mentionne pour la première fois, fut leur première patrie en Asie. Ils ne s'y présentent pas d'ailleurs en conquérants. Ils ont plutôt la position et l'allure d'intrus parmi les Mèdes,

eux-mêmes soumis aux Assyriens avec qui ils étaient en lutte de temps immémorial.

Par leur point de départ en Asie, à proximité du lac Ourmiah, les vieux Perses se rattachent donc à la région caucasienne. Or, j'ai démontré, contrairement à l'opinion jusqu'alors régnante, que les premiers habitants du Caucase, les plus anciens qui nous soient connus tout au moins, appartenaient à une race étrangère à l'Asie, différente des races occupant l'Asie antérieure, à la même époque. A l'instant je rappelais que cette race a été altérée, modifiée justement par des mélanges dûs aux unions avec des femmes mèdes enlevées de leur pays, par la pénétration de colonies mèdes. J'ai démontré aussi en rapprochant les crânes des antiques cimetières de Koban de ceux des plus anciens tombeaux de la Russie méridionale, quelle était la race des primitifs Caucasiens. Si maintenant je démontrais que cette race est celle même des anciens Perses, nous toucherions de suite, à des réalités capables de nous acheminer à une solution positive de la question aryenne.

Eh bien ! ces réalités, base solide de notre argumentation, nous allons bientôt en effet nous en rendre maîtres.

La première mention relative aux Parsouas dans les inscriptions assyriennes peut remonter au neuvième siècle. Un siècle et demi environ après la date de cette mention, en 679, un roi d'Assyrie poursuivait des Cimmériens jusque vers le littoral occidental de la Caspienne. Les chefs de ces Cimmériens avaient des noms aryens. Tous les Cimmériens étaient aryens. Et il est clair qu'ils avaient envahi la Médie par le littoral Caspien. Ce fut la porte d'entrée ordinaire à tous les âges et jusqu'à notre

époque des peuples envahisseurs des plaines du nord du Caucase. Ce fut même un chemin fréquenté et tellement facile d'ailleurs, au moins jusqu'à l'embouchure de la Koura, que les peuples nomadisant au nord du Caucase ont dû s'y engager dès qu'ils l'ont connu. Ce détail a une haute importance. Le roi de Perse Chosroès (531-578) fut obligé de s'emparer de sa partie méridionale et de la fermer à la passe de Derbent, aux pieds du Caucase, pour se mettre à l'abri des incursions des Khazars et des Turcs.

Les Scythes à leur tour, successeurs des Cimmériens d'Europe, ont repris encore ce même chemin pour pénétrer en Médie.

Dans une première tentative qu'il fit contre Ninive, Cyaxare lui-même fut assailli par une armée de Scythes, ayant à leur tête Madyès, fils de Protothyès, deux noms aryens identiques à ceux des Perses, lesquels, comme le remarque Hérodote, se terminaient invariablement par un sigma... « C'était, dit encore le vieil historien, en chassant d'Europe les Cimmériens, qu'ils s'étaient jetés sur l'Asie : la poursuite des fuyards les avait conduits jusqu'au pays des Mèdes. Du Palus Méotide au Phase, on compte trente journées pour quelqu'un qui marche bien. Pour se rendre de la Colchide en Médie le trajet n'est pas long : car il ne se trouve entre ces deux pays que celui des Saspires. Lorsqu'on l'a traversé on est sur les terres des Mèdes. Les Scythes néanmoins n'y entrèrent pas de ce côté ; mais ils passèrent plus haut et par une route beaucoup plus longue, laissant le mont Caucase sur leur droite. C'est là que les Mèdes en vinrent aux mains avec les Perses. Ils furent vaincus et perdirent l'empire de l'Asie qui passa aux Scythes... Après vingt-huit ans, Cyaxare et les Mèdes, en ayant invité chez eux la plus

grande partie, les massacrèrent après les avoir enivrés. Les Mèdes recouvrèrent par ce moyen et leurs états et l'empire sur les pays qu'ils avaient auparavant possédés. » (I, 103, 104, 106).

Diodore de Sicile raconte de son côté : « Lorsque les Scythes subjuguèrent une partie de l'Asie, ils en firent sortir plusieurs peuplades, entre autres une d'Assyriens qu'ils transportèrent dans l'Asie-Mineure, et une de Mèdes qui passa vers le Tanaïs et forma la nation des Sauromates. »

Tous ces récits ne prouvent pas seulement que la Médie, à proximité de la Cimmérie, fut incessamment envahie par des Cimmériens et des Scythes ; ils prouvent encore qu'elle a dû forcément incorporer pas mal de ses envahisseurs qui étaient aryens. Au reste, Hérodote encore le dit très nettement (I, 73) : « Une sédition avait obligé une troupe de Scythes nomades à se retirer secrètement sur les terres de Médie. Cyaxare, fils de Phraorte et petit-fils de Déjocès, qui régnait alors sur les Mèdes, les reçut d'abord avec humanité comme suppliants ; et même il conçut tant d'estime pour eux, qu'il leur confia des enfants pour leur apprendre la langue scythique et l'art de tirer de l'arc... » Les Scythes se réfugièrent un instant en Lydie, mais ils ne quittèrent plus l'Asie. Et ce qui leur est arrivé n'est qu'un exemple de ce qui a dû arriver antérieurement et sans doute bien des fois. Ils furent chargés d'apprendre leur langue à de jeunes Mèdes. Cette langue n'était donc pas celle des Mèdes. Or nous savons qu'elle était aryenne. Tous les éléments aryens qui étaient déjà en Médie avant l'époque de Cyrus, provenaient donc indubitablement des Cimmériens et de Scythes incorporés dans la nation. Ils avaient sûre-

ment aryanisé déjà une partie des Mèdes avant l'entrée en scène des Perses. Et nous pouvons donner ceux-ci eux-mêmes comme ayant absolument la même origine. Disons donc que les Perses descendaient de tribus cimmériennes venues du Caucase en Mèdie. L'établissement de ces tribus ne peut pas avoir été un événement plus considérable que l'invasion cimmérienne de 679. Et il a dû s'accomplir alors que la domination assyrienne, courbant tous les peuples sous la crainte, n'était cependant pas aussi bien assise en Médie. Cela ne peut pas nous reporter bien au-delà de la date de la première mention qui est faite d'eux dans les inscriptions assyriennes. S'ils avaient eu en effet quelque importance auparavant, leur nom aurait eu le temps de parvenir à la connaissance des auteurs de la Genèse. Je ne connais aucune raison de les faire figurer parmi les Mèdes, de les faire séjourner dans la Transcaucasie, bien des siècles avant la date de cette première mention. Et je suis bien convaincu qu'au quinzième siècle, ils y étaient arrivés depuis bien peu de temps, si seulement ils y étaient.

II. — Mais avant d'aller plus loin, il importe de s'expliquer complètement sur l'*Avesta*. C'est sur l'*Avesta* qu'on s'est appuyé pour faire venir Perses et Indiens, des rives de l'Oxus tout au moins. On pourrait donc croire que l'*Avesta* m'embarrasse. Il n'en est rien. Il me fournit au contraire des arguments aussi précieux que les indications d'ordre historique que je viens de signaler. S'il en est ainsi d'ailleurs, c'est grâce aux travaux de Darmesteter, son dernier traducteur. C'est donc surtout Darmesteter mieux renseigné, parce que, venu le dernier, il a eu à sa disposition des sources d'informations meilleures et plus nombreuses, que nous allons suivre.

Qu'est-ce que l'*Avesta* ? C'est l'ensemble des textes conservés par les Parsis, vieux Perses qui, pour rester fidèles à leur religion nationale et échapper au prosélytisme musulman, ont, pour la plupart, gagné l'Inde où ils forment d'importantes colonies, à Bombay (49.000), dans le district de Surate (13.000), etc. Ces textes sont encore récités par les prêtres des Parsis pour l'accomplissement de leurs cérémonies religieuses. Ils comprennent un livre de législation civile autant que religieuse, le *Vendidad*, un livre liturgique, le *Yasna* qui en constitue le corps principal avec les *Gathas*, exposé dogmatique en vers ou hymnes, et en outre cinq livres de prières usitées dans les fêtes spéciales ou secondaires.

L'existence des Parsis fut connue en Europe au XVIIe siècle. Une étude sur eux fut même publiée en 1700 (Thomas Hyde). En 1720 un marchand apporta à Oxford un exemplaire du *Vendidad*, partie de l'*Avesta* la plus importante, qu'il avait obtenu des Parsis de Surate. C'est la vue d'un décalque de quelques feuillets de ce *Vendidad* qui détermina Anquetil Duperron à aller dans l'Inde chercher les autres textes conservés par les Parsis, pour les traduire. Il se fit de la mission qu'il s'assigna de lui-même ainsi, une idée un peu exagérée. Mais il l'accomplit au milieu de telles difficultés et avec si peu de ressources, qu'elle exigea de sa part un véritable héroïsme. En mai 1762, il déposa à la bibliothèque du roi. 180 manuscrits zends et pehlvis, persans et sanscrits. En 1771, il publia la première traduction de l'*Avesta* en 3 volumes. Cet événement souleva une véritable émotion et on l'envisagea presque comme l'exhumation inattendue d'une civilisation très ancienne. William Jones ne vit cependant dans l'*Avesta* qu'une «liturgie ennuyeuse avec

des cérémonies absurdes ». Il en contesta même l'authenticité. Eugène Burnouf trouva dans les papiers d'Anquetil une traduction du *Yasna*, en sanscrit, d'après un texte pehlvi, traduction faite il y a plus de cinq siècles, en pleine vigueur de la tradition religieuse.

Il s'en servit pour refaire la traduction d'Anquetil (1833). C'est toutefois seulement le déchiffrement des inscriptions perses qui fit ressortir à la fois l'authenticité et l'ancienneté probable de l'*Avesta*. Ce déchiffrement révéla en effet que le perse de Darius, le vieux perse, était très étroitement allié à la langue de l'*Avesta* dite *Zend*.

Une troisième traduction de l'*Avesta* fut donnée par Spiegel de 1852 à 1863. Cette traduction plus fidèle eut pour effet de faire douter de la valeur de ses textes, tellement ils parurent obscurs et sans objet. Mais alors leur étude fut accaparée par les sanscritistes. « Trouvant dans l'*Avesta* une langue qui se rapproche si extraordinairement de celle des *Vedas*, la tentation, dit Darmesteter fut trop forte de l'aborder directement par la route aisée de la grammaire comparée, au lieu de le contourner péniblement à travers une littérature barbare (la littérature pehlvie) et informe de scoliastes sans éclat. Pourquoi expliquer l'inconnu par l'inconnu quand on peut l'expliquer par le connu ? De là tous ces ingénieux mémoires qui semblaient avoir pour but de transformer le *Zend* en un dialecte du sanscrit et l'*Avesta* en une contre-partie des *Vedas*... Martin Haug retrouvait dans les *Vedas* le nom même de Zoroastre et des allusions à la révolution Zoroastrienne transformant les deux livres en pamphlets des deux partis en lutte et découvrant dans la nomenclature géographique du *Vendidad* le bulletin de la marche de l'émigration aryenne. »

La science est restée longtemps la proie de ces imaginatifs de la philologie. Ils nous représentaient les Aryas quittant la Bactriane où ils auraient parlé la langue-mère de toutes les langues aryennes pour s'en aller, les uns dans l'Inde avec les *Vedas*, les autres dans l'Iran avec l'*Avesta*. Et telle était la nature impérieuse de leur argumentation qu'on ne s'exposait pas impunément à les contredire. Je me suis moi-même longtemps soumis à leurs exigences et tout en faisant à leurs idées de multiples objections, j'ai accepté ce qui paraissait incontestable aux sanscritistes, à savoir que Perses et Indiens avaient vécu ensemble sur l'Oxus. Encore maintenant la nomenclature géographique du *Vendidad*, que nous discuterons en détail, est acceptée comme une preuve que là a dû exister en effet leur patrie originaire.

Mais la religion de l'*Avesta* a été religion d'Etat de 226, à l'avènement des Sassanides, jusqu'en 652 de notre ère. Pendant cette période de 426 ans, elle a été le thème d'une littérature abondante dans la langue de l'époque, le *pehlvi*, descendant et successeur du vieux perse. Les prêtres seuls alors comprenaient la langue de l'*Avesta*. Ils étaient bien obligés de commenter, de fixer le sens des textes sacrés en langue vulgaire. Et ils suivaient pour cela une tradition religieuse que rien jusqu'alors n'était venu obscursir ou interrompre. La façon dont les textes de l'*Avesta* sont compris dans la littérature pehlvie, les traductions, commentaires proprement dits et traités religieux comme le *Bundehesh* si souvent cité, est donc celle même suivant laquelle nous devons les comprendre pour rester dans la vérité.

Le pehlvi fut longtemps la langue savante des Parsis. Il s'ensuit que les traductions en pehlvi ne sont pas

toutes nécessairement anciennes. Mais on a des versions anciennes, antérieures au moins à 1185, pour le *Vendidad*, le *Yasna*, quelques *Yashts*. Ces traductions sont accompagnées d'une explication conforme à la tradition religieuse et la fixent. Cette explication, c'est le *Zend* « connaissance ». Toute traduction pehlvie comprenait donc le texte sacré et son explication : l'*Avesta* et *le Zend*. Le *Zend*, ce sont les commentaires traditionnels. Ces commentaires aidaient à comprendre l'*Avesta*. Par une assez bizarre altération de son vrai sens, leur nom de *Zend* a fini par désigner la langue dans laquelle l'*Avesta* est écrit.

Un ingénieur établi à Bombay, West, consacra son temps, à partir de 1871, à traduire les écrits pehlvis. Il employa vingt années à cette œuvre, extrêmement pénible, en raison de l'écriture employée et de l'altération du vocabulaire par la pénétration du sémitisme. Il fit ainsi connaître avec sûreté la langue et les idées de l'époque sassanide.

C'est avec ces ressources nouvelles, en ayant en mains toutes les données traditionnelles et des notions vérifiées sur les pratiques cultuelles des Parsis, que Darmesteter venant après de Harlez (1881), a donné une quatrième traduction de l'Avesta, laquelle est probablement définitive (1892-93. *Annales du Musée Guimet*).

La langue de l'*Avesta*, le *Zend*, est un dialecte contemporain du perse de Darius d'où est provenu le pehlvi, et son très proche parent. Il présente de même les plus grandes affinités avec le sanscrit des *Vedas*, d'où est provenu au temps d'Alexandre, le sanscrit classique. Ce sanscrit des *Vedas* est lui-même si voisin du vieux perse qu'on a pu dire que l'un et l'autre n'étaient que deux

prononciations d'une même langue. De ces rapprochements résulte que les trois dialectes en question ont été parlés en même temps, sinon sur un même territoire, du moins sur trois territoires en contiguité immédiate. Mais leur emploi possible comme langue savante ne nous permet peut-être pas de rapporter à la même époque tous les textes dans lesquels ils sont employés. La langue de l'*Avesta* lui-même n'est pas uniforme. Sa première partie, le *Yasna*, comprend des sortes d'hymnes en vers, les *Gathas*, présentées comme l'œuvre de Zoroastre.

Ces *Gathas* renferment des mots et des formes archaïques qui n'existent pas dans la langue des autres parties de l'*Avesta*. Et ces formes et ces mots se retrouvent dans la langue védique. Y a-t-il par suite une relation chronologique entre les saintes *Gathas* et les *Vedas* ? On pourrait en induire au moins que les *Vedas* ne sont pas beaucoup plus anciens que les *Gathas*. Le zend a été et est encore appelé *baktrien* ou *vieux bactrien*, soit parce que la Bactriane a été envisagée comme la patrie originaire ou un ancien lieu de séjour des Perses, soit parce que Zoroastre, mage de la Médie, se serait d'après une légende, réfugié à Bactres où il aurait trouvé la protection du prince *Vishtaspa*. L'éloge de ce prince est souvent mis dans la bouche de Zoroastre.

Gatha Spenta Mainyu : « La sagesse d'une pensée sainte, le roi Vishtaspa l'a réalisée dans une royauté de pureté, par ses démarches de *Vohu-Mano* (Bonne pensée). C'est un souverain sage et bienfaisant : il fera notre bonheur. »

Ce Vishtaspa a toutefois été identifié à l'Hystaspe, père de Darius, pour des raisons etymologiques. Vishtaspa peut signifier : « dont le cheval a été entendu »; ce qui

rappellerait la légende d'après laquelle Darius aurait dû le trône au hennissement de son cheval.

D'autres auteurs appellent couramment le *zend*, langue *médique*, les mages de la Médie ayant été les organisateurs de la religion avestéenne et les auteurs des textes de l'*Avesta*. Nous ne pouvons pas lui appliquer cette appellation, puisque nous reconnaissons avec Oppert qu'au temps de Darius, la langue parlée en Médie était encore celle du second texte de l'inscription de Béhistoun. D'ailleurs Darmesteter a montré que la phonétique et le lexique de l'afghan s'expliquent comme s'il descendait du *zend*. Si l'afghan descend du *zend*, celui-ci devait être parlé dans la partie orientale de l'ancienne Perse plutôt que dans sa partie occidentale. Les mages l'avaient adopté peut-être dès l'époque d'Hérodote. Nous n'avons toutefois et dans ces conditions rien de clair à tirer de la langue de l'*Avesta*, pour fixer l'âge de ce recueil.

Est-il possible de le dater d'après son contenu ? Nous venons de voir quelle est à cet égard la solution des védisants. L'Avesta serait des plus anciens. Le Zoroastrisme, formé par réaction contre le védisme, serait le point de départ de la séparation des deux groupes indien et iranien. Une solution pareille n'a pas de caractère scientifique.

De Harlez a supposé que le zoroastrisme avait été formé en Médie au contact des mages avec les captifs d'Israël déportés au VIIIe siècle par Salmanazar. Nous pouvons négliger également cette supposition, les idées sémitiques et juives ayant pu et dû se propager jusqu'en Médie, y être connues un peu à toute époque, indépendamment de circonstances particulières.

Les deux solutions sérieuses en présence, relativement

à l'âge de l'Avesta sont la *solution traditionnelle* et la *solution historique.* D'après la *tradition* relatée par le *Dinkart,* compilation pehlvie du IXe siècle et conservée par les Parsis, l'*Avesta* et sa religion ont été révélées, conformément au contenu même des Saintes *Gathas,* par Ahura Mazda, au prophète Zarathustra, qui les a apportés au roi Vishtaspa, 258 ans avant l'invasion d'Alexandre (soit 591 ans avant notre ère). L'invasion d'Alexandre aurait eu pour conséquence la destruction des deux copies officielles de l'*Avesta* faites sur l'ordre de Vishtaspa. Une seule partie aurait pu être reconstruite intégralement, le *Vendidad.* Les Sassanides, conformément à cette tradition, ont présenté leur *Avesta* comme le débris des textes de l'époque Achéménide.

Darmester et Bréal n'admettent que la *solution historique* qui est celle-ci :

L'Avesta a été rédigé dans la période de fermentation religieuse qui précède l'avènement des Sassanides.

« *Quant au fond :* L'Avesta représente essentiellement la religion de l'époque Achéménide, dit Darmesteter, mais profondément pénétrée, après la conquête d'Alexandre, au contact des Grecs et des Juifs, de principes et d'éléments nouveaux empruntés au Néo-platonisme et au Judaïsme.

Quant à la forme : Tout l'Avesta, même dans ses parties les plus anciennes, porte l'empreinte de ces principes nouveaux et en a reçu sa forme. Il a été rédigé tout entier après la conquête d'Alexandre, entre le Ier siècle avant notre ère et le IVe siècle après. La langue où il a été rédigé, le zend, était très probablement une langue savante, une langue morte. »

Cette solution dite historique serait-elle généralement

acceptée que l'*Avesta* n'en conserverait pas moins une haute importance. Elle concilie ou supprime bien des difficultés. Avec elle, nous n'avons plus à nous demander pourquoi les principes de la religion des Achéménides ont été exposés dans une langue autre que le perse ou, œuvre des mages, dans une langue autre que le médique. La rédaction de l'*Avesta* reconnue très postérieure à l'existence politique de la Médie, on s'explique ainsi fort bien que ce pays d'où il sortait par ses auteurs, ne s'y trouve pas mentionné nommément. Comme nous l'avons vu, Oppert, séduit comme nous l'avons été tous, par les brillantes imaginations des védisants, disait (p. 9) : Dans ce « livre antique » où l'« *Airyanem Vaejo* » le « berceau aryen », est cité, le nom de la Médie ne se trouve pas encore. » Nous avons eu raison de rectifier : « ne s'y trouve plus », puisque la Médie avait disparu politiquement depuis bien des siècles, lorsqu'il a été rédigé.

Devant la solution historique, exclusive de la tradition, adoptée par Darmesteter, des objections très fortes se présentent cependant à l'esprit. Dans l'inscription de Béhistoun, Darius atteste solennellement qu'il a toujours eu la « protection d'Ormazd et des autres dieux qui existent », le dieu suprême et les dieux naturalistes de l'Avesta, tels que nous les fait connaître Hérodote (I, 131. — Le soleil, la lune, le feu, l'eau, les vents). Il déclare aussi se conformer à l'*Abasta*. Le mot s'y trouve ; d'après sa transcription en assyrien et en médique, il est vrai, il aurait eu alors le sens de *la loi* en général.

Mais au Ier siècle de notre ère, Plutarque, dans son traité d'*Isis* et d'*Osiris*, a donné, de l'aveu de Darmesteter, un « résumé clair et fidèle du zoroastrisme » et cela d'après

Théopompe qui était un contemporain d'Alexandre. On ne comprend guère que Théopompe ait pu décrire si exactement le zoroastrime, sans aucun texte en fixant la doctrine.

Il est indubitable et d'ailleurs incontesté, que la religion de l'Avesta est bien pour le fond, celle de l'époque achéménide. On ne comprend donc pas non plus sans peine qu'une doctrine religieuse assez étendue et surchargée de prescriptions étroites, ait pu se conserver intacte pendant tant de siècles sans texte écrit pour en maintenir le sens et la vigueur.

Ce sont les mages qui ont créé et conservé cette doctrine religieuse. Ils étaient organisés en caste fermée, nous le savons. Mais pourquoi n'auraient-ils rien écrit ? Pourquoi Zoroastre qui a bien existé, n'aurait-il rien écrit ? Qu'ils aient caché ces textes, c'est possible et probable : les Parsis cachent encore leurs livres sacrés. Mais si telle était leur habitude, raison de plus pour admettre que l'absence de preuves positives en faveur de l'existence de tels textes, ne prouve rien contre elle.

III. — Les mages formaient une tribu des Mèdes. La prêtrise était chose réservée à ses membres, comme chez les Israëlites à la tribu de Lévi. Et les prêtres actuels des Parsis pourraient se donner pour leurs descendants. Car chez eux encore, on nait prêtre ou *Mobed*, on ne le devient pas.

Comme Mèdes et prêtres, les mages furent un instant détestés vivement par les Perses. Lorsque le mage Gaumata, sous le nom de Smerdis, s'empara du pouvoir pendant que Cambyse, fils de Cyrus, était en Egypte, celui-ci fit appel à tous les Perses, principalement aux Achéménides, « pour ne point souffrir que l'empire retourne

aux Mèdes (Hér. III, 65, 73). » Les mages n'en étaient pas moins très puissants, dès le temps de Cyrus, sur les Perses eux-mêmes. Le mage qui prit le nom de Smerdis, frère de Cambyse, pour se révolter contre celui-ci alors qu'il était en Egypte, tenait de Cambyse même l'administration de ses biens (Hérod. III, 61). Cambyse mort, le faux Smerdis « régna tranquillement pendant les sept mois qui restaient, dit Hérodote (III, 67), pour accomplir la huitième année de son prédécesseur. Pendant ce temps, il combla tous ses sujets de bienfaits : de sorte qu'après sa mort, il fut regretté de tous les peuples d'Asie, excepté des Perses. Dès le commencement de son règne, il fit publier dans toutes les provinces, des édits par lesquels, il exemptait ses sujets, pour trois ans, de tous tributs et subsides, et de servir à la guerre. » Comment ne pas reconnaître chez ce mage, le caractère même des *patesi* ou gouverneurs religieux indigènes de Suse dont l'administration fut un bienfait pour leur pays et dont M. de Morgan a retrouvé les noms sumériens ? Il s'inspirait visiblement de prescriptions morales assez élevées, puisqu'il ne s'était emparé du pouvoir que pour alléger les charges qui pesaient sur les populations. Et lui aussi il était ennemi des guerres incessantes.

Les guerriers perses n'en étaient sans doute que plus humiliés d'être sous la domination politique de cette caste. L'un des sept chefs conjurés contre le faux Smerdis, Gobryas s'écriait : « Quelle honte pour des Perses, d'obéir à un Mède, à un mage à qui même on a coupé les oreilles. » Ils détestaient dans le mage le prêtre autant que le Mède, le prêtre faisant parfois partie de la domesticité des grands. Ils n'en reconnaissaient d'ailleurs pas moins son autorité dans le domaine religieux.

Déjà au temps d'Hérodote et avant, le rôle religieux des mages était considérable. Ils étaient des guides incontestés pour les Perses eux-mêmes. Et ils rappelaient déjà, dans ses traits principaux, le prêtre de l'*Avesta*.

« On n'enterre point le corps d'un Perse qu'il n'ait été auparavant déchiré par un oiseau et par un chien. Quant aux mages, j'ai la certitude qu'ils observent cette coutume, car ils la pratiquent à la vue de tout le monde. » Voilà ce que dit déjà Hérodote. Les mages sont bien clairement montrés dans ce passage comme les inventeurs et les propagateurs de la coutume essentielle qui distingue encore aujourd'hui les Parsis de tous les autres peuples. « Les Perses, dit encore Hérodote (III, 16), croient que le feu est un dieu et il n'est permis ni par leurs lois ni par celles des Égyptiens de brûler les morts. Un dieu ne doit pas se nourrir du cadavre d'un homme. » « Les mages diffèrent beaucoup des autres hommes, et particulièrement des prêtres d'Egypte. Ceux-ci ont toujours les mains pures du sang des animaux, et ne tuent que ceux qu'ils immolent aux dieux. Les mages, au contraire, tuent de leurs mains toutes sortes d'animaux, à la réserve de l'homme et du chien... » (I, 140). Ces détails relevés par le plus fidèle des historiens, nous prouvent que les mages se guidaient dès lors d'après des prescriptions qui se retrouvent dans l'*Avesta*. Les Perses eux-mêmes en observaient déjà qui sont restées très particulières à ce code. « Les Perses n'urinent ni ne crachent dans les rivières, dit Hérodote ; ils ne s'y lavent pas même les mains et ne permettent pas que personne y fasse rien de semblable » (I, 132). Ces prescriptions sont plus cléricales que religieuses, donnant une gravité exception-

nelle à des actes plutôt indifférents. Leur observance est un signe de la domination des mages.

Certains mages faisaient profession « d'interpréter les songes. Ils étaient en cela les dépositaires d'une tradition qui est chaldéenne (I, 107). Déjà on ne pouvait se passer d'eux dans les cérémonies religieuses. « Un Perse veut-il offrir un sacrifice, il conduit sa victime dans un lieu pur, et, la tête couverte d'une tiare le plus ordinairement de myrte, il invoque le dieu. Il n'est pas permis à celui qui offre le sacrifice de faire des vœux pour lui seul. Il faut qu'il prie pour la prospérité du roi et celle de tous les Perses : car il est compris dans ce vœu général. Après qu'il a coupé la victime par morceaux et qu'il en a fait bouillir la chair, il étend de l'herbe la plus tendre, et principalement du trèfle. Il pose sur cette herbe les morceaux de la victime et les y arrange. Quand il les a ainsi placés, un mage, qui est là présent (car sans mage pas de sacrifice), un mage, dis-je, *entonne une théogonie*, réputée chez eux le charme le plus puissant. » Tout dans cette cérémonie est conforme à l'esprit de l'*Avesta*. Dans l'*Avesta* le sacrifice sanglant a disparu et la cérémonie y est tout entière aux mains du prêtre. La religion y est devenue plus cléricale, et les mœurs se sont adoucies et raffinées, le rituel s'est compliqué et obscurci. Mais le fond est resté le même. Et on est frappé surtout de ce détail : « *le mage entonne une théogonie*, réputée le charme le plus puissant. » C'est exactement l'esprit et la pratique de l'Avesta où l'expression verbale des vertus joue le rôle essentiel. Qu'était cette théogonie chantée par les mages déjà au temps d'Hérodote ? On a répondu il y a longtemps : c'étaient les saintes *Gathas*.

Darmesteter ne partage pas complètement cet avis.

Et voilà à quel moyen terme, il s'est arrêté.

« La Perse achéménide possédait une religion dont les traits principaux étaient :

Dans l'ordre dogmatique : le dualisme, la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman durant douze mille ans, la défaite finale d'Ahriman, la résurrection. Le culte d'un certain nombre de divinités naturalistes et entre autres de Mithra et d'Anahita. — Dans l'ordre moral : le culte de la vérité, de la famille, du travail, de l'agriculture. — Dans l'ordre liturgique et légal : le sacrifice sanglant, le sacrifice non sanglant de *Haoma ;* certaines lois de pureté protégeant les eaux, le feu, la terre. La défense de brûler ou d'enterrer les morts. — Cet ensemble de doctrines était mis sous le nom d'un sage nommé Zoroastre (Zarathushtra). C'était l'œuvre des mages, prêtres de la Médie (III, 59). « L'ascendant religieux des Mèdes remonte aux temps où la Perse était sous la domination mède. La Médie, héritière de la civilisation assyrienne, représentait en face de la Perse barbare, une forme plus haute. de culture dont l'ascendant devait aisément s'imposer. Cet ascendant ne périt pas à la révolution qui intervertit les rôles et fit passer l'hégémonie de la Médie à la Perse. L'usurpation du mage Gaumata fut suivie d'une violente réaction contre les mages, mais d'une réaction purement politique, anti-cléricale, non anti-religieuse, et il n'y a pas un indice que Darius, en réprimant les ambitions politiques des Mages, ait aussi repoussé leurs enseignements. Sous le second successeur de Darius, Hérodote nous les montre tout puissants dans le culte. C'est donc aux Mages, au sacerdoce médique, qu'il faut faire remonter le travail qui a abouti au Zoroastrisme, tel que nous le trouvons formé à la fin de la période achéménide, que

ce travail se soit fait au cours de la dynastie achéménide ou qu'il fut déjà achevé au moment où les mages commencèrent la conquête morale de la Perse. Ce Zoroastrisme médique et achéménide présente le même caractère que le Zoroastrisme sassanide. C'est déjà, sous sa forme ancienne, une religion historique. »

Les mages étaient sûrement en effet, vis-à-vis des Perses, les dépositaires du savoir, des conceptions, des symboles, des formules, des vieilles civilisations. C'est par eux que tout ce que ces vieilles civilisations ont pu donner en fait de culture morale s'est condensé en une sorte de discipline religieuse. Et comme ils représentaient la tradition et la loi, les Perses eux-mêmes leur demandaient une sanction pour leurs idées, leurs croyances, et la position politique qu'ils avaient conquise. Ils furent ainsi plus que leurs éducateurs.

Mais cependant ce serait une erreur de croire que le fond religieux du Zoroastrisme est tout entier de la création des mages. Ceux-ci ont opéré sur un ensemble de croyances existant en Médie, alors que l'apport des Aryens y était déjà considérable ; ou mieux ils ont adapté à quelques formes religieuses, à quelques prescriptions plus anciennes assurant la domination de leur caste, des croyances plus simples que l'hégémonie politique des Perses imposait. Ils ont à la longue fait plus que les adapter. Ils les ont fondues avec leur enseignement moral et clérical et les ont finalement subordonnées à celui-ci. Ainsi Ahura Mazda est bien pour les anciens Perses un dieu du ciel avec des attributs naturalistes. Il avait pour corps la lumière infinie, pour fils *Atar*, le feu, pour œil, le soleil, et il faisait couple avec la lumière solaire *Mithra*, ayant aussi pour épouses les *Eaux* et la

Terre. Sa nature morale et spiritualiste a fini par absorber ces attributs et il est devenu l'*esprit du bien*, *Spinta Mainyu*, créateur des divinités secondaires. « Le Zoroastrisme ancien, reconnaît fort bien Darmesteter, présente un fond aryen, c'est-à-dire un fond de conceptions communes avec l'Inde, et un fond purement iranien (nous dirions *médique*, expliquant par l'emploi de ce seul mot, la différenciation de l'indien et de l'iranien), fond qui lui donne son originalité propre. Sont aryens : le dieu du ciel, dieu suprême, Ahura Mazda ; le dieu de la lumière céleste, Mithra ; le culte des divinités naturelles, l'eau, le feu, la terre, le vent ; un ensemble de mythes mettant aux prises le dieu de l'éclair et le serpent de l'orage ; le culte de *Haoma*. Sont purement iraniennes (répétons qu'il convient de dire *médiques*) : la conception dualiste du monde ; la durée limitée du monde, avec quatre périodes de trois mille ans chaque : la lutte continue des deux principes et la victoire finale d'Ahura : la résurrection ; la notion de pureté portée aux dernières limites, la prohibition d'enterrer et de brûler les morts, l'exposition des cadavres aux bêtes fauves. » Il serait du plus haut intérêt de retrouver le point de départ et l'origine de la prohibition d'enterrer et de brûler les morts. Elle a assurément sa source et son explication dans « la notion de pureté portée aux dernières limites ».

« La pureté est après la naissance le plus grand bien pour l'homme. » Tel est le principe qui domine le *Vendidad*, le code civil de l'*Avesta* qui en contient probablement les parties les plus anciennes. Or ce mot de *pureté*, bien qu'il soit associé à une idée ou à une impression morale, n'en est pas moins avant tout, au moins dans le *Vendidad*, une conception purement physique. D'après

le *Vendidad*, brûler un cadavre est un crime capital, parce que c'est souiller le feu. Et il est curieux qu'Hérodote a bien connu cette prohibition et sa cause. Il est interdit de labourer la terre sur laquelle a reposé un cadavre pendant un an. Et la terre dans laquelle un cadavre a été enfoui est impure cinquante ans durant. Procope raconte qu'un premier ministre, Seosès, a été mis à mort pour avoir enterré sa femme. Après la mort, l'impureté la plus fréquente et la plus redoutable pour le *Vendidad*, est celle de la femme durant ses règles. Tout le temps de son impureté, elle est tenue à l'écart dans une chambre isolée. On lui donne ses aliments à distance sur une cuiller fixée à une perche... »

Ces prescriptions ont donc, on le voit, un but de pureté physique. Il ne s'est pas d'ailleurs agi de consacrer par elles des mœurs primitives, telles que l'abandon bestial des cadavres. Elles ont été imposées par la religion au milieu de populations qui avaient précisément pour habitude de brûler les cadavres, ou de les enterrer.

Elles ont pu être la cause d'une révolution dans les mœurs qui a fort bien pu provoquer ce double mouvement migratoire des incinérateurs en Europe et dans l'Inde. Elles seraient en ce cas fort anciennes. Que la règle la plus originale de la religion avestéenne plonge ainsi par ses origines dans le passé ; que cette suprématie religieuse des mages si forte déjà au temps de Cyrus, ait résisté à tous les antagonismes de race, et aux luttes politiques sous Darius, pour s'affirmer absolument déjà au temps d'Hérodote (Ve siècle) ; que des prescriptions aussi singulières qu'étroites de l'*Avesta* actuel, aient été observées déjà par les anciens Perses si complètement que leur existence se signalait d'elle-même aux historiens, n'est-ce pas là

une indication que des textes sacrés étaient rédigés déjà au temps des Achéménides, après la destruction de la nationalité Mède par Darius ?

Quoi qu'il en soit, Darmesteter avoue qu'il « serait téméraire de nier l'existence d'une littérature zoroastrienne quelconque, soit sous Darius, soit sous ses successeurs. » Les théogonies que chantaient les mages d'Hérodote ne sont pas pour lui les Saintes *Gathas*, parce que celles-ci seraient pénétrées de conceptions introduites au Ier siècle de notre ère. Mais les Gathas elles-mêmes « *prouvent cependant l'existence de textes zends antérieurs qui leur ont fourni leur langue.* Et on doit supposer que ces textes antérieurs, quant au fond, résumaient plus ou moins complètement les principes, les lois, les légendes du zoroastrisme ancien. Toutefois, ajoute Darmesteter, quels qu'aient été le caractère et l'étendue de cette littérature, sacrée ou non sacrée, officielle ou non officielle, systématique ou fragmentaire, on peut affirmer qu'il n'en reste pas une page reproduite *littéralement* dans l'Avesta. »

Il base cette affirmation précisément sur le contenu des Gathas que leur langue archaïque signale comme la partie la plus ancienne de l'*Avesta*, et qui apparaît par les citations qui en sont faites, dans toutes les autres parties, comme le centre autour duquel ont été assemblés ces textes. Selon lui, l'archaïsme de la langue des Gathas est un trompe-l'œil. Il est apparent et voulu. Et entre cette langue et celle de l'*Avesta* en prose, les différences sont toutes extérieures.

Zoroastre lui-même parle dans les Gathas (*Hâ* 45). « Je vais parler, prêtez l'oreille, écoutez, vous qui de près, vous qui de loin venez pour vous instruire. Mazda m'a révélé toute chose. Je proclamerai les deux principes

premiers... Je proclamerai ce qui est la première des choses dans le monde d'Ahura, telle que me l'a dite Mazda Ahura qui la connait. Ceux qui d'entre vous n'accompliront pas la *parole divine*, telle que je la conçois et l'exprime, malheur à eux jusqu'à la fin du monde. »

Le ton est prophétique. La *parole divine* prend rang après Ahura Mazda et le but moral, former son caractère « *par les bonnes pensées, les bonnes paroles, les bonnes actions* », apparaît comme l'objet du culte lui-même. « O Ahura, ô Mazda, Zarathustra aime l'*esprit très bienfaisant* et toute créature en qui il descend. »

Ahura Mazda est confondu lui-même avec l'esprit du bien *Spinta Mainyu*. « Esprit du bien, Ahura Mazda, par ton feu tu décides entre les adversaires selon la supériorité de piété et de sainteté. »

Et la parole qu'il inspire est elle-même divinisée.

« Le bien le plus excellent est la parole de Zarathushtra. »

Et tous les textes, tous les détails des cérémonies sont coupés et terminés par un *Ashem Vohu*. L'*Ashem Vohu* est une formule efficace par elle-même. La voici : « La sainteté est le bien suprême et c'est aussi le bonheur. Le bonheur à celui qui est saint de la sainteté suprême ! » Les Gathas tout entières deviennent une sorte de personnalité divine : « Prières à vous, saintes Gathas ! » (Hâ. 55). « Tout bien et toute personne, ossements et vie, corps et forme, sens, âme et Fravashi : nous donnons, nous consacrons tout — oui nous le consacrons aux bienfaisantes Gathas, souveraines sur les Maîtres et saintes, les Gathas qui nous entretiennent, qui nous protègent, qui sont notre aliment divin ; qui sont pour notre âme et un aliment et un vêtement. » Sous cette métaphysique, ces abstractions divinisées, les attributs naturalistes

d'Ahura Mazda, s'effacent. Ils ne disparaissent pas : « Avec toutes les bonnes pensées, toutes les bonnes paroles, toutes les bonnes œuvres, nous venons à toi ; — nous proclamons ton corps le plus beau des corps, ô Mazda : nous venons à toi vers ces espaces lumineux, cette hauteur des hauteurs, *là ou l'on dit qu'est le soleil* ».

Cet ensemble de divinités verbales qui l'enveloppent constamment, n'existait sans doute pas à l'époque achéménide. Il est de création post-alexandrine. Et c'est en elles que Darmesteter voit la preuve d'une pénétration des idées néo-platoniciennes.

« Le Zoroastrisme avestéen met, dit-il, immédiatement au-dessous d'Ahura, un génie nommé *Vohu mano* la « Bonne pensée », qui est sa première création spirituelle et qui est le premier créé des êtres, le premier moteur du monde d'*Ahura*. Et aussitôt que *Mano* se dégage de la limitation purement morale et devient la Pensée, la Raison, l'Esprit dans sa forme générale et idéale, l'identité de *Vohu Mano* avec le *Logos* des Néo-Platoniciens éclate avec une évidence complète. On peut appliquer à la lettre à *Vohu Mano* ce qui a été dit du λογος θειος de Philon : « Comme première manifestation des puissances divines, il est le premier-né, le premier archange de Dieu ; comme type idéal de la nature humaine, c'est l'homme parfait. »

« *Si Vohu Mano est la traduction Zoroastrienne de Logos*, il suivra que la théorie même des Amshapands (divinités verbales) et la composition des Gathas sont postérieures à Alexandre : la théorie des Amshapands parce que *Vohu Mano* est leur type ; la composition des *Gathas*, parce que la glorification des Amshaspands, ou plutôt des abstractions divinisées, les remplit d'un bout à l'autre. »

Ahura Mazda fut le dieu suprême de Darius et celui-ci invoquait avec lui les autres dieux. Ces autres dieux étaient alors exclusivement, semble-t-il, les éléments de la nature, la terre, les eaux, etc. Or ces autres dieux dans l'*Avesta* sassanide sont plutôt des êtres moraux, des vertus personnifiées, bien qu'on y sacrifie encore à la terre, aux eaux, etc. « Nous sacrifions à cette terre avec les femmes ; à cette terre qui nous porte et aux femmes qui sont tiennes, ô Ahura Mazda ; nous sacrifions à ces femmes dont le désir est dans la sainteté. Et nous sacrifions aux eaux, » etc.

Ce qui éloigne le Zoroastrisme sassanide ou avestéen, de la religion achéménide, l'éloigne aussi du védisme. Il est tout en abstraction et en morale, avec un quasi-monothéisme, alors que le védisme même avec son polythéisme exubérant, est tout en mythologie. Mais le centre du culte reste dans une religion comme dans l'autre, le sacrifice de *Soma-Haoma* et a pour foyer le *feu sacré*, ici *Atar*, là *Agni*.

Dans le Zoroastrisme avestéen, 30 divinités président aux 30 jours du mois ; douze président aux douze mois de l'année. Le calendrier est un résumé du panthéon. Or les noms des mois achéménides, bien que quelques-uns d'entre eux aient rapport à des cérémonies religieuses, sont absolument différents des noms du système avestéen. Cela témoigne de quelque changement dans les coutumes religieuses d'une époque à l'autre. Darmesteter cite d'autre part un fait qui semble établir quelque rapport entre la rédaction d'une partie de l'Avesta et un régime semblable à celui de l'époque des Arsacides. L'*Avesta* en effet ne connait pas ou ne semble pas connaître un empire iranien avec un roi des rois. L'unité la plus haute

de la hiérarchie politique est le *Dahyu*, «le pays», expression qui, dans les inscriptions de Darius, désignait seulement les satrapies. L'autorité politique la plus haute dans l'*Avesta* est le *Dahyupaiti*, le chef du Dahyu.

Enfin le grand prêtre Tansar, qui a joué le plus grand rôle dans la restauration de l'Avesta sassanide, appartenait à une secte platonicienne. Qu'il ait introduit dans cet Avesta des formules en rapport avec ses idées, rien n'est plus probable. Et cela suffit à expliquer la tournure de ces textes. Que ces textes aient été pour la plupart remaniés à l'époque arsacide pour former un tout, c'est admissible. Il ne s'ensuit pas qu'aucun texte n'existait antérieurement : je le répète.

Nous en tenant donc aux faits matériels constatés, nous dirons : La religion de l'Avesta, déjà aux mains des mages avec ses prescriptions essentielles et son rituel primitif, au temps d'Hérodote, est restée entre leurs mains. Elle n'a jamais péri, comme on l'a cru. Elle s'y est élaborée, accrue. Et dans les adjonctions et modifications qu'elle a subies dans le secret des temples, l'influence grecque qui a remué profondément toute l'Asie antérieure elle-même, à la suite de la conquête d'Alexandre, s'est nécessairement fait sentir.

A l'époque sassanide l'*Avesta* a été mis au niveau des idées et des besoins politiques de l'époque. Et les remaniements ou adjonctions qu'il a dû alors subir furent inspirés par la politique, en vue du rôle qu'on voulut lui faire jouer pour l'organisation d'une religion d'état.

La religion avestéenne a dû de sortir des collèges des mages et de devenir officielle à des circonstances qui montrent justement la filiation qui la rattache à l'an-

cienne caste des *mages*, telle qu'elle existait sous Darius et au temps d'Hérodote.

Le roi des Parthes, Vologèse Ier (61-78) avait pour frère un mage fervent, Tiridate Ier, roi d'Arménie. Ce Tiridate alla, sur l'invitation qu'il en reçut, se faire couronner à Rome par Néron. Il longea le littoral, refusant de monter sur un vaisseau, *sacerdotii religione*, dit Tacite (Annales XV, 24), pour ne pas souiller les eaux. Car les Mages, dit Pline (Hist. nat. XXX, 6), considéraient comme un crime de cracher dans les flots et de les souiller des autres nécessités humaines. Ainsi au premier siècle de notre ère, les historiens nous signalent chez les Mages une observance résultant de prescriptions très étroites de l'*Avesta*. Or cette observance, les Perses, au temps d'Hérodote, la suivaient également. Les prescriptions l'imposant existaient donc aussi dès ce temps sans doute. Elles se seraient conservées intactes pendant cinq cents ans.

Lorsque, à la suite de l'anarchie créée par les compétitions des membres de la famille des Arsacides, il se forma une réaction contre les idées grecques, la religion avestéenne apparut sans doute comme le support et l'expression du nationalisme perse. Celui qui déposséda les Arsacides en fondant (226) la dynastie sassanide, fut aussi l'intronisateur de cette religion comme religion d'État. Or ce roi, Ardashir Ier, était lui-même initié à la doctrine des mages et en célébrait les mystères, dit un historien (Agathias, cité par de Sacy). « Avec lui, ajoute le même auteur, la race des mages, assez méprisée jusqu'alors, devint toute puissante dans les affaires privées et dans les affaires publiques. » Elevé à l'école des Mages, cet Ardashir a formulé, peut-être le premier, la doctrine

cléricale dans toute sa pureté. Maçoudi rapporte que dans son testament à son fils Sapor, il dit : « Sachez, ô mon fils, que la religion et la royauté sont deux sœurs qui ne peuvent exister l'une sans l'autre, car la religion est la base de la royauté et la royauté la protectrice de la religion. »

On sait par le *Dinkart*, somme théologique pehlvie, citée plus haut et qui est du IXe siècle, que l'*Avesta* sassanide était sensiblement plus volumineux que celui des Parsis que nous possédons. Le *Dinkart* renferme en effet l'analyse de 21 livres ou *Nasks*. L'exactitude de toutes ces analyses est démontrée par celles qui se rapportent aux parties subsistantes de l'Avesta, au *Vendidad* en particulier. Donc il existait bien 21 livres. Les saintes *Gathas* étaient déjà le centre de ces textes et les seules rédigées en un dialecte spécial. Elles étaient considérées comme si précieuses qu'elles ont été le mieux préservées. Pas une d'elles n'a été perdue. Le *Vendidad*, livre légal le plus important, a été de même conservé intact. Les autres parties de l'Avesta sassanide se sont pour ainsi dire effritées peu à peu à partir du IXe siècle. Il lui est arrivé, dit justement Darmsteter, ce qui serait arrivé à la Bible, s'il n'en restait que les textes incorporés dans le paroissien ou livre de messe. Il n'en est resté que ce qui, étant le plus habituellement récité dans les cérémonies du culte, a été reproduit à un plus grand nombre de copies.

Nous ne donnerons pas d'autres détails sur ce livre sacré et les pratiques du culte compliqué conservé par les Parsis qui s'accompagne de sa récitation.

C'est cependant en lui que nous trouvons l'explication toute naturelle d'une foule de détails dans les mœurs de

la Perse même et en particulier des peuplades prépamiriennes. Les manifestations du respect pour le feu, l'attachement profond pour la culture, le soin touchant pour les bêtes, la vache en particulier, l'amour du blé... tout cela résulte de prescriptions formelles de l'*Avesta*. Mais tout cela d'ailleurs n'a pu être imposé, former la trame de l'existence sociale qu'à l'époque sassanide (226-651) lorsque le culte du feu, symboliquement représenté sur toutes les monnaies, avait le prestige, l'autorité impérative d'une religion d'État.

IV. — La valeur politique et sociale de l'*Avesta* a été considérable. Sa valeur historique est infiniment moindre puisque, nous venons de le voir, la date de sa rédaction qui ne peut être fixée, n'est pas fort ancienne. Cependant il correspond trop intimement avec les mœurs religieuses déjà décrites par Hérodote, pour ne pas renfermer de transcriptions de textes plus ou moins remaniés remontant jusqu'à l'époque Achéménide.

Son code civil le *Vendidad*, en particulier, est sans doute sa partie la moins remaniée ou qui renferme le plus d'éléments correspondant à des textes anciens. On lui a attribué d'abord une antiquité très grande. Et d'après quelques phrases de son premier chapitre, divers savants ont proclamé, comme on l'a vu, que des souvenirs précis des étapes de la marche conquérante des Aryens et Iraniens, Indiens et Perses, y étaient enregistrés et que leur patrie originaire commune était le haut Oxus. Leur affirmation est devenue un article de foi et elle figure encore comme telle dans une foule d'ouvrages, même de bons ouvrages récents.

Le premier chapitre du Vendidad donne en effet une énumération de seize pays qui sont probablement ceux

où était pratiquée la religion de Mazda lorsqu'il fut écrit. Ce sont pour ce motif des pays « excellents ». Au fur et à mesure qu'Ahura Mazda les a créées, Angra Mainyu pour le contrecarrer, y a répandu un fléau, d'ordre physique ou d'ordre moral, destiné à corrompre la perfection de l'œuvre de Mazda. Ces pays appartiennent tous à l'Iran. De sorte que c'est seulement de l'ordre suivant lequel ils sont rangés qu'on a voulu conclure à « un ordre de marche de la colonisation iranienne descendant du plateau de l'Asie centrale. » Un sanscritiste, Haug, en a fait un document contemporain de l'occupation de ces provinces, comme le journal de l'immigration. Son opinion, sans démonstration ni caractère scientifiques, s'est infiltrée cependant un peu partout. Voici ce fameux chapitre du Vendidad :

1. Ahura Mazda dit à Spitama Zarathushtra : J'ai rendu, ô Sp. Zarath., chaque lieu plaisant (à ses enfants), si peu de confort qu'il y eût en lui. Si je n'avais rendu chaque lieu plaisant, si peu de confort qu'il y eût en lui, tout le monde corporel aurait voulu habiter l'*Airyanem Vaejo.*

3. Le premier des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut l'*Airyanem Vaejo*, qu'arrose la Vanuhi Daitya.

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le serpent de rivière et l'hiver, créé des Daevas.

4. Il y a là dix mois d'hiver, deux d'été. Et ces mois sont froids pour l'eau, froids pour la terre, froids pour la plante. Là est le centre de l'hiver, là le cœur de l'hiver. Là fond l'hiver, là le pire des fléaux.

5. Le second des lieux et pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut la plaine qu'habitent les *Sugdha*

(les Sogdiens). Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : la sauterelle mortelle aux troupeaux et aux plantes.

6. Le troisième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut la forte et pieuse Mouru (Merv).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ces fléaux : le pillage et l'immoralité.

7. Le quatrième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut la belle *Bakhdi* (Bactres) aux étendards haut levés.

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les fourmis et les fourmilières (1).

8. Le cinquième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le *Nisaya*, qui est situé entre Mouru et Bakhdhi.

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le doute.

9. Le sixième des lieux et pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le *Haraeva* (anc. Arie, *Haré*, *Harat*, *Herat* actuel), qui déserte les maisons (2).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les larmes et les lamentations.

10. Le septième des lieux et pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le *Vaékereta* (3) aux mauvaises ombres (Kapul en pehlvi, Caboul).

(1) HÉRODOTE III, 102. Des Indiens voisins de Caspatyre dont les mœurs approchent de celles des Bactriens, ont dans leur pays des déserts de sable. « On trouve dans ces déserts et parmi ces sables des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voient dans la ménagerie du roi de Perse. »

(2) Parce que là quand un homme meurt dans une maison, les gens de la maison la quittent et s'en vont.

(3) Caboul toujours considéré comme un pays d'idolâtres et de magiciens. Les ombres y donnaient la fièvre.

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le Pairiko Khnataiti (l'idôlatrie étrangère, indienne), qui s'attacha à Keresaspa.

11. Le huitième des lieux et pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut *Urva*, riche en herbes (la Mésine au blé abondant, sur le bas Euphrate).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : l'orgueil.

12. Le neuvième des lieux et pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut *Khnenta* (1) qu'habitent les *Verkhana* (Gourgan).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : un crime inexpiable, le péché contre nature.

13. Le dixième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut la belle *Harahvaiti* (Arachosie. Afgh.) ·

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : un crime inexpiable, l'inhumation des morts (2).

14. Le onzième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le brillant et glorieux *Haétumant* (Hermend ou bassin de l'Helmend, *Seistan*).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant un fléau : les méfaits de la magie (3).

15. Et voici le signe auquel on le reconnaît, le signe auquel on le voit : en quelque lieu que l'on vienne crier au sorcier, c'est là. à Haetumant que se produisent les pires œuvres de sorcellerie (astrologie).

16. Le douzième des lieux et pays excellents que je

(1) *Khnenta,* fleuve du Gourgan.

(2) En conformité avec ce qui est dit plus haut de Caboul, la loi religieuse n'y était pas observée.

(3) Les sorciers brahmaniques comme à Caboul.

créai, moi, Ahura Mazda, fut *Ragha* (1) aux trois races (prêtres, guerriers, laboureurs).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : l'incrédulité mauvaise.

17. Le treizième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le puissant et pieux *Cakhra* ? (Dans le Khoraçan ou le Ghaznin).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ce fléau : un crime inexpiable, la cuisson de la charogne ? (2)

18. Le quatorzième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut *Varena* aux quatre coins (région montagneuse du sud caspien ou Tabaristan ou Gilan), pour qui naquit Thraètaona, meurtrier d'Azhi Dahaka.

Angra Mainyu répondit en créant ce fléau : les règles anormales et l'oppression étrangère (3).

19. Le quinzième des lieux et des pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le pays des *Sept Rivières*. (les « sept Indes », *Pendjab*).

Angra Mainyu, plein de mort, répondit en créant ces fléaux : les règles anormales et la chaleur démesurée.

20. Le seizième des lieux et pays excellents que je créai, moi, Ahura Mazda, fut le pays aux sources de la *Ranha* (Tigre), qu'habitent des peuples sans chefs.

Et Angra Mainyu, qui est plein de mort, répondit en créant ce fléau : l'hiver créé des Daevas.

Il s'agit évidemment dans ce document d'un dénombrement de provinces religieuses. Et il ne renferme rien

(1) Le *Vendidad* pehlvi identifie *Ragha* à l'Azerbeidjan.

(2) On y faisait cuire et mangeait les renards et les ichneumons.

(3) Les indigènes caspiens de race non aryenne étaient identifiés à des Divs.

qui indique une époque primitive ou simplement reculée.

Neuf de ces noms de province quoique en zend, sont identiques aux noms perses des satrapies de Darius. Cela constitue un certain genre de preuves que le document a été rédigé après Darius, mais peu après lui. — A la suite de l'*Airyanem Vaejo*, vient la Sogdiane, puis Merv, puis la Bactriane. Dans cet ordre de succession, on a vu, un motif pour placer l'*Airyanem Vaejo*, au nord même de la Sogdiane. Darmesteter fait observer qu'en réalité, on ne retrouve aucun rapport géographique quelconque, aucun ordre, dès qu'on envisage l'énumération dans son entier. Ainsi après Caboul (7), c'est la Mésène (8), à l'autre extrémité au sud-ouest, qui est nommée ; et après la Mésène, au sud-ouest, c'est le Gourgan, tout à fait dans le nord (9). Du Gilan, également dans le nord (14), nous sautons au Penjab, puis du Penjab nous sautons aux sources du Tigre (16).

Si l'auteur avait obéi à des considérations historiques ou géographiques dans la succession de noms qu'il a adoptée, il n'aurait pas pu nous faire ainsi arpenter l'Iran à peu près en tous sens. La vérité est qu'au contraire nous ne trouvons rien pour expliquer son ordre de succession.

D'autre part, l'*Airyanem Vaejo* est évidemment une sorte de paradis terrestre. C'est là que tout le monde aurait voulu habiter. C'est là que Yima, le *beau pasteur*, prototype de la race, donne rendez-vous aux meilleurs des mortels. C'est là qu'après coup la tradition a fait naître Zoroastre. Et c'est là aussi que fut le berceau des Aryas, son nom ayant le sens de « Germe des Aryas ». On pourrait par suite voir en lui quelque région mystérieuse, à peu près inaccessible. Les Kirghizes du Pamir

lui-même placent par exemple à leur tour le paradis terrestre sur le Moustag Ata, pic de 7.800 m. du bord oriental du plateau où jamais personne n'est monté (Sven Hédin s'y serait élevé jusqu'à 6.300 m., mais non sans s'exposer à des accidents mortels). Qu'on fasse donc de l'*Airyanem Vaejo* un pays fabuleux, soit. Mais en faire une réalité et le placer sur le Pamir est inadmissible, nous l'avons vu. Représenter le beau Yima comme obligé de quitter le Pamir par suite de l'accroissement démesuré des troupeaux et des hommes, ce serait tout à fait grotesque. Admettons cependant l'existence d'une patrie commune des Indiens et Iraniens. Ils ont habité ensemble un même territoire, puisqu'ils ont parlé la même langue. Que ce soit là l'*Airyanem Vaejo !* Fort bien. Son abandon est forcément antérieur au IXe siècle où nous voyons les Perses au sud du lac Ourmiah. Il ne peut pas être cependant tellement antérieur que son souvenir ait pu en être effacé vers l'époque de Darius ; il ne peut pas être de beaucoup antérieur à l'entrée des Perses eux-mêmes au sein d'une société jouissant d'une certaine stabilité historique. Dans ces conditions, il me semble très aventureux de reporter bien au delà de mille années avant notre ère l'époque du séjour des Perses dans l'*Airyanem Vaejo*.

Eh bien ! même à cette époque si peu ancienne, le Turkestan lui-même, n'était sans doute pas occupé par une population stable et d'une façon permanente. Assurément les routes conduisant de l'autre côté du massif central, étaient connues ; mais tout ce pays au nord de l'Iran, était un peu à l'égard des pays du sud et du sud-ouest, ce qu'est aujourd'hui le Pamir lui-même, un *refugium peccatorum*. Il n'était guère occupé que par

des populations restées rebelles aux vieilles civilisations agricoles de la Mésopotamie ou qui, pour une raison ou une autre, les avaient reniées, et aussi par des gens amoureux de la liberté qui voulaient échapper au joug insupportable des anciennes royautés. Il était sillonné tout au moins par des peuplades venant d'Europe par le nord de la Caspienne. De race et de langue aryennes, elles manifesteront leur existence sous le nom de Saces (des Scythes pour les anciens) dès avant l'époque de Darius. Cyrus a poussé ses conquêtes jusque chez elles, jusque sur l'Iaxartes (Syr Daria actuel). Darius leur fit aussi la guerre, et emmena prisonnier un de leurs chefs. C'étaient des nomades. La Bactriane elle-même était un lieu de relégation au temps de Darius.

Les Perses qui avaient pris Barcé en Libye, ayant réduit ses habitants en servitude,les envoyèrent à Darius. Darius leur donna des terres en Bactriane où ils fondèrent un bourg qui, encore au temps d'Hérodote, portait le nom de Barcé (IV, 204).

Plus tard les généraux perses, ayant à combattre les Ioniens, les menacèrent, pour le cas où ils ne se soumettraient pas, de transporter leurs filles à Bactres.

Bactres n'était donc pas regardé comme un lieu de délices. Ce n'est pas ainsi que les Perses de Darius auraient traité leur propre patrie originaire.

Des raisons alléguées pour placer l'*Airyanem Vaejo* à son voisinage plus au nord et à l'est, deux ont une une apparence de fondement :

1° Les pays énumérés à la suite de l'*Airyanem Vaejo* sont bien tous, au nombre de six, au nord-est et à l'est de l'Iran.

2° Le nom de la rivière *Vanuhi* qui arrosait l'*Airyanem*

Vaejo, a quelque affinité de son avec le nom pehlvi de l'Oxus, *Veh*.

Nous avons déjà vu que le premier argument est sans valeur, aucun ordre géographique n'étant suivi dans l'énumération du *Vendidad*. Le second n'est vraiment qu'une ombre vague, ne s'appuyant que sur une supposition.

Or contre ces apparences nous avons non seulement des faits comme ceux cités plus haut, la vraisemblance historique, les Perses étant dans les montagnes du N. E. de l'Assyrie, dès le IXe siècle avant notre ère, mais encore la tradition, la seule tradition autorisée, celle des commentaires pehlvis de l'*Avesta*. Le Bundehesh place l'*Airyanem Vaejo à* côté de l'Azerbeidjan. Or les inscriptions assyriennes placent les anciens Perses du IXe siècle, également à côté de l'Azerbeidjan, mais au sud-ouest. Est-ce qu'il n'y a pas lieu d'être frappé d'une semblable coïncidence, si conforme à toutes les inductions tirées des observations les plus sûres ?

L'*Airyanem Vaejo* est désigné aussi comme voisin du cœur de l'hiver, comme souffrant du froid dix mois de l'année. Ces données ont troublé beaucoup les imaginations. Assurément pour retrouver un climat rigoureux, sans printemps ni été, le plus sûr est de se diriger du côté des plateaux de l'Asie centrale. Mais ces froids qui sévissent dix mois ne sont qu'un obstacle, et n'empêchent pas les troupeaux et les hommes de se multiplier abondamment dans le paradis terrestre de l'*Airyanem Vaejo*. Les plateaux de l'Asie centrale ne répondent pas à ces conditions. Mais comme le fait remarquer Darmesteter, c'est le *Karabagh*, immédiatement au nord de l'Azerbeidjan, et sur l'Araxe, qui y répond absolument.

La vallée de l'Araxe, qui ayant ses sources non loin de celles de l'Euphrate et coulant entre les hauts monts de l'Alaghœz et de l'Ararat, se jetait jadis directement dans la Caspienne, est extrêmement fertile. On l'appelait « le jardin noir». Mais l'hiver y est généralement long et rigoureux et les pâtres ne peuvent y conduire leurs troupeaux dans la montagne que deux mois de l'année. Elle est élevée dans sa plus grande partie et dans sa moitié inférieure même, elle est séparée de la Koura, par des hauteurs de 3.500 m. et même plus. L'Araxe est lui-même infesté de reptiles comme la *Vanuhi* de l'*Airyanem Vaejo*. De plus le *Karabagh* qui porta anciennement le nom persan d'*Arran*, semble bien avoir porté auparavant le nom tout voisin d'*Arianie*. Car Etienne de Byzance relate qu'il y avait un pays d'*Arianie* à côté des Cardusiens, près du Gilan. Il faut lire encore après cela ce que dit Strabon de la vallée inférieure de l'Araxe, de la vallée de la Koura et de ses habitants, appelés Albani de son temps (XI c. IV, 3) : « Tout ici naît pour l'homme sans semailles et sans labours. On n'a jamais besoin d'y laisser reposer la terre, n'y d'y ouvrir avec le fer de profonds sillons, une charrue tout en bois suffisant parfaitement. Les plaines de l'Albanie plus largement arrosées que celles de Babylonie et d'Egypte, gardent toute l'année l'aspect de vertes prairies fournissant d'excellents pâturages. La vigne est d'un produit si abondant, qu'on laisse aux branches une partie du raisin. La même vigueur s'observe chez le bétail, soit à l'état sauvage, soit à l'état domestique. Enfin les hommes se font remarquer par leur beauté et leur haute taille. Le pays produit quelques reptiles, d'espèce venimeuse, des scorpions, des phalanges. »

Si ce n'est pas cela l'*Airyanem Vaejo*, ce paradis

aryen des pasteurs adonnés au vin, n'a existé nulle part. On ne peut cependant qu'être vivement frappé de telles concordances. Elles sont trop nombreuses et trop parfaites pour ne pas entraîner la conviction. Nous voyons les Perses au sud du lac Ourmiah au IXe siècle avant notre ère. Quoi de plus vraisemblable qu'avant d'être là, ils étaient un peu plus au nord ? Et dès lors quelle objection faire à la localisation de l'*Airyanem Vaejo* sur l'Araxe et la Koura ? Je n'en vois pas une seule qui soit soutenable. Les Aryas ont séjourné dans la vallée de la Koura d'où ils sont passés dans celle de l'Araxe.

Cette vallée de la Koura c'est la route même qu'a suivie la civilisation médique pour pénétrer au Caucase; Celle qu'a suivie ensuite et suit encore la civilisation persane. Elle a été de tout temps aussi la grande voie, la seule voie par laquelle ont passé les habitants du grand Caucase pour se répandre en Asie, la voie par laquelle encore maintenant on franchit le Caucase en venant d'Europe. Si donc je montre le long de ce chemin des restes d'anciennes populations physiquement identiques aux anciens Perses, si je montre dans le centre même de cette voie et au cœur du Caucase, entre Tiflis et Vladikawkaz un peuple qui jusqu'à nos jours parle une langue parente de celle des Perses, qui jusqu'à nos jours, a conservé l'organisation et les mœurs sur la base desquelles s'est développée la religion de l'*Avesta*, on admettra bien que j'aurais prouvé que les Aryas sont venus d'Europe et qu'il ne me restera plus qu'à les suivre au delà du Caucase jusque dans la patrie où ils étaient plus ou moins en contact avec les ancêtres des peuples aryens de l'Europe.

CHAPITRE VIII

Sommaire : I. — L'Airyanem Vaejo. Darius et la race des vieux Perses. Les Farsis.
II. — La race préhistorique de la Russie méridionale et du centre de l'Europe.
III. — Les Caucasiens préhistoriques. Leur race.
IV. — Les Ossèthes. Leurs caractères. — Leur histoire.
V. — Organisation familiale et mœurs des Ossèthes.

I. — La patrie primitive des Aryas de l'Asie se place nécessairement, nous l'avons démontré par les documents de l'histoire, de l'ethnographie, à l'aide des considérations géographiques les plus sûres, grâce à la tradition la plus authentique, et à la linguistique également, dans les vallées inférieures de l'Araxe et de la Koura. Ils se sont répandus de là, parlant encore une seule langue. Et c'est alors qu'ils occupaient des territoires étendus, de la Mésopotamie à l'Inde et du golfe Persique à l'Oxus, que cette langue a perdu son unité première. Les différences qui séparent le zend, le vieux perse et la langue des Védas, sont le résultat de leurs migrations, de leur expansion. Et comme ces différences sont légères, au moment où ces trois dialectes se parlaient encore, migrations et expansion étaient peu anciennes.

Pour passer d'Europe en Asie, ils ont suivi la grande route de la vallée supérieure de la Koura. Ils ont pu aussi arriver par le littoral Caspien, qu'ont suivi après eux

leurs congénères Cimmériens, au su de l'histoire, au moins dès le VII[e] siècle avant notre ère. Toute la région au nord du Caucase était occupée par des peuples de race et de langue aryenne qui ont reflué sur l'Asie également par le Nord de la Caspienne où nous avons retrouvé leurs traces. Ces émigrants du nord de la Caspienne sont restés nomades au moins en grande partie. Ce sont eux que retrouva Cyrus dans ses conquêtes du Turkestan, poussées jusqu'au Yaxartes. Darius eut à repousser leurs incursions. Ce sont eux qu'il combattit dans les Saces. Ils se sont d'ailleurs incessamment mêlés aux Perses, aucune différence profonde de langue ou de race ne les en séparant, et ils leur ont fourni la dynastie royale des Arsacides. Les Parthes étaient en effet des leurs. Ils ont donc contribué à l'aryanisation de l'Asie centrale où se retrouvent encore, dans la haute vallée de l'Oxus, des restes de leur langue. Mais cette aryani sation fut surtout la conséquence de la prise de possession méthodique opérée par les peuples qui parlaient le zend, le vieux perse et le sanscrit des Védas.

Cette prise de possession s'est faite assez rapidement, puisque, malgré les distances, les Aryas ont tous conservé dans leur langue, leurs mœurs, leur religion, des preuves évidentes de leur origine commune. Elle s'est faite sans doute par un double mouvement le long des hauteurs du nord de l'Iran vers l'Afghanistan et le Penjab et le long des hauteurs de l'ouest vers le sud de l'Iran, puisque orginairement la plupart étaient montagnards et pasteurs. Les Peulhs qui, sous nos yeux et en quelques siècles, ont rayonné de préférence en suivant les hauteurs, au cœur de l'Afrique et à travers des peuples nombreux souvent très aguerris sur un espace immense, nous

représentent une image assez fidèle de la pénétration aryenne en Asie. Les Aryas pasteurs ont rencontré infiniment moins d'obstacles dans l'Asie antérieure, hors des limites des empires mésopotamiens, que les Peulhs parmi les nègres. Les Perses, le long de ces limites, ont seuls pu être ralentis dans leur marche ; mais ils ont aussi été pour ce motif saisis bien plus tôt par l'histoire

Leurs congénères du côté du nord et de l'est n'ont rencontré jusqu'en Afghanistan que des populations de souche médique qui ainsi que le dit Hérodote, vivaient par villages ou bourgs isolés, sans lien politique entre eux (1). Ce n'est qu'au delà et dans l'Inde que leur rôle s'est compliqué. Et ce changement dans les conditions ethniques rencontrées a créé toute la différence entre Indiens et Perses, Aryas et Iraniens. Après Darius et du fait de l'action politique violente de Darius, tout était déjà aryen de langue, des confins de la Mésopotamie au Penjab, du golfe Persique à la Sogdiane et à Merv Mais les Aryens n'étaient pas assez nombreux pour avoir pu modifier physiquement d'une façon durable et un tant soit peu complète, toutes les populations qu'ils pénétraient. Il leur est arrivé ce qui arrive par exemple encore aux Peulhs sous nos yeux. Les Peulhs installés dans le Fouta Djallon depuis le XVIIIe siècle seulement, ont si complètement perdu déjà leurs caractères originaires, qu'un observateur non prévenu ne les distinguerait pas des nègres. Que pareille chose à peu près soit arrivée aux Aryens, nous en avons la preuve péremptoire dans ce fait sur lequel j'ai tant insisté, que Indiens et Iraniens présentent encore dans leur ensemble des

(1) La pénétration de l'élément sémite aujourd'hui si important se faisait parallèlement par le sud et le long du littoral.

caractères physiques tellement différents qu'ils semblent former deux mondes séparés. Cette ligne de séparation n'est nulle part plus tranchée que dans les régions contiguës de l'Hindou-Kouch d'une part et des vallées prépamiriennes de l'autre où ils devraient se confondre, s'ils en venaient.

Quelle était la race des Aryens de l'Asie? On comprend que dans de telles conditions, il ait été difficile de la retrouver. On comprend que la possibilité même de la retrouver soit encore discutée.

L'*Airyanem Vaejo* d'après son nom et le contenu du Vendidad, fut le « germe aryen », le pays d'où les Aryens ont proliféré et d'où ils se sont répandus sur l'Asie. Je parle du moins des Aryens qui ont parlé les trois dialectes voisins du zend, du vieux perse et des textes védiques.

Ceux qui ont créé ces trois dialectes ont donc habité ensemble sur le revers Caspien de la Transcaucasie. Réservons leur le nom d'Aryas. Que leur première patrie asiatique se trouve aux pieds du Caucase, c'est déjà pour nous une indication très sûre, qui limite beaucoup le champ des hypothèses, quant à leur race. Car ce n'est pas là, aux confins de l'Europe, qu'on peut chercher le point de départ de races ayant appartenu de tout temps à l'Asie ou au monde eurafricain.

Si à côté de l'*Airyanem Vaejo*, dans le Caucase par exemple, nous trouvons des populations anciennes, ayant exactement les caractères des anciens Perses ; si nous montrons que ces populations étaient déjà là dès avant l'époque qui correspond à celle même où les anciens Perses y étaient, nous aurons déjà rattaché ces Perses, ces Aryens aux populations de l'Europe.

Nous l'avons dit, on ne saurait trop le répéter. Nous

connaissons maintenant fort bien le type physique des auteurs des vieilles civilisations mésopotamiennes. Ce sont d'une part les Sumériens, les Anzanites et les Mèdes, à face large, au nez assez déprimé à la racine et court, au crâne globuleux, et d'autre part les Sémites au nez fort et busqué, à la face allongée comme le crâne. Tant que ces deux types sont seuls en présence, nous l'avons vu, il n'y a en Asie, ni Aryens, ni aryanisme. Dès que l'aryanisme se manifeste, surgit en même temps un élément ethnique nouveau. En fait d'indications positives sur la présence ancienne d'Aryens en Asie, nous n'avons que les renseignements historiques, et ceux tirés des noms de tribus et de peuples que j'ai déjà donnés. Dans aucune partie de l'Asie, il n'existe une trace quelconque de la présence d'aryens qui soit aussi authentique, et aussi ancienne que les traces relevées en Médie. Nous n'avons même jamais eu aucun document de nature historique, linguistique ou ethnographique, qu'on puisse sérieusement donner comme une preuve suffisante de la présence d'Aryens, dans une partie quelconque de l'Asie, antérieurement à l'époque où ils se mêlent aux Mèdes. De sorte que cette circonstance seule, à savoir que nous avons des preuves de la présence ancienne d'Aryens en Médie, et que nous n'avons aucune preuve de ce genre pour les autres régions de l'Asie, pourrait à la rigueur fournir une présomption que la Médie a dû être la première étape de l'expansion des Aryens en Asie. Avec eux se répand un type physique nouveau. D'où ce type aurait-il pu surgir, sinon de la région adossée au Caucase, en communication avec le cœur de l'Europe ? L'Inde est hors de cause, et nous ne voyons pas en Asie centrale, une seule région qui ait pu servir d'aire géogra-

phique de formation à une race nouvelle, étrangère à la fois aux Sémites et au fond indigène des Sumériens, des Mèdes, des Proto-Arméniens.

Le Turkestan n'a été habitable qu'à notre époque. Et encore ne l'est-il aujourd'hui que partiellement. Toutes ses parties fertiles qui ourlent le pied du massif central, ont été colonisées par des populations venues de l'Asie antérieure. Les coins reculés des vallées prépamiriennes elles-mêmes ont été occupées peut-être seulement à des époques historiques voisines du commencement de notre ère, par des réfugiés de la même souche médique. Mêlés à eux, ne se rencontrent en dehors de l'élément ouzbeg installé au Turkestan depuis Djengis-Khan, que des blonds d'origine sace. Aucune migration ne s'est donc produite du massif central vers l'Asie antérieure. Et les seules grandes invasions qui aient sillonné l'Asie en venant de l'est et du nord-est sont celles récentes des Turco-Tartares. Aucune race particulière ne s'est formée dans le Centre-Asie ; aucune race n'en est venue. La race aryenne n'a pas pu venir davantage de la région mésopotamienne, ou de l'Asie mineure occupée, de l'aveu de tous les historiens comme de tous les linguistes, par des peuples sémitiques ou touraniens médiques, depuis l'époque la plus reculée qu'il nous soit possible d'atteindre, jusqu'à l'arrivée des Grecs, des Thraces, des Perses. Les Aryens de l'*Airyanem Vaejo* n'ont donc pu venir que du nord du Caucase. Les anciens nous ont signalé l'antagonisme de race qui séparait les Mèdes des Perses. Ils nous ont dit que ceux-ci n'avaient d'abord que des dieux naturalistes très différents de ceux des religions anciennes de l'Asie, puisque ce sont les éléments de la nature tels qu'ils se présentent, sans autels ni statues. (Ils font encore

des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre (1), au feu, et aux vents, et n'en offrent de tout temps qu'à ces divinités. Mais ils y ont joint dans la suite le culte de Vénus-Uranie, qu'*ils ont emprunté* des Assyriens... Hérodote, I, 131). Toute l'antiquité a connu leur rusticité, leur pauvreté première, leur goût de la famille, leurs habitudes guerrières, les détails de leur costume, leur longue chevelure, qui, en les distinguant des asiatiques les rapprochaient des indigènes du centre et du nord de l'Europe, comme l'habitude de se baiser sur la bouche entre égaux. Ils mangeaient du cheval comme de l'âne et du bœuf ; ils étaient adonnés au vin (Hérodote, I, 133), extrêmement abondant, comme Strabon le signale au commencement de notre ère, dans la vallée de la Koura.

Mais nous n'avons pas de description de leurs caractères physiques. Cela tient sans doute à ce que les Grecs eux-mêmes n'ont pas été frappés par ces caractères. Hérodote ne donne d'ailleurs pas en général de renseignements de cette nature sinon d'une façon très vague et à moins qu'un peuple ait présenté avec les autres sous ce rapport un véritable contraste. Il y a de plus de bonnes raisons pour que les Perses n'aient point frappé l'attention des Grecs par leur aspect extérieur. Les Perses qu'ils ont connus, étaient en effet déjà intimement mêlés avec les Mèdes. Ils étaient un peuple, non une race. Mais pour nous, dans ce peuple, il est reconnaissable qu'un élément nouveau existe qui n'est ni de race sumérienne ou médique, ni de race sémitique. N'aurions-nous pour en juger que les données qui nous ont été transmises sur les coutumes, la religion, les

(1) Et c'étaient encore là les divinités des habitants de la vallée de la Koura, l'*Airyanem Vaejo*, au temps de Strabon. (XI, c. IV, 7.)

vêtements des Perses, que ceux-ci nous apparaîtraient comme bien différents des Mèdes ou Susiens et des Sémites, fortement et profondément imprégnés par des civilisations anciennes et d'un génie tout autre. Si les Perses n'étaient ni de race sumérienne ou médique, ni de race sémitique, de quelle race pouvaient-ils être ? Nous n'avons pas le choix. Les races mongoliques sont hors de question, n'est-ce pas ? Il ne reste alors que la race de petits bruns méditerranéens et celle des grands à tégument clair du centre et du nord, qui sont avec la brachycéphale brune, les trois races fondamentales de l'Europe. Or nous savons que les bruns méditerranéens n'ont eu aucune part dans la formation des langues aryennes. Ceux de la côte d'Afrique sont restés jusqu'à maintenant en dehors de l'aryanisme et ceux des côtes européennes ont été aryanisés récemment, peu avant ou depuis la période historique, par des envahisseurs qui les ont pénétrés par le nord ou le nord-est. Ces bruns méditerranéens d'autre part n'ont pénétré en Asie qu'avec l'élément sémitique au plus tôt et par le sud-ouest, dans le sens opposé à celui de la pénétration aryenne. Voyons d'ailleurs ce que peut nous apprendre sur leurs caractères physiques les portraits des anciens Perses et leurs descendants dégénérés ?

Le roi Mède du monument de Béhistoun, ne ressemblant à aucun des autres prisonniers de Darius, reproduisait bien les traits d'une race particulière. Darius de son côté ne ressemble à aucun de ses prisonniers, sauf peut-être le roi Sace et Tchitrantakhma, roi de Sagartie qui s'était donné comme de la race mède de Cyaxares, d'après le texte de Béhistoun. En comparant chacun de ses caractères aux caractères correspondants

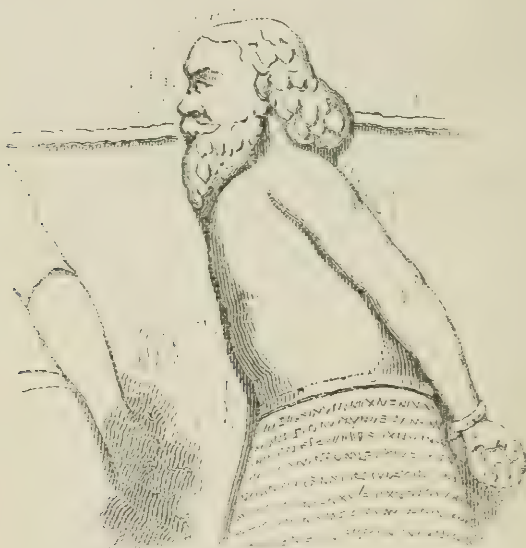
de ses prisonniers, on peut s'assurer qu'il était de type clair. Si on le rapproche d'abord du roi Mède, son profil bien sensiblement différent, nous apparaît comme oval allongé. Le nez est développé en hauteur, droit, sauf une



Darius, roi des Perses (d'après Ujfalvy).

très légère convexité, et plutôt étroit. Le Mède est au contraire à face courte et large, au nez déprimé à la racine, saillant et large du bout, de profil concave. La coiffure de Darius nous gène pour apprécier la forme de son crâne ; mais il n'est visiblement pas aplati en arrière.

Son front n'est pas fuyant. D'autre part, si on le comparaît à un profil assyrien, les différences qui le séparent du type sémitique ne seraient pas moins sensibles. Comparons-le, par exemple, à l'usurpateur de la Susiane, Martiya, de caractères sémitiques assez accentués. Martiya a le nez saillant et busqué, assez large, donnant



Sattarita, roi de Médie (d'après Ujfalvy).

à la région moyenne de la face une importance d'autant plus grande que le front est bas. Les yeux en amande sont un peu obliques, les sourcils forts, en accent circonflexe. A côté de Tchitrantakhma dont le profil est si voisin de celui de Darius, ce Martiya réalise évidemment un type ethnique très différent. Darius n'a donc visiblement ainsi aucun des caractères distinctifs de la race sémitique, ni aucun de ceux de la race médique.

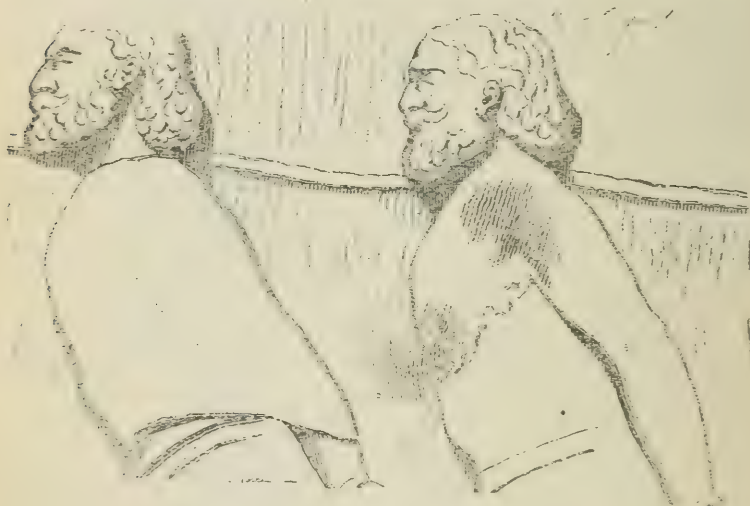
Au contraire, il n'est pas un seul de ces traits qu'on ne puisse rapporter au type du grand dolichocéphale de cheveux et d'yeux clairs. Sa moustache et sa barbe si fournies, ses cheveux abondants et plutôt droits, puisqu'ils tombent sur ses tempes sans la moindre frisure, sont un de ces traits. Or comme il n'y avait en présence en Perse que ces trois races, nous n'avons pas à hésiter. Darius était de la race européenne, à tête allongée et à téguments clairs.



Çakouka, roi des Saces (d'après Ujfalvy).

Le moral de Darius, la tournure de son intelligence, ne sont pas non plus sans nous fournir quelques indications précieuses. Le régime assyrien a imprimé à l'Asie antérieure des habitudes de cruauté et d'insensibilité qui sont restées dans ses mœurs jusqu'à présent. Darius s'est comporté comme l'eut fait un roi d'Assyrie, vis-à-vis des Mèdes qu'il voulait anéantir. Il s'est fait représenter foulant à ses pieds le mage Gaumata. Ce mage est celui qui a régné quelque temps sous le nom de Smerdis, fils de Cambyse, c'est le faux Smerdis, qui sut se faire

aimer des populations qu'il gouverna avec équité et dans un esprit pacifique. Darius était un des sept conjurés perses qui le renversèrent. Et c'est même lui qui le tua de sa propre main. « Celui-ci est Gomatès, le mage, dit de lui l'inscription de Béhistoun, il mentit et dit : « Je suis Smerdis, fils de Cyrus, j'exerce la royauté. » « Après avoir tué les mages, les conjurés leur coupèrent la tête,



Martiya, usurpateur de la Susiane
et Tchitrantakhma, roi de Sagartie (d'après Ujfalvy).

et laissant dans la citadelle ceux d'entre eux qui étaient blessés... les cinq autres, tenant à la main les têtes des mages, sortirent en jetant de grands cris et en faisant beaucoup de bruit. Ils appelèrent à haute voix les Perses, leur racontèrent ce qui s'était passé, en leur montrant les têtes des usurpateurs. Ils firent en même temps main basse sur tous les mages qui se présentèrent à eux. Les Perses, instruits de l'action des sept conjurés et

de la fourberie des mages, crurent devoir les imiter, et, mettant l'épée à la main, ils tuèrent tous les mages qu'ils rencontrèrent : et, si la nuit n'eut arrêté le carnage, il ne s'en serait pas échappé un seul. Les Perses célèbrent avec beaucoup de solennité cette journée : cette fête, l'une de leurs grandes fêtes, s'appelle Magophonie. Ce jour-là, il n'est pas permis aux mages de paraître en public ; ils restent enfermés dans leurs maisons. » (Hérod. III, 79). Tel est le récit d'Hérodote.

La nationalité mède que les Perses poursuivaient dans les Mages, n'a pas été immédiatement détruite par cette extermination en masse. Darius eut à lutter contre elle longtemps. Et ce n'est pas sans peine qu'il parvint à réprimer deux révoltes inspirées par son désir d'indépendance.

La première et la plus grave fut celle « de Phraortès qui mentit et dit : « Je suis Xathritès (Sattarita) de la race de Cyaxares. J'exerce la royauté sur les Mèdes. »

Après de longues péripéties, Darius parvint à le vaincre et voici ce qu'il raconte lui-même de la vengeance qu'il a exercée.

«... Lorsque j'étais arrivé en Médie, près d'une ville nommée Kundurus, en Médie, c'est là que vint Phraortès, celui qui disait : « J'exerce la royauté sur les Mèdes. » et voulut livrer une bataille. Puis nous livrâmes la bataille ; Ormazd fut mon soutien, par la grâce d'Ormazd je tuai beaucoup de monde à l'armée de Phraortès. Ce fut le vingt-cinquième jour du mois d'Adukanis (mai 518), lorsque nous livrâmes ainsi la bataille. Puis ce Phraortès s'enfuit avec quelques cavaliers et alla à Rhages (1). Puis

(1) Ce nom est suivi de ce renseignement dans les textes perse et assyrien : « Contrée ainsi nommée en Médie. »

alors je détachai mon armée ; de là il fut pris et amené devant moi. Je lui coupai le nez, la langue et les oreilles, et je lui crevai les yeux. Il fut tenu prisonnier dans mon palais et tout le monde le vit. Et alors je le mis en croix à Ecbatane; et les gens qui avaient été ses principaux adhérents, à ceux-là, je coupai la tête, dans la citadelle d'Ecbatane, et puis je les empalai. »

Il ne fut guère moins cruel à l'égard de Tchithrantakhma, parce qu'il représentait lui aussi la nationalité mède.

Lorsqu'il eut étouffé les révoltes qui marquèrent le début de son règne et réalisé ainsi une certaine unité entre ses états, Darius se montra organisateur et administrateur si habile qu'on peut dire qu'il fonda réellement avec des territoires qui s'ignoraient jusque-là les uns les autres, l'empire perse. Sans lui probablement cet empire fut resté bien éphémère, ne se fut point reconstitué après le passage d'Alexandre, et n'eut peut-être jamais eu conscience de lui-même, malgré le lien religieux qui s'établit entre ses parties. Et il est de toute évidence que le premier résultat forcé de cette action politique, fut l'aryanisation de l'Asie antérieure, qui fut sans doute restée sans elle bien incomplète. L'ambition de Darius ne connut point de borne. Puisqu'il voulut rattacher l'Europe elle-même à ses états. Il pénétra en Thrace avec une armée formidable, gagna le Danube, le franchit et s'avança jusqu'au Dniepre. Mais il eut affaire là à des populations mouvantes et pauvres au sujet desquelles il était sans doute bien mal informé. Son expédition contre elles ne pouvait pas donner des résultats qui correspondissent à ses puissants efforts. Elle fut plutôt fâcheuse pour lui. Mais ensuite, il s'attaqua à l'Asie mineure,

aux îles grecques, à la Grèce elle-même. Et il aurait probablement fini par soumettre tous les Grecs qui avaient gardé une vive impression de sa grandeur, si déjà fatigué par l'âge, il n'avait succombé (485 avant notre ère). Les événements politiques de sa vie, son œuvre, comme son caractère moral, et jusqu'à ses traits physiques, permettraient d'établir entre lui et Charlemagne de très curieux rapprochements.

Il fut en Asie un civilisateur très méthodique, tout en conservant quelque peu l'allure d'un souverain d'une énergie barbare. Lorsqu'il eut à remplacer les féodalités provinciales, les souverains indigènes, il le fit sans aucun doute au profit de familles perses. Et ce sont aussi les Perses qui ont dû lui fournir les éléments des garnisons, des administrations diverses qu'il lui fallut établir et créer, pour maintenir sous un même lien de dépendance tous ses Etats.

Cette dissémination sur une trop vaste étendue, devait entraîner fatalement une dissociation de leurs caractères, par le mélange avec les autres éléments de la population. C'est un fait constant et qui ne souffre même aucune sorte d'exception que dans les unions entre dolichos blonds et brachycéphales bruns, les blonds perdent immédiatement l'intégrité de leurs caractères et notamment la forme de leur crâne. Extérieurement, ils se transforment assez vite. Les enfants restent blonds longtemps et des individus isolés peuvent reproduire assez purement les caractères d'ancêtres de cette souche. Mais les adultes sont tout au moins généralement chatains et le sang blond se trouve si complètement éliminé là où il n'a jamais été qu'en petite proportion et où les conditions climatériques sont contraires à sa con-

servation, qu'une proportion quelconque d'yeux bleus en décèle seule généralement la présence ancienne.

Les Perses ne se sont donc pas maintenus dans l'Iran à l'état de groupe distinct et il ne pouvait pas en être autrement. Mais on a plusieurs fois recherché de leurs traces. Et il est très remarquable qu'on retrouve en effet de leurs traces dans le pays qu'ils ont occupé en masses compactes pendant de longs siècles, et qui était leur patrie au moment de leur entrée sur la scène politique, le Farsistan. L'auteur qui nous a donné la meilleure description anthropologique des Persans actuels, M. Houssaye, comparant les Farsis aux Hadjemis, dit : « Leur taille est plus élancée, le rapport de longueur entre les jambes et le torse est plus harmonieux ; les yeux sont ovales et largement fendus. Coiffés de la *haute mitre de feutre souple* (comme au temps d'Hérodote), avec leur barbe très longue et très fournie, leur allure à la fois élégante et vigoureuse, ils sont comparables aux plus beaux représentants du *rameau européen de la race aryenne*. Ils ont la peau *très blanche*, dans les parties recouvertes par les vêtements, facilement mordue par le hâle sur la figure et les mains. Les cheveux et la barbe sont *plus souvent chatains que noirs. On trouve même quelques blonds aux yeux bleus*. Ils ont le milieu de la tête rasé du front à l'occiput; mais l'abondante chevelure qui croit sur les côtés retombe sur le cou en épaisses boucles. Les Perses qui ont servi de modèles aux sculpteurs de Persépolis étaient leurs ancêtres directs. C'est exactement le même type, à peu près le même costume. »

Ce rapprochement et cette description sont par eux-mêmes tout à fait convaincants ; d'autant plus convaincants que si on retrouve chez les Farsis des caractères

des Perses, on retrouve fort bien encore aussi dans la Susiane, des caractères des anzanites. Les Bakhtyaris, au nord-ouest des Farsis, ont encore aujourd'hui un aspect si différent de celui des Farsis et un tel aspect que les auteurs les ont qualifiés de mongolo-sémitiques. Or nous savons bien par l'histoire que les Susiens furent des sumériens sémitisés. Les Susîens actuels, à tête arrondie, ont les lèvres grosses, le nez court, gros et charnu, plus court et plus large que tous les autres peuples de la Perse.

Ainsi parmi les Farsis à téguments clairs ou peu foncés malgré le climat, il y a encore des blonds relatifs aux yeux bleus. Ils se séparent bien nettement des Méditerranéens à peau olivâtre, des sémites, des Susiens. Leurs ancêtres n'appartenaient à aucune de ces trois races. C'est là un fait que personne n'a le droit de négliger ou d'omettre, Ces pseudo-blonds qui tiennent des Perses ces caractères distinctifs, prouvent bien que les Perses étaient de téguments clairs, grands, à torse élégant. Or d'où ces Perses auraient-ils pu venir, sinon de la région caucasienne, et par cette région, de l'Europe même, puisque de tous les autres côtés, il n'y a jamais eu de peuple blond, ni de passage pour des envahisseurs blonds, à part le nord de la Caspienne ?

II. — Mais retournons si l'on veut ce raisonnement.

Si les anciens Perses se rattachent à cette race que nous pouvons dire essentiellement européenne, nous devons la retrouver au Caucase et au nord du Caucase à l'époque de la pénétration aryenne en Asie. Or c'est en effet elle que nous retrouvons aux temps préhistoriques, au Caucase et dans toute la Russie méridionale. Déjà en 1895, j'avais pu réunir les mesures de treize crânes incontestablement néolithiques de la Russie méridionale, dont

quatre provenaient d'un kourgane de Kobrynowa (Ukraine) où les squelettes étaient couverts de poudre ferrugineuse, comme les squelettes de grottes de Menton, comme le squelette de la sépulture prénéolithique de Brünn en Moravie. J'avais conclu de leur étude qu'ils se rattachent tous très étroitement à notre grande race dolichocéphale néolithique. C'est elle qu'on trouve presque partout à l'époque néolithique, en Suisse bientôt à côté des plus anciens habitants des villages lacustres émigrés d'Asie ; en Bohême, et dans les cavernes de Cracovie, au nord des Carpathes, à l'exclusion de tout autre type ; dans le nord, sur la Baltique, en Scandinavie, comme en France, mêlée souvent et agglomérée plus particulièrement dans les dolmens du Nord-Est. En Suisse (?), dans le centre et le Nord, elle enterrait ses morts dans des encaissements de pierre, jusque sous les Kourganes. Ils sont remplacés dans la steppe, par des auges en argile battue et, en Italie, par des tombes en pleine terre protégées ou non par des madriers. Mais leur usage a été propagé jusqu'aux pieds du Caucase et jusque dans le Caucase. Cette grande race à téguments clairs s'est peut-être répandue à l'origine depuis la Méditerranée, d'après la présence de grands individus dans le quaternaire de Menton. Et lorsque le mouvement d'émigration des brachycéphales asiatiques l'eut pénétrée et rejetée en partie du côté du Nord, elle n'en resta pas moins dans le centre, en communications commerciales avec le bassin méditerranéen.

Dans la Russie méridionale, on n'a pas trouvé un seul crâne antérieur à l'apparition des métaux, qui fût d'un type autre que le sien. Avec une pièce incomplète, teinte en rouge, reproduisant les formes du crâne de Cro-Magnon, M. de Baye a rapporté un crâne entier d'un kourgane

de Smiela, gouv[t] de Kiew. Il n'y avait dans sa tombe que des poteries grossières et tout fait présumer qu'il est néolithique. Or j'ai été frappé à première vue de ses caractères. Ce sont ceux bien accentués, de nos dolichocéphales néolithiques. Il présente même cette légère projection de l'occipital en arrière, dite « en chignon », signalée comme leur étant particulière. Il est très allongé (196 mm). Et c'est dans la race un signe de pureté et d'archaïsme. Un crâne de Kobrynowa est plus allongé encore (217). Il se classe d'ailleurs à côté des crânes de cette sépulture. Si quelque trait l'en éloigne si peu que ce soit, c'est pour le rapprocher davantage des crânes de Cro-Magnon. Et si on le compare trait pour trait au crâne de la caverne du *Prince Jean* en Moravie qui est plus ancien, on constate que ce dernier occupe une position intermédiaire presque sous tous les rapports entre lui et Cro-Magnon I. Son indice céphalique (66,32) est très bas en raison de sa grande longueur et du parallélisme de ses parois, est excessivement faible. Eh bien ! il y a en France même peu de crânes du même âge qui aient ces caractères des dolichos-néolithiques au même degré d'accentuation. On s'en rend compte en considérant la proportion plutôt faible (7 %) des indices céphaliques très bas de 70 et au-dessous, parmi nos néolithiques de France. Ils se mêlaient en effet dans toutes nos sépultures, même dans celles des grottes artificielles, surtout dans celles des dolmens, avec les brachycéphales asiatiques.

C'est donc en Moravie-Bohême, dans le nord-ouest de l'Europe, dans la région des Carpathes, dans la Russie méridionale, que la race néolithique à tête allongée et à téguments clairs s'est formée et conservée le plus long-

temps à l'abri de tout mélange. Et la Russie méridionale est, avec la Volhynie et ses dépendances, une des régions où elle était encore presque indemne peu de siècles avant notre ère. Elle fut un de ces centres d'expansion. Nous pouvons y suivre ses traces jusqu'aux rives de l'Oural, avant l'introduction des métaux. L'histoire nous la montre lançant des bandes en Asie, par le littoral de la mer Noire et de la Caspienne, dès le huitième siècle avant notre ère. Nous la trouvons installée au Caucase dès l'époque la plus ancienne qui nous soit connue par les recherches archéologiques. Je ne peux pas me contenter, à propos de ce dernier fait, d'une simple affirmation. Il sera nécessaire de démontrer que les primitifs Caucasiens étaient des grands dolichocéphales venus de la Russie méridionale. Car c'est au Caucase évidemment que se trouve l'anneau principal de la chaîne qui unit les anciens Perses à la race néolithique de l'Europe.

III. — De très importants cimetières anciens ont été fouillés au Caucase. Certains d'entre eux, ceux de Samthavro, au nord de Tiflis, *sur la Koura*, et de Koban en Osséthie, sur la grande route du Caucase central, sont restés célèbres. M. E. Chantre leur a consacré un ouvrage considérable, et ils ont été l'objet de publications nombreuses, à Tiflis et en Allemagne. On a voulu retrouver dans les plus anciens une industrie chaldéenne et des représentants du type sémitique ancien. Rien n'est venu confirmer de telles vues inspirées par la présence actuelle au Caucase d'une proportion notable de sémites d'origine juive, arabe, persane. Il y a du fer dans ces plus anciens cimetières, et ils précèdent immédiatement des cimetières à industrie scytho-byzantine ou gréco-scythe qui ne peuvent pas remonter au delà du Ve ou

VIe siècle avant notre ère. Postérieurs à la fondation de l'empire assyrien, propagateur des armes en fer, ils se classent donc entre le XIVe ou plutôt le XIIe et le Ve siècle avant notre ère. Les objets qui, dans leur matériel peuvent rappeler plus particulièrement la Chaldée, comme on l'a dit, se retrouvent aussi bien dans l'Asie mineure, sur le pourtour de la Méditerranée, en Grèce et jusque dans la Russie méridionale (*Bullet. Société d'Anthrop.*, 1899, p. 591 et 592).

J'ai bien indiqué (*Bulletin* 1901, p, 659) tout le premier, qu'un des crânes de Samthavro aurait pu être rapproché du type sémitique. Mais si le Caucase avait reçu d'Asie son élément dolichocéphale ancien, d'où donc serait venu son élément brachycéphale ? Il n'y avait pas de brachycéphales dans la région européenne qui y confine. D'autre part les Sémites sont dolichocéphales. Comment donc auraient-ils pu être l'agent de la transformation des Caucasiens anciennement dolichos en brachycéphales ? Or cette transformation commence dès l'époque de Samthavro et de Koban, nous l'avons vu. Il y a à Koban, à Samthavro, et on retrouve également plus tard à Tchmy, et j'ai retrouvé en Arménie (*Bulletin*, 1901, p. 550 et 660), des crânes dont la hauteur de nez est étrangement brève. L'individu de Samthavro dont le nez mesurait 43 mm. de hauteur ne pouvait pas ressembler à celui dont le nez mesurait 56 mm.

D'où pouvaient venir ces individus ? D'Asie uniquement, puisque en Europe, il n'y en avait pas de semblables, puisque sur le littoral de la mer Noire même, ils se montrent en émigrés venus d'Asie également.

Nous avons d'ailleurs reconnu que d'après les monuments, et les restes des vieilles populations de la Médie,

ces caractères étaient ceux des Mèdes (*Bulletin* 1894, p. 40 et 1899, p. 602). Dans tous les anciens cimetières, ils sont en proportion plutôt infime. La plupart des crânes de ces cimetières sont en effet allongés. Ceux de Koban (6) le sont le moins (indice moyen 76, 54) car il y a parmi eux deux crânes, peut-être trois, qui sont probablement médiques. Mais dans la série des crânes de Samthavro (10), de Marienfeld (4), il y a des indices céphaliques très faibles de 65, de 67, de 68, rappelant exactement ceux des crânes des plus anciennes sépultures de la Russie méridionale. Ces crânes, à parois parallèles, avaient presque tous le visage allongé, le nez haut et étroit. Et où trouvons-nous leurs pareils ? En Europe même. Il est impossible d'ailleurs de sortir de ce dilemme. Si les brachycéphales viennent nécessairement d'Asie, les autres ne peuvent venir que d'Europe. Quant à l'industrie des nécropoles proto-caucasiennes, elle est venue de l'Asie antérieure. C'est entendu. Elle y est venue du fait des expéditions de brigandage des Caucasiens, d'émigrations de Mèdes, et par échange pacifique.

Les Assyriens inhumaient leurs morts dans des vases énormes, sous des couvercles d'argiles ou dans des caveaux de briques. L'usage de ces jarres comme cercueils s'est répandu au loin. On en a trouvé près de Biskra et sur le littoral espagnol, dans les villages de l'Argar, au-dessus de sépultures à incinération qu'elles ont supplantées. Or il n'a pas pénétré au Caucase.

Au Caucase, toutes les tombes sont à inhumation dans des caisses à dalles de pierre. Un peu partout dans l'Asie antérieure comme en Europe même, la pratique des incinérations s'est plus ou moins inégalement répandue

avec le bronze, plus de 1500 ans avant notre ère, et a persisté notamment pendant le premier âge du fer et jusqu'à l'époque moderne chez des slaves. Dans la Russie méridionale, l'introduction du métal a été tardive et l'usage d'incinérer les cadavres est resté inconnu jusqu'à une époque récente. Il n'a en tout cas jamais été généralisé. Sur le Dniestre et au nord de la mer Noire, il y a des sépultures à inhumation de toutes les époques, ce qui se rencontre plutôt rarement dans les autres régions, et ces sépultures, si elles ne sont pas partout exclusives des autres, ont toujours dominé à l'époque intercalaire de la première apparition du métal (*Bullet.* 1895, p. 307), comme aux suivantes. Ces inhumations ont été faites aussi autant que possible dans des encaissements en dalles de pierre, même dans la région des Kourganes. Dans cette région, les caisses de pierre ont été remplacées, on l'a vu, par des auges en argile battue et par des fosses protégées par des madriers ou des cercueils de planches. Mais on les retrouve aussitôt que les matériaux de pierres ne font plus défaut, à l'orient de la mer Noire. Et sur le Dniestre, elles sont restées en usage de l'époque néolithique à l'époque historique. Toutes les nécropoles protohistoriques du Caucase sont composées de tombes identiques à celles de la Podolie. Mais tandis qu'en Podolie elles remontent jusqu'à *l'âge de pierre*, on n'en a pas encore rencontré au Caucase une seule qui fut antérieure à l'emploi du fer. « Il est donc évident que ce n'est pas du Caucase que leur usage a pu être introduit en Podolie. Et si l'identité frappante qui les unit ne peut s'expliquer que par les rapports d'origine de ceux qui les ont construites, il faut admettre que certains de leurs constructeurs des bords de la mer Noire ont émigré au

Caucase » (*Bullet.* 1895, p. 133). On rencontre de l'ambre dans ces tombeaux de l'âge de pierre, de la Baltique à la mer Noire. On en a trouvé aussi au Caucase dans la nécropole de Koban. Moins ancien au Caucase qu'au nord de la mer Noire, il n'a pu y pénétrer que par celle-ci ou les plaines au nord de celle-ci. Cette circonstance aussi témoigne d'un mouvement de migration de l'Europe au Caucase. On trouve encore à Koban-le-haut, des *Cypræa moneta*, originaires de l'océan indien. Ces coquilles ont été introduites de l'Asie. Or on n'en trouve pas dans la Russie méridionale, sinon dans des tombes récentes, de la fin de l'époque scythique. Il n'en serait pas ainsi évidemment si, comme on le croyait d'abord, les premiers auteurs des Kourganes étaient venus d'Asie par le Caucase. Tout absolument concourt donc à démontrer que le Caucase a reçu ses plus anciens habitants qui nous soient connus, de la Russie méridionale. A l'époque scythique des peuples sont passés d'Asie en Europe. Nous le savons. Nous pouvons de même affirmer qu'antérieurement, des peuples sont passés de la Russie méridionale en Asie. Les usages se rapportant à l'âge de pierre en Podolie et en Ukraine, qui ont été importés au Caucase et s'y sont altérés sous l'influence de la civilisation médique, l'ont été par des peuplades indigènes de la Russie méridionale. Et ils l'ont été à une date qu'on peut presque fixer. L'âge de pierre se termine en effet, dans la Russie méridionale, vers 1500 ans avant notre ère ou peu après. Le premier âge du fer au Caucase, celui des nécropoles de Koban et de Samthavro, commence peu après cette même époque. Cela constitue un synchronisme relatif d'une signification d'autant plus grande que pour tous les événements initiaux de la péné-

tration de l'aryanisme en Asie nous retombons toujours aux environs de 1500 ans avant notre ère. Les Aryas ou primitifs aryens ont pénétré en Asie ne connaissant que peu ou ne connaissant point du tout les métaux. Le nom sanscrit de l'or lui-même a été emprunté par eux aux Chaldéo-Assyriens. Eh bien ! ce n'est que dans la Russie méridionale que les métaux n'ont été connus que si tardivement. Je parle des régions en communication avec l'Asie antérieure et d'où les Aryens ont pu se répandre.

Les nécropoles de Samthavro et de Koban sont sans doute des nécropoles postérieures à leur passage, qu'ils ont laissées derrière eux. Mais il est bien possible aussi que la civilisation médique, allant au devant, les ait déjà pénétrés avant leur installation en Asie. Ainsi avant que les Perses aient aryanisé la Médie, les Mèdes avaient déjà peut-être amendé la barbarie des Aryens.

J'ai comparé des crânes néolithiques de la Wolhynie avec un crâne de la nécropole de Marienfeld, au sud-est de Tiflis, entre la Koura et son affluent la Yora. La ressemblance qu'ils offrent avec celui-ci va jusqu'à l'identité. La plupart des dimensions absolues sont les mêmes chez tous, ou ne présentent que des différences rentrant dans les plus étroites limites des variations individuelles. Le crâne de Marienfeld a le nez un peu moins haut. Ce n'est que pour cette dimension qu'il se distingue de la plupart, non pas de tous les crânes de l'âge de pierre de la Russie méridionale. Mais un autre crâne de Marienfeld a le même indice nasal que l'un de ceux de Wolhynie. Et parmi les crânes de Samthavro, nécropole coupée par la grande route même qui va de Tiflis à Vladikawkaz, plusieurs ont une hauteur de nez égale ou supérieure à

celle observée chez ces derniers. Et l'un d'eux a un indice nasal de 38,39, extrêmement bas, plus faible que le plus faible observé (38,89) chez les néolithiques de Wolhynie. De sorte qu'il n'y a pas un seul caractère distinctif des néolithiques de la Russie méridionale qu'on ne retrouve dans la série des Proto-Caucasiens, soit sur une pièce soit sur une autre, c'est-à-dire dans des conditions d'entrecroisement déterminées par un léger mélange. Or nous savons que ces caractères sont ceux de la race dolichocéphale néolithique autochtone de l'Europe, race grande à téguments clairs.

Si nous groupons ensemble des crânes préhistoriques de la Russie méridionale appartenant aux deux âges de pierre et du métal, nous obtenons un résultat qui n'est guère moins significatif. Ces crânes ne représentent plus une race pure, mais la race indigène déjà touchée par des mélanges. Et quels mélanges ? Ceux mêmes qui se produisaient à Koban et à Samthavro avec les brachycéphales médiques. Or d'un coté comme de l'autre, nous trouvons les mêmes caractères moyens. Ainsi 18 crânes préhistoriques de la Podolie m'ont donné pour diamètre antéro-postérieur moyen 186, pour diamètre transverse moyen 135, et pour indice céphalique moyen 72,8. Or les crânes masculins de Samthavro ont donné pour ces dimensions les moyennes de 185, de 133, d'où l'indice céphalique de 71,81. On peut dire qu'il y a identité. L'ensemble des crânes masculins et féminins de Samthavro, a donné des chiffres correspondants de 181, et de 132, d'où l'indice céphalique de 73. On peut dire encore qu'il y a identité entre les deux séries de Podoliens et de Caucasiens. Nous ne connaissons pas les mesures du nez et des orbites de la plupart des premiers. Mais il paraît certain qu'ils ont

le même indice nasal moyen que les Proto-Caucasiens. Leur indice orbitaire seul paraît devoir être plus faible. Des crânes de Koban ont absolument les mêmes contours que des crânes podoliens. Et parmi ces derniers on trouve des indices céphaliques aussi et plus élevés (80 et 81) qu'à Koban. La composition de la population fut donc pendant un temps, celui de la première introduction du métal en Russie, sensiblement la même ici et là. (*Bulletin*, 1894, p. 46.)

Nous avons dans la présence de crânes déformés dits macrocéphales, allongés, à Samthavro, une preuve de plus en faveur non pas seulement de l'affinité de ces deux populations, mais de l'origine européenne des Caucasiens dolichocéphales. Ces crânes ne se rencontrent pas dans les plus anciennes tombes de Samthavro. Mais leur proportion est élevée dans les autres. En raison des préjugés dominants, on a prétendu d'abord qu'ils s'étaient répandus du Caucase en Europe, à l'âge du bronze. Mais nous ne connaissons encore au Caucase aucun monument de l'âge de bronze pur, sans doute parce que les Mèdes et proto-Arméniens étaient déjà en possession du fer lorsqu'ils y ont étendu leur influence et leur commerce. Dans tout le Caucase on n'a jusqu'ici trouvé qu'un seul objet ancien de cuivre, et que des pièces de bronze de la belle époque industrielle. D'autre part, au delà du Caucase, en Asie, de véritables macrocéphales n'ont jamais été signalés. Il n'y a donc pas l'ombre d'une raison pour prétendre qu'ils sont venus d'Asie. L'antiquité tout entière n'en a pas connu d'autres que ceux habitant aux environs du *Palus Méotis*. Or ceux-là ont été signalés par Hippocrate. Ils y existaient déjà antérieurement au V[e] siècle avant notre ère tout au moins.

C'est en Crimée en effet et depuis longtemps (1790) qu'on a découvert le plus grand nombre de macrocéphales. La plupart se trouvaient en contact avec des tombes renfermant des objets de l'industrie grecque. Cette industrie a pénétré, sinon dans la zone intérieure, du moins en Crimée, antérieurement peut-être au premier millénaire avant notre ère, peu après l'époque de la guerre de Troie, si l'on s'en rapporte aux traditions conservées par les Taures dont parle Hérodote. D'après les dernières découvertes, le peuple qui se déformait ainsi s'est répandu de la Crimée aux plaines de l'Est, jusqu'au centre du Caucase et jusqu'à la Caspienne. Bon nombre de crânes recueillis sont récents, l'usage de cette déformation ayant persisté longtemps au nord du Caucase et dans le Caucase. Mais un macrocéphale trouvé profondément enfoui au-dessous du niveau du fond de la rivière, près du Don, est évidemment antérieur aux tombes de Samthavro. Un autre, trouvé dans la vallée de Baksan, nord-ouest du haut Térek, est au moins aussi ancien, etc., etc. Celui que j'ai étudié venait du pays Avare, en Daghestan. Son âge est incertain. Mais il est identique à des pièces de Samthavro (*Bulletin* 1899, p. 593). La façon dont les macrocéphales sont ainsi disséminés de la Crimée dans le Caucase, indique déjà suffisamment que c'est des bords de la mer Noire qu'ils se sont propagés pour aller se perdre au milieu des peuplades de la Transcaucasie. Et nous avons de ce mouvement d'autres preuves. La déformation qu'ils ont subie, en les allongeant d'avant en arrière, n'a pas anéanti leurs caractères ethniques. Or il a été reconnu que tous, à part une exception douteuse, sur laquelle je me suis expliqué (*Bulletin*, 1899, p. 600), ils se rattachent au type des non déformés doli-

chocéphales. Malgré l'écrasement de la racine du nez, déterminé par la compression de toute la région frontale, quatre crânes déformés de Samthavro, sur huit, étaient à nez relativement étroit, comme les néolithiques de la Wolhynie. Cette déformation était appliquée aux femmes comme aux hommes. Mais là où il y a des femmes à tête ronde, elle n'est appliquée qu'à celles à tête allongée : elle constituait donc comme un privilège ou un signe aristocratique, selon toute probabilité. Cela concorderait bien avec ce que nous avons dit à propos des femmes brachycéphales du Caucase. Ces femmes dont il sera plus loin question encore à propos des Ossèthes, étaient volées ou obtenues chez les voisins d'Asie comme tribut de guerre ; elles n'étaient pas d'abord sur un pied d'égalité avec les autres femmes. Elles n'étaient pas de la même race. La déformation était donc distinctive des dolichocéphales. Et voici alors ce que nous devons reconnaître. La déformation considérée en elle-même nous ramène vers la Crimée ; et le type ethnique des déformés les rattache, comme celui des non déformés, aux indigènes de la Russie méridionale de l'âge de pierre.

Le retrouvons-nous après les époques de Koban, Samthavro ?

Seize crânes provenant de cimetières anciens, à une seule exception, leur ancienneté se reconnaît à la présence d'objets en bronze, de Tchmy, Tcheyem, Kumbulte, Baksan, forment deux groupes, bien distincts : celui des hommes, pour ainsi dire, tous dolichocéphales, et celui des femmes, dans lequel, à part un crâne déformé non mesurable, il n'y a pas au contraire un seul cas de dolichocéphalie vraie. Nous avons dans cette curieuse série, la représentation de la population caucasienne, au

moment où par suite de ses habitudes d'exogamie, elle va perdre ses caractères originaires. Or ses caractères originaires, ce sont ceux des hommes. L'un de ces hommes porte sur la face un des traits les plus particuliers du type néolithique de Cro-Magnon. Les trois plus anciens qu'on ne saurait classer postérieurement de beaucoup à l'époque de Koban, sont des proto-aryens ou néolithiques dolichos très purs, à en juger par leurs indices de dolichocéphalie, microsémie modérée et leptorhinie. Au nord du Caucase existe un grand nombre de Kourganes appartenant à l'époque scytho-byzantine de Chantre, qui s'étend depuis l'époque des Scythes d'Hérodote jusqu'à quelques siècles après notre ère. Ils se raccordent avec des cimetières du Caucase qui font immédiatement suite à ceux dont il vient d'être question longuement ; ils se distinguent de ces derniers par la présence d'objets de l'industrie grecque et scythique ou. postérieurs à notre ère, renferment presque que du fer. Eh bien ! on suit avec les crânes de ces Kourganes, la transformation qui s'ébauche déjà dans les cimetières de Tchmy et de Tchéjem par l'union avec des femmes de race différente de celle des hommes. Sur 14 crânes d'un groupe d'entre eux, près de Platigorsk, sur le Térek, neuf sont encore dolichocéphales, et cinq sont à tête ronde. Ces derniers sont tous féminins. Mais il y a encore quatre femmes dolichocéphales, de la race des maîtres du pays. Et cette proportion est élevée : elle égale encore celle des femmes esclaves ou volées.

Mais sur sept crânes d'un autre groupe de Kourganes, au sud-ouest de Vladikavkaz, en Osséthie, il n'y a plus qu'un dolichocéphale. C'est d'ailleurs un homme.

Sur quatre crânes masculins d'un troisième groupe,

près Ardon, deux étaient dolichos et deux brachy. Nous avons avec ces quelques pièces une idée exacte de ce qu'était sûrement, nous le verrons par la suite, la population scythique.

J'ai moi-même étudié quatre crânes provenant d'un Kourgane d'Ilynskaïa, Kourgane à tombes de madriers, comme tant de Kourganes de la Russie méridionale. Or j'ai établi que l'un de ces crânes, féminins, s'identifie presque par ses mesures, aux femmes de Samthavro. Et dans leur ensemble, ils ne s'éloignent encore que bien peu de ce petit groupe des hommes de Tchmy dont je viens de dire qu'ils étaient de race dolicho, à téguments clairs, très pure (*Bulletin* 1898, p. 612). J'ai mesuré encore des crânes de différents Kourganes de Gelendjik, sur la mer Noire, dans le Kouban. Ils sont sûrement plus récents que les précédents. Je les considère comme modernes. Or chez certains d'entre eux le type néolithique défini ci-dessus est encore indemne. Quatre sur dix peuvent être rattachés à ce type. Les autres s'en éloignent plus ou moins, sans s'en séparer absolument, car ils sont le produit de mélanges. M. Chantre a récolté dix crânes provenant d'une grotte de Koban et qui, d'après une tradition locale, remonteraient à la fin du XVIIe siècle. Ils sont donc beaucoup plus récents que ceux qui précèdent. Cinq ont pu être mesurés. Deux sont presque ronds et tous sont de type brachycéphalique. Ils portent des traces de compression résultant probablement du port de certaines coiffures aplatissant le derrière de la tête. Toute trace de dolichocéphalie a toutefois disparu certainement parmi eux. Les chiffres que donne Chantre pour leur indice nasal sont plutôt extravagants (*Bulletin* 1894, p. 40). De sorte qu'il est difficile

de les classer définitivement. J'ai pu toutefois identifier l'un d'eux avec un crâne protohistorique de Koban même, ce qui tend à démontrer l'existence d'un rapport de filiation entre eux et les anciens Kobaniens (o. c. p. 39). Aujourd'hui encore, malgré l'apparente disparition des dolichocéphales dans des centres restreints, les Caucasiens ne sont bruns purs que dans la proportion de 33 %. La plupart sont châtains (50 %), 11 % sont blonds. Chez les Géorgiens même, à moitié persans, il y a encore 30 % d'yeux bleus avec des nuances verdâtres. (*Bullet.* 1901, p. 657.)

IV. — Les Ossèthes actuels sont en moyenne brachycéphales, mais assez faiblement. Dix-huit sujets vivants ont donné à M. Chantre un indice moyen de 84,78. Seize sujets de Vladikavkaz n'ont donné à Eckert qu'un indice de 81. Et parmi ces sujets, il y avait un dolichocéphale. Ce détail est à retenir. Les dolichocéphales Caucasiens sont venus du nord, avons-nous dit. C'est donc du côté de la plaine russe que la dolichocéphalie a dû se conserver le plus longtemps.

Tel est en effet le cas.

Aujourd'hui, d'après des observations faites sur les recrues, les cheveux bruns domineraient de beaucoup chez les Ossèthes. Et on en a conclu très légèrement : Les Ossèthes sont un peuple de bruns. En réalité, les plus anciens observateurs les ont classés parmi les blonds. Et je ne cesserai d'appeler l'attention sur ce qu'il y a de stérile à classer les peuples d'après des moyennes de leurs caractères actuels, sans s'occuper de leur composition et de leur origine. Une bonne classification doit-être généalogique. Nous avons ici un masque d'Ossèthe.

Il est blond. Les premiers observateurs les ont décrits comme ayant des cheveux blonds ou châtains, des yeux plutôt petits, une stature moyenne. Chantre les donne comme grands et secs, aux traits anguleux, à l'œil vif et farouche. « Ils ont les cheveux noirs ou châtain foncé, dit-il. On en voit à peine 30 % de blonds, bien qu'on ait dit que c'était la majorité. » C'était en effet autrefois la majorité (1).

Nous admettons qu'aujourd'hui les Ossèthes sont en majorité des bruns ou châtains. Nous admettons même qu'avant longtemps les blonds seront réduits à l'état de petite minorité, car c'est une loi constante, je le répète, qu'en mélange avec les bruns, les blonds perdent au moins à l'âge adulte, leurs caractères apparents et même leurs caractères crâniens. Nous venons justement de suivre étape par étape la transformation des anciens Caucasiens dolichocéphales et plus ou moins blonds en brachycéphales châtains ou bruns.

Mais puisque nous avons pu suivre cette transformation, nous sommes en mesure d'affirmer qu'avant elle, la majorité des Ossèthes était composée, je ne dirai pas de blonds, mais de gens du même groupe que les blonds. Nous sommes même certains qu'à l'origine, ils étaient

(1) Un observateur, dont la valeur n'est pas contestée, Khanikoff, dit dans son *Mémoire sur la Perse*, p. 113 : « Ils sont forts, trapus, lourdement bâtis, très souvent *blonds ou roux*. Ils ont de petits yeux assez communément *bleus*, le nez aquilin et pointu, des oreilles, des mains, des pieds, de *dimensions considérables*. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des gens d'une stature élevée et d'une force herculéenne. Les hommes sont rarement beaux, mais les femmes sont souvent d'une beauté presque idéale. » Les Alains étaient de même souvent d'énormes gaillards. D'après les portraits que je possède, parmi les jeunes gens de classe cultivée, les fins visages d'un oval parfait, au nez droit, au teint clair, aux cheveux châtains, à la barbe blond-roux, ne sont pas rares.

de ce type en totalité. Et il y en a encore des indices. Dans la petite statistique que M. Chantre a dressée de ses observations sur le vivant, je relève, sur dix-huit cas, quatorze fois des cheveux noirs ou châtain foncé contre seulement trois fois des cheveux châtains plus ou moins clair. Mais parmi ces mêmes sujets, il n'y avait que trois fois des yeux bruns, contre cinq fois des yeux bleus, quatre fois des verts et six fois des marrons, clairs ou verdâtres. Les yeux clairs dominaient donc de beaucoup. Or il n'y a pas d'yeux bleus en particulier, là où il n'y a pas eu de blonds.

Les bruns ou châtains Ossèthes ont donc eu en majorité des ancêtres blonds, réserve faite sur ce que ce terme a d'excessif pour caractériser notre type à téguments clairs qui embrasse la totalité des grands dolichos d'origine néolithique.

La question s'est posée toutefois de savoir s'ils descendaient réellement des Kobaniens ou Proto-Caucasiens, s'ils étaient installés au Caucase dès ces temps reculés. Leurs ancêtres blonds étaient de la race des Proto-Caucasiens. Cela est facile à prouver. Mais si nous remontons dans le temps, la race blonde que nous retrouvons est partout la même. Il s'ensuit que la parenté des blonds Ossèthes avec les Proto-Caucasiens, ne prouve pas par elle-même qu'ils ont de tous temps occupé leur patrie actuelle.

C'est leur langue qui a attiré d'abord l'attention sur eux. Elle est iranienne pour le fond et on l'a classée entre le persan et l'arménien. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette qualification et à ce classement qui ne nous apprennent rien quant à ses afinités premières. Nous dirons simplement qu'elle est aryenne. L'iranien pour nous, c'est

à tous les points de vue, l'aryen imprégné par le Mède. On a d'ailleurs en effet, fait venir les Osstèhes de la Médie, à cause de leur langue. Et ce fut une opinion répandue, devant laquelle j'ai dû moi-même un instant m'incliner, qu'ils descendaient d'une colonie de Mèdes. On les a fait descendre des Mèdes que, d'après Diodore de Sicile et la chronique Géorgienne (Chantre IV, 155), les Scythes auraient emmenés en Sarmatie, et aussi des Mèdes qu'on faisait venir au Caucase au VIIe siècle avant notre ère, comme colons civilisateurs, importateurs de la civilisation Kobanienne (Morgan).

On partait en effet de cette idée alors indiscutée que la langue ossèthe étant aryenne, avait dû nécessairement être importée d'Asie. On ne consultait pas l'ethnologie ; on oubliait que les Mèdes au VIIe siècle devaient parler encore la langue non aryenne du second texte de Béhistoun ; on négligeait enfin ce fait, capital cependant, à savoir que les autres Caucasiens, qui ne sont pas de langue aryenne, ne venaient cependant pas d'Europe. Les introducteurs de la langue arménienne nous sont connus pour être venus d'Europe par l'Asie mineure et pour appartenir au groupe des dolichos à yeux clairs. A part eux, les Caucasiens bruns antérieurs aux Turcs, ne peuvent se rattacher par la langue, comme par les caractères, de même que les Proto-Arméniens, qu'à ces populations anaryennes dont nous n'avons cessé de parler, populations qui, du consentement unanime des historiens et des linguistes, occupaient d'abord toute l'Asie antérieure, du Caucase à la Mésopotamie et de l'Iran à la mer Noire.

Je dis que c'est là un fait capital. A lui seul il prouve en effet que ce qui n'était pas aryen au Caucase, était

d'origine, non pas européenne, mais asiatique. Il aurait été depuis longtemps mis en lumière, sans les préjugés existants. On ne voulait pas faire venir les Ossèthes d'Europe tout en leur reconnaissant des mœurs européennes, non seulement par respect pour les opinions reçues relativement à l'origine de toutes les langues aryennes, mais encore, parce qu'on ne savait pas ou ne voulait pas voir qu'avant l'arrivée des Huns au IVe siècle, tous les peuples de la Russie méridionale, de la zone des steppes, en particulier les Scythes d'Hérodote, parlaient des langues aryennes.

Je ne songe pas à nier que les Mèdes se sont établis au Caucase. Au contraire, je viens de démontrer leur action ancienne. Mais je viens de montrer en même temps qu'ils y sont venus comme élément modificateur d'un élément premier antérieur à eux. Et ce ne sont pas eux qui expliquent l'aryanisme des Ossèthes, puisqu'eux-mêmes n'étaient pas aryens avant leur assimilation par les Perses. Klaproth en donnant le premier les Ossèthes comme descendant d'une colonie de Mèdes « transportés au Caucase dans les temps reculés, » les regardait « comme les Sarmates Mèdes des anciens et comme les restes des Alains et des Azes du moyen-âge ».

Les Alains, mentionnés par les historiens dès le Ier siècle de notre ère, qui furent les alliés des Goths et se sont répandus jusqu'à notre littoral maritime où ils ont laissé leur nom à notre province de l'Aulnis, nous sont bien connus comme un peuple de blonds à langue aryenne. Peut-être étaient-ils en effet mêlés de Mèdes ou plutôt de Massagètes (*Bulletin* 1896, p.100). Mais ils descendaient des Cimmériens, des premiers indigènes de la Russie méridionale, dont certains squelettes

correspondaient à une « musculature athlétique », étaient d'une robustesse extraordinaire et de grande taille (*Bulletin* 1895, p. 136 — 1900, p. 559).

Leurs caractères comme leurs relations avec les Goths et certains traits de mœurs des Ossèthes, seuls (?) Caucasiens fabriquant de tout temps de la bière, démontrent qu'ils n'étaient pas étrangers à ces derniers. Il m'a paru admissible qu'il y avait au moins parmi les Ossèthes des descendants d'Alains refoulés par les Huns.

Mais le savant contemporain qui a le plus complètement étudié les Ossèthes, Vsievolod Miller, nous a appris qu'ils « étaient connus des Géorgiens depuis aussi longtemps que ces derniers se souviennent d'eux-mêmes, et qu'ils étaient les alliés de ces Géorgiens déjà au IIIe siècle avant J. C. (Kovalevsky. *Droit coutumier ossèthien.* Paris, 1893, p. 5). Si les Géorgiens ont eu des rapports avec eux dès avant notre ère, la présence ancienne des Ossèthes dans leur patrie actuelle, demeure établie (1). M. Miller d'ailleurs affirme, d'après les inscriptions grecques recueillies dans la Russie méridionale, que tout le nord du Caucase était alors occupé par des peuples de langue iranienne (nous dirons aryenne pour ne rien préjuger de leurs affinités.) Nous pouvions déjà produire une telle affirmation rien qu'en raison des noms aryens que portaient tous les chefs cimmériens ou scythes, on le verra plus loin. Avant les invasions hunniques, les Ossèthes n'étaient donc pas du tout, même sous le rapport de la langue, la peuplade isolée,

(1) Le gouverneur nommé par Alexandre le Grand, Ason, soumit en effet les Osses. Et l'histoire positive pour la Géorgie commence avec lui, ou tout au moins avec celui qui le renversa, Pharnabaz, de la famille des anciens rois, mais Persan par sa mère.

la colonie que nous voulons voir aujourd'hui en eux. Ils faisaient corps avec la population de la Russie Méridionale, du nord du Caucase. Occupant la grande route qui conduit dans la Transcaucasie, ils étaient plus en vue et formaient une avant-garde. Cela d'ailleurs les a exposés aux mélanges beaucoup plus tôt. Nous l'avons vu, puisque des peuples du Kouban loin de cette grande route, ont pu conserver jusqu'aux temps modernes, des caractères primitifs altérés déjà chez les Ossèthes à l'époque de Koban. Leur territoire s'étendait encore au moyen âge jusque sur le haut Kouban et ils ont soutenu des guerres non seulement contre les Géorgiens, mais contre les Arméniens, les Perses, et même contre les Slaves (Xe siècle). C'étaient des guerres de partisans ou de brigandage, et les habitudes qu'ils en ont conservées jusqu'à nos jours leur ont valu une assez mauvaise réputation. Encore maintenant, ils ne se regardent pas du tout comme formant une nation unique. Ils n'ont jamais porté de nom générique et pourraient passer pour des tronçons de deux peuples. Les uns s'appellent *Digoriens*, les autres *Irons*. Ils parlent deux dialectes distincts. Et les *Irons* eux-mêmes se divisent encore en deux sections, ceux qui occupent le versant méridional de leur territoire sur la Liachva et le Ksan portant le nom de *Toualtes* et parlant un sous-dialecte.

Soumis au IVe siècle aux Géorgiens, ceux-ci ont introduit le christianisme parmi eux et le leur ont même imposé. Ceux du midi sont restés sous la suzeraineté de familles géorgiennes jusqu'à la conquête russe. Ils ont les uns et les autres subi le mahométisme. Après la conquête russe ils sont revenus en grande partie au moins extérieurement, au christianisme orthodoxe.

Il n'est pas supposable qu'après tant de vissicitudes les Ossèthes ont gardé un ensemble d'idées et un état de civilisation primitifs.

On a cherché chez eux, le tableau de la vie correspondant au code de l'*Avesta*. Nous savons maintenant que les textes de l'Avesta sont sûrement postérieurs à Darius et ont été remaniés, peut-être intégralement, dans les premiers siècles de notre ère. Il est non moins sûr que la religion avestéenne n'a eu son plein développement, n'a dominé réellement, que dans les temps modernes, sous les Sassanides. Des mœurs où se reconnaîtrait l'influence du code avestéen ne seraient donc pas pour cela seul bien anciennes. L'historien arabe *Maçoudi* (Xe siècle) a mentionné un peuple Kéchek professant la religion des mages, près des Alains. Il s'agit sans doute là de réfugiés modernes.

Le comte Ouvaroff et d'autres (Kovalevski, p. 5) ont signalé l'existence en Osséthie de « *vieux tombeaux* » rappelant les tours des Parsis et où les cadavres étaient déposés sur des étais au-dessus du sol. C'est de là qu'on est parti pour affirmer que les Ossèthes avaient les idées religieuses inscrites dans le livre sacré, « l'Avesta » qui devaient nous éclairer sur leurs origines elles-mêmes. Or M. de Baye a rapporté deux crânes d'une de ces tours du silence de l'Osséthie. A première vue, je lui ai déclaré : « Ces crânes sont contemporains et ce sont ceux de Persans et de Persans Hadjemis du type de ceux de Téhéran. » J'ai publié ensuite les mesures de l'un d'eux (*Bulletin* 1899 p. 622). En exploration de nouveau au Caucase, M. de Baye a appris en effet et il m'a écrit (*Bulletin* 1899, p. 628) que 6 à 8 familles établies en Osséthie, se reconnaissaient une origine persane.

Leur ancêtre commun serait venu s'y établir il y a 250 à 300 ans. Et la tour d'où provenaient les crânes en question, avait été en effet la sépulture d'une de ces familles, appelée Toulat et qui s'appelle maintenant Toulatoff. M. de Baye a retrouvé à l'université de Moscou le descendant d'une autre de ces familles. « Il a, dit-il, bien plutôt le type persan que le type ossèthe. »

Je ne pouvais rêver une confirmation plus éclatante de ma détermination craniologique. Pour avoir voulu simplement la vérifier, M. de Baye a abouti à une véritable découverte sur la pénétration de l'élément persan au Caucase et sur la provenance de familles ossèthes, aujourd'hui uniformément dissimulées sous des noms russes.

V. — La religion de Darius était un édifice déjà assez compliqué, et pénétré d'idées médiques. Et la religion avestéenne résulte d'une élaboration séculaire accomplie par une caste politique et religieuse et où se répercute, avec d'anciennes croyances de la Chaldée, la philosophie néoplatonicienne. Ce n'est pas elle que nous devons chercher à la base de l'aryanisme. Ce sont les matériaux encore frustes à l'aide desquels elle a elle-même été construite. Les Ossèthes voués à une vie simple, dans des vallées retirées, n'ont rien changé par eux-mêmes au fond premier de leurs idées et de leurs coutumes. Comme la plupart des montagnards, ils ont conservé de leurs usages, tout ce qui n'a pas été absolument inconciliable avec les lois qui leur étaient imposées du dehors. Cet ensemble original, descriptif de la mentalité ossèthe qui a résisté aux influences géorgiennes, chrétiennes, mahométanes, nous reporte sûrement à une époque antérieure à ces influences. Il correspond à un état de

civilisation qui régnait dans la Russie méridionale, tout au moins avant l'invasion hunnique et depuis un temps sans doute très reculé, nonobstant l'influence grecque. Il est donc possible de retrouver chez les Ossèthes, non certes un tableau complet, mais des fragments du tableau de la vie aryenne antérieurement à l'état auquel correspondent par leur âge les *Védas* et l'*Avesta.*

Qu'il me soit permis d'abord d'attirer l'attention sur l'organisation de la famille en rapport avec cette situation ethnographique si bizarre d'autrefois où nous avons vu la plupart des femmes appartenir à un type ethnique tout différent de celui des hommes. Elle a été conservée jusqu'à nos jours. Par elle seule on se rend compte de la transmutation fatale qui a altéré les caractères primitifs des Ossèthes. A l'origine de tout village, il n'y a d'abord eu qu'une famille. Tout village a été ou est encore un clan familial. Certains travaux agricoles ont été et seront peut-être toujours accomplis en commun par nécessité, comme les labours exigeant plusieurs attelages de bœufs. Mais il y en a aussi qui ne se font en commun que par tradition. La vie en commun des parents est une bonne chose, dit un proverbe ossèthe. De sorte qu'il arrive que des groupes de 40 à 60 et plus de personnes ne représentent qu'*un feu*, et n'ont même qu'un seul feu. En ce cas, non seulement les travaux agricoles se font en commun, mais la récolte appartient à toute la communauté. La consommation elle-même a presque lieu en commun, la nourriture étant préparée à la même cuisine. Les produits industriels, le fil, les tissus, sont alors distribués entre tous par portions équivalentes. Dans tous les villages encore, les foins et blés rentrés, les champs sont soumis à la jouissance commune

jusqu'au labour du printemps. Et le droit de vaine pâture autorise celui qui a besoin de foin à en prendre à la meule du voisin, le printemps venu. « Quand la voix du coucou commence à assourdir la forêt, tout Ossèthe a la liberté de prendre du foin à n'importe quelle meule. Mais si, avant ce signal, il se permet d'en prendre une seule poignée à son voisin, il doit en payer trois fois la valeur » (Kow. p. 75). La jeune fille est un peu l'enfant, le bien de tout le village. Tout le monde est intéressé à ce qu'elle ne soit pas enlevée, à ce qu'elle ne subisse aucune avarie avant son mariage. Et lorsqu'elle se marie, son fiancé est tenu de faire un paiement à tout son village, tout le village ayant été autrefois de sa parenté.

Par réciprocité, lorsqu'un jeune homme se marie, tout son village contribue aux frais. En tout cas, c'est sa famille tout entière. La plus grosse partie de ces frais est représentée justement par le prix à verser à la famille de la fiancée. Ce prix, dit d'achat bien qu'il ne s'agisse pas d'un achat à proprement parler, et appelé *iradé*, s'élevait jusqu'à 100 bœufs évalués à 1000 roubles, sans préjudice du don d'un esclave ou de 120 roubles d'argent. Il est devenu ruineux pour les familles n'ayant pour toute fortune que leurs troupeaux. Une assemblée du peuple réunie à l'instigation du gouverneur russe, en 1879, en a condamné l'usage en principe. « La pernicieuse coutume de payer l'*iradé* pour obtenir une fiancée, déclara-t-elle, épuise les ressources matérielles des familles, il est contraire à l'esprit chrétien et à la civilisation européenne. » Il n'en a pas moins survécu. Et en pays musulman, où la femme est mieux protégée, le fiancé est obligé d'y ajouter une garantie matérielle

en prévision du divorce possible. Les cadeaux qui viennent s'ajouter à ces frais principaux sont aussi fort onéreux. Le fiancé doit en effet offrir, aussitôt sa demande accueillie, un cheval à son futur beau-père, à sa future belle-mère, et au plus proche parent de celle-ci, généralement son frère, etc. On conçoit qu'une femme obtenue après tant de sacrifices représentant une véritable rançon, avait une grande valeur pour le village ou la famille qui l'avait acquise.

Si, en devenant veuve, elle avait pu s'en aller, la communauté familiale aurait été appauvrie sans compensation, et elle n'en aurait pas moins été obligée de recommencer les mêmes frais pour ses membres encore célibataires. Aussi, les frères et les parents du mari défunt ne reconnaissaient pas à la veuve le droit de disposer de sa personne. Il fallait qu'elle acceptât l'un d'eux, puisqu'elle était la propriété de toute la famille. Et pour préluder à cette cohabitation nouvelle, il n'y avait aucune cérémonie religieuse ou civile. Cet usage est combattu, mais il n'est pas abandonné partout. Lorsqu'une veuve avait marié son fils même mineur, elle se trouvait libérée vis à vis du reste de la communauté ; elle pouvait introduire un étranger dans la maison, un parent de préférence, et si elle avait des enfants, ceux-ci étaient considérés comme les enfants de son jeune fils marié. Lorsqu'un mari n'obtenait pas d'enfants de sa femme, il pouvait en acquérir une autre. En ce cas il donnait la première à un de ses parents célibataires, et si de cette nouvelle cohabitation naissaient des enfants, ils lui appartenaient. Cet usage non plus n'est probablement pas encore entièrement disparu.

L'obligation pour la veuve d'épouser un parent et

de préférence un frère du mari défunt, est bien connu sous le nom de *lévirat* pour être sanctionné par la législation des Hébreux. Et l'on a fait en conséquence un rapprochement en vue d'établir l'origine hébraïque de la coutume ossèthe. Il n'a pas été mal accueilli, en raison des préjugés religieux, et des Russes croient peut-être encore que les Ossèthes sont d'origine juive pour cela. Mais il est plutôt ridicule et, en tout cas, on ne peut plus mal fondé. Les lois de Manou consacrent aussi une sorte de lévirat, et celui-là a quelque rapport d'origine avec celui des Ossèthes. Il a en effet pour but d'assurer une descendance mâle de son sang au mari mort prématurément. Le code de Manou le dit expressément. Et lorsqu'une veuve est enceinte du fait du frère de son mari défunt, ses relations avec ce frère deviennent immédiatement illicites.

Le droit éventuel des frères et même des autres parents mâles sur la future épouse était autrefois préalablement reconnu en Osséthie. De cette reconnaissance il subsiste encore des vestiges. Ainsi dans les cérémonies du mariage, ce n'est pas le mari, c'est un aîné du mari, son garçon d'honneur, qui joue le premier rôle. A lui revient la tâche d'enlever la fiancée à son village, parfois avec un simulacre de violence, une fois payée la rançon à tout le village, qu'on appelle encore *Kaouvendag*, « chemin conduisant hors du village ». C'est lui encore qui l'amène dans son nouveau foyer, la soumet au cérémonial d'introduction et lui adresse les souhaits de tous. Le marié, pendant ce temps, se tient à l'écart et souvent même, le mariage accompli, il reste quelques jours chez son garçon d'honneur pour ne rejoindre sa femme que furtivement. A celle-ci, le

mariage accompli, la coutume impose de ne pas se montrer aux aînés de son mari, au moins jusqu'à ce qu'elle ait un fils. C'est seulement le plus jeune frère du mari qui a la permission de pénétrer auprès des femmes, même lorsque les chefs de famille ou les frères aînés ont des ordres à donner à celles-ci (p. 177). Les enfants étendent à tous les aînés le respect qu'ils ont pour leur père (p. 192). Ils ne donnent même pas le nom de père à celui-ci, bien qu'ils soient aveuglément soumis à ses ordres et qu'il ait sur eux un droit illimité. Ils n'oseraient ni s'asseoir, ni prendre leurs repas en sa présence, sans son consentement explicite.

Ces mœurs, ce genre de lévirat, ne rattachent les Ossèthes à aucune autre population plus étroitement qu'aux vieilles populations indigènes de l'Europe. Ainsi chez les Tchérémisses, Finnois de la Russie centrale, le fiancé reste aussi à l'écart des cérémonies du mariage. Celles-ci sont accomplies par un garçon d'honneur, appelé *Kugu-venge*, « grand gendre ». « Au nom de la communauté familiale, ce *grand gendre*, désigné par le père du futur, va prendre la fiancée chez elle, s'assied le premier à la table du festin, et ramène la mariée dans sa nouvelle famille. De même les Tchérémisses ne distinguent en dehors des pères et mères, que deux groupes de parents, les aînés et les jeunes. Le mot *izja* désigne à la fois l'oncle plus jeune que le père, le frère aîné, le neveu et le cousin germain plus âgés, etc. Le père partage les droits conjugaux de ses fils, et par conséquent on confond fils et petits-fils. Au XVIIIe siècle, les Tchérémisses mariaient leurs fils dès l'âge de six ou sept ans à des filles plus âgées qui

devenaient leurs concubines (1). De même naguère chez les Ossèthes. En 1855, un voyageur (Hackeren-Kowalewski p. 178) écrivait : « Il n'est pas rare qu'un père achète pour son fils âgé de six ou huit ans une épouse de quatorze ou seize ans. Après ce mariage, il vit souvent avec sa bru et en a des enfants. »

L'esclavage n'a été aboli en Osséthie qu'en 1867. Jusqu'à cette date, les Ossèthes pratiquaient un genre spécial de polygamie qui probablement a encore des fidèles. Et il y avait trois sortes différentes de femmes : 1° Les légitimes, les femmes de race, pourrait-on dire, celles appartenant autrefois à l'aristocratie guerrière dont j'ai parlé, dont les familles étaient sur le pied d'égalité avec celles de leurs maris ; 2° les femmes secondaires ou nominales, *nomoulouss* ; 3° les esclaves. Il y avait par suite trois catégories d'enfants, donc trois catégories d'hommes. L'organisation sociale en castes distinctes, était en germe dans cette organisation de la famille. Les enfants d'esclaves restaient esclaves, eussent-ils été engendrés par le chef de la famille. Ils n'avaient aucun droit. Ils étaient une chose faisant partie des biens qui se partageaient et se transmettaient par héritage.

Les chefs de famille, en général, ne mariaient pas leurs esclaves. Ils leur procuraient des liaisons temporaires, les prêtant à un homme libre, ou à un *Kavdassard*, un fils de *nomoulouss*, employé à la maison comme serviteur. Ce *Kavdassard* disposait du travail de l'esclave pendant la cohabitation. Mais les enfants qu'il en avait revenaient, à titre d'intérêt, au maître de l'esclave. La

(1) Smirnov. *Les populations finnoises*, p. 115.

situation de la *nomoulouss* est plus relevée, car elle n'est plus une chose qu'on vend ou prête à volonté. Dans les aouls musulmans, il est même défendu, quand il y a partage des biens, de faire passer la *nomoulouss* d'une maison dans une autre. Maintenant elle s'obtient, comme la femme légitime, moyennant un prix d'achat, toujours moindre d'ailleurs. Il est plus que probable qu'autre fois la *nomoulouss* était acquise à la guerre. Les petites femmes à tête ronde des anciens tombeaux où les hommes sont si complètement différents d'elles, étaient les *nomoulouss* de ces hommes. Elle n'est pas complètement admise dans la maison. Elle vit dans les étables avec les bestiaux, et ses enfants portent le nom de *Kavdassards*, « nés dans les étables ». En dépit des défenses, le propriétaire d'une *nomoulouss* peut la donner pour un temps à l'homme qui lui plaît, chez les chrétiens de l'Osséthie septentrionale. Et les enfants qu'elle peut avoir pendant cette cohabitation sont réputés être ceux du propriétaire. Avoir beaucoup de *nomoulouss* est donc un signe de fortune dont on se fait gloire et un moyen de s'enrichir. Leurs fils sont en effet des serviteurs, des travailleurs pour la maison. Ils tombent dans le patrimoine commun familial. Mais leur condition est supérieure à celle de l'esclave. En droit, le père ne peut ni vendre, ni donner ses *Kavdassards*. S'il le fait, c'est par infraction à la loi. On a vu d'ailleurs, les années de famine, les Ossèthes vendre jusqu'à leurs enfants légitimes. Tout en faisant partie du domaine familial, les *Kavdassards* ne sont pas non plus partagés entre les membres de la communauté si celle-ci arrive à se dissoudre. Ils restent propriété commune. Par suite ils ne sont pas co-propriétaires avec

les enfants légitimes. Ils n'héritent pas, étant eux-mêmes objets d'héritage. Cependant ils ont une part dans les biens acquis par leur père individuellement. Bien plus, lorsque celui-ci n'a aucun héritier mâle de sa femme légitime, ils sont appelés à continuer la race, et *deviennent alors même héritiers des biens de la famille.* En ce cas ils priment tous les descendants du sexe féminin et tous les cognats. Leur situation sociale est changée de fond en comble : ils sortent de leur classe et deviennent des hommes libres, des *farsaglads*, des citoyens, pourrait-on dire. C'est par ce système d'ascension que les descendants des femmes prsionnières de guerre finissaient par faire corps avec la nation. Et ainsi se découvre tout le mécanisme de la transformation du peuple Ossèthe qui, de blond dolichocéphale, est devenu brun brachycéphale. Nous avons pu en saisir le jeu, en suivre les effets au cours des âges. Dans les plus anciens tombeaux apparaissent des femmes de race différente de celle de la masse du peuple. Aucun homme de la race de ces femmes n'est admis au rang de membre de la famille et de la nation. Puis la porportion de ces femmes l'emporte tellement sur celle des autres, chaque homme ayant plusieurs *nomoulouss* contre une seule femme légitime, que toutes les femmes semblent être de leur race. Et alors nous voyons de leurs fils, des *Kavdassards*, prendre rang dans la famille. Leur proportion s'y accroît, et c'est forcé, puisque jusqu'à nos jours presque, jusqu'en 1869 au moins, les Ossèthes ont continué à chercher des femmes étrangères à leur race pour peupler leur maison, et avoir travailleuses et travailleurs ; jusqu'à nos jours les femmes de race étrangère ont été plus nombreuses dans les maisons

aisées que les autres. C'est de nos jours seulement toutefois et sous nos yeux, que les descendants de ces femmes sont devenus la majorité.

La femme légitime est moralement fort au-dessus de la *nomoulouss*. Et elle est par destination un obstacle à l'influence des *nomoulouss*, car sa vie est organisée en vue de garantir la pureté de la race. C'est par elle que, d'une génération à l'autre, doit s'établir une exacte filiation. Et toutes les précautions sont prises pour que cette filiation soit sûre. Elle ne doit avoir eu aucune relation avant son mariage. Et après son mariage, elle doit se soustraire aux regards des autres hommes jusqu'à ce qu'elle ait eu un enfant. Il faut avant tout qu'elle assure une descendance mâle à la famille. Et c'est pour cela, comme pour les raisons économiques dont j'ai parlé, que si elle devient veuve sans enfant, les frères de son mari défunt ont des droits sur elle. Nous avons reconnu qu'autrefois elle était dans la position de femme d'une aristocratie guerrière. Et pour que cette condition sociale fût possible, il fallait bien chercher au dehors des femmes qui s'occupassent des soins de la maison et des étables, qui procurassent à la famille des serviteurs. La femme de race comprise comme elle l'était, rendait la *nomoulouss* nécessaire, car elle n'était pas une travailleuse. Maintenant encore dans les familles un peu aisées, les filles vivent dans l'oisiveté. Un voyageur contemporain, Levier (*A travers le Caucase*, 1894), reçu dans une famille ossèthe d'un rang élevé, a admiré chez les deux femmes de la maison, « le beau type sérieux des Circassiennes. Fringantes à cheval, dit-il, elles sont à la maison d'une simplicité rappelant la poétique *Hausfrau* allemande des temps légendaires. »

Les cérémonies du mariage de la femme légitime sont donc pour toutes ces raisons assez compliquées. Nous avons vu quel prix ruineux avaient fini par payer les familles pour obtenir une femme légitime pour leurs fils. Lorsqu'elle quitte la maison paternelle, la nouvelle mariée fait trois fois le tour du foyer, puis repousse légèrement de la main la chaîne suspendue au-desssus du feu. Par ce geste, elle rompt avec le culte de ses aïeux dont les manifestations sont liées avec la chaîne du foyer soutenant la marmite et avec le feu. Et comme les génies domestiques d'un « feu » sont considérés comme les génies malfaisants d'un autre « feu » (manière de voir en conformité de l'esprit de l'*Avesta* traitant de *démons* les dieux des *Vedas*), le garçon d'honneur en emmenant, un mois après, l'épouse vers sa nouvelle demeure, agite au-dessus de sa tête un bâton pointu pour chasser les génies de la maison qu'elle quitte. Il décrit trois circuits en l'air et s'écrie : « Prospérité ! prospérité ! prospérité ! Neuf garçons et une fille *aux yeux bleus.* » Aussitôt arrivé, il la conduit à sa belle-mère dans la dépendance de qui elle va vivre, et soulevant à demi son voile, il l'invite à tremper son index dans une jatte remplie d'un mélange de miel et de beurre. Son doigt trempé, la mariée le porte sur les lèvres de sa belle-mère ; celle-ci à son tour offre, sans une parole, le miel à sa belle-fille. La jeune femme est conduite ensuite auprès du foyer, elle en fait trois fois le tour, et s'approchant de la chaîne, elle la prend en mains comme pour s'y attacher. Elle est en effet liée désormais aux ancêtres de sa nouvelle famille. Et elle va être elle-même un des chaînons appelés à rattacher à eux la suite des générations.

Toute la partie religieuse des cérémonies du mariage s'accomplit donc autour du foyer et par le feu du foyer. Et la preuve qu'il en était ainsi chez les Aryas, c'est que les hymnes du *Rig-Veda* nous représente la jeune épouse faisant comme l'épouse ossèthe, solennellement le tour du foyer dans la maison de son mari. Nous avons vu de même que le feu adoré dans la religion avestéenne, celui qu'on allume encore dans les temples ordinaires des Parsis, c'est le feu du foyer. Sous les complications et les développements d'une religion aux mains d'une caste de prêtres et devenue l'assise d'une vaste organisation politique, le sens de ce culte du feu du foyer s'est lui-même compliqué et altéré. Mais on le retrouve encore dans sa simplicité native, chez les Ossèthes, où il représente le culte de la famille elle-même et des ancêtres.

L'édification de la maison osséthienne est l'œuvre de la famille dans son développement. Elle comprend autant de logements qu'il y a de couples mariés, les jeunes gens couchant dehors, dans les champs, dans la cour ou les étables, et une pièce commune dont les dimensions sont en rapport avec le nombre des membres de la famille. Au milieu de cette pièce appelée *Khadzar*, se trouve le foyer au-dessus duquel s'ouvre dans le toit un trou carré pour le passage de la fumée. Une pièce de bois est fixée en travers. Elle supporte une chaîne en fer appelée *rakhise*, à laquelle est accrochée une marmite en cuivre. A droite du foyer est un long banc de bois sur lequel les *hommes seuls* peuvent s'asseoir. A gauche, un autre banc est réservé exclusivement aux femmes. Une petite *table à trois pieds*, peu élevée, ordinairement ronde, et appelée *fingue*, sert pour prendre

les repas. On cuisine toute la journée, car tous les membres de la famille ne mangent pas en même temps. Les hommes les plus âgés mangent les premiers. Viennent ensuite les autres. Les femmes elles-mêmes mangent en deux groupes séparés, les plus âgées mangeant les premières. L'accès du *Khadzar* est interdit aux étrangers pour lesquels on élève à part, à distance de la maison, une chambre toujours ouverte. Le foyer est un endroit sacré. Le feu entretenu d'ordinaire par les femmes y brûle continuellement. C'est lui adresser une injure violente que de dire à un Ossèthe : « Que le feu s'éteigne chez toi. » Cela, en effet, signifie : « Que ta famille soit exterminée. » La chaîne pendue au-dessus du feu est le symbole du lien qui unit le foyer aux ancêtres de la famille. On n'y touche pas sans une nécessité précise. Car tous les actes importants de la vie de famille, qui s'accomplissent autour du foyer, sont consacrés par son attouchement. Lorsqu'un Ossèthe veut prêter serment, il la prend en mains et prononce les paroles suivantes : « Je jure par cet or le plus pur de Safa » (forgeron divin). Et rien ne peut l'engager davantage. Lorsqu'un criminel fuit des représailles, il trouve asile au foyer domestique; mais il n'est sauvé qu'après avoir réussi à se passer autour du cou la chaîne. S'associant ainsi au culte domestique, il se place sous la sauvegarde des mânes de la famille.

Dans un fils on voit surtout le sauveur du foyer. Et quand même il n'y aurait rien autre chose à partager, l'aîné, qui doit perpétuer la race, hérite toujours du foyer, de la chaîne et de la marmite. Jusqu'à nos jours, enlever la chaîne de famille et la jeter hors de la maison, était une offense qui ne pouvait être réparée que par le

meurtre de celui qui l'avait commise. D'après les termes mêmes employés dans les procès-verbaux d'affaires judiciaires, tuer le fils d'un Ossèthe est moins grave que de jeter sa chaîne domestique hors de la maison. Par cet acte, en effet, on brise le lien sacré qui l'unit aux ancêtres, et en outrageant ses ancêtres, on attente à son bonheur et on compromet l'avenir de sa race. L'Ossèthe vit avec ses ancêtres ; il les croit présents, et se doit de les entretenir. C'est l'injurier gravement que de lui dire que ses morts ont faim. Après l'inhumation d'un mort, *on casse* une bouteille d'eau-de-vie et on en verse le contenu dans sa tombe : on jette en même temps des galettes de farine, en disant : « Que ces mets et cette boisson soient inépuisables pour toi, jusqu'à ce que tu atteignes le paradis. » Pendant un an après la mort de son mari, la veuve porte chaque vendredi à son tombeau des mets et de la boisson. Une semaine après le nouvel an, le défunt est figuré par deux bâtons en croix recouverts de ses vêtements, usage que nous avons retrouvé chez les Siah-Pouchs. Ce mannequin représentatif du mort est assis et entouré de ses armes préférées. La famille place devant lui du gruau et de l'eau-de-vie, se retire un instant pour le laisser manger le premier, comme le plus ancien, puis commence le repas funéraire. Ces repas funéraires répétés sont, étaient tout au moins souvent, une cause de ruine pour les familles. En outre et comme offrande ordinaire, à l'ensemble des ancêtres, l'Ossèthe jette encore dans le feu le *premier morceau ou les premières gouttes de sang de l'animal sacrifié*, car ce qu'*absorbe, dévore le feu*, les *ancêtres le mangent*. « Tout animal sacrifié doit toucher le feu pour être agréable à Dieu », dit un auteur (Kow. 49).

M. Paul Regnaud interprète la cérémonie védique de l'offrande du *soma* au feu, comme une réminiscence et l'idéalisation religieuse de la pratique de l'entretien de la lampe du foyer. Le *soma* représenterait le liquide qui servait à l'entretien de cette lampe. « Comme théorie et pratique du culte védique, il ne reste, dit-il, que le rite de l'oblation du liquide enflammé. La raison de ce rite apparaît d'elle-même, si l'on se représente le sacrifice à l'origine comme l'entretien au sein de chaque famille d'une lampe destinée à assurer la perpétuité du feu domestique. » Le feu ne s'entretient pas par une lampe, mais à l'aide de tisons. Ensuite le *Soma* n'était pas de l'huile, c'était une boisson offerte au dieu Indra pour « l'enivrer ». On l'a dit fabriqué avec une *Asclepias* (*acida*), plante à suc caustique. C'était peut-être du vin, la culture de la vigne ayant été transportée du Caucase, sa patrie, dans l'Indou-Kouch, par les Aryens (v. p. 55, 56, 221). Avec le *Soma* on offrait des *grains d'orge* grillés et arrosés de beurre : des aliments avec la boisson. De même le sacrifice du *Haoma*, considéré comme un élément des plus anciens de la religion avestéenne par Damesteter lui-même, était d'abord l'offrande aux ancêtres des aliments que les Ossèthes jettent encore sur la tombe ou sur le feu. Le *Haoma*, essence de l'animal, de la plante, de l'eau, est le résumé symbolique de tous les aliments. Et nous savons qu'à l'origine et encore du temps d'Hérodote, il était représenté par des sacrifices moins mystiques, par l'offrande d'animaux entiers, coupés sur l'herbe. Le *Haoma* est donc bien une nourriture, d'abord peut-être livrée au feu comme le *soma* et que maintenant le prêtre absorbe au nom des esprits des ancêtres. Un auteur a recherché

et retrouvé dans l'*Avesta* toutes les idées et toutes les pratiques des Ossèthes à l'égard de ces esprits. « Ces esprits, les *fravashis*, satisfaits de ceux de leurs descendants qui ne les laissent jamais souffrir de la faim, se hâtent de venir à leur secours, chacun défendant son ancienne demeure. C'est des *fravashis* que dépendent les récoltes. Leur colère, dit l'*Avesta*, est terrible pour ceux qui les offensent.... On retrouve dans l'*Avesta*, joint au nom de Fravashis, toutes les vertus que les Perses attribuent aux âmes de leurs ancêtres... Ce sont les mêmes vertus que possèdent aux yeux de l'Ossèthe les âmes de ses ancêtres... Dans l'*Avesta* se trouve donc le meilleur commentaire des idées et pratiques des Ossèthes à l'égard des morts. » (Kowalewsky, *Droit coutumier Osséthien*, p. 63.)

D'autre part, nous savons très bien que chez nos anciens, les Grecs, les Romains, les Celtes, le culte le plus général, le plus fidèlement observé, le plus persistant, fut celui du foyer, intimement, invariablement associé à celui des mânes, c'est-à-dire des esprits des ancêtres. Jusqu'à nos jours les mœurs ossèthes ont donc été sous ce rapport, une survivance de celles des Aryens, des ancêtres communs des Indo-Européens. Sous d'autres rapports encore, elles sont la survivance de la mentalité et de l'organisation sociale commune d'autrefois.

On sait par exemple dans quels termes de reconnaissance fervente l'*Avesta* parle constamment du bœuf. Dans tous les textes avestéens, le bœuf occupe une place vraiment extraordinaire. On sacrifie à son âme, on le traite en dieu et aujourd'hui encore, sous les traits d'une chèvre, il joue un grand rôle dans la messe des Parsis. La vache est plus sacrée encore pour les

Brahmanes. Cette adoration ne répond nullement à des nécessités économiques de la vie des Perses et des Hindous. Chez les premiers le mouton n'a pris sans doute toute l'importance qu'il a aujourd'hui qu'après les invasions turco-tartares. Mais les anciens Perses l'élevaient et les ressources alimentaires étaient nombreuses et variées déjà au moins au temps des grands rois. Le culte avestique de la vache répond donc à un état de civilisation antérieur. Or cet état de civilisation antérieur a été conservé par les Ossèthes. La vache n'est pas seulement restée chez eux l'unité monétaire à laquelle sont ramenées la valeur de toutes choses et la réparation de tous les préjudices. Son élevage est le pivot de la vie économique et sociale. Il en est ainsi par tradition surtout, car il pourrait en être autrement depuis pas mal d'années. Les Ossèthes estiment encore à 18 fois 18 vaches le prix du sang. *L'Avesta* dit (Yasna XI, 1-2) : « Il est trois êtres essentiellement purs : la vache, le cheval et *Haoma.* » Le rôle du cheval dans la Perse et dans l'Inde ne correspond pas non plus à l'importance que lui attribue l'*Avesta.* On le sacrifiait dans les funérailles sur le tombeau de son maître. On comprend un tel rite chez les Ossèthes. C'est au Caucase en effet et dans les steppes qu'il avait réellement et conserve encore cette importance relevée par le texte sacré.

Les châtiments physiques ordonnés par le *Vendidad* consistaient surtout en coups d'un fouet appelé *Aspahi ashtra*, « instrument à pousser le cheval ». Aujourd'hui les Ossèthes ne tuent plus le cheval sur la tombe de son maître. Ils le frappent trois fois avec un fouet, une tresse, en disant : « Voilà un fouet pour le défunt ». Et :

« Ne soyez tous les deux, cheval et fouet, consacrés qu'au seul défunt. »

Le *Vendidad* place au premier rang des façons de contracter la poignée de main. La violation du contrat de parole vaut 300 coups de fouet. Celle du contrat de main vaut 600 coups. Les Ossèthes ont conservé ce contrat de main dans toute sa force originaire. Ils disent devant témoins en tendant la main : « Je te donne ma main de Dieu. » Et tout est terminé.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE : I. — La Russie méridionale : son passé. Kourganes avec squelettes teints en rouge. Pénétration du commerce avec l'Orient de la Méditerranée ; puis du métal. Période grecque prescythique. Les Scythes : origine, caractères physiques, civilisation. L'aryanisme ancien et permanent de la Russie méridionale, donnée par O. Schrader comme la patrie protoaryenne.

II. — Le Turkestan peuplé par des nomades venus d'Europe : les Saces, les Wousouns. Ses premiers habitants mongoliques, les Yué-tchi ; sa turquisation récente par assimilation des Saces.

I.— En remontant dans le passé de l'aryanisme en Asie, en recherchant les origines des peuples aryens de l'Hindou-Kouch, des vallées prépamiriennes de l'Iran, nous sommes indubitablement ramenés vers le Caucase et au-delà du Caucase, dans la Russie méridionale. D'autre part, en étudiant le passé de la Russie méridionale (*Du Dniestre à la Caspienne : Bulletin société d'Anthrop.* 1895.), j'ai constaté qu'il y avait eu aux époques préhistoriques en particulier (et depuis également) un mouvement de population en sens inverse de celui qu'on avait supposé, non pas du Caucase aux plaines du nord de la mer Noire (sauf exception), mais de celles-ci aux montagnes du Caucase. Nous venons de voir qu'en conformité avec ces données archéologiques, les auteurs des plus anciens cimetières caucasiens ne se rattachent à aucune race de l'Asie, mais à la race

néolithique de l'Europe, et que tel est le cas également des ancêtres des Ossèthes descendant de ces vieux Caucasiens. J'ai pu montrer l'identité des crânes de ces derniers, avec des crânes néolithiques de Podolie.

Parallèlement. dans une série de notes et mémoires, j'ai prouvé (*Derniers travaux sur l'antropologie des Finlandais.* Revue Ecole d'Anth. 1905), que les Finnois, dont la présence sur la Baltique dès l'âge de pierre est certaine, se sont répandus de l'Ouest à l'Est, jusqu'au delà de l'Oural, et ne sont pas venus de l'Altaï, comme on l'a si longtemps affirmé sans preuves. Premiers occupants de la Russie centrale, ils y étaient déjà au temps d'Hérodote et avant. Mes vues ont reçu une éclatante confirmation de la linguistique qui a trouvé dans les langues finnoises baltiques des éléments gothiques et nordiques datant des premiers temps de notre ère. (*Bullet. soc. d'Anthrop.* p. 1907 174). Giuffrida Ruggiéri a justement apprécié la portée de ces études lorsqu'il a dit qu'elles avaient complètement retourné le problème des origines aryennes en faisant intervenir un développement autonome des Aryens en Europe et un courant ethnique se portant du centre de celle-ci en Orient. (*Association française pour l'avancement des sciences.* Congrès d'Angers, 1903. C. rend. p. 839.)

J'ai signalé, en effet, en outre, on l'a vu, une relation certaine entre les traits de mœurs et les caractères physiques de la population néolithique de la Russie méridionale et ceux de préhistoriques plus anciens encore de l'Europe centrale. J'ai fait en particulier allusion à la sépulture de Brünn en Moravie dont le crâne saupoudré d'oxyde de fer, présente encore une forme si archaïque, qu'on l'a d'abord classé comme qua-

ternaire. Des crânes semblables, allongés, aux arcades sourcilières très saillantes, ne sont pas rares au nord des Carpathes et dans les Kourganes. (*Bullet. soc. d'Anthrop.* 1903, p. 564 et *Revue Ecole d'Anthrop.* 1905 p. 125). Et quant au rite de l'imprégnation des squelettes ou des crânes seuls à l'aide d'une poudre ferrugineuse rouge, observé en particulier à Menton et à Brünn dans des sépultures antérieures au néolithique, il fut très répandu dans la Russie méridionale. M. Spizyn a fait en 1899 (*Société russe d'archéologie à St-Pétersbourg.* 1899, p. 53 — 133. V. aussi Stieda ; *Archiv. für Anthrop.* 1904), le recensement des sépultures avec os teints en rouge, connus jusqu'alors (230 fouilles) Il a réuni ensemble celles où le squelette entier ou le crâne seul était emprégné de poudre et celles où il y avait seulement des morceaux de matières colorantes pour tatouage dont l'emploi a peut-être été plus répandu et plus général. Dans les Kourganes de Saratow, on a pu se rendre compte que la présence de la poudre ferrugineuse rouge, résulte de la pratique d'un rite funéraire. La surface des os tournée en haut, était couverte d'une épaisse couche de couleur de 1/3 de centimètre, tandis que les surfaces du dessous du squelette, tournées contre le sol, étaient complètement blanches. On avait saupoudré le cadavre avec de la matière colorante broyée, alors qu'il était en place et d'en haut. Toutefois d'après M. Bobrinski, ce rite était en rapport avec l'habitude de se peindre le corps, habitude peu différente de la pratique du tatouage. Des sépultures où ces rites ont été observés se rencontreraient dans 9 provinces différentes, du Dniepre au Caucase. On n'a pas pris pour telles des sépultures avec simples morceaux de matière

colorante pour le tatouage. On peut les répartir en quatre groupes :

1° Groupe du Caucase, le plus récent (Terek, Kouban, Taman) où les Kourganes se distinguent par la variété et la richesse du mobilier ; 2° le groupe de la Crimée, d'Ekaterinoslaw, du Don moyen ou inférieur. Il se divise en deux époques, celle des Kourganes à caisse de pierres la plus ancienne, et celle des Kourganes à catacombes d'époque grecque ; 3° le groupe de Bjeloserki, très ancien relativement ; 4° le groupe de Kiew, qui se distingue nettement de tous les autres, les tombeaux étant profondément dans le sol et le matériel sans métal, pauvre et très ancien.

M. Bobrinski qui a publié ses très importantes fouilles des Kourganes de Smiela, insiste sur cette différence reconnue par M. Spizyn lui-même. Bien que le rite soit le même, on ne peut pas, dit-il, ranger les squelettes teints de Kiew dans la catégorie des os des autres localités énumérées par M. Spizyn. La masse d'objets d'or, d'argent, de cuivre, de bronze, comme ceux trouvés sur les squelettes du Kouban, n'existe pas sur le Dnièpre. En petite Russie, il n'y a parfois aucun objet avec eux : la présence d'un objet en bronze est une grande rareté. Les mêmes objets sont très différents. Les vases rares, de forme conique et de travail grossier, ne sont pas à comparer avec les vases bien travaillés, trouvés ailleurs avec les os teints. Les squelettes teints de Kiew ne sont cependant pas ceux d'une misérable peuplade, comme le démontrent les massives chambres funéraires en bois et la hauteur des amoncellements de terre. Seulement ils sont *beaucoup plus anciens.* Le rite s'est conservé des siècles. En petite Russie

il a cessé plus tôt sous l'influence de la culture scythique. Ailleurs il a persisté jusqu'au VI[e] siècle avant notre ère, lorsque déjà des objets d'or et d'argent vieux-grec et orientaux et des objets de bronze d'ornement étaient d'un usage général. Dans le gouvernement de Kiew, les tombaux avec squelettes teints appartiennent au commencement de la *période énéolithique* (fin de la pierre polie) et disparaissent avec le VII[e] siècle avant Jésus-Christ ».

Ils renferment, d'après Spizyn, beaucoup d'objets en silex : pointes de flèches, lances, racloirs, etc., d'un travail grossier. Dans l'un de ceux du Don, on a trouvé un couteau en silex, et dans certains de ceux du Kouban, Taman, Terek, des marteaux en pierres, mais aussi des colliers de perles d'ambre et de bronze, des outils en bronze, des anneaux spirales en argent, des anneaux et des plaques d'or où sont figurés des *lions* et des taureaux, etc., etc.

Ces derniers tombeaux sont donc manifestement bien moins anciens que ceux de Kiew. On ne peut pas songer un seul instant à faire venir du Caucase, le rite observé à Kiew, rite déjà pratiqué en Europe bien antérieurement. Nous suivrons encore par lui un mouvement des peuples inverse de celui qu'on a toujours supposé. Les uns comme les autres sont d'ailleurs plus anciens que les vieux cimetières du Caucase, de Koban, de Samthavro, puisqu'ils ne renferment pas de fer, sauf exceptions non signalées, mais beaucoup d'objets en os, des coquilles percées, des *amulettes de crâne humain.*

Or quel était ce peuple qui a pratiqué jusqu'à l'époque scythe dans la Russie méridionale, un rite répandu en Europe depuis l'époque quaternaire ? J'ai vu moi-

même, je le répète, un crâne teint du gouvernement de Kiew dont des caractères sont distinctifs du type de Cro-Magnon (*Bull. soc. Anthrop.* 1901, p. 647).

Des squelettes et des crânes de la même provenance ont été étudiés par M. Talko-Hryncerviez dans un travail que j'ai fait connaître (*Bull. soc. Anthrop.* 1900, p. 457).

Et M. Spizyn nous dit que tous les squelettes colorés appartiennent à une race de grande taille, dont les os robustes indiquent une forte musculature, avec un crâne dolichocéphale, un front bas et des arcs sourcilliers très développés. Un crâne d'un Kourgane de Kiew portait des traces de trépanation, circonstance en rapport avec l'usage d'amulettes craniennes, comme chez nous ; d'autres crânes des traces de ces déformations (Bobrinski) dont la pratique fut plus tard si développée au Caucase. Qu'était cette race ? Je l'ai dit déjà. C'est la race *néolithique* de l'Europe centrale, celle que j'ai montrée (*Bullet. soc. d'Anthrop.* 1895, p. 138 — 1899, p. 613 — 1900, p. 559 — 1901, p. 640) occupant la Russie méridionale à l'âge de la pierre, sauf que le caractère archaïque de la forte saillie des arcades sourlières se serait mieux conservé et généralisé davantage. J'ai déjà signalé cette persistance marquée d'un caractère remontant à l'époque quaternaire, comme un signe d'une masculinité plus accentuée sous l'influence d'une vie rude de guerriers encore nomades. Nous le retrouvons comme un héritage de la même race, chez les Saces qui, passés sans doute dès l'époque de pierre dans le Turkestan, ont joué en pleine histoire un rôle important dans l'Asie centrale et en Perse. Nous le retrouvons même chez les anciens Grecs. Nous le retrou-

vons évidemment surtout dans le même pays à l'époque scythe. Nous connaissons plus d'un trait des mœurs de ce peuple, un peuple cimmérien, qui a si longtemps vécu à la lisière de la forêt et dans la steppe au nord de la mer Noire et du Caucase. Des détails signalés par M. Spizyn, sont pour nous d'une portée considérable. Dans des Kourganes du Terek, d'Ekaterinosladw, de Kiew même, on a trouvé à l'occasion près du squelette humain, *dans un vase* ou dans la couche de terre amassée, des os humains intacts et aussi des os portant les traces d'un instrument tranchant. Ils témoignent de sacrifices humains. J'ai signalé des traces manifestes d'un sacrifice semblable dans un Kourgane de l'Ukraïne. La présence d'os de chevaux ne semble pas fréquente à M. Spizyn qui mentionne cependant un squelette de cheval auprès d'un mort. C'est une des premières choses qui distinguent ces tombeaux de ceux de l'époque scythe où le sacrifice et l'inhumation de chevaux sont de règle. En revanche les os de bœufs et de moutons sont très communs. Et *les bœufs*, d'après Spizyn, *étaient si honorés* qu'ils étaient parfois enterrés à part dans un tombeau spécial.

Or les vieux Perses faisaient des sacrifices d'animaux semblables, y compris des sacrifices de chevaux. Et l'*Avesta* est à ce point rempli d'une véritable dévotion à l'égard du bœuf, que Darmesteter l'a appelé « le 89 du bœuf ».

Dans le gouvernement de Kiew, nous l'avons vu, l'outillage se composait exclusivement d'armes, d'ustensiles en bois et de petits silex pour flèches, racloirs. La pénurie de la matière était telle qu'il n'y avait aucun gros outil de silex. La pierre polie était aussi une rareté.

Les pierres rondes ou *meules pour broyer le grain son* communes dans les tombeaux : on y 'a trouvé souvent aussi des aiguilles en os artistement appointées. Comme restes d'aliments, il y avait en outre des restes de chevaux, de bœufs, de moutons, des os d'animaux disparus, le cerf noble, le bison, l'ours, puis de chevreuil, de toutes sortes de rongeurs de la steppe. (Spizyn mentionne en outre des *grains de millet* dans un pot, des écailles de poisson, des moules de rivière, des coquilles d'œufs).

Les vases faits à la main, étaient percés de deux trous sur le rebord pour être suspendus avec des lanières au-dessus du feu. En fait de vêtements on n'a trouvé que des pièces en cuir, des fourrures, des bonnets de peau.

Aux soins apportés dans les tombes des enfants, on reconnait que la famille était bien organisée.

Le commerce a introduit au milieu de ce peuple n'ayant que de grossiers outils de pierre, de bois, d'abord sur le Dniestre et le Dniepre. ces curieuses poteries peintes et ces idoles en terre cuite rappelant des idoles troyennes (*Industrie égéenne et prémycénienne sur le Dinestre et le Dniepre. Bulletin soc. d'Anthrop.* 1900, p. 451). C'est après la disparition de ces poteries que le métal a commencé à pénétrer. Le peuple qui saupoudrait ses morts de matière colorante, avait encore conservé ses mœurs intactes dans le Kouban lorsque des produits de civilisation élevée, des métaux précieux ouvrés. étaient apportés dans le pays par des commerçants du littoral méditerranéen. Et partout d'ailleurs une influence égéenne ou grecque se fait sentir avant l'époque scythe. Avec elle se montrent les Kourganes à catacombes, les tombeaux à trésors.

Les objets de bronze sont de type grec. d'après

M. Bobrinski qui présente cette phase de culture comme un premier âge du fer. J'ai dit il y a longtemps qu'avec le métal apparaissent dans le pays sporadiquement des étrangers à crâne arrondi, provenant aussi du littoral méditerranéen (Du Dniestre à la Caspienne. *Bullet. soc. Anthrop.* 1895). Et depuis, mes assertions à ce sujet ont été confirmées absolument. Un certain nombre de crânes préscythiques sont franchement brachycéphales (*Bullet. soc. Anthorp.* 1900, p. 559). Et cet élément nouveau, peu nombreux, ne se mêlait pas d'abord au reste de la population. Le mélange se fait à l'époque scythique (L. c. p. 462). Le nom de Scythes a été appliqué à des nomades très différents et parfois bien à tort. Nous parlons ici seulement des Scythes d'Hérodote, nomades du Turkestan, en contact et en lutte sur l'Oxus avec les vieux empires de l'Asie et passés dans la Russie méridionale où ils imposèrent un état commun des mœurs vers l'époque de la constitution de l'empire perse, peu avant celle d'Hérodote lui-même. (*Hérodote* IV, 11). — Un tombeau grec de l'Ukraine renfermant des monnaies de Panticapée frappées de 650 à 480, était encore indemme d'influences scythiques.

De crânes mis au jour il y a longtemps, et publiés par Baer (Archiv. für Anthrop. X. p. 215. 1878) et de descriptions approximatives d'auteurs anciens (Hippocrate), on avait conclu qu'ils étaient bruns à tête arrondie, même mongoliques. On a vu plus haut que d'après mes propres mesures et celles de Talko-Hryncerviez, ils étaient mêlés. Il est très douteux qu'il y ait eu parmi eux de vrais móngoliques (*Bullet. soc. d'Anthrop.* 1899, p. 619. — 1900, p. 462.) Ils devaient

se rapprocher plutôt des Tadjiks actuels et des anciens Mèdes. Et des fouilles récentes nous ont convaincus que loin d'avoir supplanté l'ancien fond cimmérien, ils l'ont à peine touché sur le Dnièpre et au delà à l'Ouest. Des crânes de Kourganes scythes de Kiew présentent à un haut degré d'accentuation, les caractères du peuple de la pierre, qui saupoudrait ses cadavres d'oxyde de fer. (*Revue Ecole d'Anthrop.* 1905, p. 127). Mais les peuples scythes, je le répète, comprenaient des éléments différents. Sept langues différentes étaient parlées en Scythie. Il y a toute apparence d'ailleurs que ces langues étaient iraniennes, au moins pour la plupart.

M. Bobrinski donne le Scythe comme un nomade de haute taille avec musculature fortement développée, la *tête arrondie* (non constamment), les traits du visage rudement accentués, les dents saillantes, les *sourcils* développés, le front proéminent, la racine du nez profondément enfoncée, les pommettes fortes. Plusieurs de ces caractères témoignent d'un mélange avec la race cimmérienne. Le même auteur complète le tableau de la vie scythe donné par Hérodote à l'aide des données nouvelles obtenues par les nombreuses fouilles de Kourganes. Chevaucher, nomadiser, chasser, guerroyer, telles étaient les occupations du Scythe, sur son cheval petit et rapide. Son carquois, en bois ou en cuir, richement orné, quelquefois avec des plaques d'or massif, portant des scènes de chasse gravées, était plein de flèches, avec pointe en bronze, triangulaire, aiguë, quelquefois en os et en fer, et bois garni à son extrémité de plumes bigarrées, le plus souvent rouges. A sa ceinture était fixé un court poignard ; il portait à la guerre une fronde avec cinq où six petites pierres rondes,

une paire de lances en fer, avec des pointes en bronze ou de fins javelots. De longues épées de fer étaient l'attribut des chefs dont les armes étaient incrustées d'or, les longs boucliers de bois ornés de plaques d'or, les casques en bronze, de travail grec, garnis de cheveux ou de plumes aux vives couleurs, les jambes protégées par des jambières ou guêtres de bronze, grecques, etc. Le cheval était richement harnaché, avec une armature de plaques de bronze, d'argent, d'or, des franges et des houppes, comme le cheval des Perses ; son mors était orné d'os gravés.

Les femmes riches portaient des robes entrelacées de fils d'or, ou même cousues d'or, des perles précieuses, de somptueuses chaînes d'or grecques au cou, aux oreilles des anneaux d'or de travail grec, ou de bronze de travail indigène, et également aux bras, aux jambes, aux doigts...

Les maisons étaient de bois et petites avec toit massif à angle aigu, et divisées en deux cloisons seulement. L'ustensile commun était une grosse marmite en bronze, où se cuisaient la viande de mouton, de jeune cheval, et le gibier, loup, ours, sanglier à défenses énormes, le cerf à colossale armure, blaireau, bison, taureau sauvage. Le Scythe avait à sa ceinture avec un couteau en bronze, un petit vase à boire avec une anse, et sur sa table des pots d'or de travail grec, vases à boire en argent, d'autres vases en terre également grecs, etc. Sa boisson préférée était le vin qu'il conservait dans des amphores portant les marques de Rhodes, Knide, Tharse...

Par tous ces détails ressort avec évidence, comme nous l'avaient fait pressentir les récits d'Hérodote,

que le commerce et la colonisation des Grecs avaient profondément imprégné la vie des Scythes dès leur arrivée dans la Russie méridionale. De sorte que leurs habitudes de nomades à cheval, et vivant du cheval n'étant pas absolument étrangères à la région, on ne sait pas bien ce qu'ils y ont apporté, à part l'usage des armes en fer et de pointes de flèche triangulaires en bronze. Il n'y a rien de bien nettement étranger à l'Europe dans leur civilisation, et leurs mœurs barbares. L'arrivée des Goths vers le IIe siècle, a effacé leur nom sans changer profondément la situation ethnique. Et ce n'est qu'au IVe siècle, avec les Huns, qu'apparaissent de vrais mongoles, des Turcs, avec une langue et des mœurs bien distinctes.

La Russie méridionale cimmérienne était exclusivement aryenne. Elle l'est restée jusqu'après notre ère. Les deux chefs cimmériens que les Assyriens firent prisonniers en 679, avaient des noms aryens très caractérisés, *Tchitrafarna* et *Vifarna*. Hérodote nous a conservé, de l'époque scythe, des noms de peuples, comme *Arimaspe* (IV, 13, 27), de rois, comme *Ariantas* (IV, 81) qui sont aryens. Nous n'avons pas de traces d'une langue non aryenne jusqu'après notre ère, pas plus dans cette région, les Finnois du centre mis à part, que dans le centre de l'Europe. Aussi, est-ce là, dans cette steppe boisée et très fertile à la lisière de la forêt qui formait sa limite au nord, que d'après les conditions d'existence indiquées par les éléments de civilisation que révèle la langue, un linguiste dont les travaux et les opinions ont été d'un grand poids, Otto Schrader, a localisé la patrie protoaryenne, la patrie originaire commune des Aryens. J'ai donné de son étude substantielle une

traduction avec des notes critiques (*Revue Ecole Anthrop.* 1903, p. 253).

II. — Hérodote mentionne à l'est des Scythes, aux pieds *de hautes montagnes*, des peuples « tous chauves de naissance, hommes et femmes, qui ont le nez aplati, le menton allongé » (IV, 23). En signalant le caractère mongolique du nez, comme distinctif de ces peuples, il nous indique que les Scythes qu'il connaissait n'avaient pas ce caractère. Il nous fait soupçonner aussi la présence de mongols à quelque distance d'eux à l'Est. Aux pieds de l'Oural ? Aux pieds de l'Altaï ?

En réalité, nous ne comprendrions pas le rôle de la Russie méridionale et son occupation permanente par des peuples aryens, si nous ne savions que le Turkestan lui-même a reçu, avant d'être turquisé tardivement, des populations aryennes nomadisant qui ont pris par derrière peut-on dire les populations de souche médique ou tourannienne. Le rôle des Saces en pleine histoire et la façon dont ils se sont superposés aux peuplades prépamiriennes de fond Tadjik, nous représente exactement ce qu'ont fait ces populations auxquelles on pourrait d'ailleurs étendre le nom des Saces qui en furent bien avant Darius, l'élément le plus actif. Les fouilles des Kourganes nous ont montré la même race néolithique de la Russie méridionale, grande, au crâne allongé. répandue jusqu'au fleuve Oural, jusqu'à la limite du Turkestan, dès l'âge de pierre même, *avant toute connaissance du métal*, et alors que son industrie était des plus pauvres (*Bullet.* 1895, p. 312). Elle ne s'est pas arrêtée là évidemment et nous en avons des preuves. Comme je l'ai exposé jadis (V. l'article *Turkestan* de la *Grande Encyclopédie*), s'il était demeuré

certain que la patrie commune des Indiens et Iraniens était sur l'Oxus, dans la Bactriane, c'est par cette route que leurs ancêtres communs y seraient arrivés. Ils auraient suivi la steppe fertile de la Sibérie occidentale pour gagner l'est du Balkach et les vallées de l'Yaxartes, dont le nom très ancien est aryen. Cette migration n'a pu se faire à une époque réculée, le Turkestan n'ayant guère été habitable autrefois. La seule vie qui y était possible était la vie nomade, en dehors des vallées adossées au massif central. Et c'est lui surtout qui devait former des peuples pasteurs de chevaux, comme les Scythes. Les premiers renseignements de l'histoire sur les peuples du Turkestan se rapportent aux Massagètes dont la vie était justement celle des Scythes (Hérodote I, 225) Ils jouisssaient d'une civilisation industrielle développée et cependant restaient nomades. « Ils n'ensemencent point et vivent de leurs troupeaux. Le lait est leur boisson ordinaire. Ils n'adorent que le soleil. Ils lui *sacrifient des chevaux*... » Ils étaient sans doute formés d'éléments éthniques différents comme les Scythes, mais déjà probablement de langue iranienne comme ceux-ci. Et dès le temps de Darius, au moins. il y avait dans le Turkestan avec eux, à côté d'eux des Saces que les Grecs ont toujours regardés comme des Scythes venus d'Europe (Dutreuil de Rhins). Nous les connaissons par le portrait d'un roi sur le rocher de Béhistoun, qui n'a ni le type des Mongoles, ni celui des Sémites, ni celui des Tadjiks ; et depuis peu, par des monnaies gréco-bactriennes publiées par Ujfalvy où se voient des profils de roi à la figure ovale, allongée, étroite, au nez aquilin, qui sont en contraste absolu avec ceux de Mongols et de Mèdes ou de Tadjiks. Ces Saces ont

occupé pendant 1200 ans la scène de l'histoire. Longtemps soumis aux Perses, ils leur ont donné des soldats et des rois (les Arsacides). Et partout où ils ont dominé, nous retrouvons encore des blonds ou des traces de blonds.

Les premiers Mongols dont l'histoire fasse mention dans le Turkestan sont les grands Yué-Tchi que nous connaissons aussi par des monnaies aux grosses faces mongoliques. Ces Yué-Tchi refoulés par les Hioung-Nou ou Huns, ont été rejetés en 165 avant notre ère, de la Dzoungarie vers le sud-ouest. Ils se heurtèrent sur l'Illi à un autre peuple de blonds, les Wousoun dont l'importance était telle que les Chinois qui nous les ont fait connaître, recherchèrent leur alliance contre les Huns. Les Chinois ne connurent alors dans le Turkestan que ces Wousoun, les Sse ou Saces et les Tahià, nos Tadjiks.

Les Yué-Tchi, repoussés par les Wousoun en 130 avant notre ère, se jetèrent jusque sur la Bactriane. Des Saces en étaient alors les maîtres, et leur dépossession eut pour conséquence de les refouler en partie dans l'Inde où ils fondèrent un royaume et aussi en partie dans les vallées prépamiriennes, en particulier celle de l'Oxus. Les Yué-Tchi dominèrent en Asie centrale jusqu'en 425 de notre ère. Ils furent dépossédés à leur tour par les Hoas, ou Huns Ephthalites, des turco-mongols peu différents. Ils allèrent alors par les mêmes routes, fonder, comme l'avaient fait les Saces, un empire dans l'Inde. Mais ils étaient déjà assimilés par la civilisation des Arsacides et des Sassanides et profondément désagrégés dans leurs caractères.

C'est à cette époque seulement, toute moderne, que

s'accomplit la turquisation du Turkestan. Les Huns qui avaient longé, au Ier siècle, la steppe herbeuse de la Sibérie occidentale, y avaient laissé peu de traces en dehors du pays Ostiak. Les Yué-Tchi s'étaient sans doute mêlés aux Wousoun et aux Sakas. Mais il semble que se sont seulement les Tou-Kiou, les Turcs venus de leur patrie de l'Orkhon dans l'Altaï vers 424 de notre ère, qui dispersèrent définitivement les Wou-soun.

Mais déjà auparavant avait surgi dans le Turkestan un autre peuple qui, formé des débris des anciens nomades sous la direction de chinois ou de turco-mongols, devait-être la souche des Kirghizes. Ce peuple est celui des Kien-Kuns.

Le grand historien chinois Ma-toan-lîn, plaçait ces Kien-Kuns à l'ouest de la Sogdiane. C'étaient donc les nomades du Turkestan. Et un autre auteur chinois cité par Schlegel, explique très bien leur origine : « Les gens de la horde *Kien-Kun* ont le *visage clair*, les *yeux bleus* et la *barbe rouge*. Ceux dont la barbe est noire sont les descendants du général Liling du temps des Hans, de ses soldats et de ses gens. » Le général Liling reçut, en 99 avant J.-Ch., le commandement contre les Huns. Il s'aventura dans le Turkestan avec 5000 hommes. Son armée battue, il resta dans le pays pour éviter le châtiment qui l'attendait à son retour. Les Ouïgours, d'après Ma-toan-lîn, donnèrent à ces Kien-Kuns le nom de Kir-Kis, qui a le sens de visage rougeâtre, justement à cause de leurs traits, le mélange des blonds avec quelques bruns mongoliques, donnant souvent des cheveux roux et des visages tâchetés de rousseurs. Les cheveux noirs furent longtemps, chez eux, un signe de malheur. Leur nom de *Kirkis* est resté aux habitants

du Turkestan transformés. Les Kien-Kuns nomadisaient d'ailleurs comme les Kirghizes, de l'Oxus à l'Irtych et au haut Iénisseï. Ils payèrent tribut à la Chine. Les Ouïgours, des Turcs, les refoulèrent au VIIIe siècle. Leur nom est cependant resté sur l'Iénisséï, au moins jusqu'à Gengis-Khan. Un livre thibétain du XIIIe siècle, les signale comme ayant les yeux bleus et les cheveux rouges. Et des auteurs compétents croient retrouver de leurs descendants chez les Ostiaks de l'Iénisseï dont le prince porte le nom de *Kikn.* (*Rev. école d'Anthrop.* 1898, p. 354). Les historiens chinois ont mentionné aussi avec les *Kien-Kuns*, vers le VIIe siècle, jusqu'au Xe, des *Kia-Kia-Sse*, grands, à visage blanc, à cheveux roux, qui sont manifestement des descendants des Sse, *Sakas, ou Saces.* Leur nom, d'après des auteurs, se retrouverait chez les Yakoutes sous la forme *Hakas.*

Le fondateur de la dynastie Arsacide, Arsace Ier, était, nous l'avons dit, d'origine Sace. Les profils des monnaies des Arsacides, pour la plupart très sensiblement différents de ceux des monnaies des Sassanides, rappellent en même temps, d'une manière frappante, le profil des rois Saces de la Bactriane, au visage blond, oval, allongé, au nez saillant et mince.

Sous les Arsacides, des Sakas ou Scythes ont formé en Perse des corps d'armée qui s'en retournaient dans leur pays avec du butin, lorsqu'on les licenciait. (*G^de^ Encyclopédie.* TURCS, p. 490). Des bandes d'entre eux s'étaient établies entre 124 et 87, dans l'Iran, à l'est. Le pays qu'ils ont occupé a pris d'eux le nom de *Sakastana*, d'où est venu le *Seistan* actuel. Or on a retrouvé sur l'Ienisseï et sur l'Orkhon, des inscriptions dont tous

les caractères correspondent aux lettres araméennes des monnaies des rois Arsacides (V. *Bullet. soc. Anthrop.*1898, p. 177 et 1899, p. 711. *Rev. scientif.* 1900, I, p. 446.) Ces monnaies furent répandues jusque sur l'Illi, le pays des Wousoun. Des inscriptions en caractères de ces monnaies y ont été observées. Dès le IVe siècle les Chinois ont su que les Ouïgours, les Tou-kiou et les *Kir-kis* avaient une même écriture. C'est l'écriture en question imitée de l'alphabet araméen employé sous les Arsacides (250 avant J.-Ch. — 226 ap.) De qui tenait-il cette écriture? Evidemment des Sakas, en relation si intime avec la Perse sous les Arsacides, et avec les Arsacides eux-mêmes. Et ce n'est pas seulement leur nom et celui de leurs descendants métissés les Kien-Kuns, qu'on retrouve sur l'Iénisseï, c'est même leur portrait. Parmi les guerriers des gravures rupestres de l'Iénisséï, il y en a qui ont le même bonnet pointu en forme de capuchon, qu'Arsace Ier et ce bonnet rappelle celui du roi Saka de Darius. (Asplin, *Types des peuples de l'ancienne Asie centrale* (Soc. finn. ougr. VIII. 1890). Les inscriptions de l'Iénisséï et de l'Orkhon ne sont pas toutefois leur œuvre. Les plus anciennes ne sont pas antérieures au VIIe siècle. La plupart sont bien datées. Elles sont en plein dans la patrie originaire des Turcs. Certaines sont relatives aux rapports de ceux-ci avec la Chine. Elles sont en langue vieux-turc. On a fait longtemps grand état de ce que pouvaient recéler les Kourganes de la Sibérie occidentale. On pensait y trouver un jour le prototype de la civilisation des Scythes et bien d'autre chose encore. Or, j'ai montré d'après l'enquête archéologique de Heikel, que ces Kourganes n'étaient pas antérieurs à notre ère. Et des

crânes en provenant que j'ai eus entre les mains, il résulte que leurs auteurs étaient un peuple de composition semblable à celle des Kiens-kuns, de blonds, altérés, affaiblis, voisins des anciens Ostiaks et mêlés avec deux éléments mongoliques différents. (*Bullet.* 1898. p. 73).

La dissémination des Saces au sud, par la Baktriane, jusque dans l'Inde, leur refoulement partiel par les invasions des Yué-tchi dans les vallées prépamiriennes, leurs invasions en Perse, leurs relations avec les Turcs de l'Iénisséï, leur ancien mélange avec des Chinois, puis avec des Huns, des Turco-mongols, ne les a pas fait disparaître du premier coup et complètement du Turkestan. Un auteur, en 1840, signalait encore parmi les Kirgkizes-Kaizaks, des individus à cheveux blonds ou fauves.

Et un autre auteur qui a bien étudié en antropologiste les Kirghizes, sans rien connaître des découvertes de l'Iénisseï qui sont postérieures et toute récentes, ni des recherches historiques sur les Sakas, le Docteur Seeland formulait à leur sujet les conclusions suivantes, déjà en 1886 : « Le type turco-mongol dominant parmi les Kara-Kirghizes est mêlé en proportion considérable avec un autre qui avait la *taille haute*, le nez *convexe* et *plus mince*, les mâchoires moins saillantes, *les yeux bleus ou gris*, la bouche bien conformée, un menton plus saillant et une barbe plus ou moins épaisse. Evidemment, ce type s'est mélangé aussi aux Kaizaks, parmi lesquels on trouve en effet, des *physionomies aryennes aux yeux clairs.* »

Le type retrouvé ainsi parmi les Kirghizes actuels rappelle d'une manière frappante celui des rois Saces gréco-bactriens et celui de la plupart des monnaies arsacides.

Tous ces faits dont la concordance est plutôt remarquable, tendent à nous représenter les Saces en particulier comme les premiers occupants des steppes du Turkestan. Ils devaient former à l'époque d'Alexandre, comme les Ouzbegs aujourd'hui, l'aristocratie guerrière de la Sogdiane et de la Baktriane, jusqu'à l'invasion des Yué-tchi, et fonder ensuite un royaume durable en Afghanistan et jusqu'au Penjab. La parenté de ces Saces avec les Scythes d'Europe a été reconnue de toute antiquité. Ils sont représentés sur les monnaies avec le même petit cheval des Kourganes de la Russie méridionale Ils parlaient une langue aryenne dont nous avons des restes. Les Kirghizes actuels ont encore de leur sang dans les veines. Nous avons en tout cela des preuves nouvelles que les Scythes n'étaient pas depuis mongoliques. Ils n'étaient pas même des Kirghizes, ceux-ci n'étant point nés, malgré la présence parmi eux d'un élément ethnique à tête ronde.

CHAPITRE X

Sommaire : I. — La civilisation des primitifs Aryens en Europe. Communautés de lexique entre langues aryennes. Reconstitution prétendue de la langue mère à l'aide des racines des mots.

Les communautés lexiques prouvent la communauté originaire des langues et l'unité originaire de la patrie aryenne : ce que tendent à confirmer le rapprochement qui s'opère entre les pays occupés par les peuples aryens et entre leurs langues au fur et à mesure qu'on remonte dans leur passé.

II. — Analogies ou ressemblances étroites entre la civilisation protoaryenne et la civilisation néolithique de l'Europe. Les protoaryens en effet n'ont connu que le cuivre et des outils en bronze : leur séparation était opérée bien avant l'introduction du fer.

I. — Il n'y a en Asie aucune trace de la présence préhistorique de peuples aryens. Il n'y a non plus en Asie aucune région que l'on puisse considérer comme la patrie originaire commune des aryens, ou comme occupée depuis des temps immémoriaux et d'une façon continue par un peuple de race et de langue aryennes. La plus ancienne mention qui soit faite d'un peuple aryen se rapporte aux vieux Perses, dans un pays que nous savons n'avoir pas été aryen originairement, mais qui était exposé constamment aux invasions de nomades, pasteurs venus d'Europe. Et rien dans les mœurs, la religion, le vêtement même de ces vieux aryens, ne révèle un contact quelconque, une influence quel-

conque des vieux empires de l'Asie antérieure. Leurs idées religieuses, idées naturistes très simples de pasteurs, forment même un parfait contraste avec les idées cosmogoniques compliquées, les cultes mystiques d'une dépravation parfois féroce, qui s'épanouissaient depuis des millénaires dans la Mésopothamie. Et quand à leur civilisation industrielle et à leur genre d'existence, ils étaient de beaucoup inférieurs à ceux des Mèdes leurs éducateurs et leurs maîtres qui les regardaient comme grossiers et méprisables. Si nous retournons en Europe, trouvons-nous au contraire les premiers peuples aryens pourvus d'une civilisation supérieure dont les éléments seraient empruntés aux plus vieux empires de l'Asie ? On l'a cru de tout temps, on l'a soutenu jusqu'à nos jours. Jusqu'à présent dans des ouvrages autorisés, on a représenté les premiers aryens de l'Europe comme des conquérants glorieux, se présentant armés de tous les éléments des plus anciennes civilisations existantes et subjuguant les peuples indigènes, grâce à cette supériorité.

On s'est fondé pour en arriver là sur ce fait que les langues aryennes, ayant un certain nombre de mots communs qui représentent les idées et les objets nommés dans la langue mère et connus des proto-aryens, il est parfaitement possible avec eux de reconstituer l'état de culture de ces proto-aryens. Il est en effet incontestable que les communautés de vocabulaire, si elles ne résultent pas d'emprunts récents, d'échanges, de cheminements de mots suivant les objets répandus, si elles embrassent tous les groupes de langues par exemple, ou même simplement des groupes très distants, résultent forcément d'un état commun de civilisation,

d'une existence commune, et même de la contiguïté étroite des territoires primitivement habités.

On est allé d'ailleurs beaucoup plus loin, on a voulu plonger au delà de cette réalité tangible des vocabulaires. Et dans les mots des langues aryennes on a cherché et extrait de simples syllabes qui auraient constitué la partie significative originaire, le matériel premier dont la présence dans les mots correspondants dans toutes les langues, établirait le point de départ commun, la parenté substantielle de toutes les langues aryennes, développées d'un même fond, d'un même petit nombre de sons. Ces syllabes significatives sont ce que l'on a appelé les *racines des mots*.

Voici un exemple classique d'extraction de racines, que je donnais en citant Max-Muller dans mon *Origine du langage* (p. 22) parue en 1879 : « Après qu'on a retiré tout ce qui est *formel, artificiel et intelligible* dans les mots, il reste toujours quelque chose qui n'est pas simplement formel, qui n'est pas le produit de l'art grammatical, et qui n'est pas intelligible, et ce quelque chose nous l'appelons pour le présent une racine ou un élément radical. Si nous prenons un mot tel que *historiquement*, nous pouvons d'abord en détacher la désinence adverbiale *ment*, ce qui nous laisse *historique*, du latin *historicus*. Ici, nous pouvons encore enlever *cus*, suffixe d'adjectifs, au moyen duquel *historicus* est dérivé de *histor* ou *historia*, ce dernier mot étant lui-même tiré de *histor* à l'aide du suffixe féminin *ia*, qui sert à former des mots abstraits. *Histor* est une corruption de *istor*. L'esprit rude qui remplace l'esprit doux au commencement du mot peut pourtant être attribué à une simple influence dialectale. Il faut ensuite diviser *istor* en

is et en *tor*, *tor* étant le nominatif singulier du suffixe dérivatif *tar*, que nous avons dans le latin *dator*, sanscrit *datar*, grec *do-ter*, « donateur ». et *is* étant l'élément radical. — Dans *is*, l'*s* est une modification du *d*, car en grec *d* suivi immédiatement d'un *t* se change en *s*. De cette manière, nous arrivons à la racine *id*, que nous trouvons dans le grec *oida*, dans le sanscrit *veda*, parfait non redoublé de cette racine *vid* que nous avons dans l'anglais *to-wit*, « savoir ». *Histor* a donc signifié originairement « quelqu'un qui sait ou qui trouve », et *Historia* a signifié « connaissance ». Mais tous les développements et tous les sens reposent sur une syllabe significative, la racine *vid* qu'on parvient à retrouver, au prix de quels efforts d'ailleurs, de quels subterfuges, aussi bien dans le français, le grec, le latin, l'anglais.

Voici comment on a raisonné en conséquence des résultats de ce travail d'abstraction : « L'homme n'a pu nommer un arbre, un animal, une rivière ou tout autre objet qui l'intéressât qu'après y avoir découvert préalablement quelque qualité générale qui le frappât. Il n'y a nul écho d'un hennissement dans les noms aryens du cheval. Ce fut sa vitesse qui frappa l'esprit de l'*Arya primitif*, comme étant sa qualité la plus marquante. C'est pourquoi de la racine *as*, « être aigu » ou « rapide » a été dérivé *aswa*, le « coureur », le « cheval » (Max-Müller).

Avec ces raisonnements d'ailleurs absolument contraires à tout l'ensemble des observations ethnographiques et aux lois mêmes de l'esprit humain qui n'a passé que lentement et graduellement du particulier et du concret, au général et à l'abstrait, on a prétendu ramener tout le vocabulaire des langues aryennes à un petit nombre de *racines abstraites*.

« La langue-mère indo-européenne, disait A. Lefebvre, n'est ni une conception de l'esprit, ni une sorte de miracle soudain. C'est une réalité. C'est le produit d'une élaboration dix et vingt fois séculaire, comme le prouve assez l'usure, l'atrophie de ses désinences casuelles et verbales... Deux classes de *racines monosyllabiques* la constituent : racines démonstratives ou pronominales, racines attributives ou verbales. Les premières ont fourni tous les pronoms, la plupart des prépositions, des conjonctions et des suffixes ; les secondes, tous les noms et adjectifs, tous les verbes et la plupart des adverbes... Les grammairiens sanscrits ont compté dans leur langue environ *dix-sept cents racines en apparence irréductibles.* Un premier triage a ramené au nombre de cinq cents les *éléments communs à toutes les langues de la famille.* Une analyse plus profonde les réduit au cinquième, au dixième peut-être, base étroite sur laquelle repose le plus vaste et le plus fécond des organismes linguistiques. »

Il y a dans ce résumé des vues des linguistes, deux choses bien distinctes : L'existence d'une langue-mère qui n'est pas douteuse, mais d'une langue qui n'eût jamais la *vigoureuse unité, ni la stabilité* des langues historiques, et fut toujours un ensemble de dialectes rapprochés n raison de contiguïtés territoriales étroites et mouvants, divisés même, aussi loin qu'on puisse remonter, en deux groupes ; secondement la prétention de la ramener à un petit nombre de monosyllabes, de racines significatives. Cette prétention, non fondée scientifiquement, ne dispose d'aucune méthode sûre, et elle est chimérique dans son objet. Nous pouvons nous rapporter sur ce point à un linguiste dont l'autorité

n'a besoin ni d'appui ni de contrôle, à M. Sayce, successeur en Angleterre de Max-Müller lui-même : « Les racines, au sens grammaticale et lexicographique du terme, a-t-il dit, sont ces simples éléments phonétiques que l'on découvre par l'analyse des groupes de mots parents ; elles sont à leurs dérivés ce qu'à elles-mêmes sont les lettres et les syllabes. De même que les mots sont réduits à un nombre limité de lettres ou de syllabes, *non dans la langue parlée, mais par le travail réfléchi du grammairien*, de même les *racines sont le produit des études du lexicographe, les éléments dans lesquel il décompose chimiquement le langage*. Si maintenant *le philologue prétend que les racines auxquelles il est ainsi parvenu ont jamais pu constituer un langage réel, il commet la même erreur* qu'un chimiste qui prétendrait que ses éléments simples existaient séparément et indépendamment, avant l'existence des composés dans lesquels ils entrent. »

« Le problème que les langues indo-européennes offrent à l'esprit est un des plus curieux et des plus attachants qu'aucune science puisse présenter, a dit un autre linguiste non moins éminent, Michel Bréal. « Ces différentes langues — sanscrit, zend, grec, latin, allemand, slave, celtique — sont si près les unes des autres, les rapports sont si nombreux et si frappants, qu'involontairement on est appelé à reconstruire par hypothèse la langue-mère d'où elles sont sorties. Et d'un autre côté, comme cette langue est à jamais perdue, divers procédés de reconstruction peuvent être essayés tour à tour. Il est à supposer que plus d'une fois encore cet idiome changera de son, de grammaire et de syntaxe, selon la direction d'esprit et les études favorites de ceux

qui nous en expliqueront la structure. Il en est un peu de la langue-mère indo-européenne comme de cet ancêtre de l'homme, de ce primate que l'histoire naturelle s'efforce aujourd'hui de reconstituer, avec la différence pourtant que les naturalistes s'appliquent à le représenter le plus animal, le plus grossier qu'il se peut, au lieu que volontiers les linguistes prêtent à la langue-mère une régularité de formes et une symétrie de phonétique dont *aucun idiome réellement observable ne présente l'exemple.* »

Nous mettrons donc absolument de côté ces reconstitutions hypothétiques, ces études des *racines* dont l'extraction n'est trop souvent qu'un jeu de l'esprit. Mais cela n'entame en rien nos certitudes à l'égard de l'existence d'une langue-mère. C'est cette langue qui est la raison de la parenté des langues aryennes : elle en explique la grammaire et tout aussi bien les communautés lexiques. Tous les mots qui, sous les différenciations dialectales et les modifications phonétiques, sont les mêmes dans toutes ces langues ou dans des groupes différents d'entre elles, ont fait partie sous une forme ou sous une autre, du vocabulaire de la langue-mère, s'ils ne proviennent pas d'emprunts de l'extérieur, faits stimultanément et après coup. En suivant ces mots à travers leurs changements, en confrontant les divers sens qu'ils ont ou qu'ils ont eus, on peut donc savoir quelles sont les idées et les choses que les proto-aryens ont connues et nommées ; on peut dans une certaine mesure connaître leur état de civilisation primitive. C'est d'ailleurs là un travail exigeant la plus sagace critique et une érudition des plus étendues.

Il a été accompli en premier lieu par Adolphe Pictet,

dont l'ouvrage fondamental : *Les origines indo-européennes* ou *les aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique* (Paris 1859 — 1863, 2 v.), a servi de base à toutes les hypothèses sur les origines et les migrations aryennes. Mais A. Pictet envisageant à tort la langue primitive comme parfaitement une et compacte, n'a pas tenu assez de compte de ce fait que les rapports des vocabulaires des langues voisines et parentes peuvent s'expliquer par des échanges, des emprunts réciproques, des influences venues simultanément du dehors, aussi bien, en plusieurs cas, que par une communauté d'origine. Des auteurs sont depuis allés jusqu'à nier de façon générale cette communauté d'origine, comme raison de la parenté des vocabulaires. « Les mots communs relatifs à l'état de la culture, dit l'un d'eux, Kretschmer, se sont répandus comme des ondes successives sur le territoire linguistique des Indo-européens, *en des temps différents*, par des voies différentes et de points de départ également différents. »

Une pareille thèse impliquerait que ce qu'il y a de plus sûrement aryen dans le vocabulaire de nos langues, les mots qui se retrouvent identiquement dans toutes, seraient précisément d'origine non aryenne. Elle est évidemment *absurbe*. Elle nous engage cependant à ne faire état qu'avec prudence des communautés lexiques observées.

Ad. Pictet n'avait pas la ressource des fouilles si précieuses des tombeaux et des stations préhistoriques, la reconstitution assez complète des civilisations qui se sont succédés sur notre sol. Ces ressources que Pictet n'avait pas et sans lesquelles son œuvre demeurait très imparfaite, les auteurs qui tiennent le langage

de Kretschmer, les méconnaissent scandaleusement. Or elles nous permettent de confronter le sens des mots préhistoriques avec les objets nommés. Elles nous fournissent donc en bien des cas le moyen de vérifier la valeur des communautés lexiques observées. C'est grâce à elles aujourd'hui que nous pouvons atteindre à des certitudes à l'égard du vocabulaire proto-aryen et de l'état de civilisation auquel il correspond.

Dès que les découvertes préhistoriques ont été assez nombreuses et assez bien enchaînées, en en rapprochant les communautés lexiques qui unissent les langues aryennes, on s'est aperçu que d'une manière générale le vocabulaire proto-aryen devait être celui des peuples jouissant de l'une des civilisations préhistoriques de l'Europe, celle de la fin de l'âge de la pierre polie.

M. Isaac Tylor (*L'origine des Aryens.* 1 v. 8° Paris, 1895. trad. de Vavigny.) en particulier a insisté avec bonheur sur ce rapprochement. Or, il donnait tout de suite beaucoup de solidité aux inductions tirées de la comparaison des mots communs, et constituait pour elle une épreuve.

Nous avons au surplus, indépendamment de ce rapprochement et de ce contrôle, des preuves assez directes que les communautés lexiques ont vraiment pour la plupart leur raison et leur source dans la communauté d'origine de nos langues et aussi dans l'unité originaire de patrie, la contiguïté territoriale des pays de ceux qui les ont répandues.

Nous avons montré que l'aryanisation de l'Asie s'est faite presque à la lumière de l'histoire : que la plus ancienne mention faite des vieux Perses nous les montre dans la région caucasienne, tout près de l'Europe,

et qu'il est de même hors de doute que les aryanisateurs de l'Afghanistan, du Penjab, de l'Inde, frères tout proches des Perses à l'origine, sont venus également de l'Ouest.

Or en Europe, les choses se sont passées d'une façon toute semblable, mais en sens inverse. Tous les peuples aryens des premiers groupes sont venus dans leur résidence historique du centre et de l'est. Au fur et à mesure que nous pouvons remonter plus loin dans leur passé, nous les voyons occuper des pays de moins en moins éloignés les uns des autres et finalement contigus les uns aux autres.

Les peuples aryens d'Asie et d'Europe ont donc rayonné autour d'un centre commun, et ils n'ont formé des unités distinctes qu'en s'écartant les uns des autres au cours des âges. Et ce centre commun, d'après leurs mouvements mêmes, ne peut évidemment pas être cherché en dehors de la zone mitoyenne de l'Europe centrale et orientale.

D'autre part, il est on ne peut plus facile d'établir que, en conformité avec ces faits d'observation, les langues aryennes, à mesure que nous remontons vers leurs formes les plus anciennes, se rapprochent singulièrement sous tous les rapports. Nous savons déjà que les Aryas qui parlaient la langue des Védas n'éprouvaient aucun embarras à comprendre le vieux Perse, et, que les vieux Perses auraient aisément compris le sanscrit. Tout indique que le vieux Prusse ou Borusse, que le vieux lithuanien ne différait à son tour que fort peu du sanscrit. Il est amplement démontré enfin que le Celtique ou Gaulois tenait de très près au vieux latin et que celui-ci offrait avec le grec beaucoup plus de similitudes que le latin classique.

Nous restons sur le terrain des faits observés, et dans les limites des inductions les plus légitimes et les plus sûres, en affirmant qu'immédiatement avant la naissance de l'histoire, les langues aryennes étaient en contact plus intime et offraient moins de différence qu'au moment où elles sont entrées dans la période historique. Nous touchons ainsi à une époque où les dialectes aryens, en raison du grand nombre de mots communs qu'ils possédaient et de l'uniformité relative dans la façon de les parler, étaient compris chacun en dehors de ses limites territoriales, sur une plus ou moins grande étendue. Il n'y avait pas que des échanges entre eux, il y avait aussi des mélanges. A cette situation, à cette proportion élevée de mots communs à tous les dialectes proto-aryens, correspondent nécessairement des mœurs, des idées, des objets également communs. Il y avait sûrement une certaine culture commune à tous les protoaryens. Cette culture commune existait indubitablement à une époque qui ne peut pas être très reculée, puisqu'elle précède presque immédiatement l'histoire. L'histoire d'ailleurs n'éclaire la vie d'aucun peuple aryen antérieurement à 1200 ou 1400 avant notre ère. De tels calculs, de telles vues sont très modestes ; elles ne s'écartent pas des réalités tangibles ; elles ne répondent plus aux grandes ambitions de la linguistique d'autrefois qui ne connaissait pas d'obstacle à ses spéculations. Mais les linguistes positifs d'aujourd'hui ne prétendent nullement aller au-delà. Et cette modestie dans leurs prétentions nous rend leurs ressources plus précieuses. Nous ne pouvons d'ailleurs pas nous passer de leurs moyens d'investigation, puisque c'est avec ces moyens-là seulement que nous pouvons

distinguer ce qui est aryen et ne l'est pas, dans notre passé tel que peuvent le reconstruire l'archéologie, l'ethnologie et l'histoire. Lorsqu'ils découvrent une concordance étymologique dans le domaine commun de la langue, nous sommes en présence d'un fait. Il faut en donner la raison, une raison qui soit conforme aux observations d'ordre général qui précèdent. Le sens des mots se modifie avec ceux-ci, et ne les suit pas toujours dans leurs changements, et c'est une difficulté. Ce qu'ils désignent aujourd'hui n'est souvent qu'une indication pour arriver à la détermination de leur sens originaire. Cette détermination donc n'est pas toujours possible avec les seuls moyens de la linguistique. Un auteur, Hehn, a particulièrement insisté sur cet obstacle, notamment lorsqu'il s'est agi de retrouver les plantes cultivées, les animaux domestiques des protoaryens. Mais il a en même temps montré quelles ressources offrait l'archéologie pour le surmonter. Même dans les cas les plus désespérés, nous pouvons, à l'aide de ces ressources, par la critique, les épreuves de contrôle, arriver à des probabilités plausibles d'un certain genre.

Nous disons donc par exemple : « Si les noms du chariot et de ses parties, les mêmes mots pour *conduire*, *charrier*, etc., se retrouvent dans presque toutes les langues européennes, il en résulte que la découverte du chariot s'est répandue d'un point quelconque sur tout le territoire protoaryen. Des similitudes unissent le sanscrit *pac*, le grec πέσσω, le latin *coquo*, le slave *piec*, pour «cuire». Alors nous sommes bien obligés d'admettre qu'un mot identique à ceux-là s'est introduit d'abord en un point déterminé du territoire préhistorique de la langue et qu'il s'est répandu de là sur tout ce territoire,

par emprunts successifs d'individu à individu, de tribu à tribu, en même temps d'ailleurs que l'usage qu'il exprime.

Si l'usage de cuire les aliments était né simultanément en des points très distants du territoire protoaryen, il aurait probablement été désigné par des noms moins pareils. Il est supposable d'ailleurs que les protoaryens ne sont pas les inventeurs de l'usage en général, mais qu'il s'est agi sans doute pour eux d'une certaine façon un instant nouvelle de faire cuire les aliments. Dire d'eux seulement qu'ils cuisaient leurs aliments comme l'ont fait Hick et d'Arbois de Jubainville, ce n'est pas « donner un trait caractéristique de leurs mœurs ».

Les parentés évidentes encore des mots se rapportent toutefois, pour la plupart, à l'époque antérieure à celle où les protoaryens ont commencé à s'éloigner les uns des autres, pour se constituer en peuples distincts, géographiquement séparés. Mais nous nous trouvons le plus souvent en présence de similitudes de mots seulement partielles, c'est-à-dire que des mots aryens communs ou semblables ne le sont que dans un nombre limité de langues, au lieu de l'être dans toutes. Ces insuffisances, ces défauts d'appareillement et de correspondance, peuvent provenir, et viennent en bien des cas, de différences dialectales originaires. Les langues aryennes ne sont pas toutes cousines au même degré. Elles n'offrent pas le même degré d'affinité, de parenté. Ces similitudes partielles sont nombreuses surtout entre langues restées voisines. Elles seraient dues en ce cas à des emprunts réciproques, tout autant qu'à une même origine des deux langues. Elles se rencontrent aussi entre langues qui ne sont

plus voisines, comme le letto-slave et l'iranien. On en peut conclure que ces langues ont été longtemps voisines et jusqu'à une époque récente. Nous sommes, avec de tels faits, en plein dans la théorie d'après laquelle la parenté des langues s'est maintenue par des emprunts réciproques, d'après laquelle l'origine des similitudes de mots se résoud en une chaîne d'emprunts. Cependant des similitudes partielles, particulières, reparaissent en grand nombre chez des peuples séparés, comme Celtes et Indiens, Lithuaniens et Italiens. Elles ne s'expliquent pas à l'aide d'une diffusion par emprunts successifs ; elles ne s'expliquent certes pas davantage, dans leur irrégularité, avec le système d'une propagation par conquêtes ou migrations, des mots d'une langue unique. On les a envisagées comme des restes d'une chaîne d'emprunts successifs, dont certains chaînons se seraient perdus. D'autres accidents encore ont pu se produire. Nous ne pouvons malheureusement pas les découvrir et les juger avec une certitude suffisante.

Mettons toutefois tous ces cas particuliers de côté, ainsi que les explications qu'ils appellent. *Les similitudes de nom, qu'elles soient communes totalement ou même partiellement, hors le cas ou elles s'expliquent par des relations récentes de voisinage, peuvent être considérées comme représentant des idées, des mœurs, des objets qui ont eu leur expression sur une plus ou moins grande étendue du territoire des dialectes protoaryens.* Ce sont des restes plus ou moins altérés de dialectes protoaryens. Si cette conclusion si prudente et à laquelle il faut bien arriver après toutes les restrictions qu'on lui oppose, n'était pas fondée, la paléontologie linguistique serait d'un intérêt illusoire. Mais il est difficile de la contester,

parce que bon nombre au moins des similitudes profondes de lexique entre langues aryennes, ne peuvent s'expliquer que de cette manière à savoir, que. dans la période protoaryenne, sur le territoire protoaryen, les peuples ont eu des idées, pratiqué des coutumes, possédé des objets. qui étaient désignés par les mêmes mots.

Faire le triage de ces similitudes, et retrouver leur sens originaire, c'est donc reconstruire la civilisation protoaryenne.

« Lorsque, dit O. Schrader, dont les travaux sont au premier rang de ceux qu'il importe de connaître, nous trouvons que le lait est nommé d'une manière conforme ou identique, d'un côté dans l'indien et le vieux prusse, de l'autre côté en grec et en latin, et d'un troisième côté chez les Celtes et chez les Germains, ou lorsque pour l'idée de serment, des expressions originairement parentes subsistent d'abord chez les Indiens, Grecs et Italiens, ensuite chez les Slaves et les Arméniens, et enfin chez les Celtes et les Germains, nous envisageons de telles similitudes comme formant, quoique n'étant pas générales, quoique se présentant par groupes fractionnés, une série linguistique commune protoaryenne. Leur existence par groupes distincts ne peut être en corrélation qu'avec les divisions qui séparaient les peuples comme les dialectes protoaryens. Mais si de pareilles similitudes, au lieu de s'étendre à tous les groupes, ne se rencontrent que dans un groupe, nous les envisagerons autrement. Nous savons très bien que dans les langues historiques elles-mêmes, des membres d'une famille de mots se perdent couramment. A plus forte raison un tel événement a-t-il dû se produire dans des dialectes sans littérature, ni écriture. qui étaient parlés par des

peuplades mobiles. Ces pertes sont seulement possibles. Nous ne pouvons pas en démontrer l'existence. Mais, par exemple, peut-on conclure de l'absence du nom du sel chez les Indo-Iraniens que ceux-ci n'ont pas connu le sel ? C'est une question. Tout argument lexique *ex silentio* peut conduire à l'absurde. S'ensuit-il qu'il n'y a rien à déduire de l'absence de famille de mots ? Il faut distinguer. On ne pourra pas regarder l'absence d'un mot aryen pour *fenêtre*, en regard de l'existence d'un mot pour *porte*, comme un effet du hasard.

Des absences de mots s'observent non seulement pour des idées particulières, mais encore pour des ensembles de choses, des familles ou catégories entières d'idées. Ainsi, en regard de la série des mots relatifs à la chasse, il n'y a aucun mot pour ce qui concerne la pêche ; en regard des mots relatifs à la construction des chariots, il n'y en a point qui se rapporte à la construction des bâteaux ; en regard des mots relatifs à la culture des champs, il n'y en a point qui soient relatifs à la culture des fleurs. Dans de pareils cas il ne serait point correct d'expliquer les lacunes ou la pauvreté du lexique dans certains domaines en face de sa richesse en d'autres, par la disparition de familles de mots. En effet ces absences de mots correspondent évidemment alors à l'absence des choses. Cela résulte du contraste seul de cette pénurie avec la richesse lexique pour désigner des choses aussi familières, aussi communément répandues. » (O. Schrader).

Si nous acceptons de la linguistique nos premières informations, nous pouvons toujours, il est bon de le répéter, les soumettre à l'épreuve de l'observation directe par l'archéologie et l'ethnologie. Il nous est

loisible de ne pas admettre comme définitives les données échappant à ce contrôle, ou n'ayant pas cette sanction. Nous venons de voir, par exemple, qu'il n'y a pas de mots aryens, c'est-à-dire de mots similaires, appartenant à un fond commun primitif, pour ce qui est relatif à la pêche. Il s'agit d'une absence dont la signification se précise par l'abondance des termes relatifs à la chasse. Nous sommes donc au moins engagés à admettre que nos ancêtres linguistiques, que les protoaryens ne pêchaient pas, ne mangeaient pas de poisson. Nous chercherons donc si là même, où nous pouvons placer les protoaryens, des peuples ont réellement existé qui ne mangeaient pas de poisson, ou n'en mangeaient que rarement, et si les plus anciennes nations aryennes connues de l'histoire avaient ou non, peu ou point de goût pour la pêche. Et c'est après cette enquête ethnographique que nous nous prononcerons définitivement sur la signification attribuée tout d'abord, avec de justes raisons, à l'absence de mots aryens pour la pêche. Or aussitôt se présente déjà ce fait connu que les premiers Grecs, ceux d'Homère, ne se nourrissaient pas de poisson, bien que assez familiers avec la mer. Il suffit à prouver que l'absence de mots aryens pour la pêche n'est pas un accident. Nous n'allons pas, il va sans dire, passer en revue tout le vocabulaire aryen. Bien loin de là. Nous nous bornerons à caractériser l'état de civilisation des protoaryens pour déterminer exactement quels étaient ces protoaryens, où ils habitaient et quelles voies ils ont suivies, pour arriver à constituer les nations aryennes de l'histoire.

II. — Il y a d'abord un premier détail qui peut nous aider à fixer, avec une sûreté très grande relativement,

l'époque où ils ont vécu, l'époque où leurs parlers se joignaient de très près et où eux-mêmes, quoique séparés en tribus, ne formaient pas encore des peuples géographiquement distincts.

Ce détail est celui qui touche à la connaissance des métaux. D'Arbois de Jubainville affirme après Pictet que les Aryens possédaient les métaux. Des conquérants sans armes de métal, cela ne pouvait se concevoir évidemment au temps où travaillait, où écrivait Pictet. Cependant rien n'est moins sûr. « Ils connaissaient les métaux en général, dit d'Arbois de Jubainville, et ils appelaient le métal *ayos.* » Pour lui donc le nom d'*ayos* s'appliquait à tous les métaux indistinctement. Or, examinons la question de près.

Les quatre noms semblables et de même sens, sanscrit *ayas*, avestique *ayah*, latin *aes*, gothique *aiz*, n'embrassent pas la totalité des groupes aryens. Ils constituent une similitude partielle. Mais embrassant des groupes très distants, ils n'ont pas été échangés entre ces groupes. Et on a raisonné ainsi : ce nom de métal existant en sanscrit, le métal lui-même a été introduit dès les plus anciens temps protoaryens. Eh bien ! c'est certainement une erreur, une grosse erreur. Des critiques ont d'ailleurs fait depuis longtemps remarquer que ce nom commun à trois groupes linguistiques seulement, semblait manquer de base aryenne, puisqu'on ne peut le décomposer pour y retrouver une racine aryenne. Ils ont supposé en conséquence qu'il avait une origine exotique, qu'il était emprunté du dehors, qu'il avait été introduit du dehors avec le métal. La difficulté est de retrouver son origine dans une langue non aryenne. On le croirait volontiers d'origine médique ou hittite, ou plutôt

chypriote, Chypre apparaissant aujourd'hui comme le premier centre méditerranéen de propagation du cuivre.

Pour O. Schrader *ayas*, *aes*, a au contraire une étymologie, une dérivation aryenne. Il fait venir *ayas* de *ai-os*, cette dernière syllabe étant un suffixe. Et il retrouve la racine *ai* dans le latin *aes* de *aies*, dans *aenus* de *ai-es-no* et aussi dans *aeris* de *ai-s-is*. La diphtongue *ae*, se prononçait d'abord en effet *aï*. Mais en dehors des mots dérivés de *aes* même, il n'y a pas de racine *aï* dont le sens ait pu justifier son emploi pour la construction du mot *aes*. Ce qui s'observe pour *aes*, dans le latin, s'observe également pour *ayas* dans le sanscrit où rien ne nous permet de retrouver le sens originaire du mot. De sorte que la base du raisonnement de O. Schrader est comme la base même qu'il donne au mot, un peu fragile. Il est impossible d'affirmer que les protoaryens ont tiré de leur fond le premier nom du métal. De sorte qu'il n'y a pas linguistement un indice sûr qu'ils aient pu acquérir par eux-mêmes la connaissance du métal, d'un métal quelconque. Il y a au contraire un indice très sûr signalé, reconnu tout au moins par O. Shrader, qu'ils ont emprunté le mot et la chose de leurs voisins non aryens avec lesquels ils furent en relations d'échange. Il existeen effet dans le sanscrit un vieux mot *loha* qui a le sens de *cuivre* « masse de métal ». Nous ne connaissons pas son correspondant immédiat dans le vieux perse. Nous avons cependant des raisons de croire que ce mot de *loha* vient lui-même du vieux perse, ou est passé dans le sanscrit par le vieux perse, parce que nous trouvons dans le perse moderne le correspondant *roi*, *ro*, qui a exactement le même sens de *cuivre*. Et c'est là un nom commun qui se retrouve dans plus de groupes aryens que le mot *aes*.

Il existe dans le vieux slave *ruda*, conservé dans les langues slaves avec le sens de masse métallique, de minerai, de métal non ouvré. Il existe dans le latin *raudus* avec le même sens, dans le vieux nordique *raudi*, avec un sens dérivé s'appliquant au minerai rouge de fer. O. Schrader reconnaît que ces mots de *ruda*, *raudus* ont une « ressemblance séductrice » avec le nom sumérien du cuivre *urud*. La chose est évidente. Et, avec les renseignements archéologiques que nous avons aujourd'hui, nous ne pouvons l'expliquer qu'en admettant son origine non pas sumérienne à proprement parler, non pas médique peut-être, mais touranienne, comprenant sous ce nom comme on l'a fait généralement, l'élément autochtone de l'Asie antérieure, ni sémite, ni aryen. Nous sommes confirmés dans cette manière de voir par l'introduction, de la même source, du nom de la hache en métal. Le nom de la hache en métal n'est nullement commun aux groupes aryens. Nous le trouvons dans le grec πέλεκυς, qui, avec ses dérivés forme un groupe isolé, et dans le sanscrit *paraçu*. Or, il a pénétré évidemment à des époques différentes, ici peut-être directement, là sans doute par le vieux perse de la région mésopotamienne où nous avons le babylonien assyrien *pilakku*, dérivé du sumérien *balag*. Remarquons en passant que ce n'est pas le vieux mot sumérien *balag* qui s'est répandu d'un côté jusqu'en Grèce, de l'autre jusque dans l'Inde. Cette circonstance est évidemment un indice d'introduction plutôt récente.

Les noms de la hâche en général, sont d'ailleurs communs dans les langues aryennes. Leur communauté embrasse tous les groupes et ils ont une étymologie,

des racines aryennes. C'est d'abord le grec ἀξίνη évidemment en rapport d'origine avec ἄξω, futur d'ἄγω, ἄγνυμι, je romps, je brise, et étroitement parent du latin *ascia*, dont la forme verbale est *ascio*, hâcher, gacher, doler. Le latin possède encore *securis*, en rapport d'origine avec *secare*, couper — vieux slave *sekyra*, houe, pioche, — slave *siekiera*, hache, — vieux haut allemand *deshala*, vieux slave *tesla*, sanscrit *taksh*, tailler avec la hache, avestique *tasa*, lith. *teszlyczia*. Nous avons encore le sanscrit *svadhiti*, vieux prusse *wedigo*, lithnanien *wedega*, vieux gaélique *vidubium*, hache, correspondant au grec δίκελλα, hoyau à deux pointes. Le persan *teber*, l'arménien *tapar*, le slave *topor*, hache à deux tranchants, l'anglo-saxon *tapor*, que nous retrouvons dans les dialectes finnois *tappara*, sont suspects d'introduction récente et de provenance exotique. Il est difficile d'expliquer par une origine exotique l'existence d'un même mot à la fois chez les peuplades finnoises et chez les anglo-saxons. Mais passons sur ces détails. Il y a une profusion de noms aryens pour désigner la hâche en général et la hâche sous ses diverses formes et dans ses divers emplois. Quand on compare cette profusion à la pénurie des noms du métal, à l'incertitude où nous sommes sur l'origine aryenne du seul nom qui puisse passer pour ancien, à l'expansion tout à fait limitée du nom de la hâche de métal, sanscrit *paraçu*, grec πέλεκυς, dont l'origine mésopotamienne nous est garantie, une conclusion s'impose à nous ; et elle est d'une importance capitale ; c'est à savoir que les Aryens ont connu la hache et ses multiples emplois avant de connaître le métal. De quelle hache peut-il être question ? De la

hache de pierre évidemment. Et nous avons ainsi déjà une présomption formelle que le métal n'a joué qu'un rôle bien restreint, sinon tout à fait nul, à l'époque proto-aryenne. Revenons d'ailleurs à ce nom de métal commun seulement au sanscrit, au zend ou avestique, au latin et au gothique (par le celtique sans doute). Lui trouvons-nous un correspondant en grec ? La chose est douteuse. Mais d'abord quel métal était appelé *ayas*, *aes* ? En latin *aes* désignait le cuivre, le cuivre rouge surtout peut-être, et le bronze ouvré. On a dû les confondre, puisque nous les confondons encore. Comme il s'agissait de métal ouvré, le fabricant seul connaissait la différence. Et lorsqu'à l'usage on voyait que les outils de cuivre étaient moins durs que ceux de bronze, on en concluait à une différence de qualité, non de nature. Les proto-aryens en ont jugé ainsi. Ils ont appliqué au bronze un nom qui leur servait d'abord pour le cuivre. Cela ne permet nullement d'en conclure que les proto-aryens connaissaient et appelaient indistinctement *ayos* tous les métaux, comme le fait M. d'Arbois de Jubainville.

Le plus ancien métal, connu et employé, en Egypte près de 5.000 ans avant notre ère, en Mésopotamie dans le centre près de 4.000 ans, en Europe même, au centre et au sud, est le cuivre. De sorte que le plus ancien nom du métal que nous puissions trouver dans toutes les langues de l'ancien monde, s'applique nécessairement au cuivre. C'est donc par extension que *ayos* a désigné le bronze qu'il désignait à la naissance de l'histoire.

Il n'y a d'ailleurs pas eu extension calculée. On confondait l'alliage bronze avec le métal cuivre qui en était l'élément de beaucoup le plus important.

Eh bien ! trouvons-nous dans le grec le correspondant de *ayos ?* Le plus ancien nom du métal en Grèce est χαλκός. Et nous savons que ce nom désignait en effet aussi d'abord le cuivre, puis le bronze. Il n'a d'ailleurs pas cessé de désigner ces métaux exclusivement ou à peu près. Et il est le centre d'une famille nombreuse de mots se rapportant à des actes, des choses, des personnes en connexion avec l'emploi du cuivre et de l'airain. Or O. Schrader lui-même ne songe point à retrouver dans χαλκός la racine *aï* de *aes.* Qu'est-ce que cela veut dire ?

Pour interpréter ces faits il faut d'abord se rappeler que les grecs sont le premier peuple aryen d'Europe et même le premier de tous les peuples aryens, qui soit entré en contact avec les centres de civilisation, rayonnant sur les rivages orientaux de la Méditerranée

Il est donc vraisemblable que les ancêtres des Grecs, déjà un peu détachés de l'ensemble des proto-aryens, commençant à jouir d'une civilisation propre, ont reçu le métal avant les autres, sous forme d'outils ouvrés en cuivre et en bronze.

Il y a dans la région danubienne un âge du cuivre ; il y a même eu peut-être un centre de fabrication d'outils en cuivre, des mines de cuivre ayant été anciennement exploitées, notamment en Transylvanie. Par là venant de l'orient et de là, des haches de cuivre ont été colportées au loin. On en a retrouvées dans notre occident et dans la Russie méridionale. Par là encore s'est introduite une industrie particulière du bronze. Or Celtes et Latins ont eu des contacts prolongés vers le haut Danube. C'est de là qu'ils ont emporté les deux mots si complètement identiques, l'*aes* latin, l'*aïz* gothique.

Le nom du minerai de cuivre d'origine sumérienne ou touranienne, dérivé de *urud*, se présente dans les mêmes conditions que *aes*, *aiz*. Nous le trouvons dans le latin *raudus*, dans le vieux nordique *raudi* et également dans le vieux slave *ruda* qui s'est conservé jusqu'à présent.

Lorsque le fer a été introduit sous la forme d'ornements ou d'armes chez les aryens, l'unité proto-aryenne était rompue. Les différentes familles aryennes occupaient même leurs résidences historiques. Nous en avons la preuve dans ce fait que leurs noms du fer sont très différents. Et il nous est ainsi prouvé du même coup que leur séparation s'est accomplie au cours de l'âge du bronze au plus tard.

Celles qui étaient loin des lieux d'introduction, loin des contacts anaryens d'où pouvaient jaillir de nouveaux mots, nommèrent probablement les objets en fer avant de nommer le métal lui-même. Ils se servirent ensuite du nom du cuivre, du bronze, pour composer le nom du fer.

Nous trouvons dans les langues celtiques pour le *fer*, l'ancien *aiz* avec un suffixe *arno*, *arn*, ayant le sens de *fort*. Tels sont : le vieux Gaulois *ïs-arno* pour *aiz-arno*, le Kymrœg ou gallois *haiarn*, l'irlandais *iarn*, le breton *houarn*, *hoiarn*. Le nom gaulois est passé dans le germanique : haut allemand, *isarn* pour *aisarn*, gothique *eisarn*, l'anglo-saxon, *isern*, d'où finalement l'allemand actuel *eisen* (1).

(1) Schrader : *Eisen*, p. 175. Pour des raisons générales et parce que le suffixe *arno* n'est pas germanique, on n'admet pas une parenté originaire des noms celto-germaniques.

Le nom germanique du fer est gaulois. (V. mon mémoire : *Les Gaulois. L'industrie de la Tène*. Bullet. soc. d'Anthr. 1906, p. 34.)

Le vieux nom slave du cuivre, *ruda*, n'a pas été non plus appliqué par les slaves *au fer*. Mais le nordique *raudi*, d'abord avec le sens de cuivre, a désigné le minerai de fer rouge et il est passé avec le sens de fer chez les Finnois occidentaux, *rauta*. Ils ont connu ce métal très tard, vers le commencement de notre ère. Or, par l'archéologie et par la linguistique, nous avons appris qu'ils l'ont reçu des Germains.

Les Finnois orientaux l'ont peut-être eu un peu avant sous forme de couteau. Les Ostiaks se servent d'un mot iranien *karte*, de l'avestique *kareta*, couteau. Ce détail aussi est bien curieux. Il est en rapport avec les données ethnologiques établies par moi.

Il est enfin de même bien curieux que les Lithuaniens et Lettes et même les slaves ont emprunté le nom du fer non plus au centre danubien, non plus aux formes aryanisées des noms plus anciens du cuivre, en usage chez les Latins, les Celtes et les Indo-iraniens, mais aux Grecs. Les noms du *fer*, vieux prusse, *gelso*, lithuanien *gelezis*, vieux slave *zélizo*, slave moderne *zélazo* dérivent du nom grec du cuivre χαλκός. Ce serait une chose bien inexplicable, bien étrange même, si nous n'avions pas déjà montré que les métaux ont été introduits dans la Russie méridionale, justement par des commerçants de l'Orient de la Méditerrannée, Troyens, Egéens, Lydiens, Chypriotes, Myceniens ou Grecs proprement dits.

Ce fait est incompatible, plus visiblement encore que bien d'autres, avec une localisation quelconque de la patrie proto-aryenne en Asie.

Pour le nom grec du fer σίδηρος, on a cherché naturellement une origine aryenne, mais sans résultat.

On lui a cherché aussi une origine lycienne, des noms de localités lyciennes rappelant : σίδηρος. L'étymologie qui paraît la plus vraisemblable à Tomaschek et à O. Schrader, est caucasienne. Le mot *zido*, est employé par les Adighès ou Therkesses pour désigner le fer. Ce mot aurait d'ailleurs plutôt une origine commune avec le mot grec. Cette origine ne peut-être que médique proto-arménienne ou assyrienne. Ce sont donc pour moi des mots ayant une parenté lointaine tout au plus.

Cependant les Grecs ont encore employé le nom de χάλυψ, χάλυβος, pour désigner d'ailleurs l'acier ; et ce nom, qui est le nom même des Chalybes, se rattache évidemment sinon au Caucase, du moins à la région Caucasienne.

Le nom arménien du fer, *erkat*, est aussi caucasien : géorgien, *rkina*, fer ; Laze, *erkina*, couteau. Mais son origine est aussi pour moi proto-arménienne ou médique.

Quant à la date d'introduction de σίδηρος dans le Grec, il a été établi depuis bien longtemps qu'elle est postérieure à celle de χαλκός, cuivre (V. Evans), puisque ce dernier nom a servi aux Grecs à l'occasion et peut-être d'abord à désigner le travail du fer.

Le nom latin du fer, *ferrum*, est bien différent du nom grec. D'où vient-il ? Nous n'avons aucune donnée positive pour répondre à cette question, Il est à supposer qu'il tire son origine du nom d'une arme en fer qui a été appliqué après coup au métal lui-même. Nous disons bien encore : croiser le fer, pour : croiser l'épée.

Si nous nous tournons du côté des Indo-Iraniens, nous ne trouvons même plus de nom ancien pour le fer. Le fer est bien désigné dans l'Avesta, mais par ces deux mots : *çyamam ayas*, qui veulent dire : *bronze bleu foncé.*

Cette formation qui est du même genre que celle relevée chez les Celtes, est hautement significative elle aussi. Elle ne prouve pas seulement que les Perses ont connu le fer bien après le bronze, mais encore qu'ils ne l'ont connu que bien tardivement, et alors qu'ils étaient très loin de tout contact avec les Aryens d'Europe.

Les noms iraniens du fer : persan *ahen*, pehlvi *asin*, kurde *hasin*, ossèthe *äfsän*, sont (comme l'afghan äspanä, le pamirien *spiu*) modernes. Nous n'avons pas de renseignements positifs sur leur provenance, bien qu'ils aient été rapprochés du sumerien *barza*, hébreu, *barzel*, syrien *parzla*, assyriens *parzillu*.

Quant à notre nom actuel du cuivre, il s'est répandu par substitution. Et son origine historiquement connue paraît récente. Il dérive du nom de *Chypre*. L'île de Chypre était connue pour ses minerais de cuivre et leur bonne qualité, dès le temps d'Homère, et même beaucoup plus tôt, d'après de récentes découvertes. L'emploi du cuivre à Chypre remonte à plus de 3.000 ans avant notre ère.

Les Romains se sont emparés de Chypre en 57 av. J.-Ch., et ce sont eux qui ont répandu dans toute l'Europe l'airain de Chypre, *aes Cyprium*, appelé par abréviation *cyprinum*, *cuprium*, *cuprum*. Sous cette forme contractée le nom latin du cuivre a pénétré à la longue jusque chez les Finnois, les Lapons.

De tout cet ensemble de faits qui n'offrent entre eux point de discordance et qui acquièrent par le contrôle de l'archéologie et de l'ethnologie, une force démonstrative irrésistible, il ressort déjà avec évidence un fait qu'on ne constestera plus.

Les proto-aryens ont connu le cuivre comme métal et peut-être le bronze sous forme ouvrée, mais c'est tout au plus. Ils n'ont pas connu d'autres métaux. Nous sommes avec cela bien loin des assertions de M. D'Arbois du Jubainville (1).

(1) *Les peuples primitifs de l'Europe,* I, p. 218 : « Le peuple européen avait apporté en Europe les métaux ; il connaissait déjà probablement en Asie, avant d'être séparé des Aryens, l'or, l'argent et le bronze. Il inventa un nom nouveau pour l'or, *ausom,* mais ne découvrit point de métal nouveau. »

CHAPITRE XI

Sommaire : I. — Traces dans la langue de l'emploi de la pierre pour l'outillage des protoaryens.

II. — L'agriculture chez les Aryens en Europe.
La charrue protoaryenne.
Les protoaryens ont-ils cultivé le blé?
La céréale protoaryenne.

III. — Le blé est indigène de l'Asie, non de l'Europe. Le pain en Asie et en Europe.

I. — Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur la connaissance qu'avaient les protoaryens des métaux. Cette connaissance était si vague, si incertaine même, qu'on ne peut admettre un instant, qu'avant leur apparition récente sur la scène de l'histoire, ils aient pu résider en Asie à proximité des grands empires qui furent en possession des métaux dès une époque reculée. Nous savons que la période d'unité originaire des langues aryennes et de contiguïté territoriale des peuples les parlant, a dû prendre fin alors que le cuivre, le premier des métaux employés pour les armes et outils, se répandait chez les protoaryens, et où probablement des objets de bronze y étaient introduits. Elle a pris fin longtemps avant l'introduction du fer. La civilisation de cette période fut donc originairement presqu'entièrement celle de la pierre.

Les noms des outils et armes en métal partout pré-

f rés, ont recouvert ceux des objets en pierre. Cependant il est encore possible de retrouver pour quelques-uns d'entre eux une signification primitive en rapport avec l'emploi de la pierre. Ainsi le grec ξυρόν, rasoir, correspond au sanscrit *Kshura*, couteau ; le latin *ensis*, épée, correspond au sanscrit *asi*, couteau. D'autre part, ξυρόν est dérivé d'un mot très intime parent de ξέω, je gratte, je racle. De même le latin *no(g)vacula*, rasoir, s'appliquait d'abord à tout instrument tranchant et correspond au vieux slave *nogji*, *nozi*, slave, *nóž*, couteau, qui correspond lui-même au vieux prusse *nagis*, lith. *tit nagas*, silex. Les noms slavo-lettes de l'épée, vieux slave *Koruda*, lith. *Kardas*, correspondent à l'avestique *Kareta*, persan *Kard*, couteau.

L'étymologie du latin *culter* est obscure. Il a des correspondants kymrœg, anglo-saxon, de même sens. Et il n'est peut-être pas sans parenté avec le grec ξέω, le sanscrit *Kshura*. D'où l'on a conclu qu'il a pu désigner originairement un couteau de silex à racler les peaux (latin *scabo*, grec σκάπτω).

Pour l'épée, nous avons dans les langues germaniques le gothique *hairus*, vieux saxon *heru*, vieux nordique *hjörr*, qui correspondent au sanscrit *çaru*, et avaient d'abord le sens d'arme en général, de pointe. Nous avons encore le vieux haut allemand *sahs*, anglo-saxon *seax*, vieux nordique *sax*, que nous retrouvons dans notre scramasaxe (*skramma*, allemand *Schramme*, blessure, écorchure). Il correspond au latin *saxum* « pierre ». Il a donc vraisemblablement désigné d'abord la hache ou pointe de pierre emmanchée. Et ce qui n'est pas moins significatif, c'est que nous ne trouvons pas dans la multiplicité des noms de l'épée, la preuve que les pro-

toaryens ont connu cette arme, la véritable épée, celle qui n'a pu être fabriquée qu'avec du bronze ou du fer.

Pour la pierre à polir qui servait à la fabrication des armes et outils de pierre, et pour l'action de polir, les noms communs ne manquent pas. Tels sont le sanscrit *çana*, grec κῶνος, borne de pierre, latin *cos*, vieux nordique *hain*, anglo-saxon *han*, anglais *hone*, roche; pierre (*cote subigere falcem*, repasser une faux sur la pierre).

Nous ne relevons pour la plupart des objets de l'âge de pierre que des similitudes partielles. Mais ces similitudes unissent dans un rapprochement des groupes si éloignés qu'on ne peut pas les attribuer à des emprunts réciproques et qu'elles témoignent par conséquent de l'existence d'une communauté ancienne. Ainsi le grec τέρετρον, « perçoir », se retrouve dans l'irlandais *tarathar*; le lithuanien *girna*, «meule à main», se retrouve dans l'arménien *erkan*; le grec ἅρπη, « faucille » se retrouve dans le vieux slave *srupu*; le grec ἰός « flèche » correspond au sanscrit *ishu*, avestique *isu*; le latin *arcus* « arc », correspond au gothique *ahrwazna*, flèche, anglo-saxon, *earh*.

II. — L'étude de ce qu'a pu être la culture chez les protoaryens, nous donne une idée de leur degré de civilisation, et de l'époque de leur subdivision en nations distinctes, aussi précise sinon plus sûre, que celle de leur connaissance des métaux. Nous avons rappelé en temps et lieu, qu'à l'époque d'Hérodote, les Perses n'étaient pas passés tous à l'état agricole. Un bon nombre d'entre eux n'étaient encore au moment même ou Darius fondait son empire, que des pasteurs nomades. Et c'est bien comme des pasteurs qu'ils paraissent avoir pénétré et s'être établis en Médie. Le *Vendidad* décrit leurs ancêtres

comme des pasteurs de troupeaux exclusivement. Combien une telle observation a d'importance ! D'autres aryens étaient à la même époque aussi étrangers ou rebelles à l'agriculture et le sont restés longtemps après.

Cependant un grand nombre de noms d'objets d'opérations, de pratiques se rapportant à l'agriculture, se retrouvent identiquement dans différents groupes linguistiques de l'Europe. Les similitudes de plusieurs de ces noms s'étendent même à presque toutes les langues aryennes de l'Europe. Ainsi, pour *charrue*, le grec *αροτρον* se retrouve dans le latin *aratrum*, l'irlandais *arathar*, le vieux nordique *ardr*, gothique *hoha*, l'arménien *araur*, le vieux slave *oralo*, le lithuanien *arklas*.

Pour labourer, nous avons le grec *αροω*, latin *arare*, irlandais *airim*, vieux slave *orati*, lithuanien *arti*.

Pour *herse*, nous avons le grec *οξινη*, le latin *occa*, le vieux haut allemand *egjam*, le lithuanien *aketi*, le vieux cornique *ocet*.

Pour *semer*, nous avons le latin *sero*, le gothique *saian*, le vieux slave *seja*, le lithuanien *seti*.

Pour *semence*, nous avons le latin *semen*, le vieux haut allemand *samo*, le vieux slave *seme*, le vieux prusse *semen*, le lithuanien *semu*.

Le grec *αμητος*. « récolte » se retrouve dans le latin *meto*, moissonner, le vieux haut allemand *mad*, l'irlandais *meithel*.

Le grec *αρπη*, faucille, se retrouve dans le latin *sarpere*, tailler, l'irlandais *serr*, le vieux slave *srupu*, le lithuanien *sirpe* ; Le grec *μυλη*, meule pour le grain, le latin *molere*, moudre, se retrouvent dans l'irlandais *melim*, le gothique *malan*, le vieux slave *melja*, le lithuanien, *malti*, l'albanais *miel* « farine ».

En présence d'exemples de ce genre, on serait bien tenté d'affirmer que la culture était déjà développée à l'époque protoaryenne ou sur les territoires protoaryens, que les protoaryens, autrement dit, vivaient de l'agriculture à peu près exclusivement.

A cette conclusion s'oppose un premier obstacle des plus graves. Ces similitudes dans les termes de culture ne s'étendent généralement pas au groupe indo-iranien. Rien certes ne s'accorde mieux avec ce que nous venons de dire des vieux Perses. Mais un tel fait a une portée générale. Les traditionnistes, défenseurs de l'hypothèse de l'origine asiatique, le négligent volontiers. Il est en effet absolument inconciliable avec cette hypothèse. « La culture n'existait alors (pendant la période d'unité) que d'une façon tout à fait rudimentaire, dit d'Arbois de Jubainville (p. 209). Les termes qui s'y rapportent sont peu nombreux. Le mot *yevos*, désigne l'ensemble des produits artificiels des champs. Il y avait un instrument de culture appelé *vrkos*, *vrkâ*, de *verk* « déchirer », mais nous ne savons point en quoi il consistait, et si la charrue était dès lors inventée. On savait écraser, *pish*, certains fruits durs, probablement des grains de blé qu'on mangeait sous forme de gâteaux. »

C'est tout ce que peut nous dire d'Arbois de Jubainville. Et nous allons voir combien il est vague et peu exact.

N'ayant que peu ou point de racines communes aux groupes européens et au groupe indo-iranien pour ce qui est relatif à l'agriculture, M. d'Arbois de Jubainville conclut que les protoaryens pratiquaient peu ou point de culture. Et cependant il affirme d'autre part, nous l'avons vu et le verrons encore, qu'ils ont vécu en

contact avec ces vieux empires de l'Asie fondés sur un régime essentiellement agricole, plusieurs milliers d'années avant notre ère, et qu'ils ont introduit une civilisation supérieure en Europe. Si les protoaryens avaient vécu au contact des grands empires de l'Asie, ils leur auraient d'abord sûrement emprunté leurs ressources agricoles, sinon l'agriculture ; ils auraient connu les produits agricoles si abondamment répandus dans l'Asie antérieure, comme le blé. Et il est d'ailleurs impossible de concevoir qu'ils aient pu introduire en Europe une civilisation supérieure sans rien connaître de l'agriculture, pratiquée depuis des millénaires en Egypte, en Mésopotamie, et sur le littoral oriental de la Méditerranée.

D'autre part si les peuples d'Europe étaient venus d'Asie, ayant rompu les premiers le contact avec les empires d'Asie, ils devraient être évidemment moins instruits que les Indo-Iraniens en agriculture. Or c'est le contraire qui s'observe. L'agriculture fut répandue chez les aryens de l'Europe plus tôt que chez ceux d'Asie. Les peuples de l'Europe, sinon tous également, du moins la plupart, ont connu une civilisation agricole plus tôt que les Indo-Iraniens. Et si on n'a pas vu ce fait, c'est parce qu'on était aveuglé par l'hypothèse de l'origine asiatique et que dans cette hypothèse, il était impossible d'en donner une explication. Mais il est évident. Et pour nous, loin de nous embarrasser, il nous fournit un élément de preuve de premier ordre. Nous avions dit précédemment que les ancêtres des Indo-Iraniens étaient passés d'Europe en Asie connaissant à peine ou pas du tout les métaux. C'étaient des pasteurs, devenus agriculteurs seulement par la longue éducation de la civilisation médique. Nous serions donc bien embarrassés, si l'on

avait relevé dans leur vocabulaire des preuves de l'existence chez eux d'une longue pratique agricole. Ce n'est pas tout. Nous avons dit qu'ils venaient de la Russie méridionale. Or nous avons montré antérieurement que dans cette région de l'Europe précisément, l'agriculture comme les métaux, n'avait été introduite que tardivement. Rien donc ne cadre mieux avec les données recueillies par nous que cette quasi-absence de termes d'agriculture dans le primitif vocubalaire indo-iranien.

Je dis *quasi-absence* parce que, pour des mots qui ne sont pas sans relations avec le régime agricole, des similitudes s'étendent bien de l'Europe à l'Asie. Ces similitudes résultent de ce que des mots appliqués aux objets de l'agriculture, n'ont acquis le sens que nous leur trouvons que par analogie et grâce au développement des procédés et des ressources. Ils correspondaient d'abord à un état de la langue en rapport avec le régime pastoral plutôt qu'avec le régime agricole. Ainsi le grec ἀγρός veut bien dire « champ », fonds de terre cultivé, et nous le retrouvons dans le latin *ager* qui signifie plus particulièrement encore « terre labourable » et même dans le gothique *akrs*. Mais il est certain qu'il désignait d'abord un fonds de terre quelconque, plaine prairie ou herbage, car il existe dans le sanscrit sous la forme *ajra*, avec le sens de « pâturage ». De même le latin *molere*, « moudre », correspond au sanscrit *mar*. « écraser » ; le latin *granum* « grain », au sanscrit *jir-na* « réduit en poudre », etc. Le sens spécialement agricole des mots de ce genre s'est répandu inégalement en territoire protoaryen, et il n'a peut-être pénétré chez certains peuples qu'une fois la période d'unité protoaryenne depuis longtemps passée.

Nous avons encore un exemple frappant de cette

transmutation dans le sanscrit *pish*, correspondant au grec πτίσσω, « je pile ou concasse », au latin *pinso*, « je broie ». Nous le retrouvons dans l'avestique *pistra* avec le sens de « concassage de grains » ; dans le pehlvi *pist*, avec le sens de « farine bien broyée » ; dans le vieux nordique *fis*, avec le sens de « balle ou de menue paille »; dans le vieux slave *piseno* avec le sens de « farine », enfin dans le vieux prusse *som-pisinis*, avec le sens de « gros pain ». Le broyage primitif de grains quelconque, de graines sauvages, a servi à nommer tous les produits de broyage, de la mouture et finalement le pain lui-même.

Nous avons la preuve que des noms de grains quelconques ont été appliqués après coup et successivement à différentes céréales. Ainsi le sanscrit *yava*, avestique *yava*, identique au lithuanien *javaï*. correspond bien au grec ζέα ou ζειά, à l'ossèthe *yeu*, *yau*, pamirien *yögdj*. Le mot sanscrit s'appliquait à la fin à « l'orge » ; le mot grec à « l'épeautre » ; le mot ossèthe au « millet ». alors que le mot pamirien avait le sens de *farine*. Mais tous désignaient primitivement un grain quelconque, probablement sauvage, sens qu'a conservé exclusivement l'archaïque lithuanien *javaï* et qui se retrouve d'ailleurs aussi dans le sanscrit *java*. Suivant le même ordre d'idées on peut mentionner encore ce fait que le nom protoaryen du « sillon ». a servi après coup à désigner des céréales différentes chez les différents peuples. En effet le lithuanien *dirva* « sillon » se retrouve dans le sanscrit *durva* avec le sens de « millet ». et dans le moyen bas allemand *tarve* avec le sens de « blé ». Les produits de la culture, comme la culture même, se sont répandus fort inégalement et sur bien des points très tardivement.

Des Gaulois, les Germains de l'histoire faisaient encore peu de culture.

Hors du territoire aryen, les Finnois n'en ont fait jusqu'à nos jours que bien peu également. Dans leur langue, de nombreux mots relatifs à l'agriculture sont d'origine non pas aryenne, mais germanique ; leur nom de l'avoine finl. *Kakra*, vote *Kagra* vient d'un vieux nordique *hagra* ; leur nom de la paille *akana*, du gothique *ahana ;* leur nom de l'ail *laukka*, du vieux nordique *laukr ;* leur nom du seigle lui-même *roggen*, du vieux nordique *rugr ;* leur nom du lin *luna*, du vieux nordique *lin ;* leur nom du pain *leipä* du gothique *hlaifs ;* slave *chleb ;* leur nom de la charrue, *atra*, du vieux nordique *ardr*, etc.) Les Germains ont fait connaître la culture aux Finnois sur les bords de la Baltique, en introduisant le fer chez eux. Et cet événement a eu lieu seulement aux environs de notre ère. (V. ma note : *Relations primitives des Germ. et des Finnois.* Bullet. s. Ant. 1907, p. 174.

Nous avons vu que le nom de la charrue est commun à plusieurs langues. Et il en résulte un peu plus qu'une présomption en faveur de la connaissance par les proto-aryens de l'instrument en question. Cet instrument a eu, il est vrai, des formes bien différentes, et certaines de ses formes les plus simples, les plus primitives sont encore d'usage courant. Il nous est donc bien difficile avec le vocabulaire seul, de savoir quel instrument les proto-aryens ont employé sous ce nom. Cependant nous avons par exemple pour «charrue», le gothique *hoha*, l'irlandais *cecht*.

Ces mots correspondent au lithuanien *szaka* et au sanscrit *çakha*, deux mots identiques qui ont aussi le

même sens de *branche*. *Hoha* lui-même est passé dans le finnois *Kuokka* avec le sens de pioche ou de crochet. Plus significatif encore est le fait suivant : en polonais, *socha*, en étroite parenté avec le *hoha* gothique, a le sens de *pieu fourchu* et de « charrue en croc », ce qui peut passer pour la même chose. Le même mot en tchèque a le sens de *perche fourchue*. Enfin dans le vieux slave, il a le sens de « gros bâton ou de perche », tout uniment. Il n'est donc pas besoin de remonter bien haut dans ces groupes pour constater l'absence de la charrue telle que nous la comprenons et l'emploi à l'origine d'un simple bâton recourbé, ou plutôt d'un croc ou de deux branches en fourche dont l'une faisait office de bras et l'autre, très écourtée et appointée, office de soc. Parmi les gravures sur rochers remontant à l'âge du bronze de la Scandinavie, se trouve une charrue. C'est une lourde branche crochue au gros bout traîné sur le sol. Ce fait que je n'ai pu faire connaître qu'après coup ne consacre pas seulement le renseignement tiré de la langue, mais tout le système d'analyse des communautés lexiques qui nous dévoile la civilisation protoaryenne.

Dans quelques groupes on relève une identité entre le nom du « soc » et celui du groin du cochon, fouilleur de terre. Le nom grec lui-même ὕνις est proche parent de ὗς porc. L'irlandais *socc* (français *soc*) est équivalent du Kymrœg *such*, cornique *soch*, « soc de charrue et groin de porc ». Il est assez probable que le soc fut formé au moins çà et là, d'un silex fixé au crochet.

Nous n'en avons pas de preuve linguistique. Mais nous possédons de grands silex, pics ou gouges, qui ont eu cette destination. Le long crochet de bois traîné sur le sol a

certainement suffi en général. Le crochet durci au feu était assez résistant pour ouvrir de *petits sillons*. Les protoaryens n'ont pas connu le soc métallique, cela va sans dire. Leurs descendants eux-mêmes l'ont ignoré bien longtemps. Sur un de ces grands vases en bronze appelés *situles*, provenant de la *Certosa* de Bologne, premier âge de fer, est figuré au repoussé un homme derrière un bœuf avec sa charrue sur l'épaule. C'est un coin fait d'une souche triangulaire, à surface plane du côté destiné à être traîné sur le sol et ayant, fixés sur son dos convexe, un manche et un timon avec en arrière un bec sur lequel le laboureur pouvait appuyer du pied pour l'enfoncer dans le sol.

Hésiode a décrit la charrue des premiers Grecs. Ce n'était encore qu'un long croc de bois avec lequel ils ouvraient les sillons. Un vase funéraire représentant un héros de Marathon avec sa charrue, nous donne l'image d'une pareille charrue. Mais à défaut de long crochet naturel, il y avait avantage à fixer à la perche tenant lieu de timon, une pièce de bois faisant soc. On l'attachait avec des cordes ou des boyaux qui se voient sur la charrue de la Situle de Certosa.

Les Hébreux et les Egyptiens eux-mêmes connaissant le métal, se servaient de charrues de ce genre, toutes en bois. Le soc de la charrue égyptienne était en bois de palmier. Ces vieilles charrues se sont si longtemps conservées que leurs perfectionnements sont historiques Nous connaissons parfaitement la vieille charrue dite celtique. Ce n'est qu'une pièce de bois coudée. L'une des branches à bord horizontal coupant ou armé d'une lame métallique, traînait sur le sol ; l'autre branche arrondie en manche portait sur l'épaule du laboureur qui, de son

pied, pouvait appuyer sur une cheville pour faire pénétrer son instrument dans le sol.

Les protoaryens se sont peut-être servis également de pieux à la manière d'une bêche. Ces pieux étaient durcis au feu ou armés de gouges en pierre. Peut-être s'en sont-ils servis à la manière d'une pioche. Nous avons vu que le nom gothique de la charrue, *hoha*, a dans le finnois *kuokka*, le sens de pioche.

Quelles plantes cultivaient les proto-aryens ? Quelle était leur nourriture ? Quels étaient leurs animaux domestiques ? Quelles étaient leurs habitations ? Nous allons voir ce que nous répond la linguistique sur ces questions. Il est hors de doute qu'ils cultivaient très peu de plantes. De plus leur emploi usuel a pénétré sur le territoire proto-aryen très inégalement, et parfois bien tardivement. Ainsi, la céréale dont l'Avesta dit : Semer le blé, c'est semer le bien », cultivée, dès l'origine même des temps historiques en Egypte et en Mésopotamie ne fut connue des Indo-Iraniens qu'après leur accession à la civilisation médique.

Le blé fut sans doute répandu chez les proto-aryens, mais à des époques différentes et pas chez tous. Son nom grec πυρός se retrouve dans le lette *puhri*, dans le lithuanien *purai*, dans le vieux prusse *pure*, dans le vieux slave *pyro*. Mais *pyro*. dans le vieux slave, veut dire épeautre et millet. Dans le vieux prusse *pure* signifie « ivraie ou chiendent ». La similitude de ces mots avec le mot grec n'est donc pas fondée sur une connaissance commune du blé à grain nu. Ils descendent d'un mot ayant probablement désigné chez les proto-aryens une graine sauvage.

Le mot latin *simila* ou *similago* « fleur de farine de

froment », correspond peut-être à l'arménien *çoream*, à l'irlandais *tuirend*, au grec φαχλια. Mais ce sont là des mots peu anciens et se rapportant à un emploi du blé, non à sa culture. Le blé a encore été nommé après coup par exemple d'après la blancheur de sa farine. Ainsi l'albanais *bard* « blé » signifie aussi *blanc*. Le Kymroeg *gwenith*, breton, *guiniz* « blé » dérive de *gwenn* « blanc ». Tel est aussi le sens originaire du gothique *hwaiteis*, *hweits*. Or, *hwaiteis* se retrouve dans le nom lithuanien du blé *kwiecziei*, indice que le blé a été introduit tardivement en Lithuanie et que le mot de *purai* identique au grec πυρος, ne le désignait pas originairement.

Nous avons encore pour « blé » le grec σιτος. C'est un mot qui signifiait en général, « provisions alimentaires, nourriture » dans le sens de nourriture habituelle, et qui, par suite, s'est étendu au pain de tous les jours. Il en est de même de ἄλευρον « farine en général », qui s'est appliqué ensuite à la farine de froment, et de ἀλέω qui signifiait « réduire des grains quelconques en farine ».

Le latin *triticum* vient assurément de *tritor* « celui qui broie ». Le vieux slave *pišeno*, *pišenica*, « blé » a une origine toute semblable, dérivant d'un mot correspondant à la racine sanscrite *pish*, « broyer »

Les proto-aryens broyaient des grains avant de connaître le blé. Et c'est seulement dans certains groupes, partiellement, que le nom de l'action de broyer a été appliqué à la graine qu'on broyait le plus souvent, par la suite au blé. Pour celui-ci nous trouvons donc des noms très différents, dont le sens originaire ne s'appliquait pas à lui. Il est certain en conséquence que les proto-aryens ne l'ont pas tous cultivé et que peut-être même ils l'ont peu ou point connu. L'épeautre,

blé à grain fixé à la glume, s'est répandu peut-être encore plus tard. Son nom slave *pšeno* est une forme du vieux slave *pišeno*, blé.

Dans le grec cependant il a deux noms ὀλυρα et ζειά, tous les deux employés par Homère qui nomme l'épeautre et l'orge comme nourriture des cheveaux. Le plus ancien des deux, ὀλυρα, s'applique au froment en général. Ζειά lui-même correspond au sanscrit *yava* qui avait le sens de grain en général et s'est appliqué à l'orge. Le nom latin *far*, sans rapport avec le grec, désignait de même tout grain propre à faire de la farine. Il correspond au gothique *barizeins*, anglo-saxon *bare*, orge, au vieux slave *brasino*, plat de farine. Un autre nom latin employé, *ador*, ne s'est sûrement aussi appliqué qu'après coup à l'épeautre, car il désigne un blé quelconque et la fleur de farine employée dans les sacrifices. Il correspond au gothique *atisk*, champ ensemencé. On n'a donc rarement bien distingué l'épeautre du blé. L'obscurité du témoignage des auteurs anciens le prouve péremptoirement. La culture de l'épeautre a été moins uniformément répandue encore que celle du blé.

Pour l'orge, nous n'avons ni autant de lacunes, ni autant de variabilité dans le vocabulaire et nous avons des noms dont le sens originaire s'appliquait bien à elle. Cela seul constitue un signe certain d'une ancienneté et d'une extension plus grandes dans les cultures ; et aussi la preuve d'une continuité plus grande dans l'usage. Ainsi le grec κριθή, homérique κρῖθ', centre d'une nombreuse famille de mots se rapportant à l'orge, est évidemment parent à la fois du vieux haut allemand *gersta* qui s'est conservé presque sans changement dans

l'allemand *gerste*, et du latin *hordeum* (*hordeum* n'est peut-être pas sans parenté avec φορβή nourriture, pâturage, φορβόν, paturage), auquel correspondent le kymraeg *haidd*, « orge » le breton *heiz*, orge. *Gersta* correspond aussi à l'arménien *gari*, orge. Et le nouveau perse *zurd*, sorte d'orge, (pehlvi *jurtak*, céréale), descend peut-être d'un mot semblable et non du sanscrit *yava* dont l'application à l'orge n'est sans doute pas primitive.

Nous avons quelque peine à retrouver *gersta* dans le vieux slave *jęcimy*. Mais du moins il n'y a pas d'équivoque sur le sens de ce mot et le polonais *jęczmien* qui en descend est le centre d'une famille de mots se rapportant à l'orge et à ses usages.

Le nom lithuanien *mieziai*, et le vieux prusse *moazis*, sont à part. Il est possible qu'ils aient une origine plus ancienne, et aient été appliqués à l'orge par la suite. Leur existence me semble prouver que la connaissance de l'orge a été acquise sinon plus anciennement, du moins d'une façon indépendante, par les ancêtres linguistiques des Lithuaniens et Lettes. Nous savons, rien que par les auteurs anciens, que l'orge est la céréale la plus anciennement employée pour l'alimentation (Pline), puisqu'elle formait la base de la nourriture dans l'ancienne Grèce où un très vieux mot κάγχρυς, assez ressemblant à κέγχρος millet, a le sens très significatif d'orge grillée. Or on a commencé à manger les graines céréales en les torréfiant. Le mot grec ancien qui désigne l'orge grillée, prouve donc par sa seule existence que l'emploi de l'orge dans l'alimentation, est pour ainsi dire primitif. Pour aucun autre grain, nous n'avons un mot exprimant son emploi dans un tel état. L'usage primitif a cependant persisté.

Il existe au Canaries. Les Yagnobis et d'autres habitants des vallées prépamiriennes font griller le blé et le mangent ainsi. Il y en a qui le grignotent tel quel, sans aucune préparation. Les Grecs faisaient de la bouillie et des galettes avec la farine d'orge, et c'était là leur nourriture journalière. Aussi le nom de la farine d'orge, ἄλφιτον, qu'on a étendu par la suite à toute farine quelconque, a en même temps le sens de « bouillie de farine d'orge ». Homère l'appelait la « moelle des hommes ». Et son pluriel ἄλφιτα, comme le nom du riz en Chine, a fini par désigner tout aliment quelconque, les vivres, les subsistances en général.

Au grec ἄλφιτα correspondent le gothique *fenea*, le lithuanien *penas*, le latin *penus*. *Fenea* désignait aussi une « bouillie d'orge » ; *penas* et *penus*, des aliments, des provisions de bouche. Ces trois mots ont donc les deux sens d'ἄλφιτα et la même origine. Le latin *polenta* n'est pas non plus sans rapports avec ἄλφιτα. Il vient d'un mot sans doute identique au grec πάλη, « fine farine ». Il a le sens de « farine séchée au feu ». Il se rapportait donc originairement sans doute à du grain grillé comme le grec κάγχρυς. Et nous le retrouvons dans le vieux Prusse *pelwo*, le lithuanien *pelai*, le vieux slave *pleva*, le sanscrit *palawa*, qui se rapportent non plus au grain, mais à la glume, et ont le sens de balles. La *polenta* des latins a dû être cependant aussi « une bouillie de farine d'orge » comme l'ἄλφιτον des Grecs. Car en Italie encore maintenant, une des bases de l'alimentation est la *polenta*. Et c'est une bouillie où la farine d'orge est remplacée par la farine de maïs. Sauf cette substitution, on peut dire que la conservation du nom est un témoin de la conservation de la chose. Dans nos pro-

vinces arriérées de l'Ouest (Bretagne, Normandie), pour un grand nombre de villageois, la nourriture de tous les jours est aussi la bouillie d'autrefois. Seulement, comme en Italie, une farine nouvelle a été substituée à l'ancienne. On se sert de sarrazin au lieu d'orge, comme les primitifs Germains et Gaulois ou Celtes.

Nous avons, bien entendu des données archéologiques positives sur l'ancienneté et la vaste extension de la culture de l'orge. Mais de peur de sortir des limites de l'aryanisme, de nous égarer hors de ce qui est sûrement aryen, nous nous en tenons provisoirement aux renseignements tirés de la linguistique. Or, en nous en tenant à ces renseignements seulement il nous serait permis de présenter l'orge, comparée au blé, comme la céréale aryenne. C'est un détail sur lequel aucun auteur n'a cru devoir attirer l'attention. Il a cependant une importance capitale puisqu'il démontre irréfutablement qu'il n'y a pas eu de contacts originaires entre les aryens et les plus grands empires mésopotamiens. Si le blé avait été indigène de l'Europe comme de l'Asie, le résultat négatif fourni par la langue serait incompréhensible puisque les aryens l'auraient connu, que leur patrie originaire ait existé en Asie ou en Europe.

Des auteurs cependant comme M. Salomon Reinach, un des premiers et des plus brillants défenseurs de l'origine européenne des Aryens (*Le mirage oriental* 1893) repoussent ou contestent l'hypothèse de l'origine asiatique du blé. Ils se sont même montrés disposés à admettre l'indigénat quaternaire de cette céréale en Europe. Et ils ont vu dans un très ancien culte de cette céréale et du pain, comme une preuve de cet

indigénat. Je leur ai répondu (*Le blé en Asie et en Europe, Rev. Ecole d'Anthrop.* 1906 p., 359).

III. — Dans la couche à galets coloriés du Mas d'Azil, *postérieure au renne*, M. Piette a trouvé des petits tas de graines tombant en poussière blanche, qu'il a prises pour du blé. On a trouvé des épis sculptés en bois de renne à Bruniquel et à Lourdes. Piette qui en a publié un (*Nouvelles notions sur l'âge du renne*, p. 18), dit lui-même que ce sont des épis d'orge ou de blé. « Il n'y a dans l'outillage de l'âge du renne, ajoute-t-il, aucun instrument propre à travailler la terre, et rien ne prouve qu'il ait eu des notions de culture. Les céréales ne furent donc pour lui que des objets de curiosité ou d'importation. » En tout cas, il ne peut pas être question d'un blé, cultivé ou non, à l'âge du renne.

Si le blé descendait d'une plante de l'âge du renne, cette plante serait encore représentée dans les pays du renne, et en tout cas, lui-même serait capable de résister comme l'orge, à tous les froids. Or tel n'est pas le cas, le blé n'a pas d'ancêtre, ni de proches parents dans les territoires où survit le renne. Et il gèle en France même. On passe trop souvent ce détail sous silence, le blé ne peut pas être originaire d'un pays froid, ni avoir vécu à une époque de grand froid en Europe, puisqu'il gèle. Cela va sans dire pour toutes les variétés dites de mars, puisqu'on ne peut les semer qu'au printemps.

Mais cela est vrai aussi pour les variétés d'hiver qui ne paraissent être elles-mêmes qu'une sélection. Qu'on en cultive dans la Russie méridionale et au nord jusqu'au sud de la Norvège, cela ne prouve rien. Car on sait fort bien que sa culture dans ces régions n'est possible, pour ses variétés d'hiver, qu'en raison de la

protection que lui assure généralement une épaisse couche de neige. En France même il gèle chaque fois que des froids rigoureux se produisent en l'absence de neiges. Il a gelé en 1871, bien que la température n'ait pas descendu très bas, parce que la terre était dénudée. Il a gelé dans l'hiver de 1878-79, où la température est descendue çà et là à — 20°. Les ensemencements de blé ont été détruits dans la proportion d'un bon tiers. Mais comme sur les blés d'hiver détruits, on sème du blé de printemps, la consommation ne souffre pas trop d'accidents pareils, et ils passent inaperçus en dehors du monde des cultivateurs. Le blé est une plante de climat tempéré. La chose n'est douteuse pour personne,

La localisation de sa patrie originaire en Mésopotanie, où le sol était autrefois bien arrosé et les étés cependant chauds et secs, comme les aime le blé, n'est pas non plus sérieusement contestée.

Le blé comme les autres plantes n'a pu être l'objet d'une première culture que là où l'homme l'a trouvé à l'état naturel. Cela va sans dire. Alors est-ce que en dehors de la Mésopotamie ou si l'on veut de l'Asie antérieure, nous trouvons une trace quelconque, un témoignage positif quelconque de l'existence du blé à l'état spontané ? Non. Qui plus est, une observation faite un peu partout et qu'on peut renouveler toujours tend à prouver que le blé échappé des cultures, abandonné à lui-même, ne se maintient pas en dehors de la région indiquée ci-dessus. La Sicile avait été signalée dès une haute antiquité (Homère) comme un pays où le blé poussait sans le secours de l'homme. Comme en

de certaines contrées telles que celle de la *Terre-Noire* dans la Russie méridionale, il réclame peu de soins, cette observation en elle-même ne soulevait pas d'objection fondamentale. Cependant des auteurs contemporains ont reconnu que le blé ne vivait pas à l'état sauvage en Sicile et que s'il s'y échappait des cultures, il ne s'y maintenait pas indéfiniment. (De Candolle *Origine des plantes cultivées*, p. 287.)

Or, n'est-ce pas un fait constant que toutes les plantes cultivées ont des représentants sauvages dans leur pays d'origine, et s'y maintiennent d'elles-mêmes sauf à perdre les qualités qu'on leur a fait acquérir par sélection, à redevenir à peu près sauvages ? L'extension du blé n'est donc pas due à un quasi-cosmopolitisme originaire. Elle est due à la culture, aux soins de l'homme. Encore aujourd'hui, d'ailleurs, nous allons le voir, le blé n'est pas aussi généralement cultivé en Europe même, qu'on semble le dire ou le croire.

Preuve non moins directe, ou plus directe encore : dans aucune région du monde on n'a trouvé trace d'une culture du blé aussi ancienne qu'en Mésopotamie et en Egypte. Le régime agricole de la Mésopotamie était fondé bien plus de 4.000 avant notre ère. D'après De Morgan le blé et l'orge (?) abondent dans les offrandes que contenaient les sépultures royales de Négadah et d'Abydos (5.000 ans ?). D'après Oppert, divers auteurs anciens (en particulier Bérose, le plus qualifié) ont signalé que le blé croissait à l'état sauvage dans la Chaldée dont la fertilité était pour cela proverbiale. Hérodote disait qu'aucun autre pays au monde n'était aussi fertile en blé. Cette céréale y donnait deux ou trois cents fois sa semence. Chose plus extraordinaire,

on en faisait deux récoltes par an. Pline le dit. Et, d'après Oppert, *de nombreux textes cunéiformes le prouvent.* C'est d'ailleurs grâce à cette merveilleuse abondance des récoltes de blé que rien ne peut remplacer, que la Chaldée est devenue sitôt une contrée si densément peuplée et si riche. Sa culture intensive étant d'ailleurs épuisante, sa quasi disparition après notre ère, a suffi à entraîner le rapide dépeuplement de cette contrée. C'est donc en Chaldée qu'a pris naissance le culte du blé. Ce culte est un héritage des plus vieilles civilisations mésopotamiennes.

Pour l'Europe, c'est en Grèce qu'il faut chercher les plus anciennes sources d'information plus ou moins historiques. Or les anciens Grecs (les anciens Egyptiens aussi, à ce qu'il semble) considéraient le blé comme une plante importée.

Au milieu de toutes les variantes et de toutes les amplifications dont le culte de Démeter-Cérés a été l'occasion et l'objet, ce qui reste constant le voici : Démeter n'était pas une divinité originairement grecque. Elle a passée de Crète en Grèce et a été plus ou moins adoptée par les Pélasges antérieurement à la totale occupation du pays par les Hellènes. Sa parenté avec la divinité égyptienne Isis est d'ailleurs évidente. Le blé fut considéré par tous les Grecs comme un don de Déméter. Et c'est Triptolème, le laboureur mystique, nourrisson de la déesse, qui l'a répandu. Les légendes l'ont fait voyager sur un chariot traîné par des serpents ailés. Ce chariot, pour les mythologues, était un vaisseau venant d'Egypte *chargé de blé.* Quoiqu'on pense de cette dernière interprétation, et elle a un fondement très sérieux, comme on va le voir, il est hors de doute que

si le blé avait été une plante indigène connue des Hellènes avant leur arrivée en Grèce, aucune de ces légendes. aucune légende de ce genre ne se serait formée relativement à son origine et à sa culture.

La Sicile fut la terre classique de la religion de Démeter. Et il semblerait, d'après les dires des Grecs eux-mêmes, que la déesse y était installée avant leur arrivée, avant leur colonisation. En tous cas les Siciliens ne reconnaissaient pas les Grecs comme les premiers cultivateurs du blé. La grande fête de Démeter, celle des semailles, porte le nom de *Thesmophories,* tiré du nom même du mois d'octobre, mois des semailles, en Crète et en Sicile. Ce qui indique assez que le culte de Démeter est venu en Sicile de la Crète. Il est passé de la Sicile en Italie et chez les Romains, la Sicile étant grecque. C'est à la suite d'une famine qu'en 496, le dictateur Postumius, après avoir consulté les livres sibyllins, fit ériger à Rome un temple à Démeter, devenu en Campanie Cérès. Les Romains ont toujours considéré Enna en Sicile, comme le centre de la religion de Cérès-Déméter, et non pas Eleusis en Grèce. Et à Rome le culte de Cérès a toujours conservé son caractère étranger. Son temple fut desservi par des prêtresses grecques jusqu'à la fin de la République. Il était élevé sur l'Aventin, quartier plébéen. *Et le marché au blé se tenait tout auprès.* Ce ne sont pas non plus ces cirscontances qui désignent le blé comme une plante indigène : Elles prouvent catégoriquement que le culte du blé n'était pas ancien et n'eut jamais non plus un caractère indigène. Les plus anciens grains de blé cultivé en Europe que nous possédions, proviennent des villages lacustres de la Suisse. Je pense qu'ils ne peuvent pas être de beaucoup

antérieurs à 2.000 ans avant notre ère. Or le blé de ces villages est à petits grains décrits par un spécialiste bien connu, Heer. Et un botaniste également connu, Unger (de Candolles, p. 285) a trouvé un blé identique dans une brique de la pyramide de Dashur, en Egypte, qui remonterait à 3.359 ans avant notre ère. La coïncidence est vraiment curieuse.

Justifie-t-elle la légende de Triptolème ? En tous cas, *elle nous oblige* à écarter toute idée d'indigénat pour le plus ancien blé cultivé en Europe... Il a cédé la place à des sortes améliorées qui n'ont pas plus de titres que lui à être considérées comme indigènes, quand même elles en proviendraient. Et nous ne pouvons pas affirmer que ces sortes elles-mêmes n'ont pas été importées. Dans la masse des grains *carbonisés* provenant de Robenhausen qui se trouve au musée de Saint-Germain, il y a des grains qui paraissent de la *grosseur* des grains actuels. Mais cette grosseur étant due uniquement à une longue culture, ces grains, s'ils étaient aussi gros qu'ils le paraissent, ne pourraient être que d'importation, puisqu'il n'y avait pas de culture en Europe auparavant. En réalité les blés lacustres ne sont identiques à aucun blé actuel. Et ils ont disparu de la Suisse même à l'époque romaine (de Candolle).

C'est seulement dans les temps modernes que la culture du blé a gagné sur celle des autres céréales. Ce progrès s'est accompli et s'accomplit encore sous nos yeux. Les allemands en grand nombre, peut-être en majorité, mangent encore du pain de seigle, et c'est le cas de la plupart des Russes, de la presque totalité de ceux qui mangent du pain. En France même

il n'y a pas très longtemps que l'usage du pain de froment est devenu général. Il n'est d'ailleurs pas le seul en usage. Des peuples aussi civilisés que les Suédois, les Norvégiens, n'ont pour pain que des galettes sèches et dures faites d'un mélange de farine d'orge et d'avoine. Qu'on n'objecte pas que leur climat en est la cause, le blé ne pouvant pas pousser sur toute l'étendue de leur territoire. L'objection serait sans portée. Car il leur serait bien facile de se procurer du blé par le commerce, s'ils avaient jamais eu l'habitude du pain de froment. D'ailleurs en plein pays à blé, dans les Carpathes, des indigènes se nourrissent encore de farine d'avoine en bouillies. Les Irlandais s'en nourrissaient encore au XVIIe siècle et jusqu'à l'introduction de la pomme de terre. Ils ne l'ont pas tout à fait abandonnée. Dans certaines parties de notre Bretagne même, on se nourrit non pas même de pain, mais de simples galettes de farine de sarrazin.

Il est bien évident que s'ils s'étaient nourris pendant des siècles d'un vrai pain, les habitants de l'Europe n'auraient pas pour plus de la moitié, renoncé à son usage ? De pareilles regressions, dans des proportions aussi vastes, sont matériellement impossibles. Et nous savons au surplus qu'elles n'ont pas eu lieu. Nous savons qu'autrefois comme aujourd'hui, la culture du blé n'a fait que progresser et s'étendre et qu'elle fut par conséquent originairement nulle ou sans aucune importance en Europe. Elle a été sans importance au moins jusqu'au commencement de notre ère. Les Romains, au dire formel de Pline, avaient conservé le souvenir d'une époque où le pain de froment était absolument inconnu en Italie.

Pline mentionne le *far* comme *première nourriture des habitants du Latium* Le *far*, c'est l'épeautre qui « résistait au froid, mais ne pouvait être nettoyé, sans être passé au feu, contrairement au blé, à l'orge » (Pline XVIII, 10). Sa culture n'est pas très ancienne et sa farine donnait un pain noir, grossier, très indigeste.

Les Romains en faisaient une assez bonne bouillie (Alica). Les Gaulois, qui d'après Pline (Hist. nat. XVIII, 19), se nourrissaient surtout de bouillies d'avoine, usage conservé par les Irlandais, les Normands au moyen âge, les habitants des Carpathes, n'ont connu le froment qu'après leurs grandes incursions en Italie. Les Allobroges (Ligures) passent pour avoir été les premiers à le cultiver en grand en Gaule ; et au temps de César, sa culture y était encore très restreinte. La France peut justement passer pour le pays où le pain de froment s'est répandu le plus tôt et le plus largement, comme celui où il a aujourd'hui la plus grande part dans l'alimentation. Cependant encore au XVIe siècle, on ne l'y voyait au témoignage d'Olivier de Serres, que sur la table des riches, comme aujourd'hui en Suède et en Norvège. La masse de la nation se nourrissait d'orge et de seigle comme aujourd'hui encore la plupart des Allemands, des Russes, des Scandinaves...

Nous n'avons pas un indice sérieux en faveur de l'indigénat et d'une grande ancienneté de culture du blé en Europe. Si nous renouvelons pour l'orge la même enquête, le résultat apparaît immédiatement tout autre. Et cette facilité de preuves que nous rencontrons est bien faite pour donner dela force à notre démonstration.

L'indigénat de l'orge cultivée jusque sous le cercle polaire, est évidente. Il y a toujours eu, et il y a encore

des orges sauvages sous nos climats. L'orge faux seigle est une de nos herbes les plus communes. Son grain, avec lequel on faisait autrefois une bonne farine, est encore récolté pour la basse-cour. L'orge passe, de temps immémoral, pour être originaire de Russie. La Russie en fournit encore à elle seule plus du double de ce que fournit le reste de l'Europe. Son habitat originaire s'étend sur une partie de l'Asie.

Il y en avait trois variétés déjà dansles plusanciennes stations lacustres de la Suisse, et de ces variétés, une seule, la plus perfectionnée aurait été trouvée d'après Unger, dans les anciens monuments égyptiens. On en a trouvé non seulement dans les lacustres suisses dont les relations avec l'Orient sont certaines, mais dans des villages néolithiques, au cœur de l'Europe (*Villejuif-Laville*).

Les témoignages de la langue, lorsqu'ils sont clairs, sont plus sûrs que ceux de l'histoire, que ceux d'un texte, car la langue conserve les débris des idées et pratiques des peuples, un peu à la manière dont les couches géologiques conservent les vestiges des êtres.

Or la langue suffit à nous prouver que les Grecs eux-mêmes se nourrissaient d'abord d'orge grillée, de bouillies et de galettes d'orge. L'orge était l'aliment usuel par excellence, son nom ayant fini, comme celui du riz en Orient, par désigner toute nourriture en général.

Les auteurs nous le disent. Homère, le premier, l'appelait la moelle des hommes. C'est d'ailleurs elle qu'on offrait d'abord aux dieux (*Odyssée*, III, 442, IV, 761), non le froment. Pour rétablir la simplicité antique, Platon veut que, dans sa République idéale, on se nourrisse d'abord de bouillie d'orge, puis de froment

(*Républ.* II). Hippocrate consacre à l'orge un chapitre spécial et recommande les pâtes ou bouillies et les galettes faites avec sa farine, ainsi que les tisanes de son grain débarrassé de son enveloppe. Détail bien significatif : le même mot grec πτισάνη, signifie à la fois *orge mondée*, boisson d'orge mondée, et boisson quelconque obtenue par décoction. Et c'est de ce nom qu'est venu à travers les âges, notre mot de *tisane*, preuve bien péremptoire de l'importance usuelle de l'orge pour la boisson comme pour l'alimentation, depuis la plus haute antiquité. Les protoaryens ont connu déjà la bière, car on trouve trace de son usage à l'origine chez des peuples aryens très distants. Le nom grec de ζῦθος a le double sens de *décoction d'orge* et de *bière*. Les Romains de même buvaient des bières, *curmi*, *cerivisia*, *cervisia*. C'étaient probablement les mêmes que celles des Gaulois, dont le nom latin s'est conservé dans *cervoise*, infusion d'orge fermentée, additionnée au moyen âge de quelque aromate, gingembre, genévrier...

Les Hébreux mangeaient d'abord et pendant longtemps du *grain grillé* comme tant de peuples et les Grecs eux-mêmes, et ils cultivaient l'orge conjointement avec le froment. Cela est dit dans le livre de *Ruth* (II, 14-23). Mais ce livre est de rédaction moderne, la Genèse elle-même, du VIIIe et IXe siècle, ne nous reportant nullement jusqu'à l'époque des plus anciens documents. grecs. Les variétés d'orge les plus simples et les plus communes n'ont pas été trouvées dans les monuments anciens de l'Egypte (de Candolle). C'est donc une grave erreur de croire ou de laisser croire (Bourdeau, *Histoire de l'alimentation*, p. 176) que la culture et l'emploi de l'orge, si anciens qu'ils ont été en Orient, ont pu être

antérieurs à ceux du froment ou exclusifs de ceux-ci. Je n'ai jamais vu citer un seul indice quelconque d'une antériorité quelconque de la culture de l'orge ou de son emploi exclusif en Orient, Asie antérieure et Egypte. Des indices de ce genre au contraire abondent pour l'Europe. Elle est jusqu'à présent la seule graine reconnue dans les villages néolithiques où l'abondance des petites meules de pierre prouve que les grains concassés jouaient un rôle important dans l'alimentation. Je veux bien que ce ne soit jusqu'à nouvel ordre qu'une preuve négative. Mais Pline, le naturaliste, nous dit positivement (*antiquissimum in cibis hordeum. — Hist. nat.* XVIII, 14) qu'elle est la plus ancienne céréale employée dans l'alimentation. Elle a été employée d'abord seule, en Italie particulièrement, et elle était si bien considérée comme l'aliment indispensable que le blé ne l'y a point détrônée. Le qualificatif de *hordearius* (1), celui qui vit d'orge, en est à lui seul une preuve. Sa culture est si facile et ses produits si abondants, qu'on en donnait aux animaux, en Grèce comme à Rome, aux chevaux des légionnaires en particulier. Mais on la considérait comme l'aliment par excellence à ce point qu'on en nourrissait les athlètes qui avaient à développer le plus de force. C'étaient des *hordearii*. Et elle était si appréciée que les athlètes vainqueurs et ceux qui l'emportaient dans les courses au cirque, recevaient en récompense une mesure d'orge. Les Romains la torréfiaient comme les Grecs et après l'avoir réduite en farine, ils l'humectaient soit avec de l'eau, soit avec du lait, du vin, de

(1) C'est à elle de même qu'on rapporte les qualifications de *roi des céréales*, de *grain divin*, qu'on trouve dans les Védas (*Yadjurvéda*, 6, 13. — Bourdeau, *Conquête du monde végétal*, p. 111).

l'huile ou du miel. Ils la mangeaient donc le plus souvent soit sous forme de bouillie, soit sous celle de galettes et de gâteaux. Mais Pline affirme qu'ils ne se nourrissaient d'abord que de bouillies, d'où leur était venu le surnom, conservé jusqu'à son époque, de *mangeurs de bouillies* (*Hist. nat.* XVIII, 19). Les soldats portaient dans un petit sac de la farine qu'ils délayaient simplement dans de l'eau pour se nourrir.

J'ai déjà dit que les Romains ne se sont mis à cultiver le froment qu'assez tard. Nous savons positivement que les Gaulois l'ont reçu et adopté encore bien plus tard. Et nous sommes d'autant plus sûrs du fait qu'encore au moyen âge son emploi était un luxe en France. L'orge, au contraire, aussi haut que nous puissions remonter, est, en Europe, universellement cultivée et employée. Et comment ne pas se rendre à l'évidence de cette constatation quand, encore aujourd'hui, dans d'immenses régions (en Russie en particulier, en Allemagne même, en Norvège, en Suède) on ne cultive que l'orge et on ne se nourrit que de sa farine, additionnée seulement en quelques parties de farine d'avoine (en Norvège, en Suède)

Ces données établies, ce n'est évidemment pas en Europe qu'on peut placer l'origine d'un culte du pain. L'orge donne un pain bien inférieur, et c'est pourquoi le pain des Norvégiens et Suédois n'est pas beaucoup plus agréable que le prétendu pain (il ne s'agit sans doute que d'une bouillie comme dans les terramares) des habitants des villages lacustres de la Suisse. Tout en étant bien moins grossier, ne renfermant ni glumes, ni grains entiers, ni pierres, il est d'une ingestion

difficile. ; ce n'est qu'une galette dure et sèche, un aliment de réserve comme les biscuits de nos troupes. Tous les pains ou soi-disant *pains* de l'antiquité étaient de ce genre. Et on conçoit alors très bien que les anciens lui aient préféré des bouillies. Homère le mentionne, mais seulement par occasion, car on ne le mangeait nullement à tous les repas. Il est mentionné aussi chez les Romains pour la première fois à l'occasion d'un épisode du siège de Rome par les Gaulois. Les soldats romains en conservèrent l'usage parce qu'il était plus commode à emporter en campagne. On s'en nourrissait sûrement en France jusqu'après le VIe siècle. Et le pain actuel des Irlandais (*griddhbread*), des Bosniaques (*pogatcha*), des Westphaliens (*Pumpernickel*) n'en diffère pas beaucoup plus que celui des Norvégiens.

En Egypte, au contraire, dès une antiquité reculée, on possédait le vrai pain, d'abord par suite de l'emploi de la farine de froment seule, et ensuite par suite de celui du levain. Dans de nombreux passages du *Pentateuque*, *Genèse* et *Exode* en particulier, nous voyons que le pain de blé levé y était la base de la nourriture du peuple (Genèse, c. 41, par. 49, 54, 55). Après avoir quitté l'Egypte, les Juifs regrettaient le pain dont ils « mangeaient leur saoul ». (Exode, XVI, 3, 8.) Eux-mêmes ne savaient fabriquer que du pain sans levain. C'était leur pain national. Il est devenu leur pain des sacrifices, leur pain religieux, pour cette raison. Il est curieux de voir avec quelle insistance extraordinaire, comme une fureur haineuse pour le progrès venu d'Egypte, ce pain sans levain est prescrit dans l'*Exode* (XII, 8, 15-20 ; XIII, 3-7) et le *Lévitique* (II, 4, 5), pour la célébration de la Pâques.

« Vous mangerez pendant sept jours du pain sans levain. Mais vous ôterez dès le premier jour le levain de vos maisons, car si quelqu'un mange du pain levé, depuis le premier jour jusqu'au septième, il sera retranché d'Israël... Vous observerez donc les pains sans levain ; car en ce même jour-là j'aurai retiré vos troupes du pays d'Egypte. » Telle est l'origine de l'usage religieux du pain sans levain qui s'est conservé chez les chrétiens dans l'Eucharistie. Il n'y en a pas d'autre.

De ces différents passages on a conclu que le pain de froment levé était à la base de la nourriture du peuple en Egypte déjà au XIXe siècle avant notre ère. Mais la rédaction des différentes pièces du *Pentateuque* est placée aujourd'hui entre le VIIIe et le IXe siècle avant notre ère. Elles ne peuvent donc rien nous apprendre de sûr pour l'Egypte antérieure à l'époque de leur rédaction, antérieure au VIIIe siècle. Les Grecs ne connurent le pain levé que bien plus tard. Ils le reçurent d'Asie Mineure, d'après leurs traditions, peut-être dès le IVe siècle avant notre ère. Le peu que nous savons de cette introduction prouve bien qu'elle n'a pas été sensationnelle. Les Romains le reçurent des Grecs seulement au IIe siècle, après leur victoire sur Persée de Macédoine (168 avant J.-Ch.), suivant un renseignement catégorique de Pline, qui nous dit qu'il n'y eut de boulangers à Rome qu'après l'an 580 de sa fondation. A leur tour les Romains le firent connaître aux classes riches de la Gaule, mais seulement après notre ère.

Quel contraste donc entre ce qui s'est passé en Asie et ce qui s'est passé en Europe. Hérodote (VII, 187) nous dit positivement que toute l'immense armée de Xerxès était nourrie de *pain de blé* que fabriquait journellement

une multitude de femmes. Le pain de blé était donc la nourriture habituelle de toute la population de l'Asie antérieure, dès avant le Ve siècle avant notre ère. Pourquoi donc cette avance si considérable et si peu discutable de l'Asie sur l'Europe, en ce qui concerne l'usage du pain que les protoaryens n'ont pas connu ? Nous le savons bien. Elle est en corrélation avec la culture presque exclusive du blé. La farine de blé se prête admirablement à la panification. Tel n'est pas le cas de la farine d'orge, qui, en outre, ce qu'ignoraient d'ailleurs les anciens, est moins nutritive. Lorsque nous voyons le vrai pain répandu de si bonne heure en Asie alors que l'Europe reste vouée si longtemps et jusqu'à nos jours aux bouillies et aux galettes indigestes, nous pouvons donc dire : la première est le pays du blé, la seconde celle de l'orge.

Toutes les données anciennes, toutes les observations actuelles relatives au blé en Asie, forment un contraste absolu avec celles ci-dessus relatives au blé en Europe. Elles en consacrent la valeur probante. Car toutes aboutissent à démontrer que le blé avait en Asie une importance exclusive dès une antiquité reculée, la plus reculée à laquelle il nous soit possible d'atteindre, et font ainsi ressortir davantage combien sa pénétration en Europe a été tardive et lente, et combien est erronée l'idée de son indigénat et d'une culture ancienne dans cette même Europe.

Les Mèdes ont été un instant les héritiers des vieilles civilisations mésopotamiennes. Le Mazdéïsme a conservé l'empreinte de leurs traditions les plus antiques, quelles qu'aient été les influences qui l'ont pénétrée, à commencer par celle des usurpateurs de leur puissance les

Perses, simples pasteurs d'abord. — Or on lit dans le plus important de ses livres sacrés, le *Vendidad :* « Comment nourrit-on la religion de Mazda ?

« Ahura-Mazda répondit : En semant le blé avec ardeur. — *Qui sème le blé, sème le bien*, il fait marcher, régner la religion de Mazda ; il allaite la religion de Mazda, comme le feraient cent pieds d'hommes, mille seins de femmes, dix milles formules de Yasna... »

Le voilà, le culte du blé dans sa plus complète expression, et avec toute sa force impérative, culte dont on n'a jamais observé en Europe que des reflets pâles et incertains. Aussi tandis que tant de millions d'hommes très civilisés se passent du blé et l'ignorent même de l'Oural à l'Irlande, et des Carpathes aux côtes de Norvège, les demi-barbares des vallées prépamiriennes en poussent la culture avec un acharnement incroyable et au milieu de difficultés sans nombre, presque jusqu'aux rebords glacés du Plateau Central. Quand ils ne peuvent pas l'obtenir de leur sol maigre et froid, ils en achètent à tout prix quelques grains pour les grignoter.

Les graines d'orge sauvage furent les premières récoltées par les protoaryens, et elles furent les seules récoltées peut-être pendant bien longtemps. Ils les trouvaient dans leur patrie même, dans la zône mitoyenne et septentrionale de l'Europe. Il n'est pas de culture, qui, dans la langue, paraisse plus ancienne que celle de l'orge, et qui ait réellement été, plus généralement connue des proto-aryens et pratiquée par eux. Par les noms de l'orge, cependant, si nous arrivons à des similitudes plus étendues, à une communauté relative, bien plus grande, et plus sûre, qu'avec aucun autre nom de plante cultivée, nous n'atteignons pas

cependant cette langue « une et compacte » à laquelle ont cru Pictet, et la plupart de ses successeurs. Pour une unité à peu près complète, nous ne trouvons que des noms désignant des grains en général, des grains sauvages. Les proto-aryens, se sont bornés d'abord à la récolte de grains sauvages. Voici pourtant ce qu'écrivit naguère, d'Arbois de Jubainville, après nous avoir présenté les protoaryens comme d'assez mauvais cultivateurs (p. 221) : « La charrue et le blé ont été pour eux une des bases d'une puissance infiniment supérieure à celle des races (?) qui les avaient précédés dans la même partie du monde (l'Europe). En augmentant, dans une énorme proportion, la production de la terre, ils purent accroître parmi eux, dans une proportion analogue, la densité de la population. Et dans le *nombre de leurs guerriers*, autant que dans la supériorité de l'intelligence, *formée au contact des grands empires asiatiques du bassin de l'Euphrate*, ils ont trouvé le principe de la victoire, et la cause des conquêtes que nous allons raconter. »

Voilà tout le roman aryen.

CHAPITRE XII

SOMMAIRE : Autres éléments de la civilisation protoaryenne et leur étroite dépendance à l'égard des conditions de climat, de flore, de faune de l'Europe centrale :

I — Plantes sauvages et cultivées : le seigle, l'avoine, le lin, le chanvre, la lentille, la fève, le pois, le choux, le navet.

II. — La vie pastorale. Le sel. Les troupeaux pour le vêtement et la nourriture. Les animaux domestiques. Le chien. Le cheval : celui d'Europe, celui d'Asie, comme bête de boucherie ; comme animal de trait et de selle. Le mouton. La chèvre. Le bœuf, la vache. Bœufs sauvages en Europe. Le porc.

III. — Les boissons. Le lait. L'hydromel : l'abeille. La bière.

IV. — Traits caractéristiques de la vie protoaryenne. La maison : dans la Rome antique et chez les Ossèthes. Le foyer. La cuisine : les poteries. Les lacustres ne sont pas aryens d'origine. La pêche. Le saumon. L'anguille.

I. — Les deux enquêtes préliminaires que nous venons de faire, sur le métal connu des protoaryens, sur leur outillage, sur leur agriculture, sur le blé et l'orge, sur le pain, enquête dont les éléments nous sont fournis par la langue, l'archéologie, l'histoire, suffisent en somme pour localiser dans le temps et l'espace, la patrie originaire du peuple dont la langue a été la souche de toutes les nôtres. Puisque elles déterminent les premières des conditions dominantes de l'existence de ce peuple, puisque ces premières conditions ne se sont trouvées réunies que dans la zone mitoyenne de l'Europe centrale

et orientale à l'époque intermédiaire de la pierre au bronze.

Pour hésiter devant les communautés lexiques grâce auxquelles nous pouvons reconnaître ce qui se rapporte à lui, ce qui est aryen dans le passé préhistorique de l'Europe, il faut n'avoir qu'une idée bien confuse de la nature des faits d'ordre linguistique, et de la nature mouvante des langues. Ces commuautés lexiques, remontent à environ 4.000 années. Et si après tant de vicissitudes innombrables traversées par les langues évoluant sans cesse, elles subsistent encore, c'est qu'elles correspondent à des réalités profondes que le temps et les changements innombrables survenus, n'ont point effacées complètement.

Les communautés lexiques retrouvées ne sont pas absolument générales ; elles n'embrassent pas tous les groupes. Pour l'orge, même, nous n'avons pas trouvé le même nom absolument dans toutes les langues. Mais on comprend fort bien, qu'au cours des âges, des mots nouveaux, correspondant à une variété locale, à un changement dans la culture, aient remplacé des mots anciens, de sens plus général. C'est pour cette raison, ou pour une raison inverse du même genre, sans doute, que les noms lithuanien et slave de l'orge diffèrent des autres.

Au surplus des similitudes qui embrassent la plupart des groupes constituent toujours une preuve suffisante d'une communauté originaire, dans la connaissance et l'emploi des objets désignés. Car nous n'avons aucune raison de croire que les communautés lexiques les plus étendues, puissent nous ramener à une forme dialectale unique, à cette langue « une et compacte » qu'ont définie

trop étroitement Pictet et ses successeurs. On a pu croire à l'existence d'une langue pareille, sans variétés dialectales, immuable pendant longtemps, parce qu'on a prétendu pouvoir ramener tout le vocabulaire aryen à 500 monosyllabes. Mais il n'y a dans de telles prétentions qu'artifice et chimère.

Les tribus humaines, si proches parentes qu'elles soient, si simple que soit leur vie, parlent des dialectes qui varient très vite d'un endroit à l'autre et d'une époque à l'autre. C'est le cas général. Chez les misérables tribus fuégiennes, peu nombreuses et classées à juste titre parmi les plus dégradées, on a recueilli en peu d'années un vocabulaire de *trente mille* mots différents (Disparité et avenir des races humaines. *Bullet. soc. d'Anthrop.* 1892 p. 634). Cela seul suffirait à faire ressortir l'absurdité de la prétention de ramener la langue-mère à 500 monosyllabes. Qu'il y ait des différences irréductibles dans les noms aryens d'une même chose, ce n'est donc pas une preuve, contre l'unité relative de la langue, la communauté originaire de patrie et de civilisation. Ces différences peuvent seulement prouver qu'il y avait des variétés dialectales dans la langue-mère et que la patrie proto-aryenne avait une certaine extension. Nous n'avons pas de raisons encore pour envisager cette patrie comme une région étroitement circonscrite telle qu'on l'a décrite jusqu'à présent, où les conditions de sol, de climat, de végétation auraient été partout rigoureusement pareilles. Nous avons encore moins de raisons pour affirmer que tous les dialectes protoaryens se trouvent intégralement inclus dans nos langues, ou que celles-ci ne renferment pas quelques restes de variétés dialectales éteintes.

Ces langues sont les descendantes des dialectes qui se sont étendus au détriment de certains autres. Car le développement des langues s'opère comme celui des espèces animales et végétales, par sélections, au profit des mieux constituées ou de celles qui sont l'organe des peuples les plus vigoureux.

Il est d'avance plus que vraisemblable que les protoaryens n'ont pas cultivé que l'orge. Ainsi, Otto Schrader s'est convaincu qu'ils avaient cultivé le millet, peut-être en premier lieu. Il est certain qu'ils l'ont cultivé, puisqu'en effet, il existe dans les stations néolithiques et puisque nous avons des preuves historiques d'une très ancienne culture. Nous ne trouvons cependant pour lui un nom semblable que dans le grec, le latin,le lithuanien. Cette communauté partielle embrasse d'ailleurs des groupes très distants.

Pour le seigle, nous n'avons pas de preuves historiques d'une très ancienne culture. On affirme l'avoir trouvé dans la station de Peschiera sur le lac de Garde, un peu postérieure à l'âge du bronze des terramares et en relations avec l'Europe centrale. Son introduction en Italie a été attribuée cependant par la tradition aux Gaulois. Il y a peut-être eu seulement réintroduction par ceux-ci. Dans l'Europe centrale, il apparaît avec le fer. Or, pour lui, d'après ses noms aryens, il n'y a pas de doute que sa culture n'appartient pas à la civilisation protoaryenne. Inconnu des Grecs et peut-être même des Latins, il n'a pas de nom sanscrit, comme il na pas de noms dans les langues sémitiques. Cette conformité des résultats fournis par la langue, avec ceux fournis par l'archéologie est on ne peut plus remarquable. Cependant, il porte le même nom dans le lithuanien *rugys*, le vieux slave

ruzi, l'illyrien *raz*, l'anglo-saxon, *ryge*, le vieux nordique *rügr*, le Kymrœg *rhygen*. Pictet en avait déjà conclu que peuples gaulois, thrace, germain, lithuanien, ont cultivé le seigle avant leur séparation, mais alors qu'ils étaient séparés des Grecs, Latins, Indo-iraniens.

Eh bien ! cette conclusion paraît exacte ; et elle est conforme encore aux observations de l'archéologie et aux données de l'histoire. Nous savons en effet que la culture du seigle, n'appartient ni à l'époque néolithique, ni à la pleine époque du bronze. Elle se montre avec la 1re époque du fer. Or, si celle-ci est postérieure à l'époque protoaryenne, elle est antérieure cependant au confinement des Thraces, Slaves, Gaulois, Germains, Lithuaniens en des territoires distincts et séparés. Jusqu'en pleine histoire, autrement dit, les territoires de ces peuples, sans être tous en contiguïté immédiate, se rejoignaient parfaitement.

Maintenant d'où cette culture leur serait-elle venue ? Elle n'existe que depuis des époques historiques récentes chez les autres peuples. Ils n'ont pas pu l'emprunter à ceux-ci. Ils n'ont pas pu davantage l'apporter d'une patrie originaire lointaine : puisque dans aucune autre région, elle n'est ancienne. Pour cultiver le seigle, il a fallu qu'ils le trouvent eux-mêmes dans leur propre patrie. Là où le seigle est indigène, là aussi se trouve la propre patrie commune de ces Aryens.

Or, voici ce que dit de Candolle sur la patrie du seigle : « Le seigle se sème hors des cultures et devient presque spontané dans les pays de l'empire d'Autriche, ce qu'on ne voit guère ailleurs. Ainsi dans la partie orientale de l'Europe, où l'histoire indique une culture ancienne, le seigle trouve aujourd'hui les conditions les plus favo-

rables pour vivre sans le secours de l'homme. On ne peut guère douter, d'après cet ensemble de faits, qu'il ne soit originaire de la région comprise entre les Alpes d'Autriche et le nord de la mer Caspienne. C'est d'autant plus probable que les cinq ou six autres espèces connues du genre habitent l'Asie occidentale tempérée ou le sud-est de l'Europe. »

Voilà encore une fois de plus une détermination remarquablement précise pour la localisation de la patrie protoaryenne.

Les protoaryens très peu attentifs aux soins qu'exige la variété, la multiplicité des plantes cultivées, se sont servis, l'ayant sous la main, du seigle, comme graine sauvage, et surtout comme fourrage de premier printemps, comme cela se fait encore chez nous mêmes, mais sans le cultiver. En dehors de sa précocité comme fourrage, c'est la vertu qu'il a de résister à tous les froids de l'hiver, qui a attiré l'attention sur lui, car son grain sauvage devait être bien petit. C'est donc sans doute sa culture seule, non sa connaissance et son utilisation, qui est restée étrangère en partie au monde protoaryen.

Le cas de l'avoine est peu différent de celui du seigle et il est plus clair. Sa culture apparaît peut-être comme plus ancienne. Il y a pour elle deux séries de noms communs dans les langues aryennes. Ce sont d'une part le latin, *avena*, lithuanien *awiza*, vieux slave *ovisu*, vieux prusse *vyse*, *wisge* ; d'autre part le vieux haut allem. *habaro* et *Kogro*, le vieux slave *havoro*, le vieux nordique *hagri*, finnois *Kakra*, le celtique *Kymrœg*, *Korqio* et *ceirch*, l'irlandais *coirce*.

Ces deux séries se rejoignent aisément par le lithua-

nien *awiza* d'une part et le vieux slave *havoro*, vieux h. all. *haboro*.

Au premier abord, on devrait presque en conclure que les ancêtres des Celtes, des Latins, des Lithuaniens, des Slaves, des Germains, ont cultivé l'avoine ensemble. D'autant plus que l'avoine (ce n'est pas le cas du seigle), a été trouvée dans les stations lacustres de l'âge du bronze, par conséquent assez anciennes, de la Suisse, du Bourget, comme dans les fortifications d'âge postérieur d'Ahrensburg, de Poppschütz, et les palafites de Dominsel à Breslau.

Nous savons cependant que les latins n'ont pas connu sa culture. Elle ne se trouve pas dans les lacustres du nord de l'Italie. Caton en parle expressément comme d'une mauvaise herbe. Pline, en rapportant que les Germains se nourrissaient de sa farine, indique aussi que les Romains ne la cultivaient pas. Les Grecs ne la cultivaïent pas non plus. Elle n'a pas été trouvée dans les fouilles d'Hissarlik. Homère ne la nomme pas. Et lorsqu'il s'agit d'elle pour la première fois sous le nom qu'elle a gardé de βρόμος (IVe siècle avant J.-Ch.) c'est comme d'une herbe fournissant une graine dont la farine était meilleure pour certaines recettes de médecine que la farine d'orge.

Il semble donc certain que par *avena* les Latins ont désigné une plante sauvage. Et il est presque certain que les noms de l'avoine dans les dialectes germaniques, celtiques, slaves, lithuaniens, désignaient eux-mêmes aussi d'abord une plante sauvage. Car *avena* et surtout le lithuanien *awiza*, vieux prusse *wisge*, est bien proche parent d'*avigâ*, que nous retrouvons dans le grec αἰγίλωψ, primitivement αFιγίλωψ, folle avoine (*avena fatua*.)

Nous avons donc avec l'avoine plus clairement qu'avec le seigle, la preuve que ce que les protoaryens ont connu ensemble, c'est seulement la plante sauvage. Et il est alors bien digne de remarque en présence de ce ce cas de l'avoine dont la culture remonter en Europe à l'époque du bronze, que toute culture qui n'est pas néolithique, qui ne remonte pas à l'âge de pierre, n'est pas, à cause de cela, franchement protoaryenne. Les connaissances et pratiques communes à tous les proto-aryens se découvrent donc une fois de plus comme propres à l'époque néolithique. Nous avons ici la confirmation de ce que nous avons conclu de l'étude directe des noms des métaux. Et maintenant quelle est la patrie originaire de l'avoine ? Elle est un peu moins septentrionale, un peu moins orientale que celle du seigle, mais à peu près la même. « La condition quasi spontanée ou quasi naturalisée est plus fréquente dans les états autrichiens, de Dalmatie en Transylvanie, que nulle part ailleurs », dit de Candolle. Tout ce que nous avons dit du seigle relativement à la localisation de la patrie protoaryenne s'applique donc aussi à l'avoine.

Le lin a été l'objet de recherches et de discussions importantes. Les conclusions sur son origine et sa culture sont en général au moins très embrouillées, surtout parce que les auteurs étaient obsédés par les idées traditionnistes régnantes auxquelles ils voulaient se conformer. Son histoire est donc presque aussi intéressante que celle de l'orge, puisqu'elle nous offre un moyen d'épreuve. Sa culture est d'ailleurs des plus anciennes, et fut des plus répandues.

Le lin a un nom commun à toutes les langues européennes. Mais ce nom n'a pas de rapport avec les noms

sanscrits : détail fort embarrassant pour les traditionnistes. Ce nom européen s'est en quelque sorte perpétué. C'est le grec λίνον employé déjà par Homère pour désigner divers objets de lin, drap, fil, corde ; le latin *linum*, le celtique *lin*, kimrœg, *llin*, irlandais *lin*, cornique *lin*, breton *lien*, vieux haut allem. *lin*, *lina*, vieux nordique *lina*, anglo-saxon *line*, lithuanien *linai*, slave *linu*. Les noms sanscrits sont : *Ooma*, *Atasi*.

Cette communauté de noms embrassant tous les groupes européens, donne l'idée d'une culture très ancienne. Et il est alors difficile d'expliquer pourquoi les Indo-iraniens n'ont pas emporté d'Europe le nom du lin qu'ont adopté les Européens.

La culture du seigle, de l'avoine même est récente. Elle n'est pas antérieurre à la connaissance des métaux. Et alors il est bien naturel que les ancêtres des Indo-iraniens, pasteurs nomades ne connaissant pas le métal, n'en aient pas emporté l'usage, ni même le souvenir en Asie.

La culture du lin remonterait à l'âge de pierre et aurait été générale. Que s'est-il passé pour que les Indo-iraniens aient été seuls à ne la pas connaître

Le nœud de la difficulté à résoudre réside d'abord dans la variété des espèces cultivées. Ces espèces sont au nombre de deux principales. Le *linum angustifolium* et le *linum usitatissimum*.Le premier a une racine vivace et devient bisuannel ou annuel dans les pays très chauds ou dans des sols trop secs. « Il croît spontanément surtout sur les collines, dans toute l'étendue de la région dont la Méditerranée est le centre, savoir, dans les îles Canaries et Madère, au Maroc, en Algérie, et jusque dans la Cyrénaïque, au midi de l'Europe jusqu'aux

Alpes et aux Balkans, et enfin en Asie, du midi du Caucase au Liban et à la Palestine.» Le second qui est notre lin annuel ordinaire est subspontané dans la province de Talich, sur la Caspienne. Il est spontané dans la Russie méridionale. Il se trouve en particulier sur les collines stériles de la Crimée méridionale, et sur les côtes orientales de la mer Noire. A l'ouest de la mer Noire on ne cite plus l'espèce que rarement et comme échappée des cultures. (De Candolle, p. 97.)

Les Egyptiens ont cultivé le lin dès la plus haute antiquité. Ils se servaient, comme, à leur suite, les Hébreux, d'étoffes de lin. L'examen de leurs bandelettes de momies auraient suffi à lever tous les doutes à ce sujet. Ils en ont de plus laissé des peintures. Et l'on sait par ces peintures qu'ils ne coupaient pas à la faucille, mais arrachaient le lin. Ce lin était donc annuel. Comme l'Egypte est au milieu de la région où le lin vivace (*angustifolium*) pousse spontanément, il est évident que leur lin cultivé était celui-là même ou une variété très proche. On en a d'ailleurs des graines de provenance égyptienne. Ce lin vivace devient annuel même dans le midi de la France, selon les conditions de culture. De Candolle dit lui-même : « En Egypte, le lin est une culture d'hiver, car la sécheresse de l'été ne permettrait pas plus la culture d'une variété persistante que le froid des pays septentrionaux où l'on sème au printemps pour récolter en été. » Le lin d'Egypte était donc le lin vivace, cultivé comme plante annuelle.

Les fondateurs des villages lacustres néolithiques de la Suisse, n'étaient pas aryens. Ils ont introduit en Europe un certain régime agricole, des cultures. Ils ont introduit entre autres, la culture du lin. Et ce lin comme

d'autres objets, nous fournit une indication sur leur origine. Ils venaient des rivages asiatiques de la Méditerranée, du sud-est, d'au-delà des Balkans, où ce lin est une herbe commune.

A ce même moment et vraisemblablement pendant tout le néolithique, les aryens ne cultivaient nullement cette plante, et c'est ce qui explique, que ceux d'Europe n'aient pas pour elle un nom commun aux Indo-iranniens Ils ne la cultivaient même sans doute pas encore au commencement de l'âge de bronze, puisqu'elle est absente dans des stations lacustres du centre de l'Europe où ce métal se rencontre. Les Grecs eux-mêmes ne la cultivaient probablement pas, lors de la guerre de Troie. Ils tiraient leurs belles étoffes de lin surtout de la Colchide où croît le lin annuel à l'état sauvage. Lorsque nos aryens ont connu son usage par les habitants des lacustres, ils ont utilisé l'espèce qui poussait spontanément chez eux. Ils ne pouvaient pas cultiver l'autre qui ne s'accommode pas des hivers rigoureux. Les femmes des Cimbres, d'après Strabon, portaient une écharpe de lin très fin. Les Cimbres cultivaient donc le lin annuel. Les avantages de cette espèce, à croissance bien plus rapide, lui firent par la suite donner la préférence partout. Le *l. usitatissimum* avait remplacé le *l angustifolium*, en Italie, même bien avant notre ère. Le lin des Romains était en effet non coupé, mais arraché. Quant aux Hindous, ils ont connu le lin plus tardivement de beaucoup que nos Aryens restés en Europe. Le lin qu'ils ont nommé est le lin indigène dans la Perse et dans l'Inde. Ainsi tous les faits établis d'apparence si embrouillés, ne présentent pas pour nous la plus légère difficulté d'interprétation du moment que nous n'avons d'autre règle

que de subordonner les théories à l'observation directe.

Nous n'avons pas à faire voyager d'un bout à l'autre du monde les plantes, les hommes, les peuples ; loin de là. Les anciens Egyptiens ont utilisé le lin dès les premières dynasties, parce qu'il poussait chez eux. De même les aryens ont connu de bonne heure le lin annuel, parce qu'il poussait chez eux. Mais il est évident que sa culture ne fut pas répandue comme sa connaissance. Malgré quelques apparences contradictoires sa culture n'est certes pas aussi ancienne que celle de l'orge. Elle l'est même moins. Les Grecs d'Homère, les Bretons de César, les Germains se couvraient encore de peaux de bête Le lin aryen annuel, est dans le même cas que le seigle et l'avoine. Sa patrie à lui également, se localise dans le centre et l'est de l'Europe moyenne. C'est aussi la patrie de la plus ancienne plante cultivée par les aryens, de la plante de culture par excellence, des proto-aryens, de l'orge. Le même territoire est ainsi invariablement désigné par tous les éléments de la civilisation commune originaire qui tiennent au sol et au climat.

Le lin lui-même, comme au reste l'avoine et sans doute aussi le seigle, ne fut d'abord connu des protoaryens que comme plante sauvage, qu'on utilisait sans la cultiver. Ils étaient des cultivateurs assez piètres. Le régime franchement et purement agricole n'était point le leur. Ils vivaient surtout de leurs troupeaux.

L'histoire du chanvre est à ce point de vue bien démonstrative. Le chanvre vit à l'état sauvage, dans la Russie du centre et du sud, dans la Sibérie jusque bien au delà du Baïkal. Tous les proto-aryens semblent l'avoir connu. Et nous remarquerons une fois de plus que ce ne sont que les plantes dont l'habitat naturel s'étend du

centre de l'Europe à la Caspienne, qui furent connues de tous les protoaryens et nommées par eux.

Son nom sanscrit *bangha*, se retrouve dans le russe *penka*, polonais, *pienka*. Et son nom grec κάνναβις identique au latin *cannabis*, au lithuanien *kanapes*, vieux prusse *knapios*, au vieux slave *konoplja*, et à l'arménien *kanap*, passé dans l'arabe *cannab*, se retrouve dans le vieux haut allem. *hanaf*, anglo-saxon *hœnep*, vieux nordique *hanpr*, et peut-être aussi dans le tchérimisse *kene*, *kine*, tchouvache *kandijr*, turco-tartare *kendir*. Les protoaryens connaissaient peut-être déjà les propriétés narcotiques du chanvre, car son nom sanscrit *çana* voisin du tchérimisse *kene*, correspond au nom ossèthe du vin *san*, parce qu'il enivrait comme le vin. Et l'autre nom sanscrit *bhangâ*, se retrouve dans l'avestique *banha* avec le sens de narcotique.

De la ressemblance, de l'identité de ces noms, nous pourrions conclure que les protoaryens ont cultivé le chanvre. Eh bien ! il n'en est rien, et nous en sommes sûrs. Non seulement le chanvre ne se trouve pas dans les cités lacustres, mais les grecs le connaissaient à peine encore du temps d'Hérodote. La première mention qui en soit faite dans les auteurs latins, date de 100 ans avant notre ère. Les livres hébreux n'en font aucune mention. Il n'a été introduit en Egypte que de nos jours. Athenée a raconté que Hiéron II d'Alexandrie achetait son chanvre, pour les cordages de ses vaisseaux en Gaule, c'est-à-dire dans la Provence. C'est sur cette seule indication qu'on a conclu que le chanvre était cultivé par les Gaulois dès le IIIe siècle avant notre ère. Or, nous savons positivement que dans les pays où il poussait naturellement, les peuples l'utilisaient très bien sans songer à lui

donner des soins de culture. Hérodote (IV, 74, 75,) est sur ce point on ne peut plus explicite : « Il croit en Scythie, dit-il, du chanvre. Il ressemble fort au lin, excepté qu'il est plus gros et plus grand. Il lui est en cela de beaucoup supérieur. Cette plante vient d'elle-même et de graine. Les Thraces s'en font des vêtements qui ressemblent tellement à ceux de lin, qu'il faut être connaisseur pour les distinguer, et quelqu'un qui n'aurait jamais vu de chanvre, les prendrait pour des étoffes de lin. — Les Scythes prennent de la graine de chanvre, et s'étant glissés sous ces tentes de laine foulée, ils jettent de cette graine sur des pierres rougies au feu. Lorsqu'elle commence à brûler, elle répand une si grande vapeur, qu'il n'y a point en Grèce d'étuve qui ait plus de force. Les Scythes, étourdis par cette vapeur, jettent des cris confus. Elle leur tient lieu de bain, car jamais ils ne se baignent. »

Le chanvre n'a pas cessé de jouer un rôle considérable dans le régime agricole de la Russie méridionale. Mais le récit d'Hérodote, remontant au Ve siècle avant notre ère, nous prouve qu'il était autrefois utilisé largement sans soins de culture. Les renseignements tirés de la linguistique sur la conaissance et l'emploi du chanvre par les protoaryens sont donc appuyés sur des observations directes. Tout en sachant ce qu'on pouvait faire à l'occasion du chanvre, les protoaryens ont sûrement négligé de le cultiver. Leurs cultures se réduisaient ainsi à bien peu de chose ; en de certains cas à presque rien.

Les circonstances relatives à la fève, à la lentille qui furent si précieuses pour les plus vieilles civilisations de l'Orient et leur restèrent inconnues, sont pour nous

un indice que les protoaryens ne furent pas en relations très suivies, en contact immédiat et fréquent avec les peuples du littoral méditerranéen. Leur indifférence relative pour la culture, ne suffit pas à justifier leur ignorance ou leur dédain de la fève et des lentilles.

Hérodote mentionne la lentille parmi les cultures des Scythes.

Mais, comme j'ai eu l'occasion de le dire, cette culture comme d'autres (oignon, etc.) a été introduite tardivement par les Grecs ou Asiates dans la Russie méridionale (Hérodote, IV, 17 : Ils sèment du blé, et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet).

L'exemple du pois est propre à éclaircir en la confirmant cette manière de voir. Le pois n'appartient pas aux anciennes cultures de l'Egypte et du littoral méditerranéen. Il n'était pas cultivé en Grèce et en Italie avant l'arrivée des Aryens. On a longuement discuté sa patrie originaire. Tous les cultivateurs savent que le pois est un légume de printemps qui n'aime pas ou supporte difficilement la chaleur. Il résiste au contraire très bien au froid, à la gelée. Une espèce cultivée pour fourrage, et qui fournit un fourrage excellent, supporte couramment nos hivers les plus durs.

Ces détails sont généralement ignorés ou négligés par les auteurs qui se sont occupés de son rôle ancien. Mais ils l'excluent évidemment de la flore naturelle de l'orient. Et d'autre part, il était cultivé très anciennement dans l'Europe centrale. Car Heer le mentionne parmi les plantes cultivées *de la station néolithique* de Moosdorf en Suisse. Il est assez commun dans les villages lacustres de l'âge du bronze, en Suisse et en Savoie.

Eh bien ! en conformité avec ces circonstances, les

Grecs ont pour le pois (notre petit pois) un nom πίσος identique à celui qu'employaient les Latins, *pisum*, et ce nom se retrouve dans les langues celtiques, irlandais *pis*, et germaniques, anglo-saxon *pise*.

Ainsi les fèves et les lentilles si anciennement cultivées, appartiennent à l'Orient : pas de nom commun pour eux dans les langues aryennes. Le pois appartient à l'Europe, centre et nord, aussitôt nous retrouvons pour lui un nom commun. Ce fait s'ajoutant à tant d'autres, a son importance pour la localisation de la patrie aryenne. Le choux, le navet, indigènes de la même région, donnent lieu à des observations presque identiques bien que leur culture soit moins ancienne.

Les communautés lexiques, relatives à la vie pastorale, sont constamment plus complètes et plus étendues, que celles relatives à la culture. On peut dire que nous touchons avec elle au cœur de la période protoaryenne et nous n'avons plus ces fréquentes disjonctions entre les deux groupes indo-iraniens et européen. C'est là une preuve directe de plus de ce que nous avancions, à savoir que les Indo-iranien ont envahi l'Asie, alors qu'ils vivaient encore exclusivement ou à peu près de leurs troupeaux. Le héros éponyme des Perses, le beau *Yima* du Vendidad, était un simple pasteur de troupeaux « petit bétail, et gros bétail », comme s'exprime l'Avesta. Pour les troupeaux en général, nous avons déjà des noms protoaryens, car le sanscrit *çardha* troupeau, répond exactement au gothique *hairda*, vieux slave *črěda*, *gerda*, lithuanien *kerdzius*. Le latin *armentum*, *troupeau* de gros bétail, bœufs, etc., se retrouve dans le vieux nordique *jormini*, bœuf ou cheval ; le grec μῆλον, moutons brebis, même chèvres en troupes, se retrouve dans le

vieux nordique *smale*, le vieux h. allem. *smalanoz*, petit bétail, irlandais *mil*, bétail. De nombreux noms d'animaux domestiques sont dérivés du même radical qui se trouve dans le sanscrit *damayati*, dans le latin *domare*, « dompter » : Grec δαμάλης, veau, irlandais *dam*, bœuf ; albanais *dem*, vache ; vieux celtique *damatos*, kimrœg *dafad*, mouton. Les protoaryens avaient des mots pour distinguer les mâles des femelles, les jeunes des vieux. Ils avaient aussi des termes qui relèvent d'un art déjà assez avancé de l'élevage.

Ainsi le latin *verres*, porc mâles, notre *verrat*, se retrouve dans le sanscrit *vrshan*, dans le lithuanien *werszis* ; le sanscrit *dhenu*, avestique *daenu*, vache à lait, se retrouve dans l'irlandais *dinu;* le sanscrit *vatsa* se retrouve dans le latin *vitulus*, veau ; le sanscrit *stari*, vache stérile, se retrouve dans le grec στεῖρα, stérile, le vieux haut allem. *stero*, bélier. D'autres noms d'animaux domestiques, sont des dérivés du mot exprimant l'action de châtrer. Ainsi en russe *moliti* s'applique aux châtrés ; en celte *moltos* signifie « mouton ». En sanscrit *lunati* a le sens de châtrer ; en celte *lunos*, en irlandais *lun* signifie « mouton ». L'avestique *bar*, « châtrer » se retrouve d'autre part dans le vieux haut allem. *barug*, anglo-saxon *bearh*, vieux nordique *börgr* porc châtré, dans le vieux slave *bravu*, mouton.

Il en résulte que les proto-aryens connaissaient parfaitement la pratique du châtrage, comme offrant divers avantages pour l'élevage des troupeaux. Ils étaient donc des éleveurs, des pasteurs déjà habiles. Nous savons d'ailleurs que les grecs d'Homère y avaient recours pour les moutons au moins. Et on lit dans Strabon : Un usage propre à tous les Scythes et Sarmates

est de couper leurs chevaux pour les rendre plus dociles....» (VII, c. IV, 8).

Malgré les indices que nous avons d'une ancienne culture du lin, j'ai admis que le lin était seulement connu, non cultivé par les protoaryens et cela encore après l'expansion à l'est des Indo-iraniens. L'usage des vêtements de toile, si ancien et si général en Egypte, a été en somme assez tardif et est resté partiel chez les peuples Aryens. Les Grecs d'Homère, les Bretons de César, se couvraient encore de peaux de bêtes.

Le grec νάκη, peau avec son poil, toison, (d'où κατωνάκη, vêtement d'esclave en peau de mouton), devient dans le gothique *snaga*, qui a le sens de « vêtement. » Le Grec βαίτη, habit de peau de chèvre, se retrouve dans le gothique *paida*, vieux haut allem. *pheit*, vieux slave *peda*, aussi avec le sens de vêtement. L'idée de vêture et celle de peaux d'animaux étaient liées ensemble, pour les protoaryens. Et ces peaux, dont ils avaient tous journellement besoin, c'était la chasse et surtout l'élève du bétail qui les leur fournissaient.

Les noms de la peau à part du cuir sont nombreux et les similitudes entre eux sont fréquentes. Ainsi le latin *corium*, « cuir », correspond au sanscrit *carman*, avestique *careman*. Le latin *pellis*, « fourrure », correspond au grec πέλλα, « vase à traire le lait », de peau à l'origine ; au haut allem, *fel*, lithuanien *plewe*, russe *pleva*. Le latin *cutis*, « peau du corps », se retrouve dans le vieux prusse *Keuto*, irlandais *ceinn*, vieux haut allem. *hut*. Le sanscrit *chavi* peau, correspond au nom du bouclier, en grec σκῦτος, en latin *scutum*, qui était fait de cuir, et au nom gothique des bandes de cuir dont on protégeait les pieds, primitif soulier, *skauda-raips*.

Les proto-aryens distinguaient fort bien toutes les parties du corps de l'homme et des gros animaux, même les parties internes, poumon, cœur, foi. Ainsi le sanscrit *yakrt*, génitif *yaknas*, avestique *yakar*, « foie », est le même mot que le lithuanien *jeknos* (plur), « foie », latin *jekur*, et correspond au vieux haut allem. *lebara*, arménien *leard*, vieux prusse *lagno*.

Il semble que certaines parties du corps qu'on distingue à peine sur le vivant, n'ont eu des noms et des noms si semblables chez les protoaryens, qu'en raison de ce qu'ils tuaient journellement, dépouillaient et débitaient pour leur nourriture, des bêtes de leurs troupeaux.

La viande, passée au feu, bouillie ou rôtie, formait la base de leur alimentation. Incidemment, nous avons eu à rappeler que dans le groupe indo-iranien, il n'y avait pas de nom pour le sel. Il n'y en a pas du moins dans le *Rig-Veda* et l'*Avesta*. Deux noms particuliers, l'un pour le sel de la mer, *lavana*, l'autre pour le sel minéral, *saindhâva*, se sont introduits par la suite. Il serait peut-être scabreux, nous l'avons vu, d'interpréter cette absence de nom comme une preuve que les protoaryens ne se servaient pas de sel. D'autant plus que nous avons en Europe un nom évidemment commun à tous les aryens. C'est le grec *ἅλς*, latin *sal*, gothique *salt*, allem. *salz*, irlandais *salann*, kimrœg *halan*, vieux slave *soli*, vieux prusse *sal*, lette *sals*, arménien *al*, polonais *sól*. Cette circonstance n'est certainement pas sans rapport avec cette autre circonstance que les Aryens d'Europe ne restèrent pas aussi longtemps, aussi exclusivement pasteurs que les Indo-iraniens. Le sel était certainement rare à l'origine, et il n'était certainement pas non plus

à la portée de tous les peuples. Homère l'appelle « divin », tellement il était recherché. Il considère aussi, comme très malheureux et sauvages, les peuples qui ne mêlent pas de sel à leurs aliments. Donc il existait de ces peuples dans le monde connu alors. Il en existe encore. Les peuplades de la Sibérie ignorent le sel. Les Finnois se distinguent par la même absence de nom pour le sel, que les Indo-iraniens. Péruviens et Mexicains l'ignoraient lors de la découverte de l'Amérique. Une coutume conservée chez les Slaves, montre combien le sel était autrefois précieux. On l'offrait à l'hôte qu'on voulait bien accueillir. C'était avec le pain, un symbole d'hospilité, comme c'en est un encore chez les Russes. On le répandait devant celui qu'on ne voulait pas recevoir. Et nous avons une survivance de cet usage dans la croyance que renverser la salière sur la table, autrefois injure grave, est un signe de malheur.

Les soldats romains, du temps de la République, recevaient comme ration, une sorte de pain ou de la farine et du sel. Quand on n'avait pas de sel à leur donner, une indemnité leur était allouée. C'est du nom de cette indemnité que provient notre mot de *salaire*.

Pour nous donc, il est fort possible que certains protoaryens aient ignoré l'usage du sel. Et cette circonstance est révélatrice de certaines conditions de leur existence. Des peuplades de steppes ou de montagnes éloignées de tout dépôt salin et se nourrissant de laitage et de viande, n'ont pas besoin de sel. Les Kirghizes du Pamir en particulier qui n'ont encore souvent pour tout vêtement qu'une peau de chèvre, se nourrissent de lait de yack, et de viande de mouton bouillie qu'ils assai-

sonnent avec de la poudre de la fiente de ces moutons, préalablement séchée.

Or, il est plus que vraisemblable, il est presque certain que du temps du beau *Yima*, les ancêtres des Perses et des Hindous, poussant devant eux leurs troupeaux de gros bétail et de petit bétail, ne se nourrissaient que de lait et de viande.

César nous dit fort bien (De Bel. gall. V, 14, VI, 22) que les anciens Bretons se nourrissaient de lait, de fromage, et de viande, comme d'ailleurs se nourrisssaient les Germains. Jusqu'aux premiers siècles de notre ère, c'est le lait qui était la base de la plupart des plats chez les Germains. Et en Italie même, du temps de Romulus, on n'offrait encore aux dieux, que des libations de lait. Le nom du lait sanscrit *dadhan*, se retrouve dans le vieux prusse *dadan*. Et le grec γάλα correspond au latin *lac*, irlandais *lacht*, cornique *lait*, kymrœg *llaeth*. D'autre part, nous avons pour « traire » le grec ἀμέλγω, latin *mulgeo*, vieux haut allem. *milchu*, lithuanien *melzu*, vieux slave *mluza*, d'où pour le lait : le gothique *miluks*, irlandais *melg*, vieux slave *mleko*.

Pour le beurre, le sanscrit *ghrta*, correspondant au lithuanien *grietine*, crême, et à l'irlandais *gert*, lait, est suffisamment démonstratif. Nous avons encore le sanscrit *ajya*, offrande de beurre, correspondant au latin *unguentum*, « onguent », le beurre ayant peut-être servi d'abord à lubréfier la peau ; le vieux prusse *anctan*, vieux haut allem. *ancho*, irlandais *imb*, beurre ; et encore le sanscrit *sarpis*, beurre fondu, correspondant au grec chypriote ἔλφος, beurre, ἔλπος - ἔλαιον huile, στέαρ graisse, anglo-saxon *sealf*. etc. Dans les Vedas, le beurre est présenté comme l'aliment le plus agréable aux dieux et aux hommes.

Nous avons un nom commun pour le petit lait : sanscrit, *sara*, grec ορρος. latin *serum*. Et pour le fromage, nous avons l'avestique *tuirinam*, grec τυρος, vieux slave *tvarogu* ; et en outre le latin *caseus*, qui se retrouve dans le vieux haut allem *chasi*, anglo-saxon *cyse*, irlandais *caise*, vieux slave *kyselu*. Pour fromage, nous sommes donc en présence de deux couches superposées de noms et sans doute aussi de produits.

L'élevage avec la traite du lait, occupait presque toute l'existence des protoaryens. Leurs troupeaux étaient leur seule richesse. Et la valeur de toutes choses s'estimait par tête de bétail. Nous en avons une preuve frappante dans ce fait établi par des documents juridiques et par la langue, que *pecunia*, mot latin, ayant le sens de notre mot *argent*, vient de *pecus*, troupeau, bétail. *Pecus*, correspond au gothique *faihu* qui entre dans la composition de tous les mots ayant le sens de « affaire d'argent » et de « richesse ». Le vieux slave *skotu* a d'ailleurs le double sens de *pecus* et de *pecunia*.

Nous le verrons tout à l'heure, c'est la vache surtout qui représentait la valeur d'échange. Le mariage se faisant par achat, c'est avec des têtes de bétail, et surtout des vaches, que chaque homme indemnisait son futur beau-père. En décrivant les mœurs des Ossèthes sous ce rapport, nous avons décrit par avance et avec une étonnante précision, les mœurs des protoaryens eux-mêmes.

Nous passerons rapidement en revue les principaux animaux qu'ils élevaient. Cela nous permettra de serrer encore de plus près les détails de leur existence, et d'acquérir des renseignements encore plus précis sur l'époque et les lieux où ils ont vécu.

chien. Nous pourrions mettre de côté le chien, tellement sa domestication est ancienne et universelle. Des peuplades sauvages, ne vivant que de chasse, l'ont possédé. Les auteurs des Kjókkenmóddings danois, vivant de chasse et de pêche, exclusivement, l'avaient et c'était leur seul animal domestique, comme c'est le seul animal domestique des Esquimaux, des Australiens, des Fuégiens. Sa présence chez les protoaryens ne constitue pas par elle-même une indication. Son nom, sauf de légères variations, embrasse, sous une uniformité relative, tous les Aryens et même des Finnois et des Turcs. Sanscrit *çvâ*, *çunas*, avestique *spa*, *suno*, arménien *sun*, lithuanien *szu*, vieux prusse *sunis*, vieux haut allem. *hund*, grec κυων, latin *canis*, irlandais *cu*, pamirien *skon*, arménien *skund*, vieux slave *kucika*, albanais *kuts*, ossèthe *khudz*, esthonien *kuts*, votiak *kuta*, hongrois *kutya*, persan *kucak*, turc *kucuk*. A part se trouve cependant le slave *pisu*, *pĭes*, qui par *spa*, peut toutefois être rattaché à *çva*, à *suno*, et au vieux prusse *sunis*.

Il est certain que les premiers chiens qu'ils eurent, étaient de souche européenne. Mais cela ne peut pas être établi par la linguistique.

cheval. Il en est tout autrement du cheval qui nous fournit une très sûre preuve de l'origine européenne des aryens. C'est une notion courante qu'aux âges quaternaires, le cheval indigène, de petite taille, était chassé couramment comme gibier. La station de Solutré est célèbre pour la masse considérable d'os de chevaux (représentant 100.000 individus) qui y étaient accumulés par les chasseurs qui se nourrissaient de leur chair.

Nous pouvons suivre très exactement la descendance de ce cheval jusqu'en pleine histoire.

C'est une notion également bien familière que dans toutes les stations préhistoriques on trouve en effet ce petit cheval indigène, et qu'il n'est accompagné d'un cheval plus grand que dans les stations ou tombeaux où des influences d'origine asiatique sont manifestes. Les Scythes n'avaient encore que ce petit cheval, du moins pour la plupart.

Le grand cheval ne se montre dans les Kourganes qu'isolément et avec des objets de provenance de l'Orient. Il est bien connu de tous les archéologues, que la différence entre les deux, bien sensible à l'œil, a été rigoureusement déterminée, par la comparaison des os, par celle des mors, etc. Hérodote a fort bien décrit ce petit cheval indigène dans l'Europe centrale (V, 9), à propos des Sigynnes, au delà de l'Ister ou Danube. « Leurs chevaux sont petits et camus ; leur poil est épais et long de cinq doigts ; ils n'ont pas assez de force pour porter les hommes, mais attelés à un char, ils vont très vite, et c'est la raison qui engage ces peuples à faire des chariots. »

En réalité l'usage du cheval monté, a été introduit très tardivement. Même en Grèce, la cavalerie n'est pas ancienne. Et encore au temps de César, les Bretons combattaient presque exclusivement sur des chariots. Le petit cheval en question aurait donc bien pu porter des hommes s'il avait été dressé pour cela. Les Scythes le montaient, nous venons de le voir. Sur un fourreau d'épée de Hallstadt, sont représentés des cavaliers. Leurs chevaux sont si petits, que leurs jambes toucheraient terre, si elles n'étaient repliées. Les chevaux des gravures rupestres de Scandinavie appartenant à l'âge du bronze, sont si bas sur jambes, que leur tête vient

tout juste à la taille des hommes placés à côté d'eux. Les Suèves montaient ces mêmes chevaux sans selle. César nous les décrit comme *petits* et *laid*s dans des termes qui rappellent ceux d'Hérodote. Et nous savons par Tacite que les chevaux de la Germanie étaient en général petits. Les Gaulois, d'après César, achetaient des chevaux étrangers « *un prix excessif* », pour améliorer les leurs. (V. ma note : La taille des chevaux chez les Germains et dans l'Europe préhistorique : *Bullet, soc. d'Anth.* 1906, p. 7. et mon mémoire : Le cheval domestique en Europe et les proto-aryens. *Association française pour l'avancement des sc.* Congrès d'Angers. 1903). Procope a signalé la petitesse des chevaux des Daces et de la Pannonie. Contrairement à ce qu'on observe sur un fourreau d'épée d'Hallstadt, sur la situle célèbre de Watsch, de la région adriatique et d'une époque du fer, les chevaux sont notablement plus grands que leurs cavaliers. Et sur une situle de Certosa, les cavaliers paraissent tout petits sur leurs chevaux. Or nous savons bien par des documents positifs, que ces chevaux et les hommes qui les montaient, étaient d'origine asiatique. Le cheval de la Mésopotamie, le cheval asiatique qu'on élevait en Médie (1) et en Arménie, pour l'armée Perse, était grand. Tout le monde l'a su et Hérodote le disait déjà. C'est à lui, que, d'après Sanson, seraient rapportables quelques crânes des lacustres de la Suisse, appartenant à l'âge du bronze. Mais tout le monde sait aussi, que précisément à l'âge du bronze, la Suisse a reçu un flot d'émigrants d'origine asiatique.

1 V. Polybe. X fr. vi. « La Médie est le plus puissant royaume de l'Asie, soit que l'on considère l'étendue du pays, soit qu'on le juge par le nombre et la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'est elle qui fournit toute l'Asie de ces sortes d'animaux.... »

Notre cheval quaternaire, animal de steppe, est resté abondant surtout dans l'Europe centrale, à l'époque néolithique et après. Or, voici ce que dit à son sujet, M. Kriz, qui a étudié longuement avec des documents réunis par lui, le passé préhistorique de la Moravie (*Beitrage zur kenntniss der Quaternärzeit in Mœhren.* Steinitz, 1903) : « Avec aucune autre espèce, on ne peut mieux et plus clairement suivre le *passage d'une époque à une autre*, qu'avec le cheval sauvage. Nous trouvons de ses restes en grande quantité dans les couches préglaciales de la période diluvienne. Mais nous en rencontrons encore plus dans les couches qui proviennent des formations glaciaires et post-glaciaires, là où l'homme quaternaire a établi ses stations. Le cheval sauvage a été *le pain quotidien de l'homme primitif.* Les restes du cheval sauvage ne manquent pas non plus dans les alluvions, dans les couches préhistoriques et protohistoriques. De ce cheval sauvage, dans les temps préhistoriques, certaines peuplades ont, en différents territoires, fait un cheval domestique. Ce cheval apprivoisé, ou à moitié domestiqué, vivait à côté du cheval sauvage contemporain. Et un chercheur consciencieux n'est pas encore en situation de déterminer, d'après les restes mis au jour, quel animal était sauvage, et quel domestique. La manière de vivre à tous les deux, était à peu près la même. A Predmost j'ai receuilli 140 fragments de cheval.... »

Tout cela est parfaitement exact, comme je l'avais montré déjà de mon côté et d'autant plus significatif sous la plume de M. Kriz que celui-ci s'est attardé à défendre l'hypothèse de l'origine asiatique des Aryens et de leurs animaux domestiques.

Sur le littoral méditerranéen et là où apparaît le grand cheval asiatique, on ne mangeait pas de chevaux. Le grand cheval en effet, était un animal complètement domestiqué, dressé même pour être monté et attelé. Il était précieux. Dans les stations lacustres de la Suisse, les restes de chevaux sont plutôt rares, puisque là, nous avons à faire à des populations d'origine asiatique. Le cheval était mangé surtout dans le centre où le petit cheval indigène est resté en partie sauvage jusqu'au moyen âge (il l'est resté en partie dans la steppe russe presque jusqu'à nos jours). On le traitait en gibier et on se contentait de le parquer pendant longtemps, sans l'astreindre à aucun service. Il ne fut dressé à être attelé qu'à la fin du néolithique et monté que bien plus tard, un peu avant l'âge du fer cependant.

Or, que dit M. d'Arbois de Jubainville lui-même de l'usage par les Aryens du cheval monté ? « Le cheval n'était pas monté. La langue européenne n'avait pas de mots pour exprimer l'idée de l'équitation. Aucun des héros d'Homère ne pratiquait encore, autrement que par exception, cet art resté inconnu aux dieux les plus anciens de la mythologie grecque, et, bien plus tard, l'usage homérique du combat en char persiste dans la plus ancienne épopée de l'Irlande. »

Or, nous savons bien que le cheval monté, la cavalerie était en usage dans l'Asie antérieure depuis une époque reculée (V. mon mémoire cité plus haut : *Le cheval domestique*, etc. p. 859).

Comment ne pas être frappé de cette correspondance si complète pour les dates comme pour les faits entre les mœurs des proto-aryens, en ce qui concerne l'usage des chevaux, et les conditions d'existence de ceux-ci en Europe ?

Nous venons de dire que le cheval indigène était traité en gibier et mangé comme tel jusqu'à des époques récentes ? Or quels étaient donc les peuples qui s'en nourrissaient ici ?

Des peuples aryens, presque exclusivement, en apparence, exclusivement en réalité. Nous le savons positivement. Les coutumes hippophagiques ont été reconnues chez les Indiens védiques, les Iraniens, les tribus grecques, les Prusses ou Borusses, les Romains, les Germains, les Illyriens. « Que ce cheval à large croupe, est-il dit dans l'un des hymmes védiques, vienne heureusement combler l'espérance des dieux. O victime, quand de ton ventre cuit au feu d'Agni, la broche vient à sortir, que rien ne touche à terre sur le gazon. — Si ceux qui voient le cheval cuit disent : « Il sent bon, coupez-en un morceau ; » accueillez la demande de quiconque voudra de cette chair. Cependant, on a apporté les vases destinés à recevoir les chairs ou les sauces qui les arrosent, les marmites, les chaudrons, les plats, les *instruments de cuisine*, et on les place autour du cheval. La hâche tranche les trente quatre côtes du rapide cheval... »

La religion des Aryas védiques n'a fait ainsi que consacrer la coutume hippophagique des proto-aryens de l'âge de pierre, de ceux des steppes en particulier. Les vieux Perses accomplissaient les mêmes sacrifices sur les hauteurs. Ils mangeaient aussi le cheval sans aucune cérémonie.

Parlant d'eux : « Le jour de leur naissance, dit Hérodote (I, 133), les gens riches se font servir un cheval, un chameau, un âne ou un bœuf entier rôti... »

Les Massagètes, qui sacrifiaient des chevaux au soleil,

d'après le même historien (I, 226), n'avaient ainsi d'autre but que de le manger comme les Scythes. Les Scythes se nourrissaient surtout de viande de cheval, de fromage, de lait de jument. C'est encore Hérodote qui nous le dit, et aussi Strabon (VII, c. IV, 6). Les Finnois Tchérémisses ont conservé sans doute d'eux le même usage de sacrifier des chevaux à leurs dieux pour les manger, jusqu'à nos jours. Les anciens Grecs eux-mêmes mangeaient du cheval, et nous voyons encore dans Homère, Achille immoler quatre superbes chevaux, sur le bûcher de Patrocle. Cette coutume, générale chez les Scythes, s'est conservée chez les Lithuaniens jusqu'aux temps modernes.

Le pape Zacharie (741-752) qui suivait attentivement l'œuvre de Boniface, apôtre de la Germanie, lui écrivait : Etiam et fibri et lepores et *equi silvatici* multo amplius vitandi : — « La loutre, le lièvre, et le cheval sauvage sont à éviter par dessus tout ».

C'est donc seulement le christianisme, qui a fait abandonner en Germanie l'usage de la viande de cheval, de même du reste qu'en Lithuanie, où le sacrifice de chevaux était évidemment une fête païenne comme il l'est encore chez les Tchérémisses.

Les mots et les communautés lexiques qui se rapportent au cheval dans les langues aryennes sont très nombreux, conformément à tout ce qui précède. Beaucoup sont récents. Ils se sont substitués à des mots plus anciens ou correspondent à des emplois nouveaux du cheval, emplois dont on peut ainsi quelquefois suivre l'introduction.

Le lithuanien *stodas*, vieux slave *stado* qui se retrouve dans le vieux haut allem, *stuota*, anglo-saxon *stod*,

vieux nordique *sto'd*, et a le sens de *troupe de chevaux*, désignait sans doute des troupes de chevaux sauvages.

Le grec πῶλος, poulain, se retrouve dans le gothique *fula*, l'irlandais (*p*) *lair*. Une semblable communauté lexique, embrassant des groupes aussi distants, est évidemment originaire et n'a cessé d'être complète qu'en raison de pertes ou de substitutions peu anciennes. Le sanscrit *açva* cheval, est identique au lithuanien *aszwa*, et se retrouve dans le vieux prusse *aswinan*, « lait de jument », l'irlandais *ech*, cheval, le gothique *aihwa*, l'avestique *aspa*, grec ἵππος, latin *equus*, etc. Ces deux derniers mots sont le centre et la source de tout un vocabulaire.

Nous avons encore la série slave *kon*, tchèque *komon*, en rapport avec l'utilisation d'une race particulière ; et le grec καβάλλης, latin *caballus*, vieux slave *kobyla*, lithuanien *kumé*, en rapport avec l'emploi du cheval comme « bête de somme », pour les labours et autres corvées moins relevées, etc.

Il n'y a pas lieu d'insister, tellement ces données sont claires et concordantes.

Passons aux quelques autres animaux qui ont été des premiers à être assujettis par l'homme et adaptés à ses besoins.

Suivant des auteurs, dont l'opinion est de poids, le *Le mo* mouton est l'animal domestique qui a joué le premier un grand rôle dans la vie des protoaryens. Sans être le premier domestique, il peut avoir acquis le premier une place considérable dans leur régime économique. Car, il fut le plus facile à conduire, et celui qu'on pouvait élever en troupeaux nombreux, avec le moins de soins et de risques.

Mais je n'oserais pas me prononcer sur ce point sans des preuves directes du genre de celles que nous avons pour le chien. Peut-on citer une station néolithique où se trouve des restes de mouton à l'exclusion de ceux d'autres animaux domestiques ? Des restes de mouton seuls ont été trouvés dans une ou deux sépultures néolithiques de la région du Dniestre et du Dniepre. Mais la chèvre en particulier est toujours associée au mouton, dont il est d'ailleurs parfois difficile de la distinguer. Dans les cités lacustres de la Suisse, c'est la chèvre qui est d'abord la plus abondamment représentée. Les anciens Égyptiens possédaient la chèvre domestique, même avant la période pharaonique, selon toute probabilité. Pour le mouton, son existence au temps des trois premières dynasties, est discutée. Les vêtements des anciens Égyptiens étaient de toile de lin. Ils ont eu longtemps contre la laine un certain préjugé. Au temps d'Hérodote, ils portaient bien des manteaux de laine, mais ils n'étaient ordinairement vêtus que de toile et n'ensevelissaient jamais leurs cadavres dans des étoffes, malgré la grande réputation des draps teints de Phénicie, dont les manteaux de pourpre sont devenus le symbole de la royauté. Ce n'est que vers l'époque romaine que des étoffes de laine se rencontrent parmi les bandelettes dont les momies sont enveloppées. Le mouton domestique est bien mentionné dans la Genèse comme animal élevé en grand de temps immémorial. Mais cette mention ne nous reporte pas au delà du IXe siècle avant notre ère.

De sorte que nous n'avons pas de preuves formelles que l'élevage du mouton est plus ancien dans l'Asie antérieure et l'Égypte qu'en Europe. Des moutons sau-

vages existaient en Europe, déjà à l'époque quaternaire. On en a trouvé des restes dans les Pyrénées, le Gard, en Moravie (grotte de *Certova dira*, près Stramberg ; *ovis argaloides* Nehring.) en Angleterre et jusque dans les glaces de la Sibérie. Le genre s'est certainement multiplié postérieurement, car il y a encore aujourd'hui des moutons sauvages un peu partout dans les montagnes, malgré la forte et ancienne action destructive de l'homme. En Europe même, subsiste le mouflon de Corse et de Sardaigne (*Ovis musimon*). Dans les montagnes de l'Afrique du nord, du Maroc à l'Egypte, on rencontre la belle espèce particulière à manchettes (*Ovis tragelaphus*). Dans l'Asie mineure, nous avons l'espèce de Chypre (*ov. ophion*), celle d'Anatolie (*o. anatolica*), celle de Transcaucasie et de Perse (o. *gmelini*), celle d'Afghanistan, etc. Le plateau centrale et la Sibérie possèdent des espèces particulièrement grandes, à commencer par le superbe *ovis polii* qui parfois dépasse le poids de 300 kilog.

Le mouton étant de partout, il est difficile de dire en quel endroit il a été domestiqué pour la première fois. On a donné surtout *l'ovis Gmelini* de l'Arménie, comme l'ancêtre de nos moutons domestiques. On ne saurait contredire cette opinion, mais non plus la démontrer irréfutablement. Toutes les espèces, étant données leurs mœurs, peuvent passer pour domesticables et elles frayent d'ailleurs volontiers avec les autres moutons domestiques. La souche de ceux-ci peut donc être diverse. Ce sont toutefois les petites races, plus dociles, qui ont fourni les éléments des premiers troupeaux.

La disparition de toute espèce sauvage dans le centre

de l'Europe est une suite naturelle de la civilisation, de l'intensité de la culture. Elle peut avoir été aussi en rapport avec l'absorption par la domestication de toutes les troupes sauvages. Les Gaulois élevaient beaucoup de moutons et de porcs. Il me paraît d'ailleurs admissible qu'un mouton au moins a été introduit en Europe d'Asie mineure où les espèces sont encore si nombreuses. Il y a dans certaines stations néolithiques deux espèces de mouton (grotte de Zachito. Salerne. Regalia 1903). Le plus ancien mouton des cités lacustres de la Suisse, dit *mouton des tourbières*, à cornes de chèvre, c'est-à-dire à cornes un peu enroulées sur les côtés, a été remplacé par une espèce à cornes recourbées, plus robuste.

Nous n'avons malheureusement dans la langue aucune trace quelconque de pareilles introductions successives. D'après les données linguistiques, le mouton est un animal domestique proto-aryen de tous les âges. Le sanscrit *avi*, « mouton, brebis », est identique au latin *ovis*, plus encore au lithuanien *awis*, vieux slave *ovica*. Et le grec οἶς, est identique à l'irlandais *oi*, vieux haut allem. *ou*. *Ovis* se retrouve encore dans le vieux h. allem. *ouwist* « bergerie », *ouwiti* « troupeau de moutons ». Le vieux haut allem. occidental *scaf*, d'où vient l'allemand actuel *schaf*, mouton, correspond peut-être au sanscrit *chaga*, *bouc*, et par extension *bélier*. Ce petit détail, serait peut-être un indice d'antériorité en faveur de la chèvre. Nous avons des noms communs non seulement pour l'animal « espèce », mais pour les mâles, les jeunes. Ainsi le sanscrit *mesha*, avestique *maesa*, agneau, correspond au grec ἀμνός, latin *agnus*, vieux slave *jagnę* « agneau ». Mais il y a parfois de curieuses transpositions

de sens, au passage d'une langue à une autre. Ainsi le grec εριφος, irlandais *heirpp*, latin *aries*, bélier, se retrouve dans le lithuanien *eras*, mais avec le sens d'agneau.

Les termes relatifs à l'exploitation du mouton offrent aussi des similitudes entre plusieurs langues. Ainsi le grec πεικω, tondre, se retrouve dans le lithuanien *peszti*. Mais πεικω, parent de πεκος, ποκος, toison, est évidemment identique au latin *pecus*, *pecoris*, « troupeau » sanscrit *paçu*, avestique *pasu*, bétail, vieux prusse *pecku*, gothique *faihu*, vieux nordique *foer*, kurde *pez*, osséthe *fus*, mouton.

De cette similitude entre les noms du mouton et ceux de troupeaux, il résulterait que les troupeaux étaient composés surtout de moutons. On peut aussi en conclure que la tonte des moutons n'est pas une pratique primitive, car on s'est servi pour la désigner de mots depuis longtemps usuels, qui n'ont pu prendre ce sens particulier qu'à la longue. Les protoaryens arrachaient-ils la laine sur le dos du mouton ? (slave *runo*, toison, *ruvati* arracher). Je ne le crois pas. Il était bien plus simple et meilleur de se servir des peaux de mouton avec leur laine. Les protoaryens ne surent pas tisser, si ce n'est bien tardivement, pas plus le lin, que la laine. Il est vrai qu'ils pouvaient échanger leurs laines à l'état brut, comme le font encore les éleveurs de moutons. Il s'en faisait dans l'antiquité un grand commerce dans la région du Pont. Des ciseaux pour la tonte du mouton ont été recueillis dans cette région et dans le centre. Mais ils sont de fer, se rattachant à l'industrie dite de la Tène, et n'ont rien à voir avec l'époque protoaryenne. L'histoire a retenu que les premiers tondeurs de moutons sont venus de Sicile en Italie, 300 ans avant J.-Ch.

chèvre. Les titres d'ancienneté qu'a le mouton, la chèvre les possède également, et elle en a même davantage. A divers égards, sa domestication apparaît comme plus ancienne du moins sur une partie du territoire proto-aryen. Et il semble aussi qu'elle fut plus généralement utilisée d'abord. Nous avons pour la *chèvre* une multiplicité de noms semblables et de noms dérivés. Et ces noms entrent dans la composition d'un nombre de mots considérable.

Dans une première série, nous compterons le sanscrit *aja*, lithuanien *ożys*, arménien *ayts*, grec αἴξ, vieux celte *agos*, chèvre. De ces noms sont provenus le sanscrit *ajina*,« cuir », vieux slave *azino*, *jazno*, « cuir dépouillé », avestique *izaena*, cuir, d'où il résulte que c'est la chèvre qui fournissait ordinairement le vêtement de peau, ce qui du reste n'a guère cessé d'exister jusqu'à nos jours dans maints pays. Nous avons une autre série, qui peut bien avoir eu le même point de départ, mais se rattache plutôt à des différences dialectales originaires, avec le latin *haedus*, bouc et chevreau, gothique *gaitz*, haut allem. *gaiz*, anglo-saxon *hœcin*, bas moyen allemand *hœkijn*, vieux slave *koza*, chèvre. Il y a en outre deux autres séries de noms, dont le sens varie d'ailleurs quelque peu d'une langue à l'autre, mais désignent généralement le bouc.

Première série : avestique *buza*, bouc, d'où le nouveau perse *buz*, *buj*, chèvre et bouc, parsi *bozineh*, kurde *bizin*, tsigane *buzmis*, chèvre, arménien *buc*, agneau, vieux haut allemand *boc*, anglo-saxon *bucca*, irlandais *bocc*, kymrœg *bwch*, bouc.

Deuxième série : Nouveau perse, *capis*, parsi *capes*, bouc, latin *caper*, celtique *kaperos*, kymrœg *caer*, vieux

nordique *hafr*, bouc. Le grec κάπρος, évidemment de même origine, et étendu ensuite à « mâle en général », a fini par signifier *verrat*.

Il est inutile d'étendre cette liste. Romains et Gaulois fabriquaient un savon et il résulte d'une indication de Pline que les Gaulois du moins, fabriquaient ce savon avec de la graisse de chèvre. Peut-être, cependant, se bornaient-ils à imprégner leur longue chevelure de graisse de chèvre mêlée de chaux, ou de poudre rouge. Nous n'avons pas d'indication précise à ce sujet. Il en est de même de l'usage de tondre les chèvres, de récolter leurs poils pour les faire entrer dans la composition des tissus de laine. Le tissu de poils de chèvre s'est répandu sous le nom de la Cilicie où il se fabriquait, d'où son nom latin de *cilicium*, français *cilice*. La Cilicie était célèbre pour ses chèvres.

Ce que nous avons dit des moutons sauvages peut être redit des chèvres sauvages ou bouquetins, et encore avec plus de raison. Car nous avons encore des bouquetins dans les Alpes (*Capra ibex*) et dans les Pyrénées (*C. pyrenaica*). Les chèvres quaternaires diffèrent peu ou point des espèces actuelles. Et parmi elles se trouve l'égagre (*Capra œgagrus*) qui habite encore la Morée, l'Archipel, la Crète, l'Asie mineure, y compris la Transcaucasie. On a trouvé des restes de l'égagre dans les grottes quaternaires magdaleniennes du midi de la France. Et notre chèvre domestique (*c hircus*) qui se croise d'ailleurs très facilement avec les bouquetins, ne diffère que par la taille de lui. C'est donc avec toute raison que l'égagre est donné comme la souche de nos premières et de nos plus anciennes chèvres domestiques. Mais comme son habitat s'étend surtout dans la zone chaude en Europe et en Asie,

il est difficile de soutenir que les protoaryens qui vivaient d'abord assez éloignés de ces régions, ont été les premiers à domestiquer cet animal.

Il n'y a pas d'inconvénient à supposer qu'il a pénétré chez eux, étant déjà domestiqué depuis longtemps, notamment dans le sud-est de l'Europe. Cependant la chèvre domestique ferait déjà partie de la faune des cavernes néolithiques des environs de Cracovie où dominent encore les animaux tués à la chasse, cela avec le bœuf, le mouton et le porc. (Soc. d'Antrop. *Bullet.* 1885, p. 482) Les Finnois n'ont connu la chèvre que par les Aryens à qui ils en ont emprunté le nom. De même du mouton d'ailleurs.

L'histoire rapporte que l'empereur Aurélien (270-275), dans une expédition contre les Francs, Goths, et Sarmates, captura et ramena quinze mille chèvres, contre 10.000 moutons, 1.000 chevaux, et 2.000 vaches. L'élevage de la chèvre était donc répandu, même dans les régions du nord. Mais elle n'aime pas le froid. Le mouton, fait au contraire pour vivre dans les régions les plus froides, a donc fort bien pu l'emporter sur elle et pour l'ancienneté de la domestication et pour l'importance dans les troupeaux, au moins dans le nord-est du territoire protoaryen. Quelle qu'ait d'ailleurs été l'importance économique et sociale de la chèvre, quelle qu'ait pu être aussi celle du mouton, elles n'approchent, ni l'une ni l'autre de celle de la vache, pas même de celle du cheval, chez les protoaryens.

e bœuf. J'ai dit de l'orge qu'elle était la céréale protoaryenne, la plante essentiellement aryenne ou de culture aryenne. La vache est de même essentiellement l'animal domestique aryen. Tous les peuples aryens, au moment où ils

naissaient à l'histoire, avaient fortement imprégné dans leurs idées et dans leurs mœurs, ce rôle éminent qu'avait joué la vache chez leurs ancêtres et qu'elle a généralement continué à jouer chez eux jusqu'à maintenant. « Il est, dit l'*Avesta*, trois êtres essentiellement purs : la vache, le cheval, et Homa. » On sait de quel culte la vache est l'objet de la part des Hindous, encore aujourd'hui.

Nous avons pour elle plusieurs séries de noms semblables ou parents. Le sanscrit *gó*, « bœuf en général et vache », avestique *gao*, vieux slave *gowedo*, correspond au grec βοῦς, latin *bos*, irlandais *bo*, vieux haut allem. *chuo*. Le sanscrit *vaça*, latin *vacca*, « femelle du bœuf », correspond au vieux haut allem. *far*, anglo-saxon *fearr*, au moyen haut allem. *verse* « jeune vache » et aussi au vieux nordique *farre* signifiant *taureau*.

Cette dernière inversion de sens n'a pas de cause que nous puissions définir.

Le sanscrit *ukshán*, taureau, avestique *uxsan*, gothique *auhsa*, se retrouve aussi dans le vieux haut allem. *ohso*, kymrœg *ych*, kornique *ohan*. Le grec πόρρις ou πόρτις, veau et jeune vache, est parent du haut allem. *far*, moyen haut allem. *verse* jeune vache, et l'albanais *ka*, se retrouve dans le lithuanien *karwe*, vieux prusse *curvis*, vieux slave *krava*. Nous avons encore le vieux prusse *klente* « vache », et le vieux haut allemand *hrind*, bœuf en général et vache ; d'où l'allemand actuel *rind*. Nous avons enfin le grec ἰταλός, vieux mot pour « veau » et le latin *vitulus*, veau, sanscrit *vatsa*.

Cette richesse de noms peut avoir quelque rapport avec des diversités dialectales originaires. Elle est surtout l'expression de la multiplicité des services, des

emplois de la vache. Le grec βους est le centre, le radical, d'une masse considérable de mots qui se rapportent aux bœufs, à leur élevage, à leur emploi, et ont en outre des sens dérivés. Ainsi βουτυπος signifie « qui frappe les bœufs » et βουτυρον signifie « beurre ». βουκος ou βουκαιος signifie « *bouvier* », et par extension « laboureur » ; par application analogique βουκορυζος a le sens de « stupide ». βουκολεω signifie « être bouvier », puis « faire paître », puis « nourrir en général » ; et βουκολιαζω, « faire entendre des chants rustiques ». βουκολιασμος a le sens de « chant ou air pastoral » ; d'où le nom de *bucoliques* pour les poésies pastorales. βουφορβος signifie « celui qui nourrit les bœufs », puis « pâtre » ; et βουφορβια exprime l'action de nourrir et de faire paître le bétail, en général.

Nous pourrions citer d'autres exemples du même genre. L'élevage de la vache était donc le centre et la base du régime agricole. Il était en même temps le pivot de toute l'existence sociale, comme l'enseigne encore l'emploi en sanscrit de certaines expressions comme : *gavishti* signifiant à la fois, « désirer des vaches » et « combat » ; *gavyan grama*, « troupe demandant des bœufs », et « armée ». Les razzias de vaches étaient pour les proto-aryens le but ordinaire des combats.

La vache fournissait avec son lait la boisson et l'aliment de chaque jour, le fromage et le beurre. Elle était aussi l'animal de trait qu'on attelait au charriot et à la charrue. Et après tant de services, sa viande n'était guère moins bonne à manger. Tout en elle était utile. De sa peau en particulier, on faisait des courroies, des outres, des boucliers, des bonnets, des cordes d'arc.

Elle était la mesure commune, l'étalon de toutes les

valeurs. Sur elle était établie la base de tous les échanges. Elle était même longtemps l'unique monnaie. « *Avoir beaucoup de bœufs* », était un terme équivalent de « être riche ». On disait encore dans la Grèce si policée : « *Il a un bœuf sur la langue* », pour, « Il a reçu de l'argent pour ne pas parler ». Tout était évalué en têtes de bœufs ou de vaches. Et c'est en vaches que se payait le prix de la fiancée. Je l'ai rappelé en décrivant les mœurs archaïques des Ossèthes, survivance des mœurs proto aryennes. Nous avons de ces mœurs, des preuves de nature historique et archéologique. Aristote le dit des anciens Grecs. Hérodote le dit des anciens Thraces (V. 6. Ils achètent leurs femmes fort cher de leurs parents).

D'après un auteur Lithuanien du XVII[e] siècle, les Lithuaniens payaient aux parents de leurs femmes un prix d'achat appelé *krieno* par les Samogitiens. Ce *krieno*, correspond au sanscrit *krinami*, au lette *kréens*, au vieux slave *veno* qu'emploie la chronique de Nestor à l'occasion de mariages de princes, au burgonde *wittemo*, anglo-saxon *weotuma*, vieux haut allem. *widamo*, qui a pris le sens de dot.

Le mariage par achat a persisté jusqu'à nos jours chez les Slaves du sud. Tacite parlant des Germains dit (18) : Ce n'est pas l'épouse qui offre une dot au mari, mais le mari à l'épouse : ce sont des bœufs, un cheval harnaché, une lance, une épée, un bouclier. Cette épée, ce cheval et ces bœufs, n'étaient pas destinés à servir à la femme, comme semblerait l'indiquer le texte de Tacite, mais à ses parents. Les termes juridiques du mariage, se rattachent à l'idée d'achat. La fiancée était la « jeune fille achetée ». D'après un passage des Védas, le fiancé devait compter au père cent vaches. Chez les Ossèthes,

les obligations sont moindres, le pays n'étant pas riche.

Nous n'avons pas à réunir ici toutes les preuves de l'existence de telles mœurs. Il est acquis historiquement que tout les Aryens pratiquaient le mariage par achat. Et ce n'est pas en somme pour démontrer cette ancienne coutume d'ailleurs très générale que j'ai cité le cas des Ossèthes, mais pour faire ressortir les titres de ceux-ci à représenter la primitive société aryenne.

Nous nous tenons d'ailleurs pour le moment aux données linguistiques. Or, par exemple le seul mot grec ἀλφεσίβοια est pour nous aussi instructif que tous les faits ci-dessus. A lui seul, il est en effet un argument absolument péremptoire. ἀλφεσίβοια veut dire mot à mot, « qui trouve beaucoup de bœufs ». Or, il s'appliquait aux jeunes filles belles et désirables. Dans la Grèce primitive, il fallait posséder beaucoup de bœufs pour obtenir en échange, la main d'une belle jeune fille.

Rien de plus significatif ne peut-être cité, au point de vue de l'importance économique et sociale de la vache dans la société proto aryenne.

Maintenant, d'où est venue aux proto aryens la vache domestique ?

Sur cette question, nous ne rencontrons plus les incertitudes qu'il nous a fallu avouer au sujet du mouton ; ni les restrictions qu'on aurait pu faire à propos de la chèvre.

Comme les chevaux, les bœufs sauvages existaient en grand nombre en Europe à l'époque quaternaire. Ils ont de tous temps été recherchés pour leur viande par nos lointains ancêtres, de même que les chevaux encore. Et ils sont entrés pour une très grande part dans leur alimentation. Ils appartiennent à deux espèces

principales : l'*urus* ou *bos primigenius*, vrai bœuf, et l'aurochs ou bison. Et telle était la vigueur de ces espèces que la première dont on a trouvé des restes en quantité, avec ceux du mammouth, jusque dans les alluvions anciennes du Volga, a survécu en Gaule jusqu'après César, dans les Vosges, jusqu'au VIe siècle, en Germanie jusqu'après le moyen-âge ; et que la seconde que des auteurs anciens ont signalée en Germanie, en Pannomie et en Thrace, survit encore dans une forêt de la Lithuanie. A côté d'elles, une troisième espèce, le *bos longifrons* ou *brachyceros*, a vécu aux mêmes époques. Par suite de sa faible taille et de la difficulté de la reconnaître, elle semble n'avoir eu qu'une importance moindre. Mais à l'époque néolithique, elle a été la plus recherchée par l'homme, parce qu'elle était plus maniable. Or, d'où descendent les races domestiques des peuples aryens, et même nos races actuelles ? De cette race néolithique et de *l'urus*. Il n'y a pour ainsi dire pas de stations néolithiques qui ne renferment des restes de ces races à l'état domestique, communément en proportion supérieure. Dans la station de Würmsee en Bavière, il y avait des restes de 133 bœufs, tandis que les autres restes ne représentaient que 30 porcs, 24 moutons et 9 chèvres. Ne saurions-nous rien encore de la patrie des protoaryens que dans ces faits nous devrions reconnaître une certaine nécessité de la placer dans l'Europe mitoyenne.

Il y a dans la langue, trace du passage, par les soins de ceux-ci de l'état sauvage à l'état domestique, des bœufs de l'Europe. Le grec ταῦρος, latin *taurus*, vieux nordique *björr*, vieux gaëlique *tarvos*, vieux haut allem. *stior*, et *teura*, vieux prusse *tauris*, vieux slave *turu*, s'appliquait au bœuf sauvage d'abord, puisque le vieux

prusse *tauris*, vieux slave *turu*, polonais *tur*, ont toujours désigné et désignent encore le bison sauvage de la Lithuanie, que les Grecs ont peut-être connu. (Sur une coupe du tombeau de Vaphio, à Amyclée, est représentée une chasse, au moyen de fort filets, d'un bœuf à grandes cornes, rappelant le bison).

Les communautés lexiques ci-dessus, remontent assurément à l'époque protoaryenne. Autour du grec ταῦρος sont des mots tombés de bonne heure en désuétude, comme le vieux dorien ταῦς « fort », ταῦρα, « vache stérile », et à lui se rattache une idée ancienne de chasse. Les fêtes en l'honneur de Diane se nommaient ταυροπόλια. Diane elle-même était surnommée ταυρώ. Des similitudes liant aussi étroitement un nom vieux prusse a des noms grecs et latins et à un nom vieux gaëlique, ne pourraient vraiment pas être expliquées, si elles n'étaient pas d'origine protoaryenne.

Des mots introduits après coup dans le latin nous désignent l'Europe comme le point de départ des noms du bœuf. Tel est *urus*, que César a rapporté de la Gaule où il avait vu le bœuf sauvage. On le retrouve dans le vieux haut allem. *ur*, l'anglo-saxon *ur*, le vieux nordique *urr* et même le sanscrit *usra* « taureau rougeâtre ». *Vison*, *bison*, apparaît dans le latin avec Sénèque. Il correspond au vieux haut allem. *wisunt*, anglo-saxon *weosend*, vieux nordique *visundr*, vieux prusse *wis-sambris*, lithuanien *stumbras*, *zombru*, polonais *zubr*.

Les protoaryens ont domestiqué le bœuf en Europe même. Ils connaissaient l'origine européenne et sauvage de leurs races domestiques Et l'élevage du bœuf était à la base de leur vie économique, et l'objet principal de leurs soins, alors qu'ils continuaient à chasser les bœufs

sauvages. Il en fût d'ailleurs ainsi après eux dans l'Europe centrale jusqu'au moyen âge.

L'histoire de la domestication du porc a moins d'importance. Elle nous fournit cependant un détail précieux précisément toujours sur l'origine des Aryens éleveurs de porcs, et sur les conditions dans lesquelles s'est opérée la disjonction de ceux d'Asie d'avec ceux de l'Europe. Les Égyptiens considéraient le porc comme impur. Ils ne l'ont pas représenté sur leurs monuments. Et une seule classe, méprisée d'entre eux, se livrait à son élevage. Tous les sémites ont professé ce même mépris du porc. Nous trouverions sans doute quelque trace de ce mépris chez les Aryens si leurs ancêtres avaient vécu au contact des civilisations de la Mésopotamie. Or, il n'en est rien. A la naissance de l'histoire, les Aryens apparaissent comme de grands éleveurs de porcs. Strabon signale en particulier les Gaulois pour le grand nombre, la taille et la vigueur de leurs porcs. Les dialectes germaniques et celtiques sont très riches en mots les concernant. Cependant les Indo-Iraniens n'ont pas participé à la domestication de cet animal, d'où s'ensuit que leurs ancêtres étaient déjà éloignés de l'Europe centrale lorsque cette domestication a eu lieu. Nous avons, du reste, la preuve, dans leur communauté lexique, que le porc domestique a bien été tiré par les Aryens eux-mêmes de l'espèce sauvage. Puisque c'est un nom appliqué d'abord par tous les protoaryens à l'espèce sauvage qui a continué à être employé en Europe pour désigner le porc domestique. Une seconde série de noms reste d'ailleurs limitée à l'Europe. C'est celle dans laquelle entrent le latin *porcus*, le grec *χοῖρος*, le lithuanien *parszas*, v. h. allem. *farah*. Cette série

Le por

s'appliquait sans doute exclusivement au cochon, à l'animal engraissé à l'étable, et peut-être à une race plus petite et plus complètement domestiqué que le sanglier.

Toutes les circonstances de la domestication aryenne concordent admirablement avec ce que nous savons s'être passé en Europe à l'âge de pierre.

Dans les plus anciennes stations néolithiques, on ne trouve souvent que des restes de sanglier. C'était un animal de chasse et il n'a jamais, comme tel, cessé de fournir un appoint à l'alimentation. Il survit d'ailleurs encore un peu partout, jusqu'au 55e degré nord, limite des forêts de chênes, et est chassé comme autrefois. Et ce n'est peut-être que dans les lacustres de la Suisse qui marquent l'apogée et la fin de la civilisation néolithique, comme la palafitte de Concise, qu'il était sûrement réduit à l'état domestique. Mais dans les plus anciennes stations de la Suisse, il y a en abondance un autre porc domestique, contrebalançant à Mooseedorf le bœuf, le mouton et la chèvre. C'est le *porc des marais* de Rütimeyer, le plus répandu dans les terramares de l'Italie, appartenant à l'âge du bronze. Il est plus petit que le porc dérivé du sanglier, et plus méridional. Il a les plus grandes affinités avec le sanglier représenté encore en Sardaigne, *sus scrofa meridionalis*. Les deux races se retrouvent bien ensemble jusque dans le sud de l'Italie, dans la grotte de Zachito, par exemple, mais de la fin du néolithique. Toutefois la petite race appartenant au Midi, il est possible que les protoaryens ne soient pas les auteurs de sa domestication. Nous voyons le porc mentionné dans la station de Veyrier (Haute-Savoie), en Moravie, dans les cavernes de Cracovie,

à l'époque néolithique. Il est possible néanmoins que les protoaryens n'aient domestiqué le sanglier que tardivement, alors que le *porc des marais* était déjà répandu dans le midi. Ainsi s'expliquerait que les Indo-iraniens se soient répandus vers l'Asie, avant que l'élevage du porc fut généralement pratiqué sur tout le territoire protoaryen. Les porcs des Gaulois avaient des mœurs encore très voisines de celles des sangliers : « Les Gaulois, nous dit Strabon (IV, c. IV, 3), se nourrissent de lait, de viandes de diverses sortes, mais surtout de viande de porc, fraîche ou salée. Les porcs ici ne sont jamais rentrés. Ils acquièrent une taille, une vigueur et une vitesse si grande, qu'il y a du danger à s'en approcher quand on n'en est pas connu et qu'un loup lui-même courrait de grands risques à le faire. »

D'autre part le porc n'était pas un animal à qui on pouvait aisément faire franchir des steppes, qu'on pouvait aisément élever en menant la vie pastorale. Il trouve sa subsistance dans les forêts ou à la lisière, et il ne se laisse pas conduire isolément ou en troupes. Aussi Hérodote dit des Scythes (IV, 63) : « Ils n'immolent jamais de pourceaux et ne veulent pas même en nourrir dans leur pays. » Cette conduite des Scythes suffirait à expliquer que leurs ancêtres indo-iraniens n'aient connu que le sanglier sauvage.

La plupart des protoaryens se contentaient d'élever des moutons, des chèvres, des bœufs et des chevaux, ou parfois seulement des bœufs et des chevaux. Car, avec le lait, le beurre, le fromage, quelques grains grillés ou écrasés et préparés en bouillies ou en galettes, des fruits sauvages, glands, faînes, du gibier, avec la chair de chevaux et de bœufs, ces animaux leur fournissant en outre de quoi

se vêtir, de quoi faire des outils, ils étaient largement pourvus du nécessaire. Le porc pour l'élevage duquel la stabulation est utile, sinon indispensable, et qui ne se laisse pas conduire en troupes, ne me paraît pas avoir été répandu de bonne heure partout. Je crois en outre que la chèvre, élevée avec le mouton habituellement et dont il n'est pas toujours facile, ni même possible, de distinguer les restes de ceux du mouton, a été forcément négligée dans les régions froides de plaines.

III. — *Les boissons.* Les protoaryens buvaient sans doute du lait aigre, boisson rafraîchissante, très goûtée encore par de nombreuses populations. Peut-être connaissaient-ils aussi le lait fermenté, en usage dès une antiquité reculée chez les nomades éleveurs de chevaux.

L'hydromel. Ils ont connu sûrement, en tout cas au moins une boisson fermentée, l'hydromel, auquel est resté attaché, chez les Aryens dispersés, comme un souvenir de délices, imprimé dans la langue, les mœurs, la mythologie. Nous avons en effet des noms dont les similitudes s'étendent à tous les groupes aryens, qui désignent tantôt le miel, tantôt l'hydromel et qui ont été appliqués ensuite à toute boisson enivrante et même au vin. Ainsi le sanscrit *madhu*, douceur et miel, et aussi le *Soma* fameux, la liqueur sacrée du culte védique, qui fut probablement de l'hydromel, au moins à l'origine, est identique à l'avestique *madu*, « miel », et se retrouve dans le nouveau perse *mada*, boisson enivrante, et *mei*, vin. Il correspond au grec μεθυ, évidemment de même origine et qui signifie « vin doux ou mêlé de miel », et à μεθη, ivresse, d'où est sortie toute une famille de mots relatifs au vin et à l'ivresse : μεθυσος, « pris de vin », μεθυδοτης « qui donne le vin », épithète

appliqué à Bacchus lui-même. Chez les Aryens où le vin est resté à peu près inconnu, l'usage exclusif de l'hydromel se conservant, ces mêmes noms ont conservé exclusivement le sens de miel et d'hydromel. Ainsi le vieux slave *medu*, vieux prusse *meddo*, lithuanien *medus* signifient « miel » seulement ; le vieux haut allemand *mëto, mitu*, vieux nordique *mjćdr*, irlandais *mid*, lithuanien *midus* signifient « hydromel » seulement.

Il y a en grec un nom pour le miel exclusivement : c'est μέλι qui est le centre d'une famille de mots de sens propre et de sens figuré, comme μελιηδής « doux comme miel », μελίθροος. « qui a la voix douce comme le miel ». Il a servi aussi à former des mots s'appliquant au vin comme μελίζωρος, composé de vin pur et de miel ; μελιτίτης, « vin emmiellé ». (μελίτειον, hydromel). Le correspondant latin du grec μέλι. *mel* a donné naissance à des mots du même genre : *mellina*, hydromel, *mellinia* douceur, *melitites*, vin miellé. Mais sa prolifération a été bien moins abondante et moins variée. Le même nom latin et grec du miel se retrouve dans l'irlandais *mil*, gothique *milip*, albanais *mjal*. Nous avons pour la cire également des noms communs : grec κηρός. latin *cera*, lithuanien *koris*, vieux haut allem. *uahs* vieux slave *vosku*.

Si les protoaryens ont tous connu le miel et l'ont tant aimé, ils ne se sont guère occupé de l'abeille. Ils connaissaient les mouches sans bien distinguer les espèces, ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'on donne encore à l'abeille le nom de mouche à miel. C'est ainsi que le nom grec de l'abeille μέλισσα vient du nom du *miel* et que le nom de l'abeille dans une langue s'applique, dans d'autres langues, à des insectes différents. Au

sanscrit *bambara*, abeille, par exemple, correspond le grec πεμφρηδὼν, sorte de guêpe ; au grec τενθρηνη, guêpe ou bourdon, correspond le vieux haut allemand *trëno*, anglo-saxon *dran*, bourdon; au grec κηφην « faux bourdon », correspond le vieux slave *capu*, abeille.

Les noms de l'abeille, en latin, *apis*, en vieux haut allem. *bini*, d'où est venu l'allemand actuel *biene*, en vieux prusse *bitte*, en lithuanien *bitis*, en irlandais *bech*, ont cependant une parenté originaire évidente.

Les protoaryens étaient donc bien familiarisés avec l'abeille. Seulement ils ne l'élevaient pas. Il n'y a pas de nom protoaryen pour ruche : on a voulu retrouver le latin *alveus* dans le lithuanien *awilys ulej*. Mais *alveus* a le sens de creux quelconque. Et le sens de ruche n'est qu'un cas particulier de ses nombreux sens. On a rapproché aussi le vieux haut allemand *biutta* qui signifie « huche, auge, ruche », du latin *cupa*, cuve, tonneau. Les seules similitudes sérieuses que nous ayons pour *ruche*, sont le vieux prusse *drawine* « ruche sauvage », lithuanien, *drawis* « ruche d'abeilles de forêt », slave *drzewo*, « arbre », gothique *treu*, « arbre ». Elles n'embrassent que des groupes ayant vécu côte à côte en des temps historiques. Elles prouvent que les Lettes et Prusses ont tiré les noms de la ruche de celui de l'arbre. Les Lithuaniens encore aujourd'hui récoltent leur miel, de même que les Finnois, dans les troncs d'arbre de leurs forêts. Les protoaryens ne faisaient pas autrement. Ils ne logeaient pas les abeilles, et tout creux quelconque d'arbre ou de roche pouvait être une ruche, un réservoir à miel.

Ils habitaient donc nécessairement des régions où l'abeille était naturellement commune. La patrie de

l'abeille est trop étendue pour qu'on puisse dire que la leur se confondait avec elle. Mais nécessairement tout le territoire protoaryen était compris dans une région de plaines et de forêts où l'abeille se plaisait, où elle était très commune.

Or l'abeille n'est pas indigène dans le Turkestan, dans les plaines de l'Yaxartes et de l'Oxus, où l'on a voulu placer la patrie protoaryenne. Et cela est bien compréhensible, puisqu'il lui faut l'abri des forêts et une végétation florale abondante et variée. Elle n'a été introduite en Sibérie même que récemment, en 1775, d'après Koppen qui a étudié cette question (Ausland 1890. Contribution de géographie animale pour la détermination de la patrie aryenne). Strabon (L. XII. c. VII, 2) a signalé son abondance dans l'Hyrcanie (Gourgan, S. E. de la Caspienne), proche la riche patrie indo-iranienne : « Un seul pied de vigne y donne un métrite de vin ; un seul figuier 60 médimnes de figues ; le grain tombé des épis suffit à y faire lever une moisson nouvelle ; *les arbres y servent de ruches aux abeilles* et laissent le miel dégoutter de leurs feuilles, ce qui du reste s'observe aussi en Médie dans le canton de Matiané et en Arménie dans ceux de Sacasène et d'Araxène. » Hérodote rapporte que, d'après les Thraces, au-delà du Danube (l'Ister), le pays était si rempli d'abeilles qu'elles empêchaient de pénétrer plus avant. Toute la région des Carpathes qui s'étend des Carpathes à l'Oural où le territoire entre Orenbourg et Perme est « la terre à miel » des Bachkirs, toute cette région est restée très fertile en miel. Les arbres y servent aussi de ruches aux abeilles. Mais elle comprend des steppes. C'est dans cette région seulement, au nord des Carpathes

en particulier, que l'hydromel est resté jusqu'à nos jours une boisson usuelle. Les Grecs appréciaient fort l'hydromel, nous venons de le dire, mais ils y mêlaient du vin et ils lui ont bientôt préféré le vin. De même les Romains. Dans le Nord, il n'y avait rien au-dessus de l'hydromel. Dans la mythologie scandinave c'est la liqueur promise aux héros admis aux jouissances du Walhalla. Au sujet des habitants du nord, Strabon (L. IV, c. V, 5) écrit qu'ils doivent « se nourrir de miel et de légumes, de fruits et de racines sauvages et que ceux qui ont du blé et du miel en tirent leur boisson habituelle. » Pline (Hist. nat. XI, 33) raconte qu'on trouvait en Germanie d'énormes gâteaux de miel. Les Francs préféraient encore l'hydromel à toute autre boisson, et ils ont contribué à en répandre l'usage dans tout leur empire. On en buvait même dans les couvents les jours de liesse, jusqu'en plein moyen âge. La bière, l'alcool l'ont détrôné, même dans le nord. Mais dans la région des Carpathes et jusqu'en Lithuanie, dans une grande partie de la Russie, la tradition a maintenu sa vogue, tellement celle-ci est ancienne et vivace, jusqu'à maintenant.

La patrie protoaryenne a donc forcément compris ces régions. Elle s'est étendue jusqu'à proximité de la patrie desFinnois où se retrouvent des noms du miel comparables.

La bière. — Dans la citation que je viens de faire de Strabon, il est dit que les gens du nord font leur boisson habituelle, non seulement avec le miel, mais avec le blé lorsqu'ils en ont. Il s'agit de la bière dont Tacite à son tour dit en parlant des Germains : « Leur boisson est une liqueur faite avec du froment ou de l'orge, mais qui ne laisse pas d'enivrer. »

La bière a concurrencé de bonne heure l'hydromel. Et il n'y a à cela rien de surprenant L'orge avec laquelle on la fabrique est la céréale protoaryenne ; elle a été cultivée par tous les protoaryens. On la faisait griller au feu, on la faisait bouillir également. L'eau de cuisson de l'orge est, on le sait, une tisane excellente employée encore partout dans mon enfance et qu'on aurait bien tort de mettre de côté. Elle devait être un breuvage apprécié. Les peuples de l'extrême orient, presque tous ceux qui se nourrissent de riz, se contentent bien, comme boisson, de l'eau de cuisson du riz. Les protoaryens ont donc été mis sur la voie de la fabrication de la bière, par l'usage même qu'ils faisaient journellement de l'orge.

Nous n'en avons pas dans la langue de preuves bien catégoriques. Parce que la boisson primitivement fabriquée avec l'orge, était faite pour être bu sur le moment, comme l'eau de cuisson du riz, ou la bière de riz. Elle était du même genre que celle que fait encore le moujik russe en faisant fermenter un peu de farine dans de l'eau avec de la menthe (Ségur. Mémoires, p. 330). Elle ne se conservait pas. Elle n'eut pas de noms spéciaux. Et les peuples aryens qui connurent le vin, l'oublièrent bientôt.

Ce n'est donc guère que dans les groupes du nord que nous trouvons des noms qui s'y rapportent. Nous avons cependant le grec βρυτον, « bière de la Thrace », qui correspond au vieux haut allem. *briuwan*, vieux nordique *brugga*, anglo-saxon *breowan*, brasser. Les noms germaniques de la bière, vieux haut allem. *bior*, anglo-saxon *beor*, vieux nordique *bjorr*, se retrouvent aussi dans le vieux slave *pivo*, conservé dans le slave

actuel, et le vieux prusse *piwis* dont l'existence seule est un indice d'ancienneté de l'usage.

Les Illyriens et Pannoniens fabriquaient une bière que les Romains appelaient *Sabaja, Sabajum.* Les Phrygiens et Arméniens en fabriquaient une également.

Les Ossèthes, chez qui tant de survivances protoaryennes ont été observées, ont toujours un chaudron particulier pour le brassage de la bière ; c'est un des objets essentiels dans leur maigre mobilier. Et la fabrication de cette boisson, accomplie suivant d'antiques traditions, revêt un caractère cérémonial. Chose d'autant plus remarquable, qu'ayant été des siècles sous la domination géorgienne, ils sont à proximité de pays grands producteurs de vin. Ce même amour traditionnel de la bière se retrouve chez des Finnois.

Les Tchérémisses presque au cœur de la Russie centrale où ils sont venus de l'ouest, célèbrent ainsi la Pâques : Après avoir pris un bain, ils revêtent leurs meilleurs habits. Ils se réunissent autour du poêle, prennent tour à tour un petit bol en bois, le remplissent de bière et le *vident sur le feu.* Chacun, en priant, jette de même au feu trois petits morceaux de flan. Après cette cérémonie, les hommes d'abord, les femmes ensuite mangent et boivent (*Bullet. soc. d'Anthrop.* 1897, p. 335).

On serait tenté de voir dans cette coutume tchérémisse, une forme du culte du *Soma,* liqueur sacrée que les indiens védiques versaient sur le feu.

IV. — Nous savons maintenant en somme fort bien quelles plantes étaient cultivées par les protoaryens, quels animaux ils élevaient, quelle était leur nourriture habituelle, ce qu'ils mangeaient, ce qu'ils buvaient.

Nous sommes en mesure d'établir, rien que par leurs

cultures et leur élevage, dans quelle région se place nécessairement leur patrie. Leur outillage était de pierre presque jusqu'à la fin, jusqu'au moment de leur constitution en nations distinctes ; leur charrue n'était qu'une branche coudée ou un crochet ; leur vêtement n'était qu'une peau les couvrant à moitié, bien qu'à la fin ils aient connu le tissage du lin, sinon de la laine.

C'étaient de grossiers barbares où la propriété individuelle du sol n'existait point, où les femmes elles-mêmes, le mariage comme union volontaire de deux personnes étant inconnu, étaient propriété commune, dans le clan familial, ou propriété de famille, comme en Ossèthie. Vivant surtout de leurs troupeaux, ils n'étaient pas très attachés à leur sol, et par conséquent, ils n'avaient pas de villages solidement établis, de demeures bien durables ou bien permanentes.

Des indications suffisantes et précises sur leurs maisons, compléteraient le tableau de leurs mœurs, de manière à ne laisser dans l'ombre que peu de chose de leur état de civilisation.

Nous savons du moins une chose en soi fort importante, c'est qu'ils n'habitaient pas les cavernes, du moins habituellement, bien qu'ils aient conservé l'usage des demeures souterraines pour se cacher et se mettre à l'abri du froid.

L'époque protoaryenne n'embrasserait pas tout le néolithique, elle correspondrait à la seconde et dernière partie de celui-ci. Elle représenterait l'état de civilisation néolithique où l'homme bâtissait des abris, et se groupait en villages.

En effet, nous avons des noms communs, pour maison dans le sanscrit *dama*, le grec δόμος, le latin *domus*,

dans le slave *dom*, etc. Ces mots sont évidemment parents de mots qui, comme le grec δέμω, δομέω, le gothique, *timrjan*, signifient « construire, bâtir ».

On les a également rapprochés de δένδρον, arbre, bois, charpente, de δόναξ, « roseau », δονακῶμα, « plancher fait de roseaux ».

Nous avons encore le grec οἶκος, οἰκία, qui signifie aussi « maison » mais, « intérieur de la maison », lieu où l'on habite. Il correspond au sanscrit *veça* qui correspond lui-même à divers mots ayant le sens de « entrer », comme le slave *wejsc*, ou « d'intérieur ».

Nous avons enfin le sanscrit *çala*, « cabane », grec καλία, habitation de bois, latin *cella*, cachette, réduit, cabane, (voisin de *celare*, cacher), vieux nordique *höll*, anglo-saxon *heall*, moyen haut allem. et allemand *halle*, espace couvert, porche ; — puis le lithuanien *butas*, maison, irlandais *both*, cabane, moyen haut allem. *buode* correspondant au gothique *bauan*, vieux haut allem. *buan* « habiter », vieux haut allem. *bur*, anglo-saxon *bur*, allemand *bau*, « construction, » d'où bauen « bâtir ».

Les protoaryens construisaient donc des maisons avec du bois et des roseaux. Nous le savons.

Elles avaient un toit : grec, στέγη, toit ; latin *tugurium* cabane, chaumière, toit ; irlandais *tech*, maison. Il faut remarquer cependant le rapport évident entre le grec κεῦθος, « demeure cachée, souterraine », le vieux slave *chyzu*, maison, gothique *gards* « maison », vieux nordique *kot*, anglo-saxon *cot*, *cote*, bas allemand *kote*, « hutte », notre *cottage* d'origine anglaise, avec la *kota* finlandaise, qui est la hutte commune des Finnois, qu'on retrouve sous le même nom, des bords de la Baltique jusque sur l'Iénissei chez les Ostiaks. C'est une hutte faite de per-

ches assemblées par leur extrémité supérieure, qui a par conséquent une forme conique, qui est ouverte par le haut pour le passage de la fumée et est sans fenêtre, et sans toit. Nous avons déjà vu que les proto-aryens n'avaient pas de fenêtre. Leurs maisons ne comportaient pas de fenêtre, ce qui est une indication relativement à la forme et à la dimension possible de ces constructions. Ils avaient des portes. Nous avons en effet pour *porte* des mots identiques à peu près dans tous les groupes. Ce sont le sanscrit *dur*, avestique *dvar*, vieux prusse *duvar*, lithuanien *durys*, vieux slave *dviri*, grec θύρα, gothique *daur*, vieil irlandais *dorus*, latin *fores*, allemand *thür*.

En rapport avec l'existence de portes, est une communauté de noms pour « chambranle » ou pilier : sanscrit *sthuna*, avestique *stuna*, grec στάλα, στήλη, vieux haut allemand *stollo*, etc.

Il n'y a pas de noms pour des pièces spéciales. La maison, c'était un abri d'une seule pièce, par conséquent.

Le latin *atrium*, d'où est venu notre *âtre*, correspond au grec πρόστας. Et ces deux mots avaient identiquement le même sens de vestibule, aux temps historiques. Mais primitivement, ils avaient bien le sens de foyer, qu'a notre mot *âtre*. Et *atrium* est en effet parent de l'avestique *atare*, signifiant « feu ». Nous savons d'ailleurs fort bien que lorsque la maison grecque s'était déjà accrue de pièces de destinations différentes, le πρόστας était encore l'endroit où était entretenu son foyer sacré, dont on fit l'autel d'Estia, déesse tutélaire, dont le nom signifie foyer. On y faisait primitivement la cuisine et on y mangeait. Et lorsque la cuisine fut placée dans un endroit particulier, on continua de s'y réunir. C'est là que

s'accomplissaient toutes les cérémonies du culte du foyer ou d'Estia dont l'autel remplaça le foyer par la suite, surtout les cérémonies de la naissance, de l'attribution d'un nom au nouveau-né, du mariage, de la mort, celles du départ et du retour d'un membre de la famille ou même des esclaves. « Le foyer ou l'autel d'Estia avait un caractère particulièrement sacré comme asile. Auprès de lui venait se réfugier l'esclave, dans la crainte d'une punition. Et l'étranger, fut-il même un ennemi, y trouvait un abri sûr.

De même absolument chez les latins, le foyer était d'abord dans l'*atrium*. L'*atrium* était le centre de la maison. Son feu devait être entretenu sans cesse, car il symbolisait la prospérité et la durée de la famille. C'est sur sa flamme que le père de famille sacrifiait journellement aux dieux protecteurs de sa maison. Lorsque par suite du développement de la maison et du progrès du bien être, la cuisine fut faite dans une pièce à part, le foyer sacré n'en continua pas moins d'être entretenu dans l'atrium. Il devint l'autel de Vesta, déesse identique à l'*Estia* des Grecs, à tous les points de vue.

L'*atrium* romain, le *prostas* grec, fut donc à lui seul toute la maison primitive. Par suite des agrandissements successifs, de l'adjonction de pièces nouvelles, autour de lui, comme il était en communication directe avec le dehors, ou avec la cour d'entrée, et qu'il fallait le franchir pour aller dans ses dépendances, il devint en effet ce qu'il fut au temps historique, un vestibule. Et ce sont alors les locaux disposés en arrière et autour qui constituèrent l'intérieur de la maison, intérieur clos ou à l'abri des allées et venues. Il n'en reste pas

moins le lieu de réunion commun de la famille et même aussi son sanctuaire jusqu'en pleine époque historique.

Or, nous avons retrouvé exactement l'*atrium* romain, le προστας grec, avec sa destination première, dans le *khadzar* ossèthe. Le *khadzar* est la pièce commune de la maison ossèthe. Et on élève autour de lui des logements seulement à mesure que la famille s'accroît par le mariage des jeunes gens. On n'en élève qu'autant qu'il y a de couples mariés, et seulement pour le coucher, les jeunes gens allant passer la nuit sous les hangars ou dehors. Au milieu du *khadzar* est le foyer dont la fumée s'échappe par une ouverture carrée du toit. Le feu est constamment entretenu par les femmes qui cuisinent toute la journée, les membres de la famille ne mangeant pas en même temps. Il y a donc à demeure au dessus du foyer une chaîne en fer fixée à une poutre transversale, laquelle supporte une marmite en cuivre. A droite est un long banc de bois pour les hommes, à gauche est un autre banc réservé aux femmes. Ce foyer est sacré et sa chaîne symbolise son union avec les ancêtres.

Tous les actes importants de la vie de famille s'accomplissent autour de lui et ils sont consacrés par un attouchement de la chaîne. Saisir la chaîne du foyer, et se la passer sur le cou, rend inviolable même le criminel. Le foyer, la chaîne et sa marmite restent toujours la propriété du chef de la famille. Ils se perpétuent ainsi avec la famille même. Dire à un Ossèthe : « que le feu s'éteigne chez toi, » revient à lui dire : « Que ta famille soit exterminée. »

Nous trouvons donc au Caucase, pour origine de la maison, et pour lien extérieur et fondement de la famille, les mêmes choses et les mêmes idées que dans la Rome

antique, que dans la Grèce primitive, sous des formes à peine plus simples et plus frustes. Choses et idées, sont par suite d'origine proto aryenne. L'*atrium* romain a formé à lui seul toute la maison protoaryenne, puisque le *khadzar* constitue parfois à lui seul toute la maison ossèthe. Il constitue encore d'ailleurs toute la maison dans les provinces du nord et de l'est de l'Allemagne.

Les maisons des pauvres paysans de l'Allemagne orientale se composent uniquement d'une grande pièce, dont l'entrée est abritée par un porche. Au milieu de cette pièce est le foyer délimité par un pavage. Et au-dessus de ce foyer pend une marmite retenue par une corde fixée à un tréteau tournant. La fumée s'échappe par une ouverture du toit. Cette ouverture qu'on peut fermer sert aussi de fenêtre. Le jour ne peut pénétrer que par elle, de sorte que la pièce n'est jamais complètement éclairée. Cette maison allemande est donc absolument le *khadzar* ossèthe ; mais un *khadzar* plus misérable. La même maison existe encore en Suède. (Ymer Tidskrift 1903. II Heft). La maison du paysan arménien n'en diffère pas. Le porche franchi, on l'a tout entière sous les yeux : c'est une vaste pièce où le foyer est entretenu, où les provisions sont entassées, où s'ouvre le four, où toute la famille demeure, boit, mange, dort ensemble, et reçoit même les étrangers, pour lesquels les Ossèthes construisent toujours une hutte à distance.

Les protoaryens n'avaient pas de meubles, pas plus que de fenêtres. Ils s'asseyaient autour du foyer sur des fagots ou de la paille, comme jadis les Gaulois (Str. IV, IV ; 3) et encore les Finnois dans leur *kota*. Ils mangeaient dans des pots et laissaient les débris de leur cuisine s'accumuler avec les tessons dans les cendres de

leur foyer. Ils fabriquaient des vases en abondance et de formes variées. Nous avons pour les désigner plusieurs séries d'homonymies dans les langues aryennes.

Le sanscrit *caru* « pot, marmite » se retrouve dans le grec κερνος, vase (employé dans les sacrifices), l'irlandais *core*, kymrœg *pair*, marmite, vieux nordiqne *hverr*, vieux slave *čara*, écuelle, jatte. Le sanscrit *ukha*, « pot au feu, poêle », se retrouve dans le latin *aula*, *auxilla* « pot », dans le gothique *auhns*.

Le sanscrit *amatra* « vase », arménien *aman*, se retrouve dans le grec ἀμις « pot », dans le latin *hama*, seau, etc.

Leur maison ne circonscrivait donc qu'un espace très petit. Et comme nous connaissons la forme de l'*atrium* romain alors qu'il constituait toute la maison, nous connaissons aussi la forme générale, la forme commune de la maison protoaryenne. Les romains se considérant comme membres de la même famille, voyaient dans leur cité une grande maison qui devait avoir son foyer à son centre. Ils élevaient donc un *atrium* au centre de leur ville en lui conservant sa forme primitive, très religieusement. Cet *atrium*, c'était le foyer commun, c'était le temple de Vesta. Or le temple de Vesta a toujours représenté la cabane italienne primitive. Il est rond, et est surmonté d'un toit en forme de dôme.

Des urnes cinéraires représentent des cabanes italiennes. La plupart rondes, ont une porte, un toit conique. Une urne d'époque prémycénienne représente de même des huttes protogrecques. Elles sont rondes également. Les anciens ont décrit la hutte gauloise, et nous en avons des images. Elle était ronde. « Les maisons des Gaulois, dit Strabon (IV, c. IV, 3), sont bâties en planches et en claies d'osier; elles sont spacieuses et ont la forme de

rotondes : une épaisse toiture de chaume les recouvre. »

Cette maison gauloise, c'est exactement la maison protoaryenne. La hutte germaine en différait à peine.

Sur les huttes des urnes cinéraires, du premier âge du fer, fin de l'époque du bronze, le toit paraît fait d'une couche de paille, retenue par des nervures. En Irlande se sont perpétuées des huttes en pierre. Elles sont rondes ainsi que celles des Hébrides. A l'origine de tous les peuples aryens, nous trouvons donc la hutte ronde. « Nous pouvons considérer comme certain, en concluait il y a déjà bien des années M. Montelius (Die runde Hüttenform in Europa. Archiv für Antrophologie XXIII, 1895, p. 452), que le peuple protoaryen, avant qu'il soit divisé en ses diverses branches, a habité dans de pareilles huttes rondes. »

On a voulu chercher dans les stations lacustres des modèles de ces huttes. Les reconstitutions qui ont été faites de ces villages représentent des cabanes carrées aux longs toits très inclinés à côté de rares huttes rondes. Et il est d'ailleurs vraisemblable que des cabanes carrées existaient en dehors même des villages sur pilotis et à la même époque. La maison du paysan de l'Allemagne n'est pas ronde : le *Khadzar* ossèthe non plus. La forme de la maison a dû dépendre, en bien des cas, des matériaux dont on disposait. Hérodote (V, 12, 16) nous montre une fille des Pœoniens du lac Prasias filant du lin en conduisant un cheval, la bride entortillée autour de son bras. Il nous dit comment ces Pœoniens élevaient leurs pilotis, et, qu'ayant plusieurs femmes, ils avaient chacun une cabane avec une trappe conduisant au lac, ce qui les obligeait à attacher leurs enfants par le pied avec une corde de peur d'accident. Il nous

cite encore ce curieux détail que les Pœoniens, en guise de foin, donnaient du poisson de leur lac aux chevaux et aux bêtes de somme. Autre détail aussi curieux : ils faisaient une boisson, παραβῖας, avec du millet et de la sarriette. Mais il ne nous apprend rien sur la forme de ces cabanes sur pilotis. Nous n'avons non plus aucune donnée archéologique positive pour les reconstruire. La plate-forme sur laquelle elles étaient élevées était quadrangulaire presque nécessairement. Et pour mieux utiliser l'espace qu'elle offrait, la forme quadrangulaire des cabanes était commandée. Le sol de ces cabanes était un plancher, et il y avait des précautions à prendre pour éviter les incendies qui, d'ailleurs, ont presque toujours fini par dévorer les villages sur pilotis. Or nous n'avons pas de mot aryen pour *plancher*, pas plus que pour *fenêtre*, pas plus que pour *pont*, pas plus que pour aucun des objets indispensables à la construction de ces villages. Nous savons en outre que les protoaryens ne construisaient pas de bateaux, qu'ils ne mangeaient pas de poisson en général, qu'ils n'avaient pas de filet pour le pêcher par conséquent. Il n'y a ni restes de poissons ou de bateaux même dans les terramares.

Beaucoup d'auteurs, Tylor, même Schrader, rapprochent constamment la vie des protoaryens de celle des auteurs et des habitants des palafittes des lacs de la Suisse. Ils admettent pourtant que les protoaryens ne mangeaient pas de poisson. Et ils n'ont pu établir aucune assimilation précise entre la cabane sur pilotis et la cabane protoaryenne. Il y a donc dans le rapprochement qu'ils ont fait et qui s'est imposé un peu à tout le monde, une véritable erreur.

Pour moi j'ai déjà dit que les fondateurs et premiers habitants des villages lacustres de la Suisse n'étaient pas Aryens. J'ai ajouté que s'ils avaient été Aryens, j'en serais bien embarrassé, car il me serait impossible de rendre compte des mœurs, des caractères physiques, de l'origine de ces fondateurs de villages. Leur origine est en effet asiatique, comme leurs caractères. Je ne peux donc pas être surpris de ne trouver dans les langues aryennes aucun nom commun à rapporter aux constructions sur pilotis et aux mœurs spéciales de leurs habitants. Et je m'étonne par contre de l'insistance que mettent si imprudemment les auteurs à identifier la période protoaryenne avec celle des villages néolithiques des lacs de la Suisse.

J'ai donné la *Kota* finlandaise, maison primitive de tous les Finnois qui est loin d'être disparue, comme le modèle de la première cabane protoaryenne. Sa forme dépend des matériaux et de la façon dont on la construit. Elle ne peut être que ronde puisqu'elle est faite simplement de perches dressées et réunies par leur extrémité supérieure. Ces perches circonscrivant un espace plus ou moins grand, suivant leur longueur, pouvaient être recouvertes de peaux, et former ainsi un abri suffisant. Les Lapons s'en contentent encore sous leur climat glacé. Ils entretiennent d'ailleurs constamment du feu juste au milieu, au-dessous de l'ouverture ménagée entre les extrémités supérieures des perches. Il était certes bien facile de construire de telles huttes à proximité de bois ; il était tout aussi facile de les démonter et de les transporter dans des chariots.

La maison protoaryenne était probablement moins sommaire. Elle est devenue en tout cas rapidement

moins sommaire, parce que les protoaryens faisaient pour la plupart un peu plus de culture que n'en font encore beaucoup de Finnois. Ils ne vivaient pas de la forêt comme ceux-ci. Leurs demeures, sinon à tous, du moins à la plupart, étaient plus stables. Et ils devaient être préoccupés de mettre leurs troupeaux à l'abri pendant la nuit. Pour embrasser un espace circulaire plus grand, ils redressèrent les perches de la *Kota*, garnirent les interstices de branchages et de boue, et posèrent par-dessus un toit de chaume en forme de dôme.

Comme nous l'avons dit, la hutte gauloise décrite par Strabon est la hutte conservée des temps protoaryens comme la cabane ombrienne de Bologne. Nous en avons retrouvé les restes dans les villages néolithiques.

Ce tableau de la vie protoaryenne pourrait encore être poussé plus loin, complété par bien des détails utiles. J'ai eu, par exemple, à examiner s'ils connaissaient le saumon, l'anguille, le hêtre, l'if. De cet examen sont encore résultées des considérations et indications remarquablement concordantes avec tout ce qui précède. C'est ainsi par exemple que le saumon leur ayant été inconnu, et tous cependant ayant connu une mer, nous sommes forcés de les faire vivre justement là où nous avons déjà placé leur patrie, dans le bassin du Danube, au nord et à l'ouest de la mer Noire. Les fleuves débouchant sur la mer Noire, sont en effet les seuls où le saumon ne se trouve pas. (Patrie protogermanique et protoaryenne. — *Bulletin soc. d'Anthr.* 1906, p. 277.) Pour ces sortes de recherches, j'ai trouvé dans les considérables travaux d'Otto Schrader (Reallexikon der Indogermanischen Altertumskunde, 2 v.

gr. 8°. Strasbourg 1901) des sources d'informations extrêmement précieuses. Je tiens à le dire, car ce savant, qui a éprouvé les mêmes difficultés que moi à se débarrasser des mirages anciens, à rejeter les hypothèses vieillies, est celui qui a fourni la base scientifique la plus solide, dans le domaine de la langue, à notre enquête et à nos déterminations.

Tout n'est pas fini avec le contenu de ce livre très compact. En mettant même de côté le surplus de nos renseignements sur les conditions d'existence des proto-aryens, il nous reste encore une grande tâche à accomplir. C'est de prendre chacun à leur tour les peuples et les groupes aryens de l'Europe, c'est de remonter dans leur passé, de retracer les routes suivies par eux, pour gagner leurs résidences historiques, et de déterminer leur point de départ.

Cette seconde et capitale enquête sera l'objet de notre prochain ouvrage.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

J'ai tenu avant tout à laisser parler les faits. On en a trop souvent dépassé la portée et outré les conséquences. J'aurais d'ailleurs encore beaucoup d'autres faits à exposer.

Je n'ai point échafaudé de théorie. Mes conclusions sont donc celles où nous conduisent fatalement les recherches accomplies lorsqu'on n'en omet aucune et lorsqu'on ne se livre pas à des interprétations abusives sur leurs résultats.

Je n'ai pas manqué de signaler les difficultés et les obscurités qui subsistent encore. Qu'elles appellent de nouvelles observations, il n'y a rien en cela qui soit particulier à notre sujet. De quelque façon qu'on les surmonte ou les résolve, la signification des documents réunis jusqu'ici, qui sont autant d'éléments de nos connaissances actuelles, ne pourra pas être changée. Il faudrait vraiment mettre en doute la validité même de tout le savoir acquis sur nos langues et nos peuples, par les sciences naturelles, la linguistique, l'archéologie et l'histoire, pour se refuser à la nécessité d'admettre qu'ils ont un sens et démontrent quelque chose..

En dehors de ce qu'ils démontrent, il n'y a aucune donnée scientifique, mais des assertions vaines, des méprises ou des ignorances, une affectation de scepticisme ou un refus de faire effort pour apprendre et comprendre. Or voilà ce qu'ils démontrent.

Il n'y a pas aujourd'hui une seule observation sérieuse qui justifie la croyance ancienne à l'existence en Asie centrale d'un territoire quelconque où ait pu vivre un peuple protoaryen et se former une langue protoaryenne. Les populations anciennes des vallées prépamiriennes ou de l'Oxus ne forment nullement un même groupe avec celles voisines du versant méridional de l'Hindou-Kouch. Les premières se rattachent à la Perse par les caractères physiques et les origines immédiates de la langue. Les secondes se rattachent un peu à l'Afghanistan, mais avant tout à l'Inde. Il y a parmi elles un élément ethnique commun très rare et disséminé. Mais il n'est pas ancien. Physiquement et par la langue il est sace et sa dispersion est moderne. Les Saces, anciens Scythes venus d'Europe, ont nomadisé dans le Turkestan et ont dominé même en Perse pendant quelques siècles et jusqu'après notre ère (Arsacides, 250 av. — 226 après).

L'étude des caractères des Hindous et des Afghans et de l'origine de leur type, est encore très insuffisante. Mais elle n'intéresse pas immédiatement les origines aryennes. Le fond indigène des vallées prépamiriennes est constitué par les Tadjiks. Ceux-ci nous sont connus par des études sur le vivant, des crânes, des portraits. Ils sont des restes refoulés et, pour ce motif, restés assez purs de la population de l'ancienne Médie. Celle-ci appartenait à la couche ethnique qui occupait l'Asie antérieure avant la pénétration et les conquètes des Sémites qui l'ont refoulée au Nord sur le Caucase, à l'Est vers le Pamir, à l'Ouest vers l'Europe. Nous avons des monuments de sa langue qui était agglutinative dans le Sumérien, le Susien, le Médique. A cette même couche appartiennent également les brachycéphales bruns qui ont envahi

l'Europe centrale notamment au cours de l'époque du bronze. Ces émigrants, rameaux détachés des vieux peuples cultivés de l'Asie, étaient des civilisateurs. Leur invasion présentée comme une invasion aryenne qui n'a jamais existé, n'a pas peu contribué à obscurcir le problème de nos origines, en donnant lieu à des confusions difficiles à éviter. On les a en effet donnés longtemps, certains les donnent même encore comme les véritables introducteurs des langues aryennes. Mais nous savons qu'ils parlaient en Asie des langues agglutinantes et que les langues aryennes étaient parlées en Europe, bien avant leur arrivée, dès l'âge de pierre.

Il n'y a aucune trace d'un contact quelconque d'un groupe aryen quelconque en Asie avec les vieux empires de la Mésopotamie. Pendant l'histoire plus d'une fois millénaire de la Chaldée et de l'Assyrie, il n'y a pas eu le plus léger indice de la présence voisine ou lointaine d'un peuple aryen. Cela jusqu'au moment ou un texte assyrien mentionne les vieux Perses à proximité du lac Ourmiah, au IXe siècle avant notre ère. Nous savons par l'histoire même que ces Perses, pauvre peuple de pastouraux sujet des Mèdes, étaient traités par ceux-ci en intrus et assez méprisés d'abord. Nous savons aussi qu'ils en différaient autant par les caractères physiques que par la langue. La Médie s'est partiellement aryanisée cependant dans les siècles suivants par l'immigration et l'implantation sur son territoire de peuplades de mêmes caractères et de même origine qu'eux. Mais elle n'était *pas aryenne auparavant* et elle ne l'était pas encore au temps de Darius. Nous le savons tout d'abord par l'inscription de Béhistoun qui prouve que sous son règne, 600 ans avant notre ère, la langue médique agglutinante et le sémite

assyrien étaient encore d'usage courant. Mais il a lui-même imposé sa langue à ses sujets, à la plus grande partie de l'Asie antérieure, par la violence et une organisation administrative serrée. Sa domination s'est étendue jusqu'au Penjab. Elle a secondé ainsi également la conquête de l'Inde par ses congénères, les ancêtres de langue des Hindous. C'est donc à la Perse triomphante, bientôt héritière des vieilles civilisations mésopotamiennes, qu'est due l'introduction, l'implantation de l'aryanisme en Asie.

Alors que son vieux livre sacré, l'*Avesta*, à peine connu, pouvait passer pour être d'une antiquité reculée, on s'était imaginé que les étapes primitives des Perses y étaient retracées. On avait même cru y voir la preuve que Perses et Hindous qui ont eu une patrie commune en Asie, avaient habité ensemble en Bactriane ou au delà sur l'Oxus. Mais Darmester a amplement démontré que les plus anciens textes de l'*Avesta* ne remontaient peut-être même pas jusqu'à Darius, et qu'en tout cas, il avait été remanié entièrement, rédigé en partie, après notre ère, sous les Arsacides et surtout sous les Sassanides. D'autre part, une analyse de sa partie la plus ancienne et la plus importante comme loi civile, ainsi que les commentaires autorisés dont il fut l'objet alors qu'il était le code religieux strictement observé de la Perse, ont établi que la patrie commune des Perses et Hindous devait être placée non pas en Bactriane, mais tout près même de la région où les vieux Perses furent signalés pour la première fois par les textes assyriens, dans la Transcaucasie, dans la vallée de l'Araxe, sinon celle même de la Koura. La vallée de la Koura est la route d'Europe en Asie par le Grand Caucase. Aussi dans les plus anciens cimetières

découverts le long de cette route, trouvons-nous d'abord un peuple dont tous les caractères sont exclusivement européens et que rien ne distingue en particulier de la population préhistorique de la Russie méridionale. Ce peuple a perdu ensuite ses premiers caractères crâniens. Mais nous pouvons suivre pas à pas sa transformation. Nous en avons montré le mécanisme, dans les habitudes exogamiques et la constitution de la famille telle qu'elle a existé jusqu'à nos jours chez les Ossèthes.

Les vieux Perses avaient absolument le même type physique que ces protocaucasiens. Et après tant de siècles de bouleversements et de mélanges, nous le retrouvons encore nettement, quoique atténué, dans le Farsistan, comme nous le retrouvons au Caucase, comme on l'observait naguère encore chez les Ossèthes. Aussi la vie ossèthe a-t-elle présenté jusqu'à présent un tableau qui rappelle à plus d'un égard celui même des ancêtres des Perses et des Hindous.

Tout est aryen dans la Russie méridionale, aux premiers temps de l'histoire. Et l'histoire elle-même nous a signalé les incursions incessantes de ses peuples à langue et à noms aryens sur l'Asie et en Médie particulièrement. Ils ont les premiers occupé le Turkestan. Nous en avons des preuves multiples jusque dans le sang des Kirghizes actuels. Nous les connaissons aujourd'hui suffisamment dans leur passé préhistorique. Nous savons quelle vie ils y menaient dès l'âge de la pierre. Et nous savons aussi que si tout en eux était aryen, tout également était européen exclusivement. Par leurs caractères, comme par leurs mœurs, ils se rattachent très étroitement à la population néolithique de l'Europe centrale du bassin du Danube, en particulier du Nord du Danube et des Car-

pathes. Cette population est restée presque indemne de mélanges, homogène, pure, jusqu'au moment ou les *eurasiates*, les brachycéphales bruns, ont envahi cette même Europe centrale par les Balkans, en masses importantes. Ceux-ci ont apporté, répandu des éléments de la civilisation, le bronze notamment. Leur mouvement a été la contre-partie de celui des Aryens vers l'Asie par le Caucase, et il a décidément rompu l'homogénéité des protoaryens et entraîné la dispersion définitive de leurs groupes, suivant des voies différentes ou opposées.

Ces données qui sont les éléments essentiels de nos connaissances actuelles et en dehors desquelles il n'y a pas d'observations incontestables, pas de faits qui ne soient négligeables, nous désignent très clairement la zone mitoyenne de l'Europe centrale et orientale, comme le territoire où s'est formée la languemère, qui a été occupé par les peuples protoaryens. Comme position et étendue, c'est exactement la patrie du seigle.

Devant cette détermination si précise et si sûre, il fallait tout d'abord nous demander si la civilisation protoaryenne telle qu'elle a été reconstituée à l'aide des éléments communs de nos langues, répond aux conditions d'habitabilité de cette même région de l'Europe moyenne. Il fallait nous demander aussi si elle a existé, si nous la retrouvons dans le passé préhistorique de cette région. Or cette épreuve décisive nous l'avons faite. Sans pousser à fond le tableau de la vie protoaryenne, nous en avons reconstitué les bases matérielles. Et dans ce travail, presque à chaque pas, nous avons rencontré de nouvelles preuves que, en conformité avec les données ethnographiques, les protoaryens n'avaient pas pu vivre en Asie. Leur très incomplète connaissance des métaux, leurs

habitudes pastorales, leur médiocre agriculture, les plantes qu'ils cultivaient, les animaux domestiques qu'ils élevaient et mangeaient, leur outillage, leur boisson, leurs aliments, leurs vêtements, leur maison, tout cela concorde de point en point avec ce que nous apprend l'archéologie sur les peuples de la zone moyenne de l'Europe centrale et orientale, à la fin de l'âge de pierre, lorsque le cuivre s'y répand, bientôt suivi d'objets de bronze. Notre démonstration est donc dès maintenant complète. Mettant de côté les Saces et le cas particulier des Hindous, il n'y a eu en Asie qu'un grand peuple de race aryenne, les anciens Perses, comme l'attestait déjà Darius lui-même dans son inscription. Sont de race aryenne les peuples qui se rattachent au type dolichocéphale encore homogène dans l'Europe centrale et orientale à la fin de l'âge de pierre. Comment donc sont devenus aryens de langue ceux qui en diffèrent du tout au tout ? C'est là une autre face du problème. Notre conclusion appelle l'examen et la solution d'une foule de questions accessoires, de celles qui se rapportent aux origines de chacun des groupes aryens de l'Europe en particulier. Il nous reste donc à suivre chacun de ces groupes dans son passé, jusqu'au moment où il nous sera possible de reconnaître sa présence sur le territoire protoaryen ou à proximité. Il nous reste à déterminer son point de départ au point de vue ethnique, en montrant au besoin les transformations qu'il a dû subir, comme celles si bien observées des protocarsaciens, et au point de vue archéologique, là même où de toute nécessité ont vécu ses ancêtres.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS ET DES MATIÈRES

A

B

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

Z

Paris-Lille, Imp. A. Taffin-Lefort. — 07-76.

ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE

Publiée sous la direction du Dr TOULOUSE

Nous avons entrepris la publication, sous la direction générale de son fondateur, le Dr Toulouse, Directeur à l'Ecole des Hautes-Etudes, d'une ENCYCLOPÉDIE SCIENTIFIQUE de langue française dont on mesurera l'importance à ce fait qu'elle est divisée en 40 sections ou Bibliothèques et qu'elle comprendra environ 1000 volumes. Elle se propose de rivaliser avec les plus grandes encyclopédies étrangères et même de les dépasser, tout à la fois par le caractère nettement scientifique et la clarté de ses exposés, par l'ordre logique de ses divisions et par son unité, enfin par ses vastes dimensions et sa forme pratique.

I

PLAN GÉNÉRAL DE L'ENCYCLOPÉDIE

Mode de publication. — L'*Encyclopédie* se composera de monographies scientifiques, classées méthodiquement et formant dans leur enchaînement un exposé de toute la science. Organisée sur un plan systématique, cette Encyclopédie, tout en évitant les inconvénients des Traités, — massifs, d'un prix global élevé, difficiles à consulter, — et les inconvénients des Dictionnaires, — où les articles scindés irrationnellement, simples chapitres alphabétiques, sont toujours nécessairement incomplets, — réunira les avantages des uns et des autres.

Du Traité, l'*Encyclopédie* gardera la supériorité que possède

un ensemble complet, bien divisé et fournissant sur chaque science tous les enseignements et tous les renseignements qu'on en réclame. Du Dictionnaire, l'*Encyclopédie* gardera les facilités de recherches par le moyen d'une table générale, l'*Index de l'Encyclopédie* qui paraîtra dès la publication d'un certain nombre de volumes et sera réimprimé périodiquement. L'*Index* renverra le lecteur aux différents volumes et aux pages où se trouvent traités les divers points d'une question.

Les éditions successives de chaque volume permettront de suivre toujours de près les progrès de la science. Et c'est par là que s'affirme la supériorité de ce mode de publication sur tout autre. Alors que, sous sa masse compacte, un traité, un dictionnaire ne peut être réédité et renouvelé que dans sa totalité et qu'à d'assez longs intervalles, inconvénients graves qu'atténuent mal des suppléments et des appendices, l'*Encyclopédie scientifique,* au contraire, pourra toujours rajeunir les parties qui ne seraient plus au courant des derniers travaux importants. Il est évident, par exemple, que si des livres d'algèbre ou d'acoustique physique peuvent garder leur valeur pendant de nombreuses années, les ouvrages exposant les sciences en formation, comme la chimie physique, la psychologie ou les technologies industrielles, doivent nécessairement être remaniés à des intervalles plus courts.

Le lecteur appréciera la souplesse de publication de cette *Encyclopédie*, toujours vivante, qui s'élargira au fur et à mesure des besoins dans le large cadre tracé dès le début, mais qui constituera toujours, dans son ensemble, un traité complet de la Science, dans chacune de ses sections un traité complet d'une science, et dans chacun de ses livres une monographie complète. Il pourra ainsi n'acheter que telle ou telle section de l'*Encyclopédie,* sûr de n'avoir pas des parties dépareillées d'un tout.

L'*Encyclopédie* demandera plusieurs années pour être achevée ; car pour avoir des expositions bien faites, elle a pris ses collaborateurs plutôt parmi les savants que parmi les professionnels de la rédaction scientifique que l'on retrouve généralement dans les œuvres similaires. Or les savants écrivent peu et lentement; et il est préférable de laisser temporairement sans attribution certains ouvrages plutôt que de les confier à des auteurs insuffisants. Mais cette lenteur et ces vides ne présenteront pas d'in-

convénients, puisque chaque livre est une œuvre indépendante et que tous les volumes publiés sont à tout moment réunis par l'*Index de l'Encyclopédie*. On peut donc encore considérer l'Encyclopédie comme une librairie, où les livres soigneusement choisis, au lieu de représenter le hasard d'une production individuelle, obéiraient à un plan arrêté d'avance, de manière qu'il n'y ait ni lacune dans les parties ingrates, ni double emploi dans les parties très cultivées.

Caractère scientifique des ouvrages. — Actuellement, les livres de science se divisent en deux classes bien distinctes : les livres destinés aux savants spécialisés, le plus souvent incompréhensibles pour tous les autres, faute de rappeler au début des chapitres les connaissances nécessaires, et surtout faute de définir les nombreux termes techniques incessamment forgés, ces derniers rendant un mémoire d'une science particulière inintelligible à un savant qui en a abandonné l'étude durant quelques années ; et ensuite les livres écrits pour le grand public, qui sont sans profit pour des savants et même pour des personnes d'une certaine culture intellectuelle.

L'*Encyclopédie scientifique* a l'ambition de s'adresser au public le plus large. Le savant spécialisé est assuré de rencontrer dans les volumes de sa partie une mise au point très exacte de l'état actuel des questions ; car chaque Bibliothèque, par ses techniques et ses monographies, est d'abord faite avec le plus grand soin pour servir d'instrument d'études et de recherches à ceux qui cultivent la science particulière qu'elle représente, et sa devise pourrait être : *Par les savants, pour les savants*. Quelques-uns de ces livres seront même, par leur caractère didactique, destinés à devenir des ouvrages classiques et à servir aux études de l'enseignement secondaire ou supérieur. Mais, d'autre part, le lecteur non spécialisé est certain de trouver, toutes les fois que cela sera nécessaire, au seuil de la section, — dans un ou plusieurs volumes de généralités, — et au seuil du volume, — dans un chapitre particulier, — des données qui formeront une véritable introduction le mettant à même de poursuivre avec profit sa lecture. Un vocabulaire technique, placé, quand il y aura lieu, à la fin du volume, lui permettra de connaître toujours le sens des mots spéciaux.

II

ORGANISATION SCIENTIFIQUE

Par son organisation scientifique, l'*Encyclopédie* paraît devoir offrir aux lecteurs les meilleures garanties de compétence. Elle est divisée en sections ou Bibliothèques, à la tête desquelles sont placés des savants professionnels spécialisés dans chaque ordre de sciences et en pleine force de production, qui, d'accord avec le Directeur général, établissent les divisions des matières, choisissent les collaborateurs et acceptent les manuscrits. Le même esprit se manifestera partout : éclectisme et respect de toutes les opinions logiques, subordination des théories aux données de l'expérience, soumission à une discipline rationnelle stricte ainsi qu'aux règles d'une exposition méthodique et claire. De la sorte, le lecteur, qui aura été intéressé par les ouvrages d'une section dont il sera l'abonné régulier, sera amené à consulter avec confiance les livres des autres sections dont il aura besoin, puisqu'il sera assuré de trouver partout la même pensée et les mêmes garanties. Actuellement, en effet, il est, hors de sa spécialité, sans moyen pratique de juger de la compétence réelle des auteurs.

Pour mieux apprécier les tendances variées du travail scientifique adapté à des fins spéciales, l'*Encyclopédie* a sollicité, pour la direction de chaque Bibliothèque, le concours d'un savant placé dans le centre même des études du ressort. Elle a pu ainsi réunir des représentants des principaux corps savants, Établissements d'enseignement et de recherches de langue française :

Institut.
Académie de Médecine.

Collège de France.
Muséum d'Histoire naturelle.
École des Hautes-Études.
Sorbonne et École normale.
Facultés des Sciences.
Facultés des Lettres.
Facultés de Médecine.
Instituts Pasteur.
École des Ponts et Chaussées.
École des Mines.
École Polytechnique.
Conservatoire des Arts et Métiers.
École d'Anthropologie.
Institut National agronomique.
École vétérinaire d'Alfort.
École supérieure d'Électricité.
École de Chimie industrielle de Lyon.
École des Beaux-Arts.
École des Sciences politiques.

Observatoire de Paris.
Hôpitaux de Paris.

III

BUT DE L'ENCYCLOPÉDIE

Au XVIIIe siècle, « l'Encyclopédie » a marqué un magnifique mouvement de la pensée vers la critique rationnelle. A cette époque, une telle manifestation devait avoir un caractère philosophique. Aujourd'hui, l'heure est venue de renouveler ce grand effort de critique, mais dans une direction strictement scientifique ; c'est là le but de la nouvelle *Encyclopédie*.

Ainsi la science pourra lutter avec la littérature pour la direction des esprits cultivés, qui, au sortir des écoles, ne demandent guère de conseils qu'aux œuvres d'imagination et à des encyclopédies où la science a une place restreinte, tout à fait hors de proportion avec son importance. Le moment est favorable à cette tentative ; car les nouvelles générations sont plus instruites dans l'ordre scientifique que les précédentes. D'autre part la science est devenue, par sa complexité et par les corrélations de ses parties, une matière qu'il n'est plus possible d'exposer sans la collaboration de tous les spécialistes, unis là comme le sont les producteurs dans tous les départements de l'activité économique contemporaine.

A un autre point de vue, l'*Encyclopédie*, embrassant toutes les manifestations scientifiques, servira comme tout inventaire à mettre au jour les lacunes, les champs encore en friche ou abandonnés, — ce qui expliquera la lenteur avec laquelle certaines sections se développeront, — et suscitera peut-être les travaux nécessaires. Si ce résultat est atteint, elle sera fière d'y avoir contribué.

Elle apporte en outre une classification des sciences et, par ses divisions, une tentative de mesure, une limitation de chaque domaine. Dans son ensemble, elle cherchera à refléter exactement le prodigieux effort scientifique du commencement de ce siècle et un moment de sa pensée, en sorte que dans l'avenir elle reste le document principal où l'on puisse retrouver et consulter le témoignage de cette époque intellectuelle.

On peut voir aisément que l'*Encyclopédie* ainsi conçue, ainsi réalisée, aura sa place dans toutes les bibliothèques publiques, universitaires et scolaires, dans les laboratoires, entre les mains

des savants, des industriels et de tous les hommes instruits qui veulent se tenir au courant des progrès, dans la partie qu'ils cultivent eux-mêmes ou dans tout le domaine scientifique. Elle fera jurisprudence, ce qui lui dicte le devoir d'impartialité qu'elle aura à remplir.

Il n'est plus possible de vivre dans la société moderne en ignorant les diverses formes de cette activité intellectuelle qui révolutionne les conditions de la vie ; et l'interdépendance de la science ne permet plus aux savants de rester cantonnés, spécialisés dans un étroit domaine. Il leur faut, — et cela leur est souvent difficile, — se mettre au courant des recherches voisines. A tous l'*Encyclopédie* offre un instrument unique dont la portée scientifique et sociale ne peut échapper à personne.

IV

CLASSIFICATION DES MATIÈRES SCIENTIFIQUES

La division de l'*Encyclopédie* en Bibliothèques a rendu nécessaire l'adoption d'une classification des sciences, où se manifeste nécessairement un certain arbitraire, étant donné que les sciences se distinguent beaucoup moins par les différences de leurs objets que par les divergences des aperçus et des habitudes de notre esprit. Il se produit en pratique des interpénétrations réciproques entre leurs domaines, en sorte que, si l'on donnait à chacun l'étendue à laquelle il peut se croire en droit de prétendre, il envahirait tous les territoires voisins ; une limitation assez stricte est nécessitée par le fait même de la juxtaposition de plusieurs sciences.

Le plan choisi, sans viser à constituer une synthèse philosophique des sciences, qui ne pourrait être que subjective, a tendu pourtant à échapper dans la mesure du possible aux habitudes traditionnelles d'esprit, particulièrement à la routine didactique, et à s'inspirer de principes rationnels.

Il y a deux grandes divisions dans le plan général de l'*Encyclopédie* : d'un côté les sciences pures, et, de l'autre, toutes les technologies qui correspondent à ces sciences dans la sphère des applications. A part et au début, une Bibliothèque d'introduc-

tion générale est consacrée à la philosophie des sciences (histoire des idées directrices, logique et méthodologie).

Les sciences pures et appliquées présentent en outre une division générale en sciences du monde inorganique et en sciences biologiques. Dans ces deux grandes catégories, l'ordre est celui de particularité croissante, qui marche parallèlement à une rigueur décroissante. Dans les sciences biologiques pures enfin, un groupe de sciences s'est trouvé mis à part, en tant qu'elles s'occupent moins de dégager des lois générales et abstraites que de fournir des monographies d'êtres concrets, depuis la paléontologie jusqu'à l'anthropologie et l'ethnographie.

Étant donnés les principes rationnels qui ont dirigé cette classification, il n'y a pas lieu de s'étonner de voir apparaître des groupements relativement nouveaux, une biologie générale, — une physiologie et une pathologie végétales, distinctes aussi bien de la botanique que de l'agriculture, — une chimie physique, etc.

En revanche, des groupements hétérogènes se disloquent pour que leurs parties puissent prendre place dans les disciplines auxquelles elles doivent revenir. La géographie, par exemple, retourne à la géologie, et il y a des géographies botanique, zoologique, anthropologique, économique, qui sont étudiées dans la botanique, la zoologie, l'anthropologie, les sciences économiques.

Les sciences médicales, immense juxtaposition de tendances très diverses, unies par une tradition utilitaire, se désagrègent en des sciences ou des techniques précises; la pathologie, science de lois, se distingue de la thérapeutique ou de l'hygiène, qui ne sont que les applications des données générales fournies par les sciences pures, et à ce titre mises à leur place rationnelle.

Enfin, il a paru bon de renoncer à l'anthropocentrisme qui exigeait une physiologie humaine, une anatomie humaine, une embryologie humaine, une psychologie humaine. L'homme est intégré dans la série animale dont il est un aboutissant. Et ainsi, son organisation, ses fonctions, son développement s'éclairent de toute l'évolution antérieure et préparent l'étude des formes plus complexes des groupements organiques qui sont offerts par l'étude des sociétés.

On peut voir que, malgré la prédominance de la préoccupation pratique dans ce classement des Bibliothèques de l'*Encyclopédie scientifique*, le souci de situer rationnellement les sciences dans leurs rapports réciproques n'a pas été négligé. Enfin il est à peine besoin d'ajouter que cet ordre n'implique nullement une hiérarchie, ni dans l'importance ni dans les difficultés des diverses sciences. Certaines, qui sont placées dans la technologie, sont d'une complexité extrême, et leurs recherches peuvent figurer parmi les plus ardues.

Prix de la publication. — Les volumes, illustrés pour la plupart, seront publiés dans le format in-18 jésus et cartonnés. De dimensions commodes, ils auront 400 pages environ, ce qui représente une matière suffisante pour une monographie ayant un objet défini et important, établie du reste selon l'économie du projet qui saura éviter l'émiettement des sujets d'exposition. Le prix étant fixé uniformément à 5 francs, c'est un réel progrès dans les conditions de publication des ouvrages scientifiques, qui, dans certaines spécialités, coûtent encore si cher.

TABLE DES BIBLIOTHÈQUES

DIRECTEUR : Dr TOULOUSE, Directeur de Laboratoire à l'École des Hautes-Études.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : H. PIÉRON, agrégé de l'Université.

DIRECTEURS DES BIBLIOTHÈQUES :

1. *Philosophie des Sciences.* P. PAINLEVÉ, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.

I. SCIENCES PURES

A. Sciences mathématiques :

2. *Mathématiques.* . . . J. DRACH, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Poitiers.

3. *Mécanique* . . . . . J. DRACH, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Poitiers.

B. Sciences inorganiques :

4. *Physique.* . . . . . . A. LEDUC, professeur adjoint de physique à la Sorbonne.

5. *Chimie physique* . . . J. PERRIN, chargé de cours à la Sorbonne.

6. *Chimie* . . . . . A. PICTET, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Genève.

7. *Astronomie et Physique céleste.* . . . . . J. MASCART, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris.

8. *Météorologie* . . . . B. BRUNHES, professeur à la Faculté des Sciences, directeur de l'Observatoire de Clermont-Ferrand.

9. *Minéralogie et Pétrographie* . . . . . A. LACROIX, de l'Institut, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

10. *Géologie* . . . . . . M. BOULE, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

11. *Océanographie physique.* J. RICHARD, directeur du Musée Océanographique de Monaco.

C. Sciences biologiques normatives :

12. *Biologie* — A. *Biologie générale* .	M. Caullery, professeur adjoint à la Sorbonne.
B. *Océanographie biologique*	J. Richard, directeur du Musée Océanographique de Monaco.
13. *Physique biologique* . .	A. Imbert, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Montpellier.
14. *Chimie biologique* . .	G. Bertrand, chargé de cours à la Sorbonne.
15. *Physiologie et Pathologie végétales*. . . .	L. Mangin, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
16. *Physiologie*.	J.-P. Langlois, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.
17. *Psychologie*.	E. Toulouse, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes-Études, médecin en chef de l'asile de Villejuif.
18. *Sociologie*	G. Richard, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux.

---

19. *Microbiologie et Parasitologie*.	A. Calmette, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université, directeur de l'Institut Pasteur de Lille.
20. *Pathologie.* — A. *Pathologie médicale* .	M. Klippel, médecin des Hôpitaux de Paris.
B. *Neurologie*.	E. Toulouse, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes-Études, médecin en chef de l'asile de Villejuif.
C. *Path. chirurgicale* .	L. Picqué, chirurgien des Hôpitaux de Paris.

D. Sciences biologiques descriptives :

21. *Paléontologie*	M. Boule, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
22. *Botanique.* — A. *Généralités et phanérogames* .	H. Lecomte, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
B. *Cryptogames* . . .	L. Mangin, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.
23. *Zoologie*	G. Loisel, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes-Études.

II. SCIENCES APPLIQUÉES

A. Sciences mathématiques :

B. Sciences inorganiques :

C. Sciences biologiques :

37. *Thérapeutique générale et pharmacologie* . . G. Pouchet, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Paris.

38. *Hygiène et médecine publiques*. . . . . A. Calmette, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université, directeur de l'Institut Pasteur de Lille.

39. *Psychologie appliquée* . E. Toulouse, directeur de Laboratoire à l'École des Hautes-Études, médecin en chef de l'asile de Villejuif.

40. *Sociologie appliquée* . . Th. Ruyssen, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon.

M. Albert Maire, bibliothécaire à la Sorbonne, est chargé de l'*Index* de l'Encyclopédie scientifique.

